UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01450296 7

L'INFLUENCE ALLEMANDE
EN FRANCE
AU XVIIIe ET AU XIXe SIÈCLE

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE HACHETTE

Histoire générale de l'Influence française en Allemagne. 1 volume in-8°, 2e édition.

AUTRES LIBRAIRIES

N. Lenau poète lyrique. 1 volume in-8° (Rieder).
— — 2e édit., 1 vol. in-18 (Rieder).

Recherches sur la date des poésies de Lenau. 1 volume in-8° (Rieder).

Les Origines de l'Influence française en Allemagne. Étude sur l'histoire comparée de la civilisation en France et en Allemagne pendant la période pré-courtoise (850-1150). Tome 1. L'offensive politique et sociale de la France. 1 vol. in-8° (Champion).

R4594L

COLLECTION DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE

L. REYNAUD
Professeur à la Faculté des Lettres de Clermont.

L'INFLUENCE ALLEMANDE EN FRANCE

AU XVIIIe ET AU XIXe SIÈCLE

373112
27. 11. 39

LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1922

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright par Librairie Hachette, 1922.

A LA MÉMOIRE

DE MON CHER ET NOBLE AMI

LOUIS ENJALRAN

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE AU LYCÉE D'ALBI

MORT AU PRINTEMPS DE 1924
SOUS LES PINS D'ARCACHON

AVANT-PROPOS

On ne saurait se défendre de l'impression que, sous nos yeux, une période de la vie morale et intellectuelle de notre peuple — une très longue période — s'achève, et qu'une autre commence. Le moment est donc venu peut-être d'essayer de mieux connaître le passé immédiat dont nous nous dégageons, de rechercher quelles forces l'ont régi, et de marquer en particulier la place qu'y ont tenue ces influences septentrionales dont le rôle a été si considérable au XVIIIe et au XIXe siècle.

Parmi les influences étrangères qui ont agi sur le développement moral et intellectuel, politique même, de notre pays aucune n'a été plus puissante, depuis un siècle et demi, que celle de l'Allemagne. Moins apparente sans doute que l'influence anglaise, dont elle est d'ailleurs solidaire, elle a pénétré plus profondément, et a fini par atteindre parfois ces régions intimes de l'âme où s'élaborent les principes qui règlent la vie tout entière d'un peuple. Elle a été un des facteurs essentiels de notre histoire récente, qu'il est impossible de bien comprendre sans elle. C'est pourquoi nous avons osé en aborder l'étude ici, dans le désir de combler une des lacunes les plus fâcheuses de notre information sur nous-mêmes. Nous l'avons fait — est-il besoin de le dire? —

avec un souci constant d'impartialité, préoccupé avant tout d'y voir clair et d'aider les autres à y voir clair, ce qui n'était d'ailleurs pas toujours facile, étant donnée l'extrême complexité des faits, comme si tout ce qui touche à l'Allemagne participait de la nature trouble et confuse de son génie. Nous espérons cependant y avoir réussi dans une certaine mesure, à force de patience et de labeur souvent ingrat, et nous formons le vœu que ce livre, qui nous a occupé bien longtemps, puisse recevoir de ses lecteurs l'accueil si réconfortant dont fut honorée, il y a quelques années, notre *Histoire Générale de l'Influence française en Allemagne*.

Clermont, décembre 1921.

L'INFLUENCE ALLEMANDE
EN FRANCE
AU XVIIIe ET AU XIXe SIÈCLE

PREMIÈRE PARTIE
LA BRÈCHE (1750-1814)

CHAPITRE PREMIER
PROPAGANDE GERMANIQUE

I

C'est au XVIIIe siècle que l'action des peuples du Nord, interrompue depuis la Réforme, a commencé à s'exercer de nouveau sur la France. Ce phénomène ne s'explique pas seulement par l'essor remarquable pris alors par leur vie intellectuelle, il dépend pour le moins autant de la révolution qui s'opéra au même moment dans l'âme française et qui est caractérisée par l'affranchissement de la *sensibilité*. En rejetant la souveraineté de la raison, cette reine de l'époque classique, et en se livrant à la domination du sentiment et de l'instinct, l'esprit français semblait adopter la formule de pensée des nations germaniques, dont le génie propre avait toujours consisté dans cette affirmation du subconscient individuel contre la tradition rationaliste héritée de l'Antiquité. Il n'était donc pas étonnant que ce changement d'attitude marquât chez nous l'avènement des influences septentrionales, en premier lieu dans le domaine littéraire, mais aussi,

comme nous le verrons, dans celui des mœurs, de la philosophie et de la science.

Cependant l'opposition était encore si forte entre les habitudes de l'esprit français et le génie des peuples du Nord, que leurs littératures ne s'introduisirent chez nous qu'avec la plus grande peine. Au XVIe et au XVIIe siècle, les chefs-d'œuvre de l'Italie et de l'Espagne n'avaient eu qu'à se présenter pour vaincre. Il fallut près d'un demi-siècle d'efforts pour acclimater en France les productions littéraires de l'Angleterre, et les réfugiés, l'abbé Prévost, le jeune Voltaire, durent mener à cet effet une véritable campagne[1]. Il en fut de même pour la littérature allemande, qui suivit de près la littérature anglaise, avec cette aggravation singulière, cependant, que la campagne, au lieu d'être organisée par des Français ou par des tiers, fut montée, cette fois, de toutes pièces, par les Allemands eux-mêmes. C'est là le fait capital des débuts du germanisme en France. En même temps qu'il éclaire d'un trait de lumière la distance considérable qui séparait encore les deux peuples, il jette un jour curieux sur la psychologie parfois si déconcertante de nos voisins de l'Est. Car c'est probablement là un phénomène unique dans l'histoire[2].

Villers puis Mme de Staël ont insisté à l'envi sur la « modestie » des Allemands en tant qu'individus et en tant que peuple. Or

1. Cf. J. Texte, *J.-J. Rousseau et les Origines du cosmopolitisme littéraire*, Paris, 1895.

2. Sur l'influence moderne de l'Allemagne en France on lira comme ouvrages généraux : Th. Süpfle, *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich*, 2 vol. Gotha, 1886-1890 (travail chaotique et dénué de critique, mais contenant beaucoup de faits utiles notamment pour le XVIIIe siècle) ; F. Meissner, *Der Einfluss des deutschen Geistes auf die französische Litteratur des XIX Jahrhunderts*, Leipzig, 1893 (simple catalogue des articles de la *Revue des Deux Mondes* consacrés à l'Allemagne) ; F.-O. Weddingen, *Geschichte der Einwirkungen der deutschen Litteratur auf die übrigen Litteraturen der Kulturvölker der Neuzeit*, Leipzig, 1882 (très incomplet) ; H. Breitinger, *Die Vermittler des deutschen Geistes in Frankreich*, Zurich, 1876 ; V. Rossel, *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*, Paris, 1897 ; A. Dupouy, *France et Allemagne : Littératures comparées*, Paris, 1913 ; Ch. Joret, *Des rapports intellectuels et littéraires de la France avec l'Allemagne avant 1789*, Paris, 1884 ; J. Reinach, *De l'influence littéraire de l'Allemagne sur la France*, *Revue politique et littéraire*, mai 1878 ; Rosières, *La littérature allemande en France de 1750 à 1800*, *Ibid.*, septembre 1883 ; Jos. Texte, *Les Origines de l'influence allemande dans la littérature française*, *Revue d'Histoire littéraire*, 1898 ; *De l'influence allemande dans le Romantisme français*, *Revue des Deux Mondes*, décembre 1897 ; les chapitres du même consacrés aux relations littéraires de la France avec l'étranger dans l'*Histoire de la littérature française* de Petit de Julleville, t. VI, VII, VIII. Quérard (*France littéraire*) donne la liste des traductions. En Allemagne la *Zeitschrift fur vergleichende Literaturgeschichte*, le *Herrigs Archiv*, la *Zeitschrift für*

il se trouve justement que c'est une réaction de leur amour-propre national, très chatouilleux on le voit, qui les a poussés à nous révéler eux-mêmes leur littérature. Il faut dire, en effet, que si nos pères avaient consenti de bonne grâce à reconnaître à l'Allemagne des philosophes et des savants de mérite[1], ils s'étaient toujours montrés un peu plus réservés à l'endroit des poètes et des écrivains qu'elle s'attribuait déjà en foule. Poésie, art, belles-lettres : il y avait là quelque chose qui ne leur paraissait pas s'accorder avec ce qu'ils savaient de ce pays. Aux beaux jours du grand siècle, même, un homme de goût et de science, le P. Bouhours, dans ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, avait fait soutenir par l'un de ses deux interlocuteurs qu'il était à peu près impossible à un Allemand d'atteindre au « bel esprit », c'est-à-dire à « cette belle science dont la politesse fait la principale partie », et il avait rappelé à cette occasion le mot du cardinal du Perron sur le jésuite Gretser : « Il a bien de l'esprit pour un Allemand[2]. » Un peu plus tard, en 1728, un autre jésuite, le P. Sante, parlant, il est vrai, en latin et dans l'enceinte du Collège de Louis-le-Grand, avait attaché, comme en passant, aux *ingenia* germaniques, dans une revue qu'il faisait des divers tempéraments des peuples, l'épithète de *graviora*, simple comparatif de nuance, mais qui était devenu, sous la plume d'un traducteur imprudent, la « triste pesanteur de l'Allemand ». Dubos aussi, l'esthéticien bien connu, dans ses *Réflexions critiques sur la poésie, la peinture et la musique*, un des ouvrages classiques du XVIIIe siècle, avait cru pouvoir affirmer que « la peinture et la poésie ne se sont point approchées du pôle plus près que la hauteur de la Hollande », et que « les extrémités du Nord » n'avaient jamais engendré que des « poètes sauvages, des versificateurs grossiers et de froids

französische Sprache und Litteratur, la *Vierteljahrsschrift für Litteraturgeschichte*, en France, la *Revue d'Histoire littéraire* et la *Revue bleue* (*Revue politique et littéraire*) se sont particulièrement intéressés à cette question. — Nous citerons les travaux de détail dans le cours de l'ouvrage.

1. On avait connu et apprécié en France Leibniz. Wolff fut célèbre chez nous au XVIIIe siècle, et l'on sait que Voltaire l'a célébré en vers. Pufendorf, auteur du *Droit de la nature et des gens* (traduit en 1706 par Barbeyrac), fut estimé aussi, notamment de Voltaire, de Montesquieu et de Rousseau. Bayle avait rendu, à plusieurs reprises, justice à l'application et aux découvertes des Allemands dans les sciences et dans l'érudition. Cf. *Œuvres diverses*, La Haye, 1737, I, 389; IV, 603.

2. Paris, 1671, *Entretien* IV.

coloristes », jugement un peu vague dans sa sévérité, dont les Allemands n'avaient pas manqué, cependant, de prendre leur part [1]. Le marquis d'Argens avait été plus explicite : « Le génie peu vif des Allemands, lisait-on dans ses *Lettres juives*, et leur langue plus propre à écrire des ouvrages de science et de morale que des pièces d'éloquence et de poésie, ont semblé former un obstacle au grand nombre de poètes et d'orateurs parmi eux. Je ne connais aucun poème allemand qui ait fait un certain éclat dans l'Europe et je doute qu'on en ait jamais traduit. Cela me ferait soupçonner ou que les Allemands ont des poètes moins parfaits qu'ils ne le croient, ou qu'ils aperçoivent des beautés dans leurs ouvrages qui sont inconnues au reste des hommes [2]. » Enfin, pour couronner le tout, un anonyme — le réfugié français Éléazar Mauvillon de Brunswick — s'était écrié incidemment au milieu de ses *Lettres françaises et germaniques*, publiées à Londres en 1740, en s'adressant, cette fois, directement à ses nouveaux compatriotes : « Nommez-moi un esprit créateur sur votre Parnasse, c'est-à-dire nommez-moi un poète allemand qui ait tiré de son propre fonds un ouvrage de quelque réputation, je vous en défie! » Et il ajoutait que jusqu'ici, à sa connaissance, les Allemands n'avaient fait que traduire, et mal traduire, les ouvrages étrangers [3]. — Telle était à peu près l'opinion que l'on avait chez nous, au XVIIe siècle et au début du XVIIIe, des aptitudes poétiques et littéraires des Allemands, lorsqu'on songeait à s'occuper d'eux.

Cela signifiait-il qu'il existât en France un parti pris aveugle de dénier aux Allemands toute littérature? Certainement non. Mais il était bien difficile à nos aïeux d'en juger autrement. Car, pour le dire tout de suite, il n'y avait pas encore, à cette date, de littérature allemande; et cela serait déjà une raison suffisante. La littérature allemande moderne — celle du Moyen âge était oubliée — n'est pas antérieure à 1740-1750, et jusque-là

1. Paris, 1719, t. II, sect. XIII, réfl. I.

2. Londres, 1737, t. III, lettres 115, 117. — Cf. Voltaire, *Temple du Goût* et Bernis, *Épître aux Grâces*; Frédéric II lui-même ne pensait pas autrement, ainsi qu'en témoigne son livre *De la littérature allemande*, 1780.

3. Voir p. 400 et suiv., 452 et suiv. Dans l'ensemble le livre était favorable aux Allemands.

on ne découvre chez nos voisins que des tâtonnements indignes de retenir l'attention. Avec la meilleure volonté du monde la France du début du XVIIIe siècle, et à plus forte raison celle du XVIIe, ne pouvaient découvrir et admirer une littérature là où il n'y avait rien. Quant à l'explication que l'on donnait chez nous de cet étrange phénomène, elle n'avait rien de particulièrement blessant pour les Allemands, puisqu'elle ne les concernait pas exclusivement et s'appliquait à tous les pays du Nord. Que l'on se rappelle, en effet, le point de vue que la vieille France avait hérité de l'Antiquité par l'intermédiaire de la Renaissance, et qui n'était point si absurde : les arts et les lettres étaient non les fruits du génie — le mot était alors inconnu — mais de l'intelligence cultivée, du goût et de la raison. Or, on ne devait s'attendre à rencontrer ces heureuses dispositions que dans les contrées pourvues d'une civilisation ancienne et déjà raffinée. Ce n'était pas le cas des pays du « Septentrion », où une nature « plus languissante et plus morose », des « tempéraments grossiers » et des « corps massifs » semblaient prédisposer à de tout autres occupations qu'à celles de l'imagination littéraire et artistique, et ne permettre que les exercices les plus mécaniques et les plus austères de l'esprit. C'est pourquoi l'on se croyait quitte envers tous ces Moscovites, Polonais et Allemands, en leur concédant l'érudition, la jurisprudence et les connaissances utiles à la vie. « L'Allemagne, la plus barbare de toutes les nations européennes », écrivait l'Italien Vico en 1725 [1]. En France on était, somme toute, moins sévère.

On ne sait trop ce que pensèrent de ces jugements les Polonais, Moscovites et autres « Septentrionaux », dont la « modestie » n'a jamais fait l'objet d'une mention particulière. Les Allemands, en tout cas, s'en formalisèrent. Habitués déjà à suivre par le menu tout ce qui se disait d'eux en France, sans toujours en bien comprendre la portée, ils crurent à une malveillance systématique de nos pères à leur endroit, et ne laissèrent passer aucune des fugitives et distraites appréciations que nous avons rappelées sans protester avec énergie. Thomasius et Wernicke répondirent à Bouhours, dont les malencontreuses paroles devaient exciter

1. *Science nouvelle*, l. V.

de sourdes colères encore un siècle plus tard. La phrase bien innocente pourtant du P. Sante, que semblait au surplus protéger sa cuirasse latine, eut les honneurs d'une réfutation en règle, le 17 février 1731, dans la grande salle de l'Université de Leipzig, par l'organe du professeur Gottsched[1]. Mais tout cela n'était rien à côté de l'indignation que souleva la boutade de Mauvillon. Le même Gottsched, quoique « ennemi des querelles », estima qu'il était de son devoir de défendre à nouveau l' « honneur des Allemands » contre des « attaques aussi acerbes » et, pour confondre l'audacieux détracteur des lettres germaniques, il publia une longue liste des œuvres dramatiques écrites par ses compatriotes depuis deux siècles[2]. Jusque dans les écoles on s'émut de l'insolence de l'orgueilleux Français — *superbi Galli* — et le jeune Klopstock, qui terminait alors ses études dans un collège de la Saxe, consacra son discours latin de sortie à examiner ses arguments. Plus sage cependant que Gottsched et que la plupart de ses concitoyens, il ne fit pas difficulté d'avouer que les sarcasmes de l'auteur anonyme lui semblaient en partie mérités, et que l'Allemagne ne possédait pas encore de ces œuvres fortes et durables qui imposent le respect. Au lieu de tant disputer, il vaudrait mieux, concluait-il, opposer enfin aux détracteurs du dehors des réalités, des actes. *Re ipsa, magno quodam nec interituro opere quid valeamus ostendendum est.* C'était sa *Messiade* que l'ambitieux adolescent promettait ainsi, en termes voilés, à sa patrie et au monde. Quand bien même les railleries de Mauvillon n'auraient eu que ce résultat, on voit qu'elles n'eussent pas été tout à fait inutiles[3].

Elles en eurent un autre cependant, non moins singulier : celui d'inciter les Allemands à nous renseigner plus complète-

1. Il avait dit seulement : *Purus, liquidus, salubris aer Galliae circumfusus miram salubritatem afflat ingenio, ut neque sint acutiora ut plerisque Italis, neque turgidiora ut Hispanis, neque turbidiora ut Anglis, neque graviora ut Germanis, neque obscuriora ut Batavis, neque asperiora ut septentrionalibus populis. Ægid. Ann. Xaver. de la Sante... orationes.* Sec. edit. Tomus alter. Lutet. Paris., 1741. — Gottsched stigmatisa dans le titre même de son discours l'*iniquitatem externorum in ferendo de eruditis nostratibus judicio.*

2. Au tome second de sa *Deutsche Schaubühne*, 1740. Cette liste devint plus tard le *Nötiger Vorrath zur Geschichte der deutschen dramatischen Dichtkunst.*

3. Danzel, *Gottsched und seine Zeit*, p. 361.

ment sur leur littérature, ou sur ce qu'ils appelaient ainsi. Car ils étaient persuadés en général que notre sot dédain ne s'expliquait que par l'ignorance, et qu'il leur suffirait de nous montrer leurs chefs-d'œuvre, en les présentant congrûment, pour que ce dédain se changeât en admiration. A vrai dire, une propagande de ce genre avait déjà été tentée par nos informateurs ordinaires sur les peuples du Nord, les réfugiés, et à la *Bibliothèque anglaise* s'était jointe, en 1720, une *Bibliothèque germanique*, fondée à Amsterdam par des protestants français de Berlin [1]. Mais, soit que la tâche fût ici particulièrement ardue, soit que la compétence des intermédiaires laissât à désirer, la campagne des réfugiés en faveur de l'Allemagne fut loin d'avoir en France le retentissement de leur campagne britannique. La *Bibliothèque germanique*, dont le ton aigre trahissait trop ouvertement les préoccupations religieuses, fut peu lue à Paris. Pour comble de malheur elle n'arriva pas à satisfaire les Allemands eux-mêmes, qui lui reprochèrent de trop s'occuper des publications en langue française [2]. Déçus de ce côté et peu satisfaits de la presse de Hollande en général, les Allemands résolurent de se charger directement de cette propagande, persuadés qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même.

II

La campagne fut presque simultanément entamée par les chefs des deux écoles rivales qui se partageaient alors la littérature allemande : Gottsched, l'imitateur de nos classiques; Bodmer, l'admirateur des Anglais. En vertu d'un phénomène spécifiquement germanique, ce fut même l'anglophile, le gallophobe, qui entreprit le premier de nous conquérir. Donc Bodmer, qui en Allemagne combattait l'influence française, nous adressa en 1848, par une feuille de Neuchâtel, le *Journal helvétique*, choisi faute de mieux, des « échantillons » de la *Messiade* de son protégé

1. Les directeurs en furent J. Lenfant, Beausobre et Formey. Elle prit par la suite les noms de *Journal littéraire d'Allemagne, de Suisse et du Nord* et de *Nouvelle Bibliothèque germanique*, et parut, tantôt à Amsterdam, tantôt à la Haye, jusqu'en 1760. Sur le ton protestant de ce journal voir le *Mercure de France* de juin 1735.

2. *Journal Étranger*, mars 1757.

Klopstock, pour laquelle il remuait ciel et terre d'un bout à l'autre de la Germanie [1]. Le *Journal helvétique* et sa pieuse cargaison n'arrivèrent pas jusqu'à Paris, ou, s'ils y arrivèrent, on n'en entendit plus parler. Gottsched, qui depuis longtemps tâtait le terrain en France pour son propre compte, fut plus adroit [2]. Il saisit l'occasion qui s'offrait d'avoir dans notre capitale un ambassadeur permanent des lettres allemandes qui serait en même temps un héraut de sa gloire, à lui Gottsched. Parmi les jeunes disciples qu'il avait formés aux saines disciplines, se trouvait un certain Melchior Grimm [3] de Ratisbonne qui, vers la fin de 1748, se disposait à partir pour Paris dans l'escorte d'un gentilhomme en train d'accomplir son « Cavaliertour ». Grimm fut chargé par son professeur — cela ressort de leur correspondance ultérieure — de ne rien épargner pour ouvrir les yeux aux Français sur les mérites littéraires de sa patrie. Il se trouva que Grimm avait tout ce qu'il fallait pour réussir dans une tâche de ce genre. Embrasé encore de ce nationalisme intellectuel que Gottsched savait inspirer à ses élèves, il possédait en propre quelques qualités précieuses qu'il ne devait qu'à la Providence : de l'esprit, de la finesse et du savoir-faire. La manière dont il opéra sa trouée à Paris est tout simplement merveilleuse. Quatre ans à peine devaient suffire à cet obscur étranger pour se placer au sommet de la hiérarchie mondaine et littéraire. De Friesen en Rousseau, et de Diderot en d'Holbach, il avait prestement gravi les échelons de la première. Un coup d'éclat le porta d'emblée au faîte de la seconde. On se querellait à Paris, en ce temps-là, sur la valeur respective de la musique française et de l'italienne. Grimm écrivit deux opuscules pour prouver aux Français qu'ils n'avaient pas de musique, et que, s'ils en avaient jamais une, ce serait tant pis pour eux. Du coup il eut Paris à ses pieds!

1. *Journal helvétique*, décembre 1848 : *Echantillons d'un poème épique dont le sujet est la rédemption ou le Messie, tirés de la lettre d'un gentilhomme allemand*, p. 556-573. Bodmer poussa un de ses amis de Berne, Tscharner, à entreprendre une traduction du poème, qui n'aboutit pas.

2. Il s'était mis en relations avec Fontenelle dès 1728, et en Allemagne, il fit la connaissance de Baculard d'Arnaud et de Voltaire. A Paris, Riccoboni et Monerif avaient parlé de lui, l'un dans ses *Réflexions sur les différents théâtres de l'Europe*, 1738, p. 220 ; l'autre, dans le *Journal des Savants* d'octobre 1739. Cf. Danzel, *loc. cit.*, p. 88, 341 et suiv.

3. Sur lui voir E. Schérer, *Grimm*, 1887.

Il n'avait pas attendu ce moment pour s'acquitter de la mission qui lui avait été confiée. Au mois d'octobre de 1750 le *Mercure de France* — le grand journal littéraire de l'époque — avait publié une première « lettre » de lui sur la littérature allemande, qui fut suivie d'une seconde en février 1751. Se donnant l'air de céder aux sollicitations du directeur de la célèbre gazette, Grimm, avec toutes sortes de courbettes et de compliments, s'y risquait à entretenir le public des écrivains de son pays. Il y avait donc des écrivains allemands? Mon Dieu oui, et pourquoi n'y en aurait-il pas? Les Allemands n'avaient-ils pas excellé, de l'aveu général, dans les études les plus difficiles? Comment admettre, donc, que pour les belles-lettres seules des esprits aussi bien doués eussent été stériles? Le « génie » ne suffisait-il pas à tout? Le goût et les « grâces » étaient-ils vraiment si difficiles à attraper pour des gens qui possédaient le « génie »? En réalité il existait bel et bien une littérature allemande, et fort ancienne déjà, dont Grimm énumérait avec soin les divers représentants, en signalant tout particulièrement Gottsched et son école. Sans doute cette littérature allemande n'avait pas encore obtenu l'éclat de sa voisine française. Il lui avait manqué pour cela un Paris et un Louis XIV. Mais son tour viendrait certainement; il allait venir. « C'est ainsi que depuis environ trente ans, l'Allemagne est devenue une volière de petits oiseaux qui n'attendent que la saison pour chanter. Peut-être ce temps glorieux pour les Muses de ma patrie n'est-il pas éloigné[1]. » Une notice fournie à l'*Almanach des Spectacles* de 1752, complétait ces renseignements en ce qui concernait le théâtre[2]. « Le théâtre allemand y lisait-on, est pour le moins aussi ancien, et jusqu'au temps du grand Corneille et de Molière, aussi brillant que le théâtre français », à preuve de quoi l'obligeant informateur citait vingt-deux œuvres dramatiques de premier ordre, parmi lesquelles il n'avait garde d'oublier sa *Banise*.

Dix ans plus tôt ces assertions eussent fait sourire, et Grimm n'eût récolté que des épigrammes. Mais les circonstances étaient désormais favorables à sa prédication. La littérature anglaise

1. *Mercure*, octobre 1750, p. 41.
2. Paris, Duchesne (*Almanach historique et chronologique de tous les spectacles*).

entrait en France à courant continu[1] et, grâce à Frédéric II, l'Allemagne gagnait tous les jours en prestige. Les peuples du Nord inspiraient maintenant du respect, et l'on n'en parlait plus avec la légèreté d'autrefois. On lut les lettres de Grimm et on fut convaincu. Après tout, il était en effet probable que les Allemands avaient une littérature. On avait été bien sot d'en douter. Des convictions soudaines se firent jour. « Jusqu'ici, Monsieur, déclara Fréron au correspondant imaginaire de ses *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, nous n'avions regardé les Allemands que comme un peuple tristement absorbé dans l'étude du droit et caché dans les antres obscurs de l'érudition.... Cependant il est certain que cette nation a produit de tout temps quelques génies favorisés de la nature, qui ont su tirer de leur langue des sons sublimes et harmonieux. » Et répétant consciencieusement la leçon de Grimm, il citait les noms de Luther, de Gottsched, s'extasiait en particulier sur Haller[2]. Car, par une coïncidence aussi heureuse qu'étrange, juste au moment où Grimm attirait l'attention sur la littérature de son pays, un libraire de Gœttingue imaginait de nous adresser une traduction des *Poésies* de Haller. De tous les écrivains complaisamment énumérés par Grimm, il n'y en avait pas beaucoup qui eussent gagné à être mis sous les yeux du lecteur français. Mais Haller échappait à cette règle générale. Illustre physicien, il jouissait chez nous, déjà, d'une réputation considérable[3]. En outre ce compatriote de Rousseau, formé entièrement par les Anglais, et piétiste par surcroît, développait dans ses *Poésies* quelques-unes des idées qui allaient le plus séduire les esprits en France. Haller poète eut donc du succès et sembla confirmer les dires de Grimm. Et c'est ainsi que, Grimm poussant Haller, Haller poussant Grimm, la littérature allemande fit son entrée chez nous vers le milieu du XVIIIe siècle.

Le passage étant ainsi forcé, les Allemands se hâtèrent de profiter de ce premier avantage. Leur propagande s'intensifia. En 1752 un baron de Bielefeld, d'ailleurs caché sous l'anonymat,

1. *Pamela* de Richardson traduite en 1742; le *Marchand de Londres* de Lillo en 1748; *Théâtre anglais* de La Place à partir de 1745, etc.

2. *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, t. V, p. 194 et suiv. Cf. de Laporte, *Observations sur la littérature moderne*, la Haye, 1749 et suiv., t. VII, p. 289 et suiv.

3. Cf. Condorcet, *Éloge de Haller* dans ses *Œuvres*, édit. Didot, 1847, t. II, p. 288.

nous envoyait par la Hollande un ouvrage sur les *Progrès des Allemands dans les Belles-Lettres et les Arts*, dont le titre indique suffisamment la tendance apologétique[1]. La *Bibliothèque Germanique* redoubla de zèle, et l'un de ses principaux rédacteurs, Beausobre, adressa même à l'influent abbé Raynal deux *Lettres d'un Prussien sur la littérature allemande*, que le *Mercure* publia en septembre 1752 et en avril 1753. On voit que toutes les troupes donnaient. Mais personne ne sut mieux tirer parti que Gottsched de la brillante victoire remportée par son disciple. Maintenant que l'intérêt pour la littérature allemande était éveillé à Paris, il jugea le moment venu de réaliser un projet qui lui tenait au cœur : initier les Français à l'idiome tudesque, pour leur permettre d'aborder directement, à l'avenir, les chefs-d'œuvre de la littérature voisine. Ce n'était pas une besogne aisée. La langue allemande passait chez nous pour quelque chose de terriblement compliqué, et l'univers d'ailleurs était en train d'apprendre le français. Gottsched cependant tenta l'aventure. Il fit exécuter en 1753 deux versions de sa *Sprachkunst*, dont l'une parut à Strasbourg, l'autre à Paris[2]. Dans la préface — anonyme — de la traduction strasbourgeoise, Gottsched développait les raisons qui devaient, selon lui, engager les Français à apprendre l'allemand. La France n'était-elle pas, comme l'indiquait son nom, une création des « Francs allemands », et les fondateurs de sa monarchie, Pharamond et Charlemagne, n'avaient-ils pas été des « héros allemands »? Que de fois, en outre, le généreux sang germanique, n'était-il pas venu féconder et rajeunir par d'heureuses unions, la race de nos rois! Les Français ne pouvaient donc, sans ingratitude, persister à ignorer un langage qui avait été celui de leurs anciens souverains, et qui, glorieux comme

1. Amsterdam, 1752. La troisième édition seule (Leyde, 1762), porte le nom de l'auteur. Cet ouvrage contient une histoire abrégée de la littérature allemande et des extraits de quelques auteurs contemporains, Haller, Hagedorn, Gellert, Gleim, Lessing, etc.

2. Le *Maître allemand*, etc., Strasbourg, 1753, chez Armand Kœnig. La *Grammaire allemande de M. Gottsched*, etc., par M. Quandt, Paris, 1853. Les anciennes grammaires, celles de Daniel Martin et de J.-B. Thomasinus, au XVIIe siècle, celle de Léopold, au XVIIIe, étaient très défectueuses. L'ouvrage de Gottsched leur était bien supérieur et il fut plusieurs fois réédité. Vers la même époque parut aussi, chez l'éditeur Kœnig, le premier dictionnaire français-allemand et allemand-français sans partie latine.

pas un, avait donné naissance à la moitié au moins des idiomes parlés en Europe. Le nom de la Dauphine, née princesse de Saxe, couvrait cette édition comme un pavillon illustre, et l'on y voyait même, sur le frontispice, cette fidèle Allemande conduisant son fils vers une table où se trouvait la grammaire de Gottsched. L'édition de Paris, mise en français par un certain M. Quandt, fut signalée par Grimm dans le *Mercure* en ce style franco-germanique dont il avait alors le secret [1]. Ainsi convoyée, la grammaire de Gottsched se répandit en effet en France, et elle marque le point de départ de l'étude régulière de l'allemand chez nous.

Jusque-là les principaux artisans de la propagande germanique en France avaient été Grimm et Gottsched. Mais le succès leur attira bientôt de nouveaux collaborateurs, tant en Allemagne que chez nous. En Allemagne, ils se recrutèrent de préférence dans l'école nationaliste formée par Bodmer, où l'on reprochait déjà à Gottsched de n'être pas assez patriote; en France, dans l'abondante colonie germanique de Paris, en particulier chez les maîtres de langue allemande qui commençaient à y pulluler. La fréquence des campagnes transrhénanes, en effet, avait fait apparaître la nécessité d'étudier l'allemand dans les milieux tenant à l'armée, et on l'enseignait même à l'École Militaire récemment fondée [2]. Tout cela avait attiré à Paris de nombreux professeurs allemands, dont beaucoup appartenaient à une génération plus fanatique encore que celle de Gottsched et de Grimm, chez qui subsistait au moins le respect de nos classiques. Pour ces jeunes teutomanes, au contraire, la supériorité du génie allemand sur le génie français ne faisait plus question. Ils n'en étaient que plus ardents à répandre chez nous le culte de leurs écrivains, prêts à s'indigner que la littérature allemande ne fût pas encore connue et admirée en France à l'égal des plus illustres.

Un de ces pangermanistes avant la lettre est le sieur Junker, natif de Hanau en Hesse et ancien étudiant à l'Université très teutonne de Gœttingue, pour l'instant professeur d'allemand à l'École Royale Militaire. En dépit de sa situation presque officielle en France, Junker n'aime pas l'esprit français, et il tient

1. Avril, 1753, p. 100-101.
2. Il y avait même des examens d'allemand. Voir *Année littéraire*, 1759, p. 348 et suiv.

à ce qu'on le sache. Il n'aime pas non plus Gottsched, qui a prêché en Allemagne l'imitation de nos classiques. C'est donc surtout pour nuire à Gottsched et pour discréditer sa fameuse grammaire, que Junker donne, en 1762, ses *Nouveaux Principes de la langue allemande* [1]. Mais il a tenu à y joindre un *Essai sur la poésie allemande*, destiné à orienter sommairement les lecteurs de sa grammaire sur les lettres germaniques. Cet *Essai* est un curieux morceau. Junker commence par y affirmer son dédain pour notre théâtre classique. « En général, s'écrie-t-il, je ne sais que penser des tragédies françaises, et je ne comprends rien aux éloges et aux applaudissements qu'on leur accorde. J'y cherche du mouvement, des sentiments et des passions, et je n'y trouve que de la galanterie, des récits et des sentences. » Que des Allemands puissent songer à chercher en France des modèles à imiter, voilà qui le déconcerte. Parmi les littératures modernes, une seule lui paraît véritablement grande, celle des Anglais, et *Clarice* (*sic*) vaut toutes les tragédies françaises. Ce n'est qu'après ce préambule, fort superflu mais significatif, que Junker passe à l'examen des écrivains de son pays. Ils sont, ou peu s'en faut, tous admirables. L'Allemagne, qui, de l'aveu de notre critique, s'élance à peine dans la carrière littéraire, compte déjà une foule de beaux génies, que l'on ne saurait comparer qu'aux Swift, aux Thomson, aux La Fontaine, aux Chaulieu, voire aux Térence, aux Horace, aux Anacréon, aux Homère. Pour caractériser, même, certains d'entre eux, Junker se voit obligé d'évoquer les noms de Raphaël et de Michel-Ange.... Or il faut se souvenir que, Klopstock mis à part, les illustres poètes de l'Allemagne, à cette date, s'appellent Uz, Gellert, Gleim, Zachariae, Rabener et Weisse, dont nous avons dit ailleurs l'indépendance et le talent.

Tel était donc le ton que, dix ans environ après l'humble requête de Grimm, un Allemand osait prendre à Paris, encouragé par le « snobisme » de l'opinion. Il ne faudrait pas croire que Junker fût seul de son espèce. Six ans auparavant, un de ses compatriotes établi aussi chez nous, le nommé Sellius, avait cru devoir bourrer d'impertinences contre l'esprit français la préface d'une traduc-

1. *Nouveaux Principes de la langue allemande* pour l'usage de l'École Militaire, par M. Junker, docteur en philosophie, etc. Nouvelle édition où l'on a joint une à Hanau en 175[illegible]. Paris, Musier, 1762.

tion des *Satires* de Rabener [1]. Si habituée que fût déjà la France à s'entendre vilipender par les gens du dehors et du dedans, il est juste de reconnaître que ces aménités teutonnes causèrent de l'émoi. Le *Journal Étranger*, qui avait d'abord imprimé l'*Essai* de Junker, l'accompagna de quelques réserves, d'ailleurs assez timides [2]. La préface de Sellius fut vertement relevée, en revanche, par Raynal et par Fréron lui-même [3]. Il était clair que les Allemands ne prenaient pas la meilleure voie pour s'attirer les sympathies de notre peuple. Aussi était-il indispensable qu'un intermédiaire plus souple et plus adroit vînt prendre la direction de la propagande allemande en France. Cet intermédiaire se trouva. Ce fut Michel Huber.

III

On sait peu de chose sur ce personnage, qui symbolise, ou presque, l'influence littéraire de l'Allemagne en France au XVIIIe siècle [4]. Il était né en 1727 dans les environs de Frontenhausen, petit village de la Bavière septentrionale, et on le trouve vers 1750 à Paris, donnant des leçons d'allemand. Si ce métier ne l'enrichit guère, il lui procura du moins des relations étendues et intéressantes, qui devaient lui être par la suite fort utiles. Très lié avec Wille son compatriote, avec Watelet, Diderot, Grimm, Marmontel et les autres sommités du parti philosophique, on le rencontre aussi auprès de Fréron et de l'abbé Arnaud. Il est partout où il faut être. C'est un maître conciliateur, un véritable Père Tout-à-Tous. Ami des « lumières », il parle, quand il le faut, le langage le plus religieux. Cosmopolite, il ne perd jamais de vue l'intérêt

1. *Satyres de M. Rabener*, traduction libre de l'allemand, par M. de Boispréaux. A Paris, chez P.-G. Simon, rue de la Harpe, 1754 (Le véritable auteur de la traduction et inspirateur de la préface est Sellius).

2. *Journal Étranger*, septembre 1761, p. 145 et suiv.

3. *Correspondance littéraire*, édit. Tourneux, t. II, p. 169 : « Cette préface, qui est sans idée, sans style, sans objet et sans fruit, ne mérite l'attention que par les impertinences contre notre nation dont elle est farcie. » *Année littéraire*, 1754, t. V, p. 98 et suiv. : « Dans la préface que ces Messieurs ont mise au devant de ces satyres, ils plaisantent les Français et louent les Allemands d'une manière gauche et basse. »

4. Sur Huber cf. *Allgem. Deutsche Biogr.*, t. XIII, p. 246 et suiv.; Hans Heiss, *Der Übersetzer und Vermittler Michael Huber* (1727-1804), Erlangen, 1907.

de sa patrie. Huber est une merveille de synthèse allemande. La bouche en cœur, la main sur la conscience, sans cesse débordant de maximes édifiantes, il conduit d'une main très sûre les destinées de cette littérature teutonne dont il a résolu d'assurer le triomphe à Paris. A cette tâche, souvent ingrate, il s'attachera avec une obstination et une patience sans égales, prodigue de ses peines, et n'en attendant d'autre récompense que celle de voir le génie de son peuple honoré chez nous. Telle sera l'occupation constante de Huber à Paris, et plus tard en Allemagne, où il retournera en 1766.

Nulle part le caractère de Huber n'apparaît mieux que dans son *Choix de poésies allemandes* de 1766, ouvrage qui devait être à notre XVIIIe siècle ce que le livre de Mme de Staël sera plus tard à notre XIXe. Ce *Choix* en quatre volumes contient à la fois une histoire de la littérature allemande et une foule d'extraits des écrivains contemporains, que l'auteur nous présente, en outre, individuellement dans des notices [1]. C'est dans le *Discours préliminaire* que Huber résume les fastes de la littérature de son pays. Très supérieur à l'élucubration de Junker par le plan et le fond, cet exposé est également parfait de ton, et rappelle la manière adroite des « lettres » de Grimm. Le patriotisme très vif de notre informateur, qui ne fait pas mystère de son admiration pour la critique des Lessing et des Nicolaï, ne l'entraîne jamais à des excès de langage contre la France. Les notices préviennent, de même, par leur accent grave et convaincu. Ce n'est pas que les jugements de Huber diffèrent beaucoup, en réalité, de ceux de Junker. Très préoccupé de faire valoir ses compatriotes, et peut-être médiocrement pénétrant, l'excellent homme ne connaît en Allemagne que des écrivains de premier ordre. Le mot de « génie » revient sans cesse sous sa plume, et il ne ménage pas non plus les comparaisons flatteuses. Lichtwehr rappelle La Fontaine et Phèdre. Gleim, après avoir été l'Anacréon de son pays, en est devenu le Tyrtée, etc. Mais tout cela est dit sans jactance, avec une bonhomie

1. *Choix de poésies allemandes*, par M. Huber. A Paris, chez Humblot, etc., 1766. L'ouvrage porte en épigraphe ces vers de Bodmer : *Auch Deutsche können sich auf den Parnassus schwingen.* — Il y eut d'autres *Choix* au XVIIIe siècle. Signalons le *Choix littéraire*, dit de Genève, du pasteur Vernes (1720-1790), qui donna des traductions de Haller, Gessner, Rabener, Wieland, etc., et le *Choix curieux de poésies philosophiques et agréables*, etc., dit d'Avignon, où l'on trouve des traductions de Cronegk, Haller, Hagedorn, Gellert, Uz, etc.

qui désarme. Et les traductions elles-mêmes, exécutées d'une main pieuse, qui s'efforce de mettre en valeur toutes les beautés du texte et d'en écarter les taches, semblent confirmer, par l'abondance de sentiments nobles et touchants qu'elles apportent, les éloges que Huber décerne par avance à ses auteurs. Son livre, en tout cas, fut très lu et très goûté en France, et même hors de France [1].

C'est à la veille de quitter Paris que Huber donna son *Choix*. Il avait rendu auparavant deux services plus signalés encore à la littérature de sa patrie. Le premier de ces services avait été de populariser Gessner en France. Nous aurons à examiner plus loin les raisons du succès extraordinaire de cet écrivain. Retenons seulement ici que Huber fut l'organisateur de ce triomphe littéraire, un des plus considérables du XVIIIe siècle. Tout le mérite lui en revient sans contestation possible. Ce fut lui qui devina dans cette *Mort d'Abel*, à peine remarquée encore en Allemagne, que lui remit un jour son ami le graveur Wille, le livre qu'il fallait révéler aux Français « sensibles » de 1759; lui qui la traduisit, avec l'aide de son élève Turgot, en substituant au style, un peu nu et vulgaire du Zurichois, sa prose touchante, ornée, limpide, et en remaniant au besoin complètement le texte original; lui qui découvrit, non sans peine, un éditeur pour la publier; lui qui la fit suivre, sans perdre de temps, des autres ouvrages de cet étranger, et maintint l'enthousiasme pendant dix ans à une sorte de paroxysme continu [2]. Or de toutes les causes qui contribuèrent à fonder chez nous le prestige de la littérature allemande, nul doute que la vogue inimaginable de Gessner n'ait été la principale. Aucun auteur même anglais ne fut plus lu, aucun ne fit verser plus de larmes délicieuses et n'alla plus droit au cœur de nos pères que ce Suisse, le second qui venait en France travailler pour la gloire de l'Allemagne. En quelques semaines l'opinion, jusque-là hésitante, avait été conquise, et, discuté encore avant Gessner par suite de quelques mauvais choix — Rabener, Gellert — le génie littéraire des Allemands ne le fut plus après.

1. Cf. *Journal Encyclopédique*, mars 1767, p. 48, avril, p. 59; *Mercure*, 1766, octobre, p. 65-80; *Année littéraire*, 1766, p. 73, etc. — L'Italien Bertola en traduisit des morceaux.

2. Meister, le collaborateur de Grimm, traduisit cependant les *Nouvelles Idylles* et *Inkel et Yariko*.

Huber mit à profit cette aubaine, qui dépassait tous ses espoirs, pour réaliser un autre exploit, non moins étonnant dans son genre : l'accaparement d'une grande feuille parisienne et son utilisation pour les besoins de la propagande germanique. Les Allemands ont toujours été fort habiles à se servir de la presse ou de tout ce qui lui ressemblait — que l'on se rappelle les « feuilles volantes » de Luther, les pamphlets de Frédéric II et les journaux « inspirés » de Bismark — probablement parce que nulle part l'opinion publique n'est plus passive et plus malléable que chez eux. Nous avons vu par l'exemple de Grimm que, dès les débuts de leur campagne littéraire en France, ils avaient songé à employer ce moyen de frapper les esprits. Après 1751 on croit pouvoir inférer aussi leur présence dans quelques organes importants, comme le *Journal Encyclopédique*, le *Journal des Savants*, le *Mercure* et surtout l'*Année littéraire*, de certains renseignements difficilement accessibles à des Français et du ton ou du style de maint compte rendu. A distance il est naturellement difficile de suivre cette pénétration, que l'ignorance presque générale de l'allemand en France favorisait singulièrement [1]. Cependant, dans un cas au moins, on parvient à l'observer. Ce cas, c'est l'envahissement du *Journal Étranger*, où Huber va jouer encore le rôle essentiel.

Aucune entreprise littéraire n'est plus caractéristique du Paris cosmopolite et mêlé d'alors que la fondation et la carrière de ce *Journal Étranger* [2]. Un aventurier franco-allemand, d'abord chambellan du margrave de Bayreuth, puis au service du duc d'Orléans, Hugary de la Marche-Courmont, en a la première idée. Le principal soutien financier de l'affaire est le chevalier d'Arcq, bâtard d'un bâtard de Louis XIV [3], homme de plaisir et d'argent, homme de lettres aussi, comme tant de gens au XVIIIe siècle. Parmi les rédacteurs on relève des noms de Sellius, Hernandez, J.-J. Rousseau, Favier, Toussaint, Boispréaux, Deleyre, Chastellux, Moët, Querlon : des métèques, des folliculaires à la solde de Berlin ou

1. « Nous n'avons peut-être pas trois écrivains qui le sachent », note Raynal en août 1754 dans la *Correspondance littéraire*. Encore, dans ces trois écrivains hypothétiques, faut-il compter probablement les Allemands d'Holbach et Grimm.

2. Sur le *Journal Étranger*, voyez J. Gartner, *Das Journal Étranger und seine Bedeutung für die Verbreitung deutscher Literatur in Frankreich*, Mayence, 1905.

3. C'était un fils naturel du comte de Toulouse.

de Vienne, un « illuminé », des polygraphes à tout faire. A peine la feuille mise sur pied, le fondateur s'éclipse, et il n'est même pas nommé dans le privilège. On a toutes les peines du monde à trouver un directeur qui fasse figure. Fréron, sollicité, refuse. On s'adresse alors à Grimm — encore un étranger — qui accepte avec empressement. C'est donc lui qui, sous le voile de l'anonymat, de règle dans les gazettes du temps, va rédiger la « préface » de l'organe international, qui se propose de répandre en France la connaissance des littératures étrangères [1]. On est en 1754 et Grimm n'a pas encore éliminé son virus teuton, qu'il n'éliminera d'ailleurs jamais complètement. Sa « préface », où il va se donner les allures d'un Français parlant à des compatriotes, sera donc une merveille d'habileté et d'insolence tout ensemble. Le grand sentiment auquel il fait appel dans le public est naturellement le sentiment cosmopolite, si répandu chez nous à cette date. Il faut abattre les barrières qui séparent intellectuellement les peuples, et les mettre à même de profiter les uns des autres. Mais la France ne règne-t-elle pas par l'esprit sur tout l'univers civilisé? Ce n'est point l'avis de notre Allemand, qui n'a pas encore digéré les plaisanteries de Bouhours. Chaque peuple apprendra, grâce à ce « point de réunion », à mieux connaître ses voisins, « à ne plus s'attribuer ce don exclusif de penser, dont la prétention seule fournirait presque un titre contraire; à ne plus hasarder ces railleries indécentes et capables de faire haïr un peuple de tous les autres; à ne plus marquer ce mépris offensant pour des nations estimables, qui n'est qu'un reste des préjugés barbares de l'ancienne ignorance [2] ». Les Français — car c'est à eux que ce reproche s'adresse — ont eux-mêmes beaucoup emprunté aux autres nations, aux Allemands, aux Anglais, aux Italiens. Le *Journal Étranger* leur rendra donc service en leur révélant les progrès accomplis autour d'eux, et avec ces matériaux importés ils feront de bons livres, puisque seuls, ou presque, ils ont l'art de présenter convenablement les choses. Quant aux savants et aux écrivains du dehors, il leur assurera la notoriété, en leur prêtant le secours d'une langue entendue partout.... Il y eut des gens pour sentir les intentions

1. Il avoue en être l'auteur dans une lettre à Gottsched. Cf. Danzel, *loc. cit.*, p. 352 et suiv.

2. *Journal Etranger*, avril 1754, p. 5 et suiv.

cachées de cette « préface ». Raynal, qui l'attribuait comme tout le monde à Rousseau, connu pour sa gallophobie, la censura énergiquement, sans se douter qu'il atteignait ainsi son ami Grimm [1].

Pour des raisons peu claires celui-ci cependant quitta le *Journal Étranger*, presque aussitôt après avoir rédigé ce morceau, et sous ses nouveaux directeurs, Toussaint, puis l'abbé Prévost, la feuille cosmopolite parut vouloir s'orienter surtout du côté de l'Angleterre. Mais les Allemands de Paris et même d'Allemagne, auxquels le principat de Grimm avait fait concevoir de grandes espérances, ne la perdaient pas de vue. Lorsque leur ami Fréron, sollicité une seconde fois, consentit enfin à la diriger, ils s'efforcèrent d'obtenir pour leur littérature, jusque-là entièrement négligée, un peu plus d'égards et de place, et ils y réussirent. Fréron parti à son tour, au bout d'un an à peine, et l'influence du chevalier d'Arcq, qui avait des attaches en Allemagne, étant devenue prépondérante, on vit entrer au *Journal Étranger*, comme rédacteurs ou correspondants, plusieurs d'entre eux : un sieur Waechtler, de « l'Académie d'Augsbourg », domicilié à Paris, Hagedorn de Dresde, Gellert de Leipzig, Nicolaï de Berlin, etc., alors que pour l'Angleterre, autrement importante cependant, on se contentait d'un seul collaborateur d'outre-Manche. Bien entendu, le lot des traductions et analyses d'œuvres germaniques s'accrut en proportion. Mais en 1758, peut-être sous le poids de cette marchandise tudesque, le *Journal Étranger* s'affaissait et interrompait sa publication.

Il se releva en 1760, sous la direction de l'abbé Arnaud. Dans l'intervalle, on s'en souvient, s'était produite la révélation sensationnelle de Gessner, et Huber était presque devenu un homme illustre. Offrit-il ses services au *Journal Étranger* ou le *Journal Étranger* vint-il à lui? Toujours est-il qu'on le rencontre en bonne place dans la nouvelle rédaction constituée par Arnaud, aux côtés de quelques autres Allemands tels que Junker, le pasteur Baër, chapelain de l'ambassade de Suède, le Suisse Henri Schmidt,

1. Il écrivit : « On y distille le fiel et la satire la plus amère sur notre nation. On nous reproche de n'estimer que nous, tandis que nous nous approprions tous les jours les bons ouvrages étrangers, que nous sommes inondés de traductions et que la fureur de l'anglomanie littéraire nous tient depuis si longtemps. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que les écrivains français cherchent à avilir leur propre nation par les satires les plus injustes. Dans cette préface on ne nous accorde guère que le talent de bien faire un livre. » *Correspondance littéraire*, éd. Tourneux, t. I, p. 144.

Tscharner le traducteur de Haller. Grâce à ce renfort considérable, les Allemands ont maintenant la prépondérance dans la feuille parisienne qui, dirigée beaucoup plus par Huber que par l'indolent Arnaud, devient un véritable organe teuton en langue française. Plus un fascicule, désormais, qui ne contienne quelque long extrait d'un auteur germanique, présenté avec ce luxe d'éloges que nous connaissons par la critique de Junker et de Huber. La plupart des écrivains contemporains de l'Allemagne, jusqu'aux plus infimes, défilent ainsi sous les yeux étonnés du lecteur français, qui découvre à ce fortuné pays une série de génies littéraires comme n'en possède aucun autre. « J'ose dire, déclarait plus tard Suard, qui assistait Arnaud dans sa tâche de directeur, que nous parvînmes à attirer une grande attention sur la littérature allemande. Nous fîmes entendre pour la première fois au public français les noms de plusieurs des écrivains les plus distingués de l'Allemagne [1]. » On peut l'en croire, puisque ni une Mme Unzer, ni un Dilthey ne furent oubliés. Seulement la critique française moderne a eu tort de s'imaginer que les études du *Journal Étranger* représentaient le véritable degré d'initiation de notre XVIIIe siècle [2]. Ce n'était que l'intempérante faconde de quelques Allemands, agissant en maîtres dans un journal de chez nous. Cette orgie de germanisme dura jusqu'en juillet 1762, époque où le *Journal Étranger* s'arrêta de nouveau, pour se redresser péniblement en 1763, et succomber peu après. Il est vrai que Huber et ses compagnons suivirent Arnaud à la *Gazette littéraire de l'Europe*, et y continuèrent leur propagande effrénée, pendant les deux années que dura cette feuille semi-officielle (mars 1764-février 1766).

IV

Avoir ainsi mis la main sur un organe parisien des plus répandus [3]; en avoir fait une tribune pour prêcher, sous l'anonymat, à la

1. *Œuvres complètes* de l'abbé Arnaud, Paris, 1808, t. I, p. 15.
2. Joret, notamment, a commis cette erreur dans son aperçu mentionné au début.
3. Sur la diffusion du *Journal Étranger* voir le fascicule d'avril 1755. Il était lu dans la plupart des cours européennes, y compris celle de Versailles, dans les milieux intellectuels, politiques, parlementaires de Paris, et se vendait au numéro dans toutes les grandes villes de l'étranger et dans 48 villes de France, sans compter la capitale.

France et à l'Europe, l'admiration de tout ce qui était allemand; y avoir, en langue française, annoncé le déclin de notre littérature, l'avènement de celle d'outre-Rhin; y avoir même, en pleine guerre de Sept Ans, inséré des hymnes patriotiques prussiens en l'honneur de Frédéric II, qui battait nos troupes : c'était là un résultat dont la propagande germanique avait le droit d'être fière et dont elle aurait pu se contenter. Elle ne s'en contenta pas cependant et envahit aussi la librairie française, qu'elle inonda de ses traductions. Car c'est un phénomène curieux que la plupart des ouvrages allemands, lus par notre XVIIIe siècle, aient été traduits par des gens d'outre-Rhin ou à leur instigation. A cet égard encore, les Allemands inauguraient des méthodes nouvelles. Au temps de l'hispanisme et de l'italianisme, nous étions nous-mêmes allés chercher les œuvres qui nous intéressaient, et récemment aussi c'étaient des Français qui avaient traduit les livres anglais en faveur. Cette fois on nous apporte les productions étrangères sans attendre que nous les réclamions; on nous les met dans les mains, à deux et trois reprises, jusqu'à ce que nous les ouvrions par lassitude. On se rappelle que Haller avait été traduit par un Suisse allemand, Tscharner, et l'on a vu que deux Allemands, Huber et Meister, avaient mis en français Gessner. Huber nous traduisit encore une demi-douzaine d'ouvrages, dont la fameuse *Histoire de l'Art chez les Anciens* de Winckelmann, que Sellius avait déjà essayé, avant lui, de nous faire connaître. Junker n'a pas été moins fécond. Il a exécuté ou inspiré des traductions de la *Messiade* de Klopstock, des *Fables* de Lessing, des *Grâces* de Wieland, de la *Louise* de Zachariae, etc., et on lui doit un *Théâtre allemand* en quatre volumes, que complètera un *Nouveau Théâtre allemand* en douze volumes, compilé par un autre Allemand, Friedel. *Minna de Barnhelm*, *Werther*, ont été également traduits par des Allemands; de même le *Hermann* de Schlegel, la *Bataille d'Hermann* de Klopstock, les *Métamorphoses*, les *Quatre Parties du Jour* de Zachariae, l'*Obéron* de Wieland, les *Sentiments* de Mendelssohn, etc. A côté de la part prise par les Allemands dans la traduction de leurs œuvres littéraires, celle des réfugiés ou des Suisses de langue française est tout à fait insignifiante. Quant aux Français proprement dits, ils ne commenceront à traduire qu'un demi-siècle plus tard, lorsqu'il y aura véritablement

une littérature allemande. Et qu'on ne s'y trompe pas, le seul, l'unique mobile, qui pousse ces Allemands à traduire, est l'orgueil patriotique, un orgueil qui ne veut pas attendre la date fixée par l'histoire pour la diffusion de leur littérature. « On connaît depuis quelque temps en France, quatre ou cinq de nos meilleurs poètes, et leurs ouvrages font honneur au génie des Allemands, dit Abbt dans la préface de sa traduction de Mendelssohn; mais il nous importe pour le moins autant de faire connaître nos philosophes aux étrangers. » Grossmann, un acteur, avoue qu'il a traduit *Minna de Barnhelm* pour montrer que les Allemands aussi avaient un théâtre. Schmettau, en traduisant *Werther*, se propose de relever le prestige d'une littérature que nous n'admirons pas assez. Pas de préface où, jusqu'à la fin du siècle, nos Allemands ne se plaignent du peu de cas que l'on fait en France de leurs plus beaux génies [1]. C'est comme une obsession.

Toutes ces traductions, d'ailleurs, ne paraissent pas sous des noms allemands. Leurs auteurs germaniques se dissimulent parfois sous un prudent anonymat ou se contentent d'indiquer leurs initiales. Le comte de Schmettau, traducteur de *Werther*, devient ainsi M. Aubry, et Tscharner, le truchement de Haller, s'était appelé M. de T.... Mais, le plus souvent, nos Teutons préfèrent s'associer un collaborateur français, qui inscrit son nom à côté du leur ou endosse la paternité de l'ouvrage. C'est pourquoi les *Fables et Contes* de Gellert, traduits en réalité par l'Allemand Quandt, arborent sous leur titre le nom de Boulanger de Rivery, et les *Satires* de Rabener, transposées par Sellius, celui de Boispréaux. De même Junker s'abrite, dans la traduction de la *Messiade* et dans celle des *Fables* de Lessing, derrière son collègue de l'École Militaire, d'Antelmy. Dans toutes ces circonstances c'est

1. Voir dans la préface de la traduction de *Werther* par Aubry, la lettre — datée de Paris ! — de M. le C. D. S. (Schmettau) au traducteur (Schmettau encore) sur les mérites de la littérature allemande. Cf. aussi les préfaces du *Théâtre allemand* et du *Nouveau Théâtre allemand*. Herder se plaint, de Paris, en 1769, dans une lettre à Nicolai, que l'on ne soit pas encore, en France, malgré la campagne du *Journal Étranger*, « au courant de l'état intérieur et de la valeur de la littérature allemande ». En 1780 encore, un Allemand plaide, dans le *Journal Encyclopédique* du 1er décembre, pour la littérature allemande : « Oui, Messieurs, l'Allemagne a produit dans tous les siècles autant et plus de poètes peut-être que la France n'en a nourris dans son sein. » G. de Humboldt en 1800, le jeune Hase, en 1801, renouvelleront ces doléances.

nécessairement l'Allemand qui est l'instigateur et le principal auteur de l'entreprise, car il s'agit là d'œuvres que personne ne connaît en France et qui sont écrites dans une langue indéchiffrable pour nos compatriotes. Mais il trouve un double avantage à cette façon de procéder : le Français polit son style tudesque, et prend devant le public la responsabilité des éloges dithyrambiques, des récriminations contre notre froideur, voire des impertinences gallophobes, qui escortent toujours la traduction d'un auteur germanique [1]. Car, en règle générale, l'étranger sait si bien endoctriner son associé français que celui-ci, soit par ignorance, soit par désir de faire l'important, adopte toutes les opinions même les plus extravagantes qui lui sont soufflées, et les proclame avec assurance. Le jeune Boulanger de Rivery trouve Gellert « sublime », et place Rabener entre Swift et Rabelais. L'abbé Arnaud est transporté, par les *Chants d'une Amazone* de Weisse, dans l'ancienne Sparte. L'effroyable chute du goût français au XVIIIe siècle, par suite de l'envahissement de la « sensibilité », aide à la réussite de ces suggestions. Mirabeau compare le fade Mendelssohn à Platon, et Turgot s'extasie sur les *Sentiments d'un chrétien* de Schmidt, personnage qui ne figure même plus dans les histoires de la littérature allemande!

Les Allemands font la chasse à ces indispensables collaborateurs avec l'acharnement qu'ils apportent dans toute cette propagande. Gottsched, à Leipzig, essaie d'amener Baculard d'Arnaud à traduire une comédie de sa femme et une tragédie de son disciple Derschau [2]. A Paris, Huber, Junker, Cappler, utilisent leurs élèves ou leurs collègues français de l'École Militaire. Le Paris du XVIIIe siècle, atteint de graphomanie, leur offre d'ailleurs des ressources inépuisables en petits littérateurs vaniteux et stériles, qui seront heureux de mettre leur nom au bas d'une traduction, à défaut d'autre chose. Boulanger de Rivery, Boispréaux, Liébault, qui signe avec Junker le *Théâtre Allemand*, Bonneville, que

1. *L'Année littéraire* (1754, t. V, p. 93 et suiv.), nous décrit le mécanisme de ces sortes de collaborations, à propos de Sellius et de Boispréaux. « Comme il n'est pas encore en état d'écrire dans notre langue, dit-elle de Sellius, il traduit mot à mot des ouvrages teutoniques, et M. de Boispréaux retraduit, comme il peut, les traductions de son ami. »

2. Panzel, *loc. cit.*, p. 561 et suiv.

s'adjoint Friedel pour son *Nouveau Théâtre allemand*, Bauvin, qui traduit le *Hermann* de Schlegel avec Cappler, sont des personnages de ce genre. Wille, Grimm et d'Holbach en découvrent autant qu'on en veut. Un cas typique est celui de Cacault, traducteur presque malgré lui de la *Dramaturgie* de Lessing [1]. C'était un collègue de Junker à l'École Militaire. Le désir lui étant venu de connaître l'Allemagne *de visu*, il partit pour Berlin, où il se présenta à Nicolaï. Celui-ci, tout de suite, songea à l'utiliser pour une traduction. Il s'agissait de mettre en français la *Dramaturgie de Hambourg*, ouvrage, on le sait, fort peu aimable pour la littérature française. Cacault cependant hésitait, trouvant Lessing injuste, partial, dans son appréciation de notre théâtre. Nicolaï, alors, adressa le Français récalcitrant à Lessing en personne, qui habitait Wolfenbüttel. Là Cacault fut si bien retourné par l'illustre écrivain que, de détracteur de la *Dramaturgie*, il en devint l'admirateur fanatique et la traduisit sous les yeux du maître. Mais, une fois loin de lui, il se sentit repris par ses scrupules et n'osa pas donner son œuvre sous son nom. C'est alors qu'intervint Junker, qui probablement avait arrangé avec Nicolaï toute l'affaire, et ce fut lui qui publia en 1785 la précieuse traduction, si difficilement obtenue, en spécifiant qu'elle était due à « un Français [2]. »

Tant d'efforts ne pouvaient rester infructueux. Il vint un moment où la littérature allemande, bien qu'à peine formée, jouit en France d'une véritable popularité. C'était entre 1760 et 1770 environ. L'homme qui avait eu le mérite de la recommander le premier chez nous, Grimm, le constata lui-même, non sans quelque surprise, comme si c'eût été là une sorte de prodige. « La poésie et la littérature allemandes, écrivait-il en janvier 1762 dans la *Correspondance littéraire*, vont devenir à la mode à Paris comme l'était la littérature anglaise depuis quelques années.... Cette révolution n'est pas la moins étrange de celles qu'on voit arriver. Si l'on avait parlé à Paris, il y a douze ans, d'un poète allemand, on aurait paru bien ridicule. Ce temps est bien

1. Sur Cacault, qui devint par la suite diplomate, voir Danzel et Guhrauer, *Lessing*, t. II, 2, p. 255 et suiv., et Joret, *Annales de Bretagne*, t. XX, p. 409 et suiv.

2. *Dramaturgie ou Observations critiques*, etc. Ouvrage intéressant, traduit de l'allemand de feu M. Lessing par un Français. Revu, corrigé et publié par M. Junker, etc., Paris, 1785.

changé [1]. » Grimm n'exagérait nullement. D'autres témoignages, moins intéressés, confirment le sien. « Aujourd'hui ce sont les Muses allemandes qui prevalent et paraissent fixer les regards de nos littérateurs, note Dorat dans son *Idée de la Poésie allemande* de 1768 [2], et il nous montre les « jolies femmes » du temps s'essayant à articuler, « autant qu'il leur est possible », les noms « des Rost, des Schlegel et des Karsch, des Cronegk, des Klopstock ». Il continue en ces termes : « O Germanie! nos beaux jours sont évanouis, les tiens commencent. Tu renfermes dans ton sein tout ce qui élève un peuple au-dessus des autres, des mœurs, des talents et des vertus : ta simplicité se défend encore contre l'invasion du luxe, et notre frivolité dédaigneuse est forcée de rendre hommage aux grands hommes que tu produis. » Touchant hommage rendu par la vieille France à sa jeune rivale, plus touchant encore sous cette plume légère! Mais on voit qu'il implique une conception toute particulière de la littérature allemande et de l'Allemagne elle-même, qu'il nous faut maintenant examiner.

1. *Correspondance littéraire*, t. V, p. 11.
2. *Selim et Selima*, poème imité de l'allemand, etc., Leipzig et Paris, 1768. Introduction.

CHAPITRE II

L'ALLEMAGNE DE NOTRE XVIIIe SIÈCLE

I

Étant donnée la valeur, en général médiocre, des œuvres prônées par les Allemands, il est trop clair que leur propagande n'aurait pu aboutir à de pareils résultats, en dépit de la curiosité qu'elle avait d'abord suscitée et de l'intérêt nouveau que l'on portait aux peuples du Nord, en dépit même de Haller et de Gessner, si elle n'avait trouvé tout de suite en France des appuis efficaces. C'est bien, en effet, ce qui s'était produit. A peine signalée à l'attention générale, la littérature allemande avait eu pour elle un parti très remuant : celui des dévots. Dans ces milieux, où l'on gémissait sur l'influence détestable de l'Angleterre, nourrice de la « philosophie », les premières traductions de l'allemand avaient produit la meilleure impression. N'y était-il pas question sans cesse de Dieu et de la vertu? N'y prêchait-on pas une morale tout à fait édifiante? Aussi Fréron, par exemple, fut-il un des plus empressés à les recommander dans ses *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, puis dans son *Année littéraire*, en laissant percer le désir qu'elles parvinssent à supplanter chez nous les ouvrages anglais [1]. A peine Grimm a-t-il publié ses fameuses « lettres » au directeur du *Mercure*, qu'il s'en approprie le contenu et le

1. Cf. *Lettres sur quelques écrits*, etc., t. V (1752), p. 192 et suiv.; *Année littéraire*, t. I, p. 196, 204; t. V, p. 3 et suiv., etc. Sur Fréron et l'Allemagne voir van Tieghem, *L'Année littéraire* (1754-1790) *comme intermédiaire des littératures étrangères en France*, Paris, 1917.

répète complaisamment à ses lecteurs. Les *Poésies* de Haller provoquent son enthousiasme, et il les commente avec chaleur à diverses reprises [1]. Il se reproche et il reproche aux générations qui l'ont précédé de n'avoir pas rendu justice aux Allemands en ce qui concernait leur littérature, sans se demander d'ailleurs si la chose était possible. Selon lui, les gens du XVIIe siècle eux-mêmes ont fait preuve d'ignorance et de légèreté à l'égard de l'Allemagne, dont ils ne se souciaient guère plus que de la Perse [2]. Cette sympathie de Fréron, à laquelle les Allemands d'outre-Rhin ne répondirent pas toujours comme il convenait, mais que Huber sans doute eut soin d'entretenir, ne se démentit jamais, bien que parfois le critique en lui reprît ses droits en présence d'œuvres par trop insignifiantes. Il n'a cessé d'admirer Haller. Il a salué respectueusement la *Messiade* et porté aux nues les productions doucereuses et séraphiques du jeune Wieland, et l'on se souvient qu'il fut un de ceux qui facilitèrent l'accès du *Journal Étranger* aux Allemands.

Cette attitude de celui que l'on peut considérer comme le chef du parti dévot, fut celle de tous ses amis. Dorat, qu'un bizarre caprice de la destinée avait rangé parmi les soutiens de la religion et des bonnes mœurs, ne se montra pas moins dévoué aux Allemands que Fréron. Il les imita fréquemment dans ses propres œuvres — en particulier Gellert, Lessing et Wieland — et écrivit sur la littérature d'outre-Rhin cette *Idée de la poésie allemande*, dont on vient de lire la conclusion, et où il s'applaudit à son tour de voir l'engouement pour les écrits germaniques succéder à l'anglomanie. Baculard d'Arnaud, autre lumière du groupe, ne manqua pas de prendre vis-à-vis des Allemands, le ton protecteur qui seyait à sa gravité coutumière, et il porta sur eux, dans une note de son *Liebmann*, un de ces jugements profonds et définitifs dont il avait le privilège [3]. Deux abbés, les abbés Roman et Saint-Éner, traduisirent la *Mort d'Adam* de Klopstock avec de grands éloges pour ce génie incomparable et pour tout son peuple. Enfin le *Journal de Trévoux*, organe des Jésuites, se

1. Voir surtout *Année littéraire*, 1760, t. V, p. 3 et suiv.
2. *Journal Étranger*, septembre 1755.
3. « Il n'y a point de pays où il existe plus d'hommes.... Ses villes sont le séjour du vrai, du simple, de ce que les Anglais ont nommé *good nature*. »

montra d'ordinaire bien disposé envers les œuvres germaniques. La cour elle-même, où dominait le parti dévot, ne manqua pas une occasion de témoigner aux Allemands une bienveillance qui contrastait avec l'aversion qu'elle montrait pour tout ce qui venait d'Angleterre [1]. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, cette idée subsistera dans certains milieux que la littérature allemande, contrairement à la littérature anglaise et à la nôtre, est une littérature essentiellement religieuse, morale, et on la retrouve encore chez Chateaubriand.

Est-ce par suite de ce patronage ouvert du groupe dévot que les « philosophes » se mirent sur la défensive? Toujours est-il que leur mauvaise humeur pour la propagande allemande, au début du moins, ne fait pas de doute. Duclos, déjà, à en croire Mme d'Épinay, s'indignait que le jeune Grimm pût montrer de l'enthousiasme pour les « monstrueuses beautés de la littérature de son pays ». Raynal accueillit les premières traductions de l'allemand avec une froideur marquée, qui allait jusqu'à contester des succès aussi manifestes que celui des *Poésies* de Haller, froideur d'autant plus significative que Raynal était intimement lié avec Grimm et d'Holbach [2]. Voltaire se tint trop soigneusement à l'écart de toute cette effervescence germanophile, en particulier de l'hystérie gessnérienne, pour qu'on ne soit pas fondé à soupçonner chez lui une antipathie instinctive. En tout cas son fidèle disciple La Harpe, qui avait moins de ménagements à garder, prit nettement position contre le génie germanique chaque fois qu'il eut à s'en occuper. Il critiqua sans mansuétude les pièces contenues dans le *Nouveau Théâtre allemand* de Friedel et reprocha, à cette occasion, aux gens d'outre-Rhin d'exagérer systématiquement le mérite de leurs auteurs. De même il se fâcha lorsque le pseudo-Aubry, dans la préface de sa traduction de *Werther* en 1777, vint encore après tant d'autres se plaindre de l'indifférence que l'on témoignait chez nous pour les œuvres de ses compatriotes [3]. Visiblement on n'attendait

1. Louis XV ne voulut pas que l'on créât des cours d'anglais à l'École Militaire « Les Anglais, disait-il, ont perdu l'esprit de mon royaume; n'exposons pas la génération naissante au danger d'être pervertie elle-même. » Cf. Texte, *J.-J. Rousseau*, etc., p. 321 et suiv. Par contre on a vu que des cours d'allemand y avaient été instituées tout de suite.

2. Cf. *Correspondance littéraire*, éd. Tourneux, t. II, p. 126, 169, 395, 447.

3. *Correspondance littéraire*, Paris, an IX, t. III, p. 57 et suiv.; t. IV, p. 29-34.

rien de bon, dans le camp philosophique, de l'invasion de cette littérature sentimentale, toute confite en religion et en mysticisme.

Mais l'opposition — qui ne fut d'ailleurs jamais bien dangereuse — de quelques têtes froides parmi les « philosophes », fut plus que compensée par la faveur enthousiaste que rencontra la propagande germanique auprès de la fraction « sensible » du parti, autrement dit de la coterie bruyante qui reconnaissait comme chefs Diderot et Rousseau. Entre ces gens et les Allemands il y avait parfaite harmonie de tendances. Des deux côtés on combattait le classicisme français en lui opposant les Anciens et la Nature. Des deux côtés on se réclamait de l'Angleterre, notamment de Richardson et de Lillo. L'entente s'imposait donc et elle fut en effet vite conclue, mais au profit presque exclusif des Allemands, à qui nos dissidents fournissaient ainsi les moyens de miner, chez eux, à l'aide de témoignages français, le prestige gênant du siècle de Louis XIV, cependant qu'ils leur ouvraient toutes grandes, chez nous, les portes de la citadelle, comme à des alliés précieux. Rousseau, il est vrai, ne prit aucune part directe à la campagne des Allemands en France : il était trop misanthrope pour se laisser enrégimenter. Mais il poussa Grimm, soutint le *Journal Étranger* au moins de son nom, et fut parmi les admirateurs attendris de Gessner. Comment eût-il pu rester indifférent? C'était tout son mysticisme naturaliste, anglo-saxon et germanique, qui nous revenait avec les écrivains allemands. Quant à Diderot, il prodigua, dès le premier jour, ses bons offices aux apôtres teutons, et il mérite d'être cité, à côté de Huber, comme l'un des propagateurs les plus actifs de l'influence allemande en France. Ami de ce personnage et aussi de Grimm, de Wille, de d'Holbach, de Meister, il était considéré comme le protecteur désigné de tout ce qu'il y avait de Germains à Paris. Pas un voyageur d'outre-Rhin qui n'allât lui rendre visite, à son passage dans notre capitale. Sulzer, Knebel, Herder, le peintre Mannlich et une foule d'autres Teutons ont défilé chez lui [1]. En Diderot les Allemands retrouvaient avec délices un compa-

1. Sur l'amusante visite du peintre Mannlich à Diderot, voir Seillière, *Revue des Deux Mondes*, 1912, t. IV, p. 199 et suiv.

triote au milieu de ce Paris sceptique et élégant qui les effrayait. Le sans-gêne de ses manières, son goût pour les grands mouvements de l'âme, sa sensibilité déclamatoire, sa philosophie nébuleuse, vaguement panthéiste, son absence complète de mesure et de « style » : tout le rapprochait d'eux, et il a exercé au delà du Rhin une influence à peine inférieure à celle de Rousseau [1]. De son côté Diderot aimait les Allemands et leurs ouvrages. A travers une version de la *Messiade* qu'on lui soumit, il entrevit « la tranquille élévation » de Klopstock. *Miss Sarah Sampson* de Lessing, un drame selon son cœur, lui montra que les gens de là-bas étaient, au théâtre, sur « la grande route de la nature ». Gessner, bien entendu, le ravit et alluma en lui une fièvre confinant au délire sacré. On le vit, penché sur le texte des *Idylles*, retoucher, lui qui n'entendait pas l'allemand, la traduction de Huber, par une sorte de mystérieuse divination de l'âme germanique : « Mon ami, le poète n'a point dit comme ça! » Et Huber, émerveillé, corrigeait [2]. En vérité, Diderot eût inventé la littérature allemande, si elle n'eût déjà existé.

Et, autour de lui, tout le monde pensait de même. Mercier, à cet égard encore, n'était qu'un Diderot exagéré. Comme son maître, il avait contribué de tout son pouvoir à déniaiser les Allemands en ce qui concernait nos classiques, et il leur avait dénoncé en Racine un « dangereux pestiféré de la littérature ». Son action sur l'école nationaliste et gallophobe de 1770, connue sous le nom de *Sturm und Drang*, a été nettement établie [3]. Les Allemands étaient donc aussi un peu sa chose, et l'on aime toujours ce qu'on a créé. Leur théâtre, où le « drame » trônait au premier rang, lui paraissait plein de promesses. « S'ils le perfectionnent, comme il y a grande apparence, notait-il, ils ne tarderont pas à l'emporter sur nous. » Il se rendit en Allemagne en 1787, pour assister à Mannheim à des représentations dramatiques, et bien que n'en comprenant pas la langue, il se déclara enchanté. Il se serait estimé heureux, lorsque Kotzebue vint à

1. Voir notre *Histoire générale*, etc., p. 418 et suiv.

2. Hottinger, *Salomon Gessner*, Zurich, 1796, p. 256 et suiv. (Lettre de Meister à Gessner).

3. Cf. Koutz, les *Drames de la jeunesse de Schiller*, 1899, et Zollinger dans la *Zeitschrift für franz. Sprache und Litter.*, 1903, t. XXV, p. 87 et suiv.

Paris, en 1804, de pouvoir lui servir d'introducteur auprès des auteurs dramatiques français, si ce vaniteux personnage n'eût refusé avec dédain de s' « encanailler » ainsi. En 1802, il publia une traduction de la *Jeanne d'Arc* de Schiller, confectionnée par son ami Cramer [1]. Mercier se savait gré de cette largeur d'esprit en matière de littérature étrangère. « Heureux, disait-il, qui connaît le cosmopolitisme littéraire! Il se jette dans les grandes compositions de Shakespeare et de Schiller! » Il se jeta aussi, quant à lui, dans la philosophie de Kant, qu'il ne saisissait pas très bien, et il la défendit un peu confusément à l'Institut. Mais Kant passait pour un esprit singulier et il n'était pas de chez nous. Dans ces occasions-là Mercier connaissait ses devoirs. Du reste, l'Allemagne lui semblait, non sans quelque raison, mieux faite pour le comprendre, lui Mercier, que son propre pays. « Si mon fils, déclare Dominique dans la *Brouette du Vinaigrier*, avait besoin d'une autre langue que la sienne, c'est en allemand qu'il lui serait utile et agréable de savoir s'expliquer; il trouverait des gens pour lui répondre. »

II

Ce fut donc un public bien caractérisé, dans lequel dominait de beaucoup l'opinion « sensible », qui fit écho chez nous à la propagande germanique et la seconda : en somme le même, ou à peu près, qui avait accueilli, avec l'empressement que l'on sait, le roman et le drame bourgeois des Anglais. Il faut se rappeler cette circonstance capitale, si l'on veut comprendre les choix, en apparence singuliers, que fit la France du XVIIIe siècle dans les œuvres allemandes qu'on lui soumit, et ses engouements à première vue si bizarres. Gottsched avait bien espéré que ses efforts pour répandre en France la littérature de son pays lui profiteraient d'abord à lui-même, et cela d'autant plus qu'il représentait en Allemagne un courant relativement francophile. On lui prodigua les bonnes paroles, on le loua d'avoir essayé de régénérer la scène germanique, on traduisit même quelques-uns

1. Il traduisit aussi avec le même Cramer — un Teutomane de l'école de Klopstock — la *Darstellung des deutschen Fürstenbundes* de Joh. von Muller, 1789, Mayence.

de ses ouvrages, notamment son *Caton mourant*, mais sa notoriété resta superficielle et il n'exerça aucune espèce d'influence. Ses productions ressemblaient trop aux nôtres, et elles ne s'imposaient pas par le génie [1]. Ses disciples, les Schlegel, les Cronegk, les Schœnaich, etc., n'eurent pas une fortune meilleure, bien que ni leurs noms, ni leurs œuvres n'aient été ignorés [2]. La poésie légère, épigrammatique ou érotique des Uz, des Gleim, des Gœtz, dont Junker faisait sonner si haut les mérites, n'émut guère non plus le public français, qui avait à portée de sa main autant et mieux que cela [3]. Les satires de Rabener, bien que traduites et commentées à plusieurs reprises, échouèrent [4]. On ne lut un peu ces poètes légers de l'école saxonne que lorsqu'ils délaissèrent les Ris et les Grâces pour chanter sur la lyre de Tyrtée les exploits de Frédéric II et célébrer le patriotisme prussien. Cosmopolites chez eux, nos Français du XVIIIe siècle trouvaient très beau que les Allemands fussent enthousiastes de leur pays, et l'on admira fort les *Chants d'un Grenadier prussien* de Gleim, les *Chants d'une Amazone* de Weisse, ou le *Cissides et Paches* de Kleist, dont le *Journal Étranger*, puis la *Gazette littéraire de l'Europe*, prodiguèrent les traductions [5]. Mais ce ne fut là qu'un engouement passager et limité. La faveur durable et profonde de notre XVIIIe siècle n'alla, dans la littérature allemande, qu'à

1. Cf. Riccoboni, *Réflexions historiques et critiques sur les différents théâtres de l'Europe*, Paris, 1738, p. 220 et suiv.; Moncrif, *Journal des Savants*, octobre 1739. La *Bibliothèque germanique* et le *Journal Étranger* lui même vantèrent Gottsched. Voir aussi Fréron, *Lettres*, etc., t. V, p. 194 et suiv.; le *Mercure*, décembre 1754, p. 78. Son *Caton* figure dans le *Théâtre allemand* ou recueil de diverses pièces, etc., par C. D., Amsterdam, 1769. On traduisit aussi en 1762, ses *Premiers fondements de la Philosophie*, etc.

2. J. E. Schelgel eut deux de ses comédies traduites par Bielefeld. Le *Journal Étranger*, en mars 1756, analysa et traduisit partiellement ses *Troyennes*. En 1769, son *Hermann* fut adapté par Bauvin aidé de Cappler (deux autres éditions). Le *Journal Étranger* parla aussi de Cronegk et traduisit une comédie et des odes de lui en février et avril 1761, ainsi qu'un chant de son poème sur la *Solitude*. Bielefeld et Junker firent connaître son *Cœlus*. L'épopée de Schœnaich sur *Arminius* fut traduite en 1769 par Eydous.

3. Ces divers auteurs furent surtout révélés par le *Journal Étranger* et par le *Choix* de Huber.

4. *Satyres de M. Rabener*, traduction libre de l'allemand par M. de Boispréaux, 4 vol., 1754, Paris, Simon. — *Mélanges amusants, récréatifs*, etc., traduits librement de M. Rabener par M. N. L. F. en 4 tomes, Leipzig et Paris, 1776.

5. *Journal Étranger*, 1761, juillet, novembre; 1762, février, avril. *Gazette littéraire*, t. II, 1764, p. 362 et suiv., 389 et suiv. Bielefeld, Huber et le *Choix* d'Avignon traduisirent aussi à l'envi cette poésie guerrière. Cacault donna en 1777, à Berlin, une traduction des *Odes* de Rambler.

un seul genre : l'idylle, ou plutôt qu'à un seul thème d'inspiration : le thème idyllique.

Un hasard heureux, nous l'avons vu, avait voulu que le premier poète allemand révélé à la France, Haller, fût précisément un idyllique. Sans doute il y avait dans le recueil du grand physicien, que nous traduisit en 1750 le Bernois de Tscharner [1], des morceaux de caractère bien divers, mais la pièce principale en était un poème sur les *Alpes*, où l'auteur, tout en s'essayant gauchement encore à décrire les paysages grandioses de la haute montagne — cimes immaculées, éclatantes au soleil, forêts à la sombre verdure, torrents écumants, vallées profondes apparaissant tout à coup entre les nuages avec le miroir poli de leur lac — insistait avant tout sur les mœurs innocentes de leurs rustiques habitants, dont il peignait l'existence, avec ses diverses phases de labeur et de repos, de fatigue et de plaisir, en l'opposant, non sans une pointe de pharisaïsme déclamatoire, à la corruption des cours et des cités. Les mêmes considérations revenaient dans plusieurs épîtres à tendances satiriques et moralisatrices de son livre. Nous avons déjà dit, à propos de cette publication, que ce fut surtout la notoriété de l'auteur en tant que savant qui en fit le succès. Il n'en est pas moins vrai que ces accents qui, vers la même époque, signalaient à l'attention générale un autre Suisse, J.-J. Rousseau, disciple des Anglais lui aussi, touchèrent bien des cœurs en France, en dépit des traits que Haller, protestant farouche, et, au moins pour le moment, démocrate convaincu, y décochait à chaque instant contre notre pays [2]. Fréron, notamment, se montra enthousiaste. Il trouva que le génie du poète helvétique, dans son vol sublime, avait dépassé les Alpes elles-mêmes. Dix ans plus tard son admiration n'était pas encore tombée. « Je ne puis me lasser, écrivait-il, de louer le poème des Alpes; c'est la belle nature parée de toutes ses fleurs, représentée dans toutes ses proportions; on y voit marcher d'un pas

1. *Poésies de M. Haller*, traduites en prose par M. de T., à Gottingue, chez Abram Vandenhoeck, 1750. Réimpressions plus complètes, la même année, à Zurich, chez Heidegger.

2. Voir surtout les morceaux intitulés *Falscheit menschlicher Tugenden* et *Verdorbene Sitten*. Plus tard Haller devait détester la France surtout comme foyer de la « philosophie ». Sa gallophobie fut remarquée par Fréron.

égal la poésie et la raison, la fiction et la vérité. Par cette heureuse alliance, M. Haller a produit l'ouvrage en vers le plus agréable que nous ayons peut-être depuis les Grecs et les Latins, ces écrivains avoués de la nature et qu'on peut nommer ses enfants d'adoption [1]. » On traduisit et on imita les vers de cet Allemand, qui eurent plusieurs éditions en quelques années [2]. Mme du Bocage le chanta en strophes admiratives :

> Les beaux vallons de Tempé
> Sont aux lieux où tu reçus l'être,
> Le siècle d'or y doit renaître [3]....

Haller incontestablement fut goûté en France comme bien peu d'auteurs étrangers avant ou après lui [4].

Mais la littérature allemande devait trouver mieux encore à nous envoyer, dans cet ordre d'idées, qu'un Haller lui-même. En 1759, nous le savons, paraissait chez nous et par les soins de Huber, la *Mort d'Abel* de Gessner, bientôt suivie du reste de ses œuvres [5]. Le cas de Gessner serait pour nous un problème à peu près insoluble si nous n'avions eu la précaution de marquer la part énorme qui revient aux dispositions subjectives de notre public dans les résultats le plus souvent paradoxaux de ce premier contact de la France avec l'esprit germanique. Gessner, écrivain très inférieur à Haller, était à peine connu dans son propre pays, lorsque subitement Paris lui infligea une apothéose auprès de laquelle le succès de l'auteur des *Alpes* pâlissait jusqu'à s'effacer. Il ne faut pas essayer d'en chercher les raisons dans la valeur de

1. *Lettres sur quelques écrits*, etc., t. V, 15 janvier 1757 et *Année littéraire*, 1760, t. V, p. 8 et suiv. Cf. Boulanger de Rivery, préface des *Fables et Contes*, p. 31 (1754); *Mercure*, mars 1752, p. 84-100; *Censeur hebdomadaire*, 1760, t. IV, p. 235-251, etc.

2. Deux éditions en 1750, comme on l'a vu, plus deux encore en 1752, d'autres en 1760, 1773, sans compter les éditions spéciales des *Alpes*.

3. Dans les *Poésies de M. Haller*, Berne, 1760, 2e partie, p. 19-20.

4. Cf. Gabr. Cunche, *La Renommée de Haller en France*, etc., Alençon, 1918. La popularité de Haller est prouvée par les nombreuses imitations ou adaptations dont ses œuvres furent l'objet dans les revues.

5. *La Mort d'Abel*, poème en cinq chants, traduit de l'allemand de M. Gessner par M. Huber, Paris, 1759; *Idylles et Poèmes champêtres*, etc., Paris et Berlin, 1762; *Daphnis et le Premier Navigateur*, 1764; *Pastorales*, 1766; *Œuvres complètes*, 1768 et 1786-1795. Les *Contes moraux et Nouvelles Idylles* furent traduits par Meister, en 1773; *Inkel et Yarico*, en 1767, à Dresde, par Rivière, puis par Meister. Notons à titre de curiosité que *Daphnis* avait été traduit dès 1755 à Rostock.

ses ouvrages. Ils n'en ont point, ou presque point. Certes, pour qui aime l'esprit léger et superficiel du XVIIIe siècle jusque dans ses productions les plus menues, les tableaux de Gessner — de Gessner traduit par Huber, entendons-nous — ne sont pas sans quelque charme. Il y a là une certaine douceur et mollesse qui repose agréablement les sens. Des brises légères y passent, chargées du parfum des bosquets verdoyants. On s'y enfonce dans le frais gazon, auprès des sources murmurantes. Une humanité inoffensive et bienveillante y endort un instant nos dégoûts du monde.... Mais ce n'est là que la première impression fugitive, et il vaut mieux ne pas insister. Que de puérilités choquantes, d'absurdes conceptions, sous ce coloris sans profondeur [1]! L'univers de Gessner est conventionnel et faux au suprême degré. Que l'on imagine une nature, faite sur commande, où tout serait disposé pour le plaisir des yeux et pour le triomphe aisé du bien : des champs fertiles que personne ne travaille et qui n'en portent pas moins d'opulentes moissons; des vergers où l'on n'a qu'à étendre le bras pour cueillir les fruits les plus savoureux; des oiseaux qui gazouillent sans cesse, des fleurs qui ne se flétrissent jamais; des rivières inlassablement poissonneuses; des animaux modèles, qui sont tout laine et tout beurre et ne demandent qu'à se laisser tondre ou traire; pas de loups, naturellement, ou bien seulement des loups chargés d'accomplir une fonction morale; pas d'orages non plus, sinon pour réaliser quelque secret et utile dessein de la Providence; l'aisance ou la médiocrité dorée pour tous, sans qu'aucune compétition soit nécessaire : la terre, le ciel, les eaux sans maîtres suffisant aux besoins de chacun. Et quelles créatures humaines dans ce Paradis terrestre! Des vieillards qui débordent d'expérience et de sagesse; des parents uniquement attentifs à leurs devoirs; des enfants affectueux, des jeunes hommes déférents et serviables; des jeunes filles étonnamment candides, qui posent à leurs mères les plus touchantes questions sur les choses de l'amour et du mariage; çà et là, sans doute, quelques égarés, provisoirement criminels, mais qui se désolent avant d'accomplir leurs forfaits et se convertiront avec des « torrents

1. Les *Litteraturbriefe* de Lessing et de Nicolai (278e lettre) anéantirent Gessner à propos de son *Évandre* et de son *Éraste*, ce dernier imité par Diderot!

de larmes » sous l'effet de la première homélie qu'on leur adressera. Et, pour qu'il n'y ait aucun doute sur les avantages de la vertu et les inconvénients du vice, un Dieu qui n'oublie jamais de payer comptant toutes les bonnes actions et de punir exemplairement les mauvaises, en dépêchant de généreux étrangers avec un gros sac d'or à la main dans la hutte de ses fidèles serviteurs, au lendemain d'une catastrophe ou à la veille d'un mariage désintéressé, ou encore en déjouant les calculs de la perfidie par quelque « reconnaissance » aussi opportune qu'invraisemblable.... N'oublions pas non plus certains traits peut-être moins innocents : des baisers et des caresses qui n'en finissent plus; des troubles longuement et minutieusement décrits; des tourterelles sur tous les arbres pour l'édification des amants; des « voluptés » dans l'air, sur la terre et dans l'onde, la création entière occupée à aimer, à suivre « le plus doux des penchants [1] », et, par contre, de perpétuelles déclamations, parfois singulièrement acerbes, contre tout ce qui déforme, gêne et comprime la sainte « nature » : lois, conventions, la société elle-même et l'État, le luxe, les arts, la guerre, le sacrifice, l'honneur [2]. Tel est le contenu des œuvres de Gessner : un long et verbeux enseignement de morale facile, appuyée sur une conception du monde des plus enfantines et des plus plates; rien de profond, de viril et de digne; de l'équivoque et de l'hypocrisie inconscientes partout; un mélange de bassesse d'esprit, de bonhomie à fleur de peau et de sensualité, qui ne peut faire longtemps illusion; en somme, le rêve d'une après-midi d'été d'un petit bourgeois teuton qui a lu Longus et le *Télémaque*, et digère béatement sa bière en fumant sa pipe, derrière ses carottes et ses choux, comme le Gessner réel qu'entrevit avec horreur la bonne Mme de Genlis au terme de son pèlerinage à Zurich [3], mais dont les visions attendries s'enveloppent, presque à son insu, d'un peu de cette grâce inimitable que notre civilisation du XVIIIe siècle avait alors portée jusqu'au fond de la Germanie elle-même, et qui revit aussi dans les jolies porcelaines de Saxe ou les vignettes adorables d'un Chodowiecki.

1. Voir surtout *Daphnis* et le *Premier Navigateur*. L'*Année littéraire* elle-même (1764, t. II, p. 27) trouve qu'il y a là trop de caresses et de baisers.
2. Voir *Evandre*, acte II, et *Eraste*.
3. *Souvenirs de Felicie*, p. 96.

C'est ainsi que nous apparaît Gessner à nous autres modernes. Mais la France de son temps ne le vit point avec les mêmes yeux. La « sensibilité » de nos pères s'enivra délicieusement de ces peintures, qui flattaient ses illusions les plus chères et répondaient à ses besoins les plus ardents. Là où nous n'apercevons que niaiserie, mensonge et vulgarité d'instincts, on découvrait des trésors de vérité, de poésie et d'élévation. Si étonnant que cela puisse nous paraître, Gessner fut, pour les Parisiens de l'époque de Louis XV et de Louis XVI, la « nature », la « nature » sans fard ni travestissement, dans toute sa fraîcheur. « Peintre de la nature », c'est le titre que lui donne l'*Année littéraire* de 1771 [1]. « Grâce à lui, écrit encore le *Spectateur du Nord* à la fin du siècle, les ruisseaux ont vu sur leurs rives, les fontaines auprès de leur cristal, les prairies sur l'herbe émaillée, les antres sur leurs tapis de mousse, des pères et des fils, des sœurs et des frères, la vieillesse et l'enfance, des tableaux de famille enfin dans le cadre de la nature [2]. » Il fut aussi la « vertu ». « Les ouvrages de M. Gessner, déclare le *Journal des Savants* en 1776, ramènent l'homme à toute sa bonté naturelle; la vertu n'y est point prêchée, elle y est inspirée; elle n'est pas seulement peinte, elle est sentie; on la respire à chaque page, à chaque ligne; on en éprouve tout le charme. » « En général, disait de même le *Mercure* en mai 1773, ce qui caractérise plus particulièrement les productions de M. Gessner, c'est l'expression des sentiments honnêtes et le talent heureux d'inspirer le goût de la vertu. Il la reproduit toujours sous les formes les plus aimables et en donne les plus touchantes leçons [3]. » On aima aussi en lui la « religion », ou ce qu'on appelait désormais de ce nom. « Ce qui met le comble à l'éloge de ce poème, note un critique à propos de la *Mort d'Abel*, c'est qu'on ne peut en quitter la lecture sans avoir la plus haute idée de la grandeur de l'Être Suprême et sans être pénétré de reconnaissance pour ses bienfaits. » Les quelques réserves que l'on croyait devoir faire sur l'excessive abondance des détails, l'abus des caresses et des baisers, la prédication morale perpétuelle, ne pouvaient en définitive balancer l' « émotion si douce » qu'il donnait à ses lecteurs.

1. *Année littéraire*, 1771, t. III, p. 20.
2. *Spectateur du Nord*, 1799, 1er trimestre, n° 3, p. 566.
3. *Mercure*, mai 1773, p. 55-56.

Pour toutes ces raisons, Gessner jouit chez nous d'une popularité dont il est difficile aujourd'hui de se rendre compte [1]. On le tint pour un génie incomparable, unique, supérieur même aux Anciens. « On forme son goût en lisant Virgile, constatait Florian; on nourrit son âme en lisant Gessner. L'un fait aimer et plaindre Mélibée, l'autre fait respecter et chérir la vertu. » Et le doux chantre de *Galathée*, dans la ferveur de sa reconnaissance, envoyait au poète helvétique ces lignes significatives : « Vos ouvrages font le bonheur de ma vie; et comme il est impossible que celui qui les a faits ne soit pas le meilleur des hommes, j'espère qu'il me pardonnera de l'importuner d'une lettre. Depuis mon enfance la *Mort d'Abel*, *Daphnis*, les *Idylles*, le *Premier Navigateur*, sont toujours dans mes mains. Je dois à ces lectures tout ce que j'estime de mon cœur [2]. » Cet enthousiasme s'était déclaré dès le premier ouvrage de Gessner et n'avait fait que croître avec les suivants. La *Mort d'Abel*, qui avait trouvé difficilement un éditeur, s'enleva en quinze jours et eut trois tirages en un an. Elle avait à peine paru que traducteurs et imitateurs fondaient de tous côtés sur elle. Un abbé la mit en vers latins; un autre en tira un drame. Le libraire Costard écrivit une lettre de Caïn repentant à son épouse Méhalla. Assis dans les jardins « de l'Infante », un peintre parisien, songeant à la Saint-Barthélemy qu'évoquent pour lui ces lieux, regrette que Catherine de Médicis n'ait pas connu ce « poème enchanteur », qui l'eût certainement détournée de son crime [3]. Grimm lui-même, le sage Grimm, cède au vertige général. « Les *Idylles* sont autant de chefs-d'œuvre, s'exclame-t-il.... Il n'y en a aucune qui ne soit faite pour tourner la tête à un homme de goût.... Je ne connais en général rien de si parfait en son genre que ces idylles [4]. » Cette fois on veut à tout prix voir l'auteur de tant de merveilles, et la duchesse de Choiseul lui fait proposer de venir se fixer à Paris. Le bonhomme s'y refusant, les pèlerinages à Zurich commencent. Rousseau

1. « La traduction de ses *Idylles* est peut-être plus universellement répandue que Molière et Racine. » *Idylles* par Baillon, an XII, préface, p. XIII.

2. *Mélanges de poésie et de littérature*, Paris, 1787, p. 217. Cf. Baldensperger, *Revue d'histoire littéraire*, juillet-septembre 1903.

3. *Mercure*, 30 novembre 1782, p. 199.

4. *Correspondance littéraire*, éd. Tourneux, t. V, p. 11.

éprouve le besoin de s'épancher dans le sein de Huber. « Je sens que votre ami Gessner, lui écrit-il, est un homme selon mon cœur », et il gessnérise dans un *Lévite d'Ephraïn*, auquel Marmontel et Diderot joignent respectivement un *Sylvain* et des *Pères malheureux*. Diderot surtout est transporté. Après les *Idylles* il a fait saluer Gessner par Meister, le collaborateur de Grimm. Mais, apprenant que le grand homme va faire publier en traduction un nouveau recueil de poèmes semblables, il lui demande par la même voie de lui permettre de paraître en sa compagnie [1]. C'est pourquoi le dernier ouvrage de Gessner, qui est aussi le plus faible, porte sur sa couverture : *Contes moraux et Nouvelles Idylles* de D... et Salomon Gessner. D... c'est Diderot, qui n'a trouvé que ce moyen d'exprimer l'ivresse d'admiration dont son âme déborde. Jusqu'à la fin du siècle cette incroyable frénésie persistera. Gessner a grisé, attendri deux ou trois générations de Français. Mirabeau le vénérait. Il a réconcilié dans un même culte la Dubarry et Robespierre. Les hommes qui ont fait la Révolution le savaient par cœur et les précurseurs du Romantisme étaient encore pleins de lui. Il a inspiré chez nous des idylles, des pastorales, des poèmes descriptifs, des drames et même des opéras. L'ancien régime finissant en a été comme hanté, et ce minuscule auteur allemand est devenu presque un grand nom de notre histoire littéraire.

III

Le triomphe inouï de Gessner profita à l'ensemble de la littérature allemande. Tout ce qui, chez nos voisins, rappelait de près ou de loin le ton de ses œuvres se faufila derrière elles et réussit à se faire adopter en France. La *Messiade* de Klopstock n'avait jamais et ne devait jamais non plus — en dépit de multiples traductions — trouver faveur chez nous [2]. Un drame biblique,

1. Hottinger, *loc. cit.*, p. 262 (Lettre de Meister à Gessner).

2. Elle fut traduite en 1760-1761 dans le *Journal Étranger* (par extraits), en 1769 par d'Antelmy avec l'aide de Junker, en 1795 par le pasteur Petitpierre de Neuchâtel, en 1801 par Mme de Kurzrock. Malgré toutes ces traductions la *Messiade* échoua. « Sa manière, dit Grimm de Klopstock, en résumant l'opinion générale, est noire et sombre. Il peut être sublime mais il est trop abstrait. » *Correspondance littéraire*, t. VIII, p. 253.

insignifiant, du même auteur, mais d'une inspiration voisine de la *Mort d'Abel* de Gessner, la *Mort d'Adam*, obtint une fortune imméritée, qui ne peut s'expliquer que par cette précieuse ressemblance [1]. On dit que Bonaparte encore se la faisait lire sous les murs de Saint-Jean d'Acre! Kleist fut admiré et félicité pour son *Printemps*, aimable mais faible imitation de Thomson, et pour ses idylles, plus médiocres encore. Arnaud le célébra comme s'il eût été un Virgile, et Marmontel l'imita à plusieurs reprises [2]. Le jeune Wieland, qui avait composé des hymnes, des scènes pastorales tirées de la Bible, des dialogues débordant de mysticisme sentimental, fut pris chez nous pour un grand poète. Fréron le montra s'élevant « de cieux en cieux sur l'aile d'un génie divin ». Dorat l'imita [3]. On ne le délaissa que lorsqu'il reprit le ton léger du XVIIIe siècle et s'engagea enfin sur sa véritable voie [4]. Les conteurs et les fabulistes allemands, qui se complaisaient aux descriptions minutieuses à la Gessner et, à défaut de la profonde psychologie d'un La Fontaine, étalaient la prédication morale, eurent aussi en France un succès prolongé. Gellert, qui avait passé inaperçu en 1754 dans la traduction de Rivery, se rattrapa lorsque Gessner eut ouvert la brèche [5]. C'est à propos de lui, de Lessing et de Hagedorn que Dorat, qui les a suivis tous les trois, remarquait en 1773 : « Les auteurs allemands conservent encore une simplicité de mœurs qui convient parfaitement à celle de l'apologue. Ils sont plus recueillis, plus solitaires que nous. Ils portent sur la

1. Présentée par le *Journal Étranger* en 1761, elle fut traduite en 1762 par un anonyme (l'abbé Roman), en 1770 par un autre anonyme (l'abbé Saint-Ener). Mme de Genlis et Villemain d'Aldancourt l'imitèrent en 1785 et 1787.

2. Le *Printemps* fut traduit en 1760 (avril), dans le *Journal Étranger*, par Huber, et accueilli avec de grands éloges par Arnaud. *Amynt* fut traduit en 1755 (cf. *Année littéraire*, 1766, t. VIII, p. 46). Marmontel l'imita, ainsi que *Hylas* et *Cephis* (*Œuvres complètes*, Paris, 1819, t. X, p. 609-610). Le même traduisit la *Feuille de Thamyre*.

3. Ses *Contes*, traduits déjà par le *Journal Étranger*, parurent en 1760 dans les *Poésies de M. Haller* (Berne, Wagner, 2e partie), d'un article enthousiaste de Fréron (*Année littéraire*, 1760, t. V, p. 7). Voir aussi Dorat, *Selim et Selima*, 1768, et *Recueil de contes et de poèmes*, 3e éd., 1770.

4. *Agathon* fut traduit en 1768, 1771, 1801; *Musarion*, deux fois en 1772; *Diogène de Sinope*, en 1772 et 1798; *Oberon*, poème romantique, fut traduit en 1786, 1798, 1799; *Don Sylvio*, imitation de *Don Quichotte*, en 1769 et 1770. Les romans de Wieland seront lus surtout après la Révolution.

5. *Fables et Contes* — traduits principalement de Gellert par Boulanger de Rivery, Paris, 1754. Il devint populaire à partir de 1765 environ.

scène des campagnes des yeux qui ne sont point, comme les nôtres, éblouis et fatigués par les prestiges de la ville. Ils s'abandonnent aux douceurs d'une vie paisible et placent la poésie sur le trône même de la nature [1]. » C'est à Gessner évidemment que les citadins Lessing, Gellert et Hagedorn doivent d'être ainsi décorés d'une pastorale houlette par l'auteur fort peu bucolique des *Baisers*. Hagedorn aussi fut vanté par Fréron, qui découvrait dans ses contes l'enseignement des plus nobles vertus [2]. Lessing lui-même, malgré la sécheresse de ses apologues, eut des imitateurs jusqu'à la fin du siècle, et l'on trouva le temps de lire un Lichtwehr. La faveur de nos âmes sensibles s'étendit jusqu'aux poèmes descriptifs et satiriques — moralisateurs aussi, bien entendu — du prétentieux Zachariæ, que ses compatriotes ne cessaient de nous traduire [3]. « Ce n'est pas précisément du genre ennuyeux, disait Grimm, mais c'est tout comme : l'insipidité et la fadeur, la monotonie et l'uniformité touchent de près à l'ennui. » Mais nos Français étaient moins difficiles que cet Allemand. Le *Mercure*, tout en blâmant la minutie de l'auteur dans les *Métamorphoses*, y sentait du « génie [4] ». Un certain Fallet, adaptant le *Phaëton* en 1775, invoquait l'écrivain allemand en ces termes :

O mon cher maître, ô Zacharie;
Toi dont le luth harmonieux
Enchante l'Europe ravie!
A la flamme de ton génie
Le mien osa puiser ses feux....

Et Zachariæ, gallophobe dans son pays, se plaignait d'être mal traduit en France!

Notre XVIIIe « sensible », à qui manquait toute notion de la valeur réelle des œuvres, célébra un J.-Fr. Schmidt et ses *Empfindungen aus der heiligen Schrift*, qui ravissaient l'abbé Arnaud et le jeune Turgot [5]. Il se pâma d'émotion et d'admiration sur

1. *Fables et fables nouvelles*, 1773, p. XVI et suiv.
2. *Année littéraire*, 1760, t. V, p. 11 et suiv.
3. Traduction du *Phaëton* dans le *Journal Étranger*, juin 1756; des *Quatre Parties du Jour*, *ibid.*, 1758, janvier, avril, septembre; de *Louise*, par Junker, 1771; des *Métamorphoses*, par Muller, 1764; des *Quatre Parties du Jour*, par Capitaine (Muller), 1769; du *Phaëton*, par Fallet, 1775, etc.
4. *Correspondance littéraire*, janvier 1769; *Mercure*, janvier 1769, p. 119-120.
5. *Journal Étranger*, mars 1761.

la vie du bon Gellert, de Cramer, traduite par Mme La Fite, et se recueillit en lisant la plainte funèbre consacrée par le chef d'escadron Charles-Alexandre de Bismarck — un ancêtre du Chancelier — à son épouse née de Schœnfeld, non sans faire un retour attristé sur la décadence du sentiment conjugal chez nous [1]. Il vénéra en Moses Mendelssohn, qui développait un vague spiritualisme d'inspiration platonicienne, un philosophe de premier ordre [2]. Dans son zèle méritoire il s'essaya même à goûter le drame allemand, moral et déclamatoire à souhait, comme il convenait à un produit né de l'influence anglaise et de celle de Diderot. Il avait rejeté, on l'a vu, les tragédies et les comédies de l'école gottschédienne. Les pièces de Gellert engendrées par notre « comédie larmoyante », ne l'avaient pas satisfait davantage, et Fréron en avait fait lui-même justice. Le « drame » proprement dit des Allemands allait-il avoir plus de succès? On put le croire un instant. Un article du *Journal Étranger* de décembre 1761, probablement de Diderot, accordait de grands éloges à la *Miss Sarah Sampson* de Lessing, qui venait d'être jouée à Saint-Germain sur une scène privée. Un peu plus tard, en 1774, *Minna de Barnhelm*, du même, donna lieu à une adaptation par Rochon de Chabannes, les *Amants généreux*, qui obtint des applaudissements. *Émilia Galotti*, lue par l'Allemand Friedel à un petit cercle d'amateurs, parmi lesquels figurait, il est vrai, Mercier, produisit aussi une bonne impression. Mais quand on eut sous les yeux, dans le *Théâtre allemand* de Junker et Liébault, et le *Nouveau Théâtre allemand* de Friedel et Bonneville, un aperçu d'ensemble du théâtre de nos voisins, il fallut bien déchanter [3]. Les énormes défauts techniques de la plupart de ces pièces, dénuées par ailleurs de psychologie, frappèrent les yeux les plus prévenus, et le drame allemand ne fit pas fortune en France. Les rares pièces que l'on en représenta furent portées sur la scène avec des remaniements tels, que ce

1. *Journal Encyclopédique*, octobre 1775, p. 261, et février 1775, p. 72 et suiv.

2. Cf. Grimm, *Correspondance littéraire*, t. X, p. 14; Frenays, dans la préface de l'*Histoire d'Agathon*, Lausanne et Paris, 1768. Le *Phédon* fut traduit par Junker en 1772 à Paris, et à Berlin, par Burja, la même année. En 1787 Mirabeau donne à Londres son *Sur Moses Mendelssohn*, très élogieux.

3. *Théâtre allemand*, etc., par Junker et Liébault, 2 vol. en 1772 et 2 vol. en 1785; *Nouveau théâtre allemand*, etc., par Friedel, puis par Friedel et Bonneville, 1782-1788, 12 vol.

n'était plus à l'auteur étranger mais à l'adaptateur français qu'allaient les applaudissements, lorsque applaudissements il y avait. Ajoutons que la *Dramaturgie* de Lessing, qui exposait le point de vue dramatique des Allemands n'eut pas non plus une « bonne presse [1] ».

Ce fut toute cette littérature édifiante, entraînée en France par Gessner, à l'exception toutefois du théâtre, qui fit le sujet du *Choix*, déjà mentionné, de Huber. Mais Huber, instruit par le succès de son auteur favori, ne s'était pas contenté de la recueillir pour la sauver de l'oubli, il avait tout fait pour la « gessnériser » par le dehors et le dedans. Usant du même procédé que pour sa traduction de Gessner, il en avait d'abord systématiquement adouci, orné et ennobli le style. Les écrivains du *Choix* parlent tous, ou à peu près, la langue de la *Mort d'Abel* et des *Idylles*. En outre, le groupement même des œuvres et leur sélection visaient à donner l'impression que l'Allemagne était par excellence le pays des genres édifiants, moraux, simples, naturels. Le tome premier de Huber contient des idylles, des pastorales, des fables et des contes; le second, des odes et des hymnes, des chants guerriers, des « chansons » et des élégies; le troisième, des poèmes sacrés, descriptifs, héroï-comiques, didactiques; le quatrième, des épîtres et des satires. Pour qui ne connaissait la littérature allemande que par ce recueil — et ce fut le cas de la plupart des Français d'alors — elle devait apparaître comme tout entière puisée aux mêmes sources d'inspiration que les écrits de Gessner ou de Haller. Huber, d'ailleurs, ne néglige rien pour accuser ce caractère. Il insiste sur l'ingénuité et la pureté d'âme des écrivains allemands. « Aujourd'hui, déclare-t-il dès son *Discours préliminaire*, les meilleurs esprits semblent faire une attention singulière à nos poètes, et ils leur donnent le plus bel éloge que les

1. Cf. *Mercure*, 20 octobre 1787, p. 104 et suiv. Le critique de ce journal y reconnut des « réflexions fines et quelquefois profondes » et d'excellentes observations sur l'art dramatique, mais en blâma l'« aveugle partialité » et les « injustes jugements appuyés par des sophismes ». Tel fut aussi le point de vue de Hérissant dans ses *Observations historiques sur la littérature allemande par un Français*, 1774. Le journal de Fréron, que ravissaient les attaques de Lessing contre Voltaire, fut à peu près le seul à la juger favorablement. [*Année littéraire*, 1785, t. I, p. 73.] Somme toute, notre XVIIIe siècle se montra plus sensé dans cette occasion que notre XIXe, qui devait faire de la *Dramaturgie* une sorte d'Évangile de l'art dramatique. — Sur Lessing auteur dramatique, en France, voyez Hans Kinkel, *Lessings Dramen in Frankreich*, Darmstadt, 1908.

poètes puissent recevoir : celui de peintres de la nature [1]. » Un peu plus loin nous sommes avertis que « les Muses allemandes en général sont des vierges très chastes ». « Nos poètes, insinue encore l'adroit intermédiaire, en général plus philosophes que courtisans, ont peu chanté les grands de la terre.... Nos lyriques de réputation n'ont guère chanté que la sagesse, que les charmes de l'amitié et que la beauté de la nature. » Nous sommes mêmes prévenus assez perfidement, que, pour l' « ode panégyrique », la littérature allemande ne saurait se mesurer avec celles de la France, de l'Angleterre et de l'Italie.... Touchante infériorité [2]! Les notices particulières nous invitent ensuite à considérer chaque auteur sous ce jour particulier. « Rien de plus doux que la versification coulante, ni de plus touchant que la morale vraie qui caractérisent les poèmes de M. Gellert ». « M. Wieland est doué d'une imagination brillante, et il règne dans toutes ses compositions poétiques une certaine fraîcheur de coloris qui les fait assez généralement goûter; mais ce qui rend surtout ses ouvrages infiniment estimables, c'est la morale vraie, sublime et touchante qu'il y a répandue. » Et ainsi de suite. Uz lui-même, pourtant dénoncé par Wieland comme un corrupteur des mœurs, est un écrivain d'une tenue parfaite [3].

Huber va plus loin encore. Dans son désir d'exploiter en faveur de la littérature allemande les sentiments éveillés en France par les œuvres de Gessner, il n'hésite pas à entourer les auteurs eux-mêmes, les hommes, du nimbe édifiant dont il a orné leurs écrits. D'un bout à l'autre le *Choix* — et c'est là sa principale originalité — est un panégyrique de la vertu, de la bonté, de l'innocence, de l'humanité du peuple allemand. Huber ne laisse échapper aucun trait qui puisse grandir à nos yeux les personnages dont il traduit les œuvres. Il nous détaille leurs qualités morales, présente leur vie sous le jour le plus avantageux. Nous apprenons ainsi que M. de Canitz a successivement aimé ses deux épouses d'une tendresse rare, et qu'il s'est plus préoccupé, après un terrible incendie, de relever les chaumières de ses paysans que son propre château. Des passages de la correspondance de Gellert et de Rabener nous

1. *Choix*, p. IX-X.
2. *Ibid.*, t. I, p. 76; t. II, p. 94-95.
3. *Ibid.*, t. IV, p. 2; t. I, p. 351; t. II, p. 122.

sont cités, pour nous montrer le désintéressement et la fidélité en amitié de ces deux hommes. La carrière héroïque de l'officier prussien Kleist nous est contée tout au long [1]. Et, bien entendu, il n'est nulle part question de la grossière querelle des « Suisses » avec Gottsched, qui pourrait jeter une ombre sur ce tableau idyllique, ni des écarts gallophobes de MM. Lessing et Nicolaï, dont Huber, au contraire, vante l'impartiale critique [2]. Quand on ferme son livre, il semble que l'on vienne de passer quelques instants non avec des créatures humaines sujettes à toutes les faiblesses, mais avec des anges. Et ces anges sont des Allemands.

IV

Tout conspirait donc à imposer à notre XVIIIe siècle une image déterminée de la littérature allemande. Cette littérature, telle qu'elle lui apparaissait dans Haller, Gessner et le *Choix* de Huber — texte et commentaires —, avait une physionomie très simple. Elle consistait surtout en œuvres du genre descriptif, plus ou moins étroitement apparentées à l'idylle, à la pastorale. Sans doute, elle présentait quelques imperfections encore. Les Allemands pêchaient par l'art. Ils décrivaient trop, et s'appesantissaient souvent sur des détails vulgaires ou insignifiants. Ils comptaient les cailloux d'un ruisseau et n'hésitaient pas, comme disait Dorat, à introduire dans leurs tableaux « un barbet à long poil » ou « une colombe qui se gratte le cou de sa patte purpurine ». Mais ce n'était là que l'envers d'un précieux avantage. Plus naïfs et moins compliqués que nous, ils étaient restés plus près de la « nature ». Ils la peignaient mieux et la sentaient plus profondément. Leurs organes étaient moins émoussés. « Vous remarquerez... note Fréron, que les Anglais, et les Allemands après eux, possèdent cette énergie du cœur, l'apanage du vrai génie; le bel esprit chez

1. *Choix*, t. IV, p. 224; t. I, p. 172; t. IV, p. 265; t. I, p. 93 et suiv.

2. *Choix*, *Discours préliminaire*, p. XLIII-XLIV. Huber expurge soigneusement aussi les ouvrages de Winckelmann de toutes les attaques très vives qu'ils contiennent contre l'esprit français. Aucun critique allemand ne souffle mot non plus des excitations gallophobes de Klopstock et de son école. L'un d'eux, Cramer, nous présente même sa *Bataille d'Hermann*, qui était dirigée contre nous, comme exaltant l'« ancien Bonaparte des Germains ». Notre XVIIIe siècle ne sut jamais que l'Allemagne qu'on lui proposait d'admirer était déjà gallophobe.

nous a tué le naturel... et je croirais que l'abus de l'amour de la société, si je puis le dire, a énervé les talents, et leur a donné ce *lâché*, ce roide, ce sec, ce monotone qui défigurent aujourd'hui la plupart de nos tableaux [1] ». « Pendant que la philosophie, l'esprit et l'affectation corrompent la poésie parmi nous, s'écrie de son côté l'abbé Arnaud, elle respire la simplicité, la noblesse, le naturel et la vérité parmi les Allemands. Nous ne peignons que nos idées et nos caprices; ils peignent la nature [2].... » C'est aussi l'avis de Dorat dans son *Idée de la Poésie allemande*, qui résume bien l'opinion de notre XVIIIe siècle proprement dit sur la littérature de nos voisins. « Ce qui distingue toujours les poètes allemands, note-t-il, parmi les autres écrivains, c'est une sorte de naïveté qui tient à leurs mœurs, et cette sensibilité profonde qu'ils puisent dans la contemplation, cette école du génie. La plupart de leurs ouvrages, sans la ressource des grands mouvements, vous touchent, vous attendrissent par degrés et amènent enfin ces larmes délicieuses qui partent partout du cœur et que l'esprit n'arrache jamais : c'est qu'ils sont simples et vrais; c'est qu'ils peignent une âme pure, honnête, amie de l'humanité. » Pourquoi leurs écrits laissent-ils une impression meilleure que les nôtres? C'est qu'ils sont eux-mêmes meilleurs que nous. « Plus philosophes que courtisans », continue Dorat, ils se recueillent avant de prendre la plume. Ils sont lyriques, émus. Leurs poèmes sont des « hymnes sacrés ». Leur « vertu simple » s'oppose à notre « frivolité fardée ». Veut-on savoir ce qu'est un écrivain allemand? Dorat va nous l'apprendre : « Un poète sur les bords du Rhin est en quelque sorte l'homme de la nature. Il ne respire que pour l'étudier, il ne l'étudie que pour la peindre. Il ne connaît ni le fiel de la haine, ni les manèges de l'ambition, ni les fureurs de la jalousie; il n'écrit point seulement pour exister dans le souvenir des hommes; il écrit pour les rendre meilleurs, pour leur présenter sans cesse l'image de la vertu.... »

Voilà ce que la lecture de Haller, de Gessner et de Huber pouvait produire dans une tête française au temps de Diderot et de Rousseau. Notre XVIIIe siècle n'en resta pas là. Comme il venait

1. *Année littéraire*, 1760, t. V, p. 3 et suiv.
2. *Journal Étranger*, mars 1761.

de le faire pour l'Angleterre, en dépit de l'histoire, de la réalité et de la guerre présente [1], il conclut aussi, pour l'Allemagne, de la littérature au peuple tout entier, et d'autant plus facilement que la propagande germanique l'incitait, cette fois, à établir cette assimilation, par l'organe de cet excellent Huber. L'ancienne France n'avait pas à proprement parler détesté l'Allemagne, mais elle l'avait toujours regardée d'un peu haut, aussi bien en ce qui concernait son caractère et ses mœurs que pour ce qui regardait ses aptitudes littéraires et artistiques. Jusqu'en plein XVIIIe siècle les Tudesques avaient passé chez nous pour des gens courageux à la guerre et experts aux métiers, à l'industrie, au commerce, mais aussi pour des gaillards insolents, orgueilleux, brutaux, grossiers de manières et sans loyauté [2]. Cette représentation, vieille de plusieurs siècles, puisqu'on la trouve déjà dans les chansons de geste, et encore générale au moment où Le Sage écrivait son *Gil Blas*, avait peut-être besoin d'être corrigée comme l'autre [3]. Elle fut retournée de fond en comble sous l'effet de deux ou trois œuvres littéraires et d'un livre de propagande, composé par un Allemand, où l'on sentait à toutes les pages l'intention de panégyrique. L'époque qui fêta Cagliostro et vit en Ossian un poète primitif, n'était pas exigeante en fait de preuves, et ses chimères lui tenaient plus à cœur que les faits. Les peintures des idylliques allemands furent donc prises au pied de la lettre, et l'on crut, on voulut croire avec Huber, qu'il existait au delà de nos frontières de l'Est une nation admirable, parée de toutes les vertus qui nous manquaient le plus. Cette espèce d'auto-suggestion s'opéra avec une extrême rapidité et, dès le lendemain de la publication du *Choix*, la légende est formée. En 1766 Baculard, dans son *Épître au duc de Wurtemberg*, parle des « mœurs antiques » et du « naturel » des « bons Germains », qu'il oppose aux « airs d'étourderie » à la mode chez nous [4]. Dans son fameux *Discours*

1. Voir Texte, *Rousseau*, etc., p. 118 et suiv., et D. Pasquet, *La Découverte de l'Angleterre au XVIIIe siècle. Revue de Paris*, 15 décembre 1920, 1er janvier 1921.

2. Voir nos *Origines*, etc., p. 435 et suiv. et notre *Histoire générale*, etc., p. 388 et suiv.

3. Le Sage introduit dans son *Gil Blas* un « gros Allemand » qui s'est épris d'une comédienne de Madrid, et qui, ayant des griefs contre elle, lui donne un soufflet « en franc Allemand ». Quelqu'un s'étant plaint à son supérieur de ces « manières germaniques », le gentilhomme, car c'en est un, se déclare prêt à recommencer (liv. V, ch. I).

4. *Almanach des Muses* de 1766.

sur l'universalité de la langue française, Rivarol vante de même ces écrits d'outre-Rhin, « où tout respire un air patriarcal, *et qui annoncent des mœurs admirables* ». Il y qualifie les Allemands de « peuple rustique et modeste ». On n'a pas oublié la conclusion de l'*Idée de la poésie allemande* de Dorat sur les « mœurs » les « talents » et les « vertus » qui élèvent l'Allemagne au-dessus des autres peuples. Voici maintenant le jeune Fontanes, écho de sa génération, qui s'écrie, en 1779, dans une *Épître à Ducis* :

> Contemple ces Germains, aujourd'hui nos modèles,
> De la simple nature interprètes fidèles....
> *Ils habitent en paix la campagne et les bois* [1].

L'absurdité de l'idée suffirait pour lui assurer une origine littéraire. Cette origine apparaîtra nettement chez un autre.

> O peuple heureux, ô simple Germanie!
> *S'il était vrai, comme Huber le publie,*
> *Que les Hallers, les Kleists, les Wielands,*
> *Tous nés pasteurs, tous peintres excellents,*
> *Nous ont tracé les mœurs de leur patrie,*
> Je te dirais adieu, France chérie,
> Chez ces mortels, dignes du siècle d'or,
> J'irais demain cacher, finir ma vie [2]....

Inutile d'insister davantage. Le fameux « poncif », on le voit, dont on fait remonter la responsabilité à Mme de Staël, est beaucoup plus ancien qu'elle. Il date du XVIIIe siècle, et c'est un Allemand, Huber, qui en a fait cadeau à la France « sensible » d'alors.

La « sensibilité » avait ouvert les portes à la littérature allemande, et lui avait en quelque sorte imposé l'aspect qu'elle avait revêtu chez nous. Elle lui avait emprunté la représentation fantaisiste qu'elle allait désormais se faire du peuple voisin. Ce fut elle aussi qui régla et détermina son action sur notre vie intellectuelle. Cette action a été souvent exagérée, notamment en Allemagne, où l'on a dressé d'abondantes listes de traductions et d'imitations, que l'on estimait convaincantes, et qui le sont

1. *Mercure* du 15 février 1779. *Œuvres de M. de Fontanes*, Paris, Hachette, 1859, t. I, p. 583. Le passage contenant ces vers disparut dans la rédaction définitive. Ils précédaient un éloge de Haller.

2. Gournand, dans son poème sur les *Styles*, 1781, p. 53.

fort peu lorsqu'on les examine de près. Notons d'abord que, ni dans la philosophie ni dans les sciences de la nature, on ne relève d'infiltrations allemandes, en dépit de la vénération que l'on affecte chez nous pour un Leibnitz et même pour un Wolf. C'est l'Angleterre de Locke, des déistes et de Newton qui règne ici sans partage. On en peut dire autant pour l'histoire et l'économie politique. Le grand monument philosophique et scientifique du siècle, l'*Encyclopédie*, a des racines anglaises. C'est tout au plus si, dans l'archéologie et l'histoire de l'art, grâce surtout à Winckelmann, dont l'*Histoire de l'Art chez les Anciens* fut traduite trois fois chez nous, on peut relever quelques traces assez faibles d'influence germanique [1]. Encore cette influence tardive ne fait-elle que renforcer un courant déjà existant, qui s'était même propagé de France en Allemagne vingt ou trente ans plus tôt. Dans la littérature proprement dite, la part de l'Allemagne est plus considérable, sans l'être beaucoup. Dans le roman, le seul auteur allemand qui compte, Wieland, n'eut pas de disciples chez nous, et l'on doit se borner, ici, à signaler chez un Berquin ou une Mme de Genlis l'imitation plus ou moins directe des récits pour enfants de Weisse et de Campe [2]. Le conte léger, à la façon de Voltaire ou de Crébillon fils, a servi de modèle aux Allemands et ne leur doit rien. Il en va de même pour le poème héroïque, héroï-comique, la satire, l'épître, l'épigramme, l'ode, etc. Ici encore les Allemands importent et n'exportent pas. En serait-il autrement dans le domaine du théâtre? Non, malgré les apparences. Excluons d'abord les tragédies et comédies « classiques » de Gottsched et de son école, qui ne pouvaient rien nous apprendre, et ont été à peine lues chez nous. Mais le « drame »? On entend dire parfois que nous serions, pour ce genre nouveau, quelque peu tributaires

1. Traductions de Sellius et de Robinet, en 1766 (Amsterdam; de Huber (la meilleure) de 1781 à 1784, en 3 volumes; de Janssen, en 1790-1794. Huber traduisit aussi, en 1775, les *Réflexions sur la peinture* de Hagedorn (le frère du poète). La *Théorie universelle des Beaux-Arts* de Sulzer, traduite à Berlin en 1775, fut utilisée par Marmontel dans son *Encyclopédie méthodique*, et par Millin dans son *Dictionnaire des Beaux-Arts*. Notons aussi que Chénier connaissait les travaux de l'helléniste Heyne de Gœttingue et qu'il les estimait.

2. *Id. Choix de petits romans imités de l'allemand*, etc., par M. de Bonneville, 1786; *Choix de petits contes... imités ou traduits de l'allemand*, 1789. Cf. *Année littéraire*, 1789, t. VIII, p. 206 : « Les Allemands semblent avoir le secret de parler aux enfants. »

des Allemands [1]. Il est vrai que la *Miss Sarah Sampson* de Lessing a été connue en France avant l'apparition du *Fils Naturel* de Diderot, le premier en date de nos « drames », et que Diderot lui-même l'a probablement admirée, s'il est bien l'auteur de l'article publié, en décembre 1761, par le *Journal Étranger* sur cette pièce. Admettons, dans ce cas, qu'il y ait puisé un encouragement. Mais il serait téméraire d'aller plus loin, car, là aussi, c'est de l'influence anglaise, point de départ visible du « drame » en France comme en Allemagne, qu'il faut surtout tenir compte. Quant aux pièces que l'on put lire chez nous dans les recueils de Junker et de Friedel, elles arrivaient trop tard pour influer sur un genre déjà constitué. Sans doute quelques-unes furent remaniées pour notre scène — *Minna de Barnhelm* par Rochon de Chabannes, *Roméo et Juliette* de Weisse par Mercier, le *Comte de Waltron* de Mœller par plusieurs auteurs, etc., etc. — mais ce ne sont là que des phénomènes isolés, sans signification aucune dans l'énorme production dramatique du siècle, de simples chocs en retour dans un courant d'influence qui partait surtout de chez nous. En réalité, la littérature allemande n'a véritablement fécondé la nôtre que dans un seul domaine : celui de la poésie descriptive, de l'idylle.

Là son action n'est pas niable. On peut passer rapidement, sans doute, sur la dette d'un Dorat envers Gellert ou le jeune Wieland, dans le conte, ou sur celle des Florian, des Imbert, des Saint-Marcel, des du Coudray envers Lessing, Gellert encore, Hagedorn, etc., dans le domaine de la fable. Mais d'autres filiations offrent plus d'intérêt. Haller a eu des imitateurs jusque dans les dernières années du XVIIIe siècle. Saint-Lambert le nomme dans la préface de ses *Saisons*, comme un des écrivains qui ont donné, depuis Virgile, le plus d'éclat à la poésie champêtre. Roucher, dans ses *Mois*, l'invoque au moment d'aborder la description des Alpes :

> Monts chantés par Haller recevez un poète [2].

1. Cf. Gaiffe, *Le Drame en France au XVIIIe siècle*, 1910, p. 60 et suiv. (ouvrage d'ailleurs excellent).

2. Il avoue aussi lui avoir emprunté quelques vers pour « embellir la peinture des glaciers de Suisse » (*Juillet*).

L'*Amynt* de Kleist fut imité par Marmontel; son *Printemps*, par Léonard, dans sa *Journée de Printemps*. Mais c'est surtout derrière Gessner que les dévots se pressent nombreux. Outre Rousseau, Diderot et Marmontel que nous avons déjà signalés, voici Léonard avec ses *Idylles morales*; Berquin avec ses *Idylles*; Florian avec sa *Galathée*, son *Estelle* et ses « drames »; Bernardin de Saint-Pierre avec *Paul et Virginie*; Kératry avec ses *Contes et Idylles*; Philidor avec *Samire et Mélide*, opéra-comique; Esménard avec son poème sur la *Navigation*; André Chénier peut-être aussi pour quelques traits de ses *Idylles*. Incontestablement il y a là une contribution que l'on ne saurait négliger. C'est la veine proprement allemande dans notre littérature du XVIIIe siècle. L'époque s'en rendait compte.

> Les bons Germains sont aujourd'hui nos maîtres
> Pour le naïf, le simple et le touchant [1]....

Cultiver la poésie descriptive et pastorale, c'était suivre les Allemands [2]. Et, sans contredit, une certaine note rustique et ténue de flûte bucolique chantant sous la feuillée, a été révélée à notre littérature classique finissante par leurs idylliques. Sans eux, il manquerait peut-être à la « petite poésie » française d'alors, à celle d'un Florian par exemple, quelque chose de tendre et de doucement naïf, dont on ne voudra pas nier le charme. Et qui sait si les deux enfants de Bernardin de Saint-Pierre, et leurs mères, et leur entourage, seraient tout ce qu'ils sont sans Gessner? Mais, ceci accordé, il importe de rappeler que, même dans ce domaine étroit qui a été le sien, l'influence allemande n'a engendré que des œuvres d'une importance secondaire, et qu'elle ne les a pas engendrées seule. Ni Saint-Lambert, ni Léonard ne comptent parmi nos grands poètes, et Diderot, J.-J. Rousseau n'ont pas ajouté grand'chose à leur gloire en écrivant, l'un ses *Pères mal-*

1. Cournand, *Les Styles*, 1780, ch. I, p. 22.

2.
> Je serai donc réduit à de vagues tableaux,
> Et sans quitter la ville, habitant les hameaux,
> On me verra couvert de dépouilles rustiques,
> *Servile imitateur des Muses germaniques*,
> Gâtant sans les orner leurs trop simples chansons,
> Promener dans Paris mes ennuyeux moutons.
>
> Ginguené, *Épître à un ami* (1780).

heureux, l'autre son *Lévite d'Éphraïm*. De plus, dans la plupart des productions classées comme relevant de l'influence allemande, ce qui prédomine en définitive, en fait d'influence étrangère, ce n'est pas celle de l'Allemagne mais celle de l'Angleterre. Les *Saisons* de Saint-Lambert et les *Mois* de Roucher, par exemple, relèvent beaucoup plus de Thomson que de Haller, et ce n'est pas à Gessner que Bernardin de Saint-Pierre a pu emprunter ce qu'il y a de meilleur dans son roman exotique — cet art d'orchestrer les grandes voix de la nature, les vents et la mer, qui fait déjà songer à Châteaubriand — mais bien à Ossian et à Rousseau, lui-même disciple des Anglais. De tous les imitateurs de Gessner c'est probablement Florian qui a le mieux conservé sa manière. Encore ne faut-il pas oublier qu'il a passé par l'école des Italiens et des Espagnols de la Renaissance.

L'action immédiate de la littérature allemande sur la nôtre fut donc restreinte et superficielle. Mais cela ne veut pas dire que son action générale sur l'âme de notre XVIIIe siècle ait été médiocre. Les défauts mêmes — insuffisance de forme, simplicité du contenu allant jusqu'à la puérilité — qui limitaient son influence dans le domaine proprement littéraire, lui assuraient une large diffusion dans le public. Peu d'auteurs français ou étrangers ont été plus lus chez nous au XVIIIe siècle qu'un Gessner. Or, il n'est pas possible que cette immense diffusion, qui reposait sur une harmonie secrète entre les goûts du temps et les sentiments de cet auteur, soit restée sans effet. La vérité, c'est que la littérature allemande a commencé, dès cette époque, dans l'esprit français, le travail de désagrégation et de renouvellement qui sera le sien jusqu'au bout, et qui se continuera au XIXe siècle avec le secours de la philosophie et de la science d'outre-Rhin. Introduite chez nous par la « sensibilité », elle a contribué à la développer et à ruiner l'organisation rationaliste du classicisme, en secondant de son mieux l'effort de la littérature anglaise, sur les traces de laquelle elle se glissait. Comme elle, donc, elle aida certainement au développement du sens de la « nature », à l'enrichissement de toute la partie émotive et instinctive de l'âme française. Comme elle aussi, elle favorisa les progrès de l'individualisme, qui a son origine dans la prédominance de ces forces indisciplinées et subconscientes sur la raison et la volonté. Peut-

être même son rôle, dans la diffusion de la religion de la « nature » et de l'instinct ou du « sentiment », fut-il plus efficace encore que celui de la littérature anglaise, beaucoup plus conservatrice qu'elle, en dépit des apparences. Car les écrivains d'outre-Manche laissaient au moins subsister quelques notions de l'ancienne conception de l'univers, de la société et de la morale. Les héroïnes de Richarson, si débordantes qu'elles fussent de sentimentalité, connaissaient un bien et un mal objectifs, des devoirs, des convenances, et elles luttaient pour satisfaire aux exigences d'une religion et d'une morale qui les dominaient. Chez les Allemands au contraire, en particulier chez Gessner, la société tout entière et ses conventions étaient représentées comme mauvaises, Dieu se confondait avec les appels de notre « cœur », et la « nature » signifiait le bien par définition. Il n'y avait qu'à suivre son instinct pour pratiquer la vertu....

Ce naturalisme mystique nous arrivait d'ailleurs, à ce même moment, par différentes voies, de l'Allemagne en effervescence. Tandis que par Muralt, Rousseau, Kirchberger, Marie Huber et Lavater [1], le piétisme s'insinuait peu à peu chez nous, Saint-Martin, le « philosophe inconnu », allait à Strasbourg s'initier aux rêveries de Bœhme, et les doctrines de l' « illuminisme » germanique se répandaient dans la franc-maçonnerie, transplantée récemment d'Angleterre sur notre sol. Sous ces diverses influences, auxquelles il faut ajouter celles de Swedenborg, de Mesmer et même de Cagliostro, les cerveaux se troublent et s'emplissent de visions confuses, où germeront bien des systèmes, ayant tous comme point de départ une sorte d'anarchisme candide à la Gessner, qui se propose de faire le bonheur de l'humanité en la débarrassant de toutes ses entraves traditionnelles et en laissant libre cours à la « nature [2] ». Quelque chose de ce mysticisme naturaliste altérera même la pensée si latine de la Révolution. Mais, à la date où nous sommes, c'est-à-dire vers 1770, la France ne

1. Ses *Physiognomische Fragmente* furent traduits de 1781 à 1786 sous le titre d'*Essais sur la physionomie destinés à faire connaître l'homme et à le faire aimer*. Autre traduction en 1806-1809 par Moreau.

2. Cf. E. Caro, *Essai sur la vie et la doctrine de Saint-Martin le philosophe inconnu*, Paris, 1852; Bersot, *Le Mesmérisme*, Paris, 1877; Lichtenberger, *Le Socialisme au XVIIIe siècle*, Paris, 1895; d'Hauterive, *Le Merveilleux au XVIIIe siècle*, Paris, 1902.

peut discerner encore le véritable caractère de l'influence allemande qui, tout emmitouflée de religion et de morale, lui parait des plus rassurantes. Ce n'est qu'un peu plus tard, lorsqu'une nouvelle œuvre germanique, plus foncièrement naturaliste et individualiste encore que les précédentes, viendra la surprendre en plein labeur de reconstitution, qu'elle remarquera où on la mène et essaiera de réagir contre le génie du peuple voisin.

CHAPITRE III

LES RAVAGES DE « WERTHER » ET LA RÉACTION DE L'ESPRIT FRANÇAIS

I

Tandis que ce sourd travail de pénétration se continuait chez nous, l'esprit allemand poursuivant son évolution dans la voie de l'individualisme et du naturalisme qu'il avait instinctivement choisie, et tournant de plus en plus le dos aux traditions de discipline de notre classicisme, laissait éclater toute sa fougue dans une révolution à la fois morale et intellectuelle qui est connue dans l'histoire de la littérature d'outre-Rhin sous le nom de *Sturm und Drang* : assaut et poussée. Plus de règles, plus de conventions, ni dans la conduite de la vie, ni dans la création artistique! La « nature » guide suprême et universel! Le « génie » loi unique et souveraine! Telles étaient les formules qui retentissaient maintenant de tous côtés, avec l'appel à l'indépendance de l'inspiration nationale, le rejet de la tutelle française [1].

Se réclamant, au théâtre, de Shakespeare, dont Lessing venait de recommander l'imitation dans sa *Dramaturgie*; de Richardson et de Rousseau dans le roman; d'Ossian et du « chant populaire », réhabilité par Herder, dans la poésie, le *Sturm und Drang*, dans sa ferveur de renouvellement, aborda tous les genres, sans d'ailleurs produire partout des chefs-d'œuvre. Sur son activité multiple la France fut très inégalement renseignée. Le lyrisme du

1. Voir notre *Histoire générale*, etc., p. 552 et suiv.

Sturm und Drang lui échappa presque totalement, et ce n'est que tout à fait à la fin du siècle que le nom d'un Burger par exemple frappera ses oreilles distraites [1]. Le théâtre des novateurs lui fut mieux connu, grâce surtout au recueil de Friedel. Mais ces pièces tapageuses et frénétiques pour la plupart, qui n'avaient retenu de Shakespeare que ses excès, en y ajoutant les procédés les plus vulgaires du drame des Diderot et des Mercier, lui plurent encore moins que celles de l'école précédente [2]. Les compositions dramatiques du jeune Gœthe notamment, un des coryphées du groupe, furent jugées chez nous en général avec sévérité, et aucune n'obtint les honneurs de la représentation, à l'excepton de *Stella*, qui dut d'ailleurs se transformer pour cela en opéra-comique. *Gœtz de Berlichingen* frappa par sa couleur et son accent de vérité, mais déconcerta par ses longueurs et son incohérence. *Clavigo* parut aussi trop irrégulier, trop trivial et trop exagéré à la fois dans son style, et choquant par certains traits. Le dénouement de *Stella* fut jugé aussi inacceptable que son héros principal [3]. Le jeune Schiller, en apparence plus heureux, vit ses *Brigands* — devenus *Robert chef de brigands* dans la traduction du citoyen La Martelière — applaudis au théâtre du Marais le 1er mars 1792 et plusieurs fois par la suite. Mais la faveur du public allait presque exclusivement aux tirades révolutionnaires de la pièce, qui fut rejetée par la critique, ainsi que la *Conjuration de Fiesque*, *Amour et Intrigue* et *Don Carlos*, lorsqu'on put les lire dans le *Théâtre allemand moderne* du même La Martelière [4]. La *Décade philosophique*, l'organe important de

1. *Magasin Encyclopédique* de 1797, t. XVI, p. 563. L'auteur de l'article est l'Allemand K. Reinhard.

2. Voir le *Mercure* des 4 mai, 3 septembre et 26 octobre 1782, de mai et novembre 1783; la *Correspondance littéraire* de La Harpe, t. IV, p. 29 et suiv.

3. Sur *Gœtz* voir *Mercure*, 20 octobre 1787; *Journal Encyclopédique*, 1785, t. VI, 2e part., p. 271-273; l'*Année littéraire* cependant fut favorable. *Gœtz* inspira à Ramon de Carbonnières sa *Guerre d'Alsace* (1780), pièce médiocre. Sur *Clavigo*, cf. *Journal Encyclopédique*, décembre 1774, p. 495-497; *Mercure*, 1782, p. 9-29. Sur *Stella*, cf. *Mercure*, 26 octobre 1782, p. 158. L'opéra-comique tiré de *Stella* fut *Zélia*, paroles de Dubuisson, musique de Deshayes, joué en 1791 au théâtre de la rue Louvois. Cabanis donna une traduction de *Stella* dans ses *Mélanges de littérature allemande* (1797). A propos de *Clavigo* voir Morel, *Clavigo en France et en Allemagne*, *Revue d'Histoire littéraire*, 1902, p. 610 et suiv.

4. *Théâtre allemand moderne*, etc., par J.-H.-F. La Martelière (l'Alsacien Schwindenhammer), Paris, an VIII.

l'époque, résuma son jugement sur toutes ces œuvres dans ces mots : « Il serait très fâcheux que nos jeunes auteurs prissent Schiller pour modèle. Ce serait nous remettre au gland quand nous avons le blé [1]! » D'autres traductions, comme celle des *Voleurs* [2] par Creuzé de Lesser, celle de *Don Carlos* par Lezay-Marnésia [3], celle de *Jeanne d'Arc* par Mercier, ne changèrent rien à l'impression générale qui resta mauvaise. Le moment de Gœthe et de Schiller, auteurs dramatiques, ne devait venir qu'au XIXe siècle.

Cette fameuse révolution du *Sturm und Drang* courait donc le risque de passer inaperçue en France, et la littérature allemande, un peu négligée depuis le temps assez lointain des triomphes de Gessner, d'y perdre peu à peu son crédit, si un petit livre, chef-d'œuvre du roman germanique d'alors, ne fût venu fort à propos rétablir les affaires de l'une et de l'autre, et rendre toute sa vigueur à une influence qui déclinait déjà [4]. Ce petit livre était *Werther*.

Werther, il est vrai, renfermait à lui seul le *Sturm und Drang* tout entier et quelques-uns des traits éternels de l'âme allemande. On connaît le sujet de ce mince récit, où Gœthe a raconté, en le modifiant un peu, un épisode de sa vie désœuvrée de l'année 1772. Un jeune sentimental, Werther, s'est épris de la fiancée d'un de ses amis, Charlotte. Incapable de se priver des jouissances qu'il trouve dans cette fréquentation, bien qu'il sache que Charlotte ne lui appartiendra jamais, et qu'il ne songe pas lui-même à lui faire rompre les liens qui l'unissent déjà à Albert, il continue à la voir familièrement, jusqu'au jour où il s'aperçoit que l'amour qu'elle lui inspire s'est transformé en une passion dévorante, qui menace de consumer sa vie. Trop tard, alors, il tente de se guérir par l'éloignement et par le travail. Mais il ne peut s'accou-

1. *Decade*, t. XXV, p. 469-485. *Cf.*, sur les *Brigands*, *Mercure*, 1787, 20 octobre, p. 122; *Moniteur universel*, 12 février 1792; *Année littéraire*, 1788, t. VII, p. 207 et suiv.

2. *Les Voleurs*, tragédie en prose en cinq actes par Schiller. Traduite de l'allemand par A. C. D. L., an III.

3. *Don Carlos*, infant d'Espagne par Frederic Schiller, traduit de l'allemand par Adrien Lezay, an VIII.

4. Grimm écrit en février 1777 dans la *Correspondance littéraire* : « Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que nos goûts littéraires changent comme nos modes, et que celui que l'on avait, il y a quelques années, pour la poésie allemande est bien oublié. » Même plainte de Meister en mai 1780.

tumer ni à l'un ni à l'autre, et revient, attiré par une force irrésistible, auprès de celle qui le possède tout entier. Charlotte, dans l'intervalle, a épousé son fiancé Albert. Werther, cependant, croit remarquer qu'elle n'est pas pleinement heureuse. Son amour redouble d'intensité à cette constatation, et, un soir qu'ils se trouvent seuls ensemble, il prend Charlotte dans ses bras, sous l'influence d'une lecture mélancolique qui a ému leur sensibilité. Congédié par elle, et comprenant qu'il ne pourra plus l'approcher, il se tue, la nuit suivante, avec un pistolet emprunté à Albert.

C'est là déjà une aventure significative en elle-même, l'histoire d'une véritable maladie mentale. Werther est un homme dont la volonté s'est comme atrophiée sous le développement excessif de la sensibilité, et n'est plus capable du moindre effort. Choyé par une mère trop indulgente, adoré de toutes les femmes, jeune, « intéressant », riche et oisif, il n'a vécu que pour lui-même et en lui-même, esclave des caprices de son « cœur », qu'il traite, selon sa propre expression, en « enfant gâté ». La notion même de discipline lui est étrangère, et il ignore toute loi qui ne lui vient pas du fond de son être. Pour n'avoir pas à se contraindre, il fuit le contact des hommes qui le froisse, le travail qui l'humilie, le monde qui ne l'apprécie pas à sa juste valeur, et il se réfugie dans la nature complaisante, où il donne plein cours à sa rêverie. Qu'un sentiment violent, impétueux, vienne à se déclarer dans cette âme sans direction, faite uniquement pour la jouissance et la douleur, il faudra que ce sentiment reçoive satisfaction ou que cette âme périsse. Le vaincre par libre détermination, et au nom d'un principe supérieur à l'individu, c'est chose impossible à un caractère aussi passionné et aussi faible. Werther en est donc réduit à s'abandonner à un amour qu'il devrait extirper de son cœur dès le premier jour, mais qu'il caresse au contraire d'une main complaisante. Et lorsque, à la fin, cet amour est devenu trop fort pour l'âme qui l'a nourri, il est tout naturel qu'il la brise et la fasse voler en éclats.

Rousseau, déjà, avait conté une histoire analogue dans sa *Nouvelle Héloïse*, dont *Werther* d'ailleurs procède directement. Mais Rousseau, tout en analysant avec sympathie la fièvre sentimentale de son héros, n'avait pas réussi ou pas consenti à lui conserver jusqu'au bout son attitude avantageuse du début. Chez ce cal-

viniste, disciple des Anglais, la morale reprenait ses droits, au moins extérieurement, et Saint-Preux, en s'éloignant d'une Julie régénérée par le repentir et le mariage, reconnaissait ses torts, courbait le front devant les nécessités sociales. Ici, au contraire, tout tendait à faire apparaître Werther comme le personnage intéressant, à rejeter la faute de ce qui lui arrivait sur les institutions humaines. Autour de Werther, rien que laideur, bassesse et vulgarité. Lui seul était noble, fier, généreux, éclairé. S'il n'arrivait pas à se rendre utile à la société, c'était parce que tout y était mal disposé pour une âme supérieure. De même, la profondeur et la sincérité de son amour « coupable » contrastaient avantageusement avec la froideur, l'égoïsme inconscient, la platitude bourgeoise du rival en possession de tous les droits. Enfin Werther avait, sentait l'approbation secrète, pour toute sa conduite, de ce qu'il y a de plus grand et de plus sacré dans l'univers : la Nature, sa confidente et sa consolatrice, source pour lui de voluptés inépuisables, et derrière elle le pardon de Dieu, « le père infiniment bon », qui se révélait à son panthéisme instinctif comme un épanchement perpétuel de vie et d'amour, comme l'origine féconde de la créature passagère et son refuge après les épreuves de l'existence. Le geste désespéré de Werther, loin de retomber sur lui, constituait donc l'acte d'accusation le plus terrible contre le monde tel que les hommes l'avaient organisé. En d'autres termes, l'Allemand absolvait là où le Français avait condamné, et, exposant une des plus dangereuses aberrations morales de sa race et de son époque, il la présentait comme un état d'esprit enviable, génial, l'entourait d'une auréole de noblesse, dans un livre qui unissait au charme prenant d'une confidence personnelle, les accents d'un lyrisme encore inconnu, et faisait succéder, avec un art souverain, aux scènes idylliques les plus reposantes, les tableaux les plus sombres et les plus tragiques.

II

Cette production, si purement allemande, s'introduisit d'abord difficilement en France. Traduit en 1776 par Deyverdun, et en 1777 par le comte de Schmettau sous le pseudonyme d'Aubry, *Werther*

reçut un accueil assez froid de la critique[1]. On était alors en pleine réaction néo-classique, et le roman de Gœthe tombait fort mal. La Harpe le déclara « absolument dénué de situations et d'événements » et « attachant » seulement au moment du suicide. D'autres raillèrent le « ton frénétique » qui y régnait, et les « convulsions perpétuelles » du héros, qui leur faisait l'effet d'un homme « qui a le transport au cerveau ». Le *Mercure*, tout en relevant dans cette histoire quelques « traits sublimes », qualifia Werther de « fou bien à plaindre ». Le *Journal des Savants* exprima le doute que pareille publication pût confirmer la « haute idée » que le traducteur allemand voulait donner du « mérite littéraire des écrivains de sa nation ». L'*Année littéraire* elle-même, d'ordinaire plus favorable, se livra à une exécution en règle de l'œuvre germanique, dont elle ne laissait subsister ni le plan, ni l'intrigue, ni les principaux caractères. L'attitude équivoque du héros, surtout, déconcertait la feuille parisienne, apparemment étrangère encore aux complexités de l'âme allemande. « Concevez-vous, demandait-elle, qu'avec cette fougue d'imagination, ce naturel impétueux, cet amour poussé jusqu'à l'idolâtrie, il n'ait pas en horreur un rival heureux, ne cherche point à l'écarter, et se contente de la présence et des entretiens de Lolotte? » Grimm dut, l'année suivante, constater l'échec de *Werther*. « On n'y a trouvé, écrivit-il, que des événements communs et préparés sans art, des mœurs sauvages, un ton bourgeois, et l'héroïne de l'histoire a paru d'une simplicité tout à fait grossière, tout à fait provinciale[2]. » *Werther*, évidemment, était un peu en avance sur l'évolution de la « sensibilité » française. C'est seulement

1. *Werther*, publié par Gœthe en 1774, est traduit, en 1776, à Erlangen, par le B. S. D. S (Seckendorf) et, à Maestricht, par le Suisse Deyverdun avec deux jolies gravures de Chodowiecki (rééditions en 1784, 1786, 1791, 1794, etc.). En 1777 Schmettau le traduit, sous le titre inexact de *Passions du jeune Werther* (au lieu de *Souffrances*); ouvrage traduit de l'allemand de M. Gœthe par M. Aubry, Mannheim (et Paris), 1777. Sur tout cela voir Baldensperger, *Gœthe en France*, 1904, p. 9 et suiv., et *Bibliographie critique de Gœthe en France*, 1907, n° 5 et suiv.

2. *Journal de Politique et de Littérature*, 1777, p. 236; *Journal de Paris*, 10 janvier 1778, p. 204; *Mercure*, avril 1778, p. 89; *Journal des Savants*, avril 1778, p. 204; *Année littéraire*, 1778, lettre XI; Grimm, *Correspondance littéraire*, mars 1778, éd. Tourneux, t. XII, p. 74. Cf., Baldensperger, *La Résistance à Werther dans la littérature française*, *Revue d'histoire littéraire*, 1901, p. 377 et suiv., et Morel, *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, t. CXIX, 1907.

sur les confins de notre culture, en Suisse, en Alsace, ou encore à Paris dans les milieux d' « avant-garde », que l'œuvre allemande a éveillé des sympathies. De Berne nous arrive, dès 1775, un drame werthérien, les *Malheurs de l'Amour* de Sinner; de Neuchâtel, en 1786, un *Nouveau Werther*; de Strasbourg, en 1777, le roman de l'enthousiaste Ramon de Carbonnières sur les *Aventures du jeune d'Olban*. Chez nous Baculard d'Arnaud et Léonard commettent respectivement un *Liebmann* « anecdote allemande », et des *Lettres de deux Amants*, où l'influence de *Werther* se traduit surtout par des gestes frénétiques et des descriptions lugubres. Enfin Mercier, qui ne saurait manquer ici, projette un *Romainville ou le Poëte vertueux*, qui eût ressemblé comme un frère au triste héros de Gœthe, s'il eût vu le jour [1].

Mais, au lendemain de la Révolution, les choses changèrent. Secouées et meurtries par cinq années de violentes émotions, tour à tour portées au faîte de l'espoir et jetées dans des abîmes de désespérance, les âmes sont maintenant préparées à recevoir ce message de désenchantement et de révolte. Young et ses *Nuits*, et surtout Ossian, très populaires dans le dernier quart du siècle, ont révélé la poésie des larmes et les amères voluptés du frisson. *Werther*, qui n'avait pas été entièrement oublié pendant la tourmente, conquiert soudain, aux jours du Directoire, une célébrité extraordinaire. C'est le livre à la mode. On le trouve sur la toilette de toutes les dames. Les Parisiennes étalent des chapeaux « à la Charlotte », et leurs frères, leurs maris, revêtent le frac bleu, le gilet et le pantalon jaunes de Werther. Des filles sont appelées Werthérie. Le nom et les infortunes des deux amants sont présents à toutes les imaginations [2]. La Mélancolie apparaît à ses tristes adorateurs avec

> Un cyprès devant elle et *Werther* à la main [3].

Xavier de Maistre a dans sa chambre, à Turin, une estampe où l'on voit « la malheureuse Charlotte essuyant lentement et

1. Baldard, *Sébastien Mercier*, Paris 1903, t. I, p. 223.
2. « Pas de jeune fille qui ne veuille être une Julie, pas un amant qui ne se croie un Werther. » *Lettres westphaliennes*, 5 juillet 1796.
3. Legouvé, *La Mélancolie*, 1798.

d'une main tremblante les pistolets d'Albert [1] ». On chante la fin lamentable de l'illustre couple. Werther, sur le point de mourir, supplie Charlotte de ne pas l'oublier, et Charlotte vient ensuite gémir sur sa tombe :

Cher Werther, cœur noble et tendre,
Pour qui le mien était fait,
Si tu peux encor m'entendre,
Vois mes pleurs et mon regret [2]....

Ne pas s'apitoyer sur cette lugubre aventure, est désormais la marque d'un esprit incurablement sec et prosaïque, et un nouveau traducteur de l'œuvre allemande écarte dédaigneusement du geste ces « hommes froidement sensés, à qui la nature a refusé le sentiment ». Mais ils sont maintenant bien rares ces cœurs de pierre, puisque, parmi les admirateurs de *Werther*, il faut citer et l'idéologue Cabanis, et M.-J. Chénier, qui songe à en tirer une tragédie, et le général Bonaparte qui l'emporte en Égypte et le lira, paraît-il, jusqu'à sept fois! De 1776 à 1797 on en compte quinze traductions. Les imitations sont innombrables. Il y a la *Werthérie* de Perrin, le *Saint-Alme* de Gorgy, *Stellino ou le Nouveau Werther* de Goubillon, l'*Émigré* de Sénac de Meilhan, *Claire d'Albe* de Mme Cottin, *Élise Duméril* de Marie de Comarieu, *Delphine* de Mme de Staël, *Valérie* de Mme de Krudener, le *Peintre de Salzbourg* de Nodier, *Obermann* de Sénancour, *Edmond et Cécile ou le Nouveau Werther* de P. V., *Eugénie de Rothelin* de Mme de Souza, le *Werther des bords de la Doire* d'Auguste Hus, *Adolphe* de B. Constant, rien que dans le roman. Le théâtre s'empare aussi du sujet avec *Werther ou le délire de l'Amour* de Gournay, *Werther et Charlotte* de Dujaure et Kreutzer, sans compter les parodies [3]. C'est une vogue qui rappelle ou même dépasse celle de Gessner. Jusqu'au livre de Mme de Staël, Gœthe ne sera pour les Français que l'auteur de *Werther*.

Beaucoup de ces imitations, il est vrai, s'en tiennent à l'enve-

1. *Voyage autour de ma chambre*, chap. XX.

2. Voir Coupigny, *Werther à Charlotte une heure avant de mourir*, *Almanach des Muses* de 1801, et Andrieux, *Charlotte au tombeau de Werther*, *Œuvres*, 1818, t. III, p. 316.

3. Hermanjat, *Werther et les frères de Werther*, Lausanne, 1892; W. Appel, *Werther und seine Zeit*, 4e édit., Oldenbourg, 1895.

loppe extérieure et « werthérisent » surtout avec des phrases et des attitudes. Mais d'autres pénètrent plus avant, et s'inspirent de la pensée intime de l'œuvre allemande, accusant ainsi un désarroi tout nouveau dans l'âme française. On y déclare la vie détestable, on y prône ouvertement, ou on y excuse, le suicide. Le mécontentement contre les institutions sociales les plus fondamentales, et contre les lois morales les plus élémentaires, y coule à pleins bords. Les principaux personnages en sont des êtres désespérés, et qui ont l'orgueil de leur désespoir. Dans *Werthérie* l'héroïne se tue; c'est un effet de sa « vertu » et de sa « sensibilité ». « Werthérie belle, vertueuse et trop sensible, morte à dix-sept ans. L'amour l'a tuée. Passant, lis, pleure et tremble. » Dans *Claire d'Albe* les amants vont jusqu'à l'adultère, grave audace littéraire pour l'époque. L'Alfred d'*Élise Duméril* perd la raison, se rétablit et se tue. *Edmond et Cécile* se termine par un double trépas, celui de l'amante, réfugiée dans un couvent, celui de l'amant, qui se supprime, après avoir reçu de sa maîtresse le message suivant :

Livre, mon bien-aimé, ton cœur à l'espérance,
Les bras de Dieu te sont ouverts!
Mets un terme à tes maux, ose briser tes fers!
Je t'attends dans les lieux qu'habite l'innocence....

Donc suicide encore, et suicide approuvé par le ciel. Navrante aussi est la conclusion du *Peintre de Salzbourg*. Spronck, mari d'une femme qu'a aimée autrefois Charles Munster, meurt avec le suprême espoir que les deux anciens amants pourront s'appartenir. Mais Eulalie entre au couvent, et Charles erre par la campagne comme un dément, jusqu'à ce qu'on le retrouve noyé dans les flots du Danube. On dirait un cauchemar sinistre[1].

Ce *Peintre de Salzbourg* du bon Nodier est déjà, on le voit;

1. Nodier a confessé l'impression profonde faite sur lui par *Werther*, dans ses *Prestiges*. En rédigeant son *Peintre de Salzbourg*, en 1830, il écrivait : « Mon héros a vingt ans; il est peintre, il est poète, il est *Allemand*. Il est exactement l'homme avec lequel je m'étais identifié à cet âge. » Dans ses *Souvenirs de Quintigny* (1841), on trouve ce vers, à propos d'un bosquet familier à sa jeunesse :

Où je plaignais Werther que j'aurais mieux aimé....

Les souvenirs de *Werther* sont d'ailleurs fréquents dans le *Peintre de Salzbourg*. On y voit un village où Ch. Munster va rêver comme Werther. Il y a des invocations à Klopstock; Munster lit Ossian, etc.

passablement inquiétant. Mais, si l'on veut mesurer dans toute son étendue l'effet produit en France par *Werther*, il faut lire trois autres œuvres, encore plus profondément contaminées : *Delphine*, *Adolphe* et *Obermann*. Dans *Delphine*, le premier grand roman de Mme de Staël, tout est équivoque et faux, à commencer par l'épigraphe, qui dit qu' « un homme doit savoir braver l'opinion, une femme s'y soumettre », alors que le livre entier n'est là que pour insinuer le contraire. Même en poursuivant les buts les plus égoïstes, les personnages y ont sans cesse la main sur leur « conscience », ce qui est proprement la marque germanique, piétiste. Delphine, l'héroïne du roman, est un Werther femelle. S'étant éprise du fiancé de sa cousine Mathilde, elle continue à entretenir une correspondance passionnée avec lui, même lorsqu'il est marié, au nom du droit que lui confère la soi-disant pureté et noblesse de son sentiment, sans qu'il soit autrement tenu compte de la pauvre épouse, qui n'a évidemment qu'à disparaître. Elle meurt en effet, et Delphine, qui s'est réfugiée dans un couvent et a même pris le voile sans conviction, vole dans les bras de son bien-aimé, qui ne tarde pas, d'ailleurs, à se lasser d'elle et à l'abandonner. Mais Delphine, toujours généreuse, apprenant qu'il va être exécuté comme émigré, vient s'enfermer dans son cachot et absorbe du poison pour le suivre dans la mort. On a reconnu bien des faits réels de la biographie mouvementée de l'auteur. Mais, si le fond du récit est constitué par une aventure véritable, l'appréciation des problèmes qu'il pose est entièrement empruntée à *Werther*, dont Mme de Staël était une admiratrice enthousiaste [1]. C'est la même façon de livrer partout la loi morale aux sophismes intéressés de l'individu, de draper ses appétits les plus condamnables dans de grands sentiments et de grandes phrases, et de représenter ceux qui s'y opposent ou y font simplement obstacle, et incarnent les conventions ou les convenances sociales, comme des êtres uniformément vils et cupides. Et ainsi,

1. Elle le cite en 1795, dans son *Essai sur les Fictions*, parmi les œuvres qui ont le don d'émouvoir. En 1800, dans sa *Littérature*, elle l'appelle « le livre par excellence que possèdent les Allemands », et en fait un grand éloge. Elle écrit à Goethe en lui envoyant cet ouvrage : « La lecture de *Werther* a fait époque dans ma vie comme un événement personnel. » Villers, dans une lettre du 4 mai 1803, signalait à Mme de Staël la parenté profonde de *Delphine* avec le roman allemand.

grâce à une coloration tout arbitraire, la pitié du lecteur est captée dès l'abord pour ceux qui font le mal, sa réprobation pour ceux qui font le bien.

Non moins caractéristique de l'étrange état d'esprit développé par *Werther* est l'*Adolphe* de B. Constant, autre confession d'une aventure personnelle, écrite par un homme qui n'a même plus besoin de sophismes pour excuser une férocité d'égoïsme et un amoralisme qu'il ne sent pas. Adolphe, le héros de ce triste récit, est en effet l'être humain dont l'individualisme intégral, érigé en dogme et converti en habitude, a fait une force capable seulement de nuire. Par désœuvrement, ce personnage s'est attaché à séduire une femme, jusque-là tranquille et heureuse. Mais, une fois son but atteint, il se dégoûte promptement d'elle, et se met à la traiter avec cette dureté polie, qui est l'expression même de son cœur de glace. Elle se cramponne à lui cependant, et tente de le retenir, de le ramener, et c'est l'histoire morne de cette Charlotte imprudente, vaincue par un Werther implacable, que nous raconte, avec une étonnante sûreté d'analyse, le petit roman par lequel B. Constant, amant entretenu successivement de deux femmes plus âgées que lui, et maître-chanteur à ses heures [1], a inscrit son nom parmi les grands écrivains, sinon parmi les honnêtes gens, de notre littérature.

Il semble qu'après *Adolphe* il ne puisse plus rien y avoir. Il y a cependant l'*Obermann* de Sénancour, qui lui est du reste antérieur de plusieurs années [2]. Non que le Werther mis en scène par ce disciple parisien de Gœthe dépasse en vilenie morale le héros de Constant — Obermann n'est amoral qu'en théorie — mais parce que la paralysie de la volonté a fait ici quelques pas de plus et a tué dans l'œuf la possibilité même de l'action, soit bonne, soit mauvaise. Les réflexions que consigne le personnage de Sénancour, dans sa solitude helvétique, décèlent une âme déjà morte. Bien entendu Obermann, fils intellectuel de Werther, est individualiste, et c'est sans hésiter qu'il met son « moi » au

1. En 1816 il doit 80 000 francs à Mme de Staël. Elle les lui réclame pour doter sa fille, fiancée au duc de Broglie. Constant répond en la menaçant de montrer ses lettres intimes. Cf. Kohler, *Mme de Staël et la Suisse*, p. 354-355.

2. *Obermann* est de 1804. *Adolphe* fut écrit en quinze jours en 1807, mais publié seulement en 1816.

centre du monde. Vivre, pour lui, ce serait affirmer, développer ce « moi » envers et contre tout. Mais si Werther connaissait encore quelques raisons de vivre, Obermann n'en a plus. Il a hérité seulement du désespoir final de son modèle. Werther se grisait parfois d'un naturalisme panthéiste, qui trompait son découragement. Obermann ne voit plus que le néant de l'existence. Dépourvu d'imagination, il a ramené le panthéisme à son substratum anguleux et froid : le mécanisme matérialiste. L'Univers n'est guère qu'une immense machine à broyer, derrière laquelle il n'y a plus ce Dieu que Werther croyait encore y apercevoir, et qu'il se figurait inlassablement bon. Les choses nous sont étrangères, hostiles, et notre isolement est absolu. Aucun espoir en nous; aucun hors de nous. Mais alors pourquoi, comment agir? Ce que nous avons de mieux à faire est de laisser couler les heures en notant leur tintement lugubre, et c'est en effet la seule occupation d'Obermann.

III

Voilà où l'on en était en France, autour de l'année 1800, sous l'influence du morbide roman de Gœthe. Au milieu des problèmes de toute espèce qui préoccupaient alors l'opinion, ce dangereux travail de décomposition morale, accompli par un livre, aurait peut-être passé inaperçu, s'il ne s'était brutalement révélé au grand jour par des faits tristement significatifs : une alarmante succession de suicides. L'attention fut donc appelée sur l'ouvrage étranger, et bientôt des voix inquiètes dénoncèrent ses ravages. « Le mal qu'a fait ce roman est incalculable », proclame l'une d'elles en 1800 [1]. « La lecture de *Werther* avait enflammé des passions ardentes qui l'ont conduit à ce suicide », nous affirme-t-on d'un autre côté, à propos de la fin soudaine d'un jeune officier, en 1802 [2]. La même année les *Entretiens sur le Suicide* de l'abbé Gaillon attribuent encore à *Werther* la responsabilité d'une catastrophe de ce genre [3]. « Qui ne sait, écrit Ballanche en 1804, qu'un grand nombre de suicides a été le fruit de la dangereuse lecture

1. *Lettres d'un voyageur à l'abbé Barruel*, Londres, 1800, p. 48, note.
2. *Journal de la Littérature des Sciences et des Arts*, 1802, n° 15.
3. Notes des p. XXIX et suiv.

de *Werther* [1]? » Nodier lui-même, dans son *Peintre de Salzbourg*, laisse échapper cet aveu : « Je le déclare avec effroi, le pistolet de Werther et la hache du bourreau nous ont déjà décimés. » Un témoin peu suspect, l'Allemand Reichardt, confirme, pour la période du Consulat, la fréquence des suicides en France [2]. Cette lamentable épidémie se prolongea jusque sous le Restauration. En 1818 un rédacteur des *Débats* certifie avoir vu « les feuilles d'un *Werther* couvertes du sang de ses lecteurs ». Et Lamennais peut noter l'année suivante : « Il n'est point de jour où le récit de quelque suicide ne vienne consterner l'âme [3]. » En 1820 encore, dans la nuit du 12 au 13 mai, le jeune Sautelet, membre d'un petit cercle littéraire où l'on communiait à huis-clos dans le double culte d'*Obermann* et de *Werther*, se brûlait la cervelle. « Si dans un an, avait annoncé cette victime de Gœthe, la vie ne me paraît pas claire, j'y mettrai fin. »

Ce fut sous l'impression de ces premiers incidents, et par suite du mouvement général qui entraînait les esprits vers une restauration des anciens principes de la morale et de la littérature, qu'une vive réaction s'ébaucha en France contre l'œuvre allemande, dont la redoutable nocivité venait enfin d'apparaître. Cette réaction fut conduite par les deux hommes qui incarnaient alors, dans des domaines différents mais voisins, le retour à la tradition nationale : Chateaubriand et Bonaparte.

Chateaubriand, au moment où le problème de *Werther* se posait ainsi devant l'opinion, venait de traverser la crise décisive qui devait entièrement le transformer. Parti des idées du plus pur XVIIIe siècle, il s'était retrouvé au pied de la Croix. Le spectacle de la Terreur et de la mort de Louis XVI, les impressions d'un voyage en Amérique, des années d'affreuse misère en Angleterre, la perte d'une mère et d'une sœur, probablement aussi le réveil d'anciens besoins mal étouffés, avaient produit ce miracle. Arrivé à ce nouveau point de vue, assurément original pour l'époque, il avait embrassé en particulier notre histoire d'un regard à la fois étonné et ravi, qui lui avait montré partout dans ses manifestations les plus hautes et les plus caractéristiques, dans ses

1. *Littérature*, *Bulletin de Lyon*, 8 frimaire, an XII.
2. *Un hiver à Paris sous le Consulat*, trad. Laquiante, p. 438.
3. *Débats*, 26 juillet 1818 et 6 octobre 1817; *Le Conservateur*, t. V, p. 57.

Croisades, sa chevalerie, son siècle de Louis XIV, la même inspiration d'idéalisme catholique. Et aussitôt il s'était mis à composer son *Génie du Christianisme*, pour rendre à ses contemporains, égarés par la « philosophie » d'une époque athée, le sens d'une religion qui avait nourri le rêve antique de leur race. C'est au cours de cette entreprise qu'il rencontra le *Werther* de Gœthe sur sa route, *Werther* symbole de cet esprit d'orgueil et de révolte du XVIIIe siècle, auquel il imputait l'effroyable catastrophe de la Révolution, et le crime, non moins grave à ses yeux, d'une rupture intellectuelle complète avec le plus glorieux des passés.

Il attaqua le célèbre ouvrage allemand dans l'un des deux « épisodes » de son grand traité apologétique, ce *René*, qui parut pour la première fois en 1802 dans le corps même du *Génie*, où il prenait place à la suite du chapitre sur le *Vague des Passions*[1], avant de s'en détacher, en 1805, pour devenir une sorte de petit roman indépendant. Destiné tout d'abord, probablement, à illustrer la thèse de la nécessité des cloîtres comme refuges de la mélancolie moderne, *René* en vint assez vite, on devine sans peine grâce à quelles considérations d'actualité, à prendre la forme et le sens d'une sorte de contre-partie chrétienne de l'ouvrage germanique à la mode, véhicule principal de cettte affection si répandue. Chateaubriand, en tout cas, insiste particulièrement sur cette seconde intention dans sa *Défense du Génie du Christianisme*. « L'auteur, y est-il dit à propos de *René*, y combat en outre[2] le travers particulier des jeunes gens du siècle, le travers qui mène directement au suicide. C'est J.-J. Rousseau qui a introduit le premier parmi nous ces rêveries si désastreuses et si coupables. En s'isolant des hommes, en s'abandonnant à ses songes, il a fait croire à une foule de jeunes gens qu'il est beau de se jeter ainsi dans la vague de la vie. Le roman de *Werther* a développé depuis ce germe de poison. L'auteur du *Génie du Christianisme*, obligé de faire entrer dans le cadre de son apologie quelques tableaux pour l'imagination, a voulu dénoncer cette espèce de vice nouveau et peindre les funestes conséquences de l'amour outré de la solitude. Les couvents offraient autrefois des retraites à ces âmes

1. *Génie*, IIe part., liv. III, chap. IX.

2. Chateaubriand vient précisément de rappeler que *René* doit servir à montrer l'utilité des monastères.

contemplatives que la nature appelle impérieusement aux méditations.... Mais, depuis la destruction des monastères et les progrès de l'incrédulité, on doit s'attendre à voir se multiplier au milieu de la société (comme il est arrivé en Angleterre), des espèces de solitaires tout à la fois passionnés et philosophes qui, ne pouvant ni renoncer aux vices du siècle, ni aimer ce siècle, prendront la haine des hommes pour l'élévation du génie, renonceront à tout devoir divin et humain, se nourriront à l'écart des plus vaines chimères, et se plongeront de plus en plus dans une misanthropie orgueilleuse, qui les conduira à la folie ou à la mort. » C'est bien le portrait de Werther et de ses émules que Chateaubriand a voulu dessiner ici, et c'est le héros désespéré de Gœthe qu'il a essayé de prendre corps à corps dans son *René*.

Ouvrons maintenant ce roman de *René*, et voyons comment l'auteur a mené le combat. Sa méthode, semble-t-il, a consisté à accuser davantage l'état maladif de son héros et à jeter un blâme complet sur sa conduite. A tous égards René apparaît comme un Werther délibérément aggravé. Tandis que l'auteur allemand avait négligé de nous faire assister à la jeunesse de l'infortuné amant de Charlotte, celle du frère d'Amélie se déroule devant nos yeux. Nous voyons les causes qui ont amené l'assombrissement de son caractère, et ont fait peu à peu de lui un être d'exception, car René doit être regardé comme un être exceptionnel, auquel il nous est interdit de nous comparer, tandis que rien chez Werther n'indique ce caractère. Et, contrairement à Werther encore, René, en dépit des malheurs qui l'ont accablé, est un coupable, qui se sent coupable, et ne saurait apparaître sous un autre jour, étant donnée la monstrueuse passion qu'il inspire. Cette passion elle-même et la mort de sa sœur sont la punition de son absurde genre de vie, qui semble appeler les représailles de la Nature et de Dieu [1]. Aussi son histoire ne se termine-t-elle pas sur une sorte d'apothéose

1. C'est du moins l'impression que veut produire Chateaubriand, qui dit dans sa *Défense* : « Afin d'inspirer plus d'éloignement pour ces rêveries criminelles, l'auteur a pensé qu'il devait prendre la punition de René dans le cercle de ces malheurs épouvantables qui appartiennent moins à l'individu qu'à la famille de l'homme et que les Anciens attribuaient à la fatalité ... En effet, les folles rêveries de René commencent le mal et ses extravagances l'achèvent ; par les premières il égare l'imagination d'une faible femme, par les dernières, en voulant attenter à ses jours, il oblige cette infortunée à se réunir à lui ; ainsi le malheur naît du sujet, et la punition sort de la faute. »

mélancolique comme celle de Werther, mais sur des paroles de réprobation prononcées par un prêtre. « Je vois, lui dit le P. Souël, un jeune homme entêté de chimères, à qui tout déplaît et qui s'est soustrait aux charges de la société pour se livrer à d'inutiles rêveries. On n'est point, Monsieur, un homme supérieur parce qu'on aperçoit le monde sous un jour odieux. On ne hait les hommes et la vie que faute de voir assez loin. Étendez un peu votre regard, et vous serez bientôt convaincu que tous ces maux dont vous vous plaignez sont de purs néants.... Que faites-vous seul au fond des forêts, où vous consumez vos jours, négligeant tous vos devoirs? Des saints, me direz-vous, se sont ensevelis dans les déserts! Ils y étaient avec leurs larmes, et employaient à éteindre leurs passions le temps que vous perdez peut-être à allumer les vôtres. Jeune présomptueux, qui avez cru que l'homme se peut suffire à lui-même! La solitude est mauvaise à celui qui n'y vit pas avec Dieu; elle redouble les puissances de l'âme en même temps qu'elle leur ôte tout sujet pour s'exercer. Quiconque a reçu des forces, doit les consacrer au service de ses semblables : s'il les laisse inutiles, il en est d'abord puni par une secrète misère, et tôt ou tard le Ciel lui envoie un châtiment exemplaire. »

La condamnation est donc formelle, et elle porte sur ce qui était le plus cher à cette orgueilleuse race de malades : leur amour de la solitude et de la rêverie oisive. Dieu, cette fois, n'est plus avec Werther; il est contre lui, et la Nature même le repousse. C'est la société qui a raison; le solitaire égoïste qui a tort. Cette dure réprimande fut entendue. Une nouvelle traduction de *Werther*, publiée en 1803 par l'ex-émigré Sévelinges [1], fut accueillie par des protestations, bien que celui-ci eût pris soin d'observer que « l'on ne pourrait... sans une injustice extrême affecter de voir dans l'illustre auteur de ce roman le dangereux apologiste du suicide ». Ballanche qui, en 1801 encore, plaignait les gens qui restaient froids devant *Werther*, poussa un cri d'alarme. « Le trop fameux livre de Gœthe vient d'être traduit pour la deuxième fois. Pères de famille, je vous le dénonce! Instituteurs vertueux,

1. *Werther*, traduit de l'allemand sur une nouvelle édition, etc., par C.-L. Sévelinges. Paris, an XII.

je vous le dénonce [1] ! » Et un peu plus tard, dans ses *Fragments*, il reprenait à son compte le blâme adressé par le P. Souël aux victimes du pessimisme werthérien : « Être vain et passager, tu t'étonnes de la misère de tes destinées, comme si ton Créateur n'avait que la durée de ta courte vie pour les remplir ! » Même les imitations de *Werther* qui paraissent désormais, affectent de déplorer les égarements de leurs mélancoliques héros. Le *Peintre de Salzbourg* de Nodier prétend montrer les dangers de l'exaltation rêveuse par son terrible dénouement. *Delphine* arbore une épigraphe des plus morales. Enfin la *Valérie* de Mme de Krudener se présente comme un véritable livre d'édification. Plus de révolte ni d'orgueil insociable dans l'âme de Gustave. Si épris qu'il soit d'une femme qui ne saurait être à lui, il repousse avec horreur l'idée du suicide [2]. Il ne mourra que de douleur, presque comme un saint. « Qu'on ne s'étonne pas, disait la préface, de voir Gustave revenir si souvent aux idées religieuses ; son amour est combattu par la vertu qui a besoin des secours de la religion ; et d'ailleurs n'est-il pas naturel d'attacher au Ciel des jours qui ont été troublés sur la terre ? » En 1809, quand La Bédoyère fait rééditer ses *Souffrances du jeune Werther*, il en écarte la plupart des réflexions subversives et oublie de reproduire la dernière phrase de l'original : « Nul ecclésiastique n'accompagna sa dépouille. » Cela n'empêche pas son livre de soulever des colères. L'atmosphère est désormais plus hostile à l'œuvre germanique et à tout ce qui lui ressemble. C'est une des raisons pour lesquelles *Obermann*, lorsqu'il voit le jour en 1804, est si complètement dédaigné.

Mais ces résultats sont plus apparents que réels. Discréditée officiellement, l'œuvre germanique n'en conserve pas moins son pouvoir de séduction et poursuit en secret ses conquêtes. Amendées ou non, les traductions de *Werther* continuent de paraître, et que le but des imitateurs soit moral ou non, on l'imite toujours.

1. *Du Sentiment dans ses rapports avec la littérature et les arts*, Lyon, 1801, p. 92, et *Bulletin de Lyon*, 8 frimaire, an XII.

2. Gustave écrit lui-même à son ami : « Ne t'offensie pas, Ernest, jamais je n'attenterai à ma vie ; jamais je n'offenserai cet être qui compta mes jours et me donna pendant si longtemps un bonheur si pur. O mon ami, je suis bien coupable de m'être livré moi-même à une passion qui devait me détruire ! Mais, au moins, je mourrai en aimant la vertu et la sainte vérité, je n'accuserai pas le Ciel de mes malheurs comme font tant de mes semblables. » *Valérie*, éd. de 1804, t. II, p. 57.

Certaines productions même, comme *Obermann* et *Adolphe*, maintiennent intégralement le point de vue égoïste et antisocial de leur modèle. C'est une preuve que les anathèmes de Chateaubriand contre le mal à la mode, et sa condamnation indirecte du roman de Gœthe, n'ont pas porté aussi loin qu'on serait tenté de le croire. Tandis que les écrivains en vue se déchaînent, ou affectent de se déchaîner, contre *Werther* et son influence, les jeunes gens et les femmes lui restent fidèles. « Tant que je vivrai, raconte Lamartine dans la préface de ses *Méditations*, je me souviendrai de certaines heures de l'été que je passais couché sur l'herbe ou dans une clairière des bois... et de tant de soirées d'automne ou d'hiver passées à errer sur les collines déjà couvertes de brouillard et de givre, avec Ossian ou Werther pour compagnon. » « *Werther*, avoue-t-il ailleurs, a été une maladie de mon adolescence poétique : il a donné sa voix aux *Méditations* et à *Jocelyn* [1]. » Toute la génération romantique aurait pu en dire autant. Jules Janin, écolier à Saint-Étienne, se cache pour dévorer le roman de Gœthe. J.-J. Ampère, Albert Stapfer, Jules Bastide, camarades de l'infortuné Sautelet, sont aussi des fervents de *Werther*, que Quinet, Sainte-Beuve, Vigny, Musset, Balzac, G. Sand, P. Leroux ont admiré à leur heure. Phénomène curieux, le type du révolté superbe, que le P. Souël s'était efforcé de déconsidérer, reparaît plus fatal, plus poétique que jamais, vers 1820, escorté par une jeunesse en délire. Et, en le considérant de plus près, on s'aperçoit même qu'il ressemble, non pas seulement au héros de Gœthe, mais encore à celui de Chateaubriand. Que signifie cela?

Cela signifie que Chateaubriand a été, en l'occurence, trahi par son propre génie, et que le *René* qu'il a écrit n'était pas tout à fait celui qu'il aurait voulu ou dû écrire. Son petit roman, on s'en souvient, contenait une description consciencieuse du mal de vivre et une éloquente condamnation de ce funeste état d'esprit. Hélas, si éloquente que fût cette condamnation, la description du mal l'était plus encore! Quelle poésie, quel charme mélancolique dans la rêveuse jeunesse de René, dans ces tristes et grandioses spectacles de la Nature ou de l'Histoire dont il nourrit

1. *Cours familier de Littérature*. Entretien XXVIII. Voir aussi ses lettres à Virieu du 9 novembre 1809 et du 30 septembre 1810.

son imagination passionnée; quelle hauteur et quel prestige dans le sort d'exception qui lui est fait! C'est que René, n'en déplaise au pieux auteur du *Génie*, c'est lui, Chateaubriand, avec son orgueil et son ennui, comme l'avoueront un jour les *Mémoires d'Outre-Tombe*, et qu'on ne se rend pas soi-même odieux ou ridicule, quelque envie qu'on en ait, lorsqu'on dispose d'un pinceau comme le sien. Cela signifie que le champion de la foi, l'adversaire des coupables rêveries de *Werther*, était lui-même beaucoup plus plein de ces rêveries qu'il ne l'imaginait ou ne voulait le faire croire. Il a reconnu dans ses *Mémoires* que *Werther*, en compagnie de quelques autres œuvres du même genre, avait pu, à un moment donné, s' « apparenter » à ses idées[1]. La vérité, c'est qu'il l'avait lu et relu, et s'en était imprégné jusqu'aux moelles; qu'il l'avait aimé, et l'aimait peut-être encore en composant son *René*. Et comme, en effet, il y avait « parenté », et parenté profonde, entre lui et le solitaire héros de Gœthe, il l'avait enrichi involontairement de quelques traits nouveaux, puisés dans son âme fière et mélancolique de Celte; il avait disposé autour de lui de magnifiques fresques, lorsqu'il avait essayé de le repeindre avant de le condamner. « Si *René* n'existait pas, déclarait plus tard ce censeur désillusionné, je ne l'écrirais plus; s'il m'était possible de le détruire, je le détruirais. Une famille de Renés poètes et de Renés prosateurs a pullulé.... Il n'y a pas de grimaud sortant du collège qui n'ait rêvé être le plus malheureux des hommes. » — Oui, certes.

D'ailleurs Chateaubriand eût-il réussi à faire de son *René* ce qu'il voulait qu'il fût, c'est-à-dire un antidote de *Werther*, qu'il n'eût pas été tout de même, lui, l'homme qu'il fallait pour mener à bien la croisade contre les idées germaniques. Ce grand imaginatif, ce merveilleux artiste, qui écrivait à la fois comme Bossuet et Jean-Jacques, n'était pas philosophe. Il n'allait pas au fond des choses. Il n'a pas su rattacher *Werther* au génie du peuple qui l'avait produit. Ce livre lui paraissait une aberration isolée comme la *Nouvelle Héloïse*, dont il n'a pas non plus discerné les racines. Il voyait l'Allemagne sous un jour conventionnel, celui du XVIIIe siècle « sensible », et, loin de la rendre responsable du dangereux roman

1. « Je reconnais tout d'abord que, dans ma première jeunesse, Ossian, *Werther*, les *Rêveries du promeneur solitaire*, les *Études de la nature* ont pu s'apparenter à mes idées. » Éd. de 1859, t. III p. 318.

de Gœthe, il admirait en elle, comme au temps de Huber, une nation religieuse et saine. Il avait lu Haller, Gessner et Klopstock, voire Lavater et Bodmer, comme on peut l'induire de son *Essai sur les Révolutions* [1]. S'il reprochait aux Allemands, du point de vue littéraire, trop de douceur idyllique [2], il avait retenu de leurs ouvrages une impression favorable quant au caractère et aux mœurs du peuple lui-même, impression que ses voyages lui avaient semblé confirmer [3]. Son Allemagne est celle des Fréron et des Dorat, et, comme eux, il l'oppose volontiers à l'Angleterre ou à la France. Dans ces conditions, faute d'une vue d'ensemble, sa « campagne » devait tourner court. Il n'avait combattu qu'un livre, et l'avait mal combattu. Or il s'agissait déjà de tout autre chose.

IV

Cette extension que Chateaubriand n'avait pas su donner au mouvement de réaction contre l'influence intellectuelle de l'Allemagne, un génie plus perspicace et plus vigoureux vint la lui conférer. Parmi les causes qui avaient assuré à l'intervention du brillant écrivain contre *Werther* un succès momentané, il faut citer l'appui des journaux officiels. Le *Mercure de France*, le principal d'entre eux, avait salué *René* d'un article des plus approbateurs. Parlant de la « moralité tout à fait neuve et malheureusement d'une application très étendue » de ce roman, il ajoutait : « Elle s'adresse à ces nombreuses victimes de l'exemple du jeune Werther, de Rousseau, qui ont cherché le bonheur loin des affections naturelles du cœur et des voies communes de la société [4]. » Deux ans plus tard, à propos de la traduction de Sévelinges, il avait renouvelé ses attaques contre l'ouvrage de Gœthe, dont il qualifiait le « dessein » d' « immoral [5] », et d'autres périodiques

1. *Essai*, Ire part., chap. XLVIII et LVIII.
2. *Génie*, IIe part., liv. I, chap. IV.
3. *Essai*, Ire part., chap. LVII, et *Mémoires d'Outre-Tombe*, 1833.
4. *Mercure de France*, 14 floréal, an X.
5. « Pasteurs des hommes, faites revivre l'arbre dans ses racines, si vous voulez que son feuillage vous réjouisse dans la saison de la verdure. Gœthe est inexcusable et le dessein de son ouvrage est visiblement immoral. » *Mercure*, 16 nivôse, an XII.

ayant essayé de prendre sa défense [1], il avait dévoilé toute sa pensée dans une appréciation plus catégorique encore. Après avoir noté que le « succès prodigieux » du roman germanique avait été « un piège pour la jeunesse et un scandale pour l'âge mûr », l'auteur de l'article, qui signait Ch. D..., continuait par ces lignes curieuses : « Je n'ai pu m'empêcher de reconnaître la véritable cause du succès de *Werther*, lorsque je remarque que les passions les plus emportées y trouvent des principes si rassurants dans l'apologie du suicide, et que la doctrine de l'indépendance y est mise en honneur dans le caractère du héros.... Pour remonter à la source d'un si grand mal, il n'est guère possible de jeter les yeux sur quelqu'une des productions déréglées du génie allemand, sans s'apercevoir que la littérature de cette nation, où chaque écrivain s'abandonne comme il lui plaît à sa fougue naturelle, a pris son caractère dans le système d'une liberté illimitée d'opinion. » Et il poursuivait en montrant dans *Werther* les traits mêmes de la Réforme luthérienne [2].

C'était là un tout autre langage que celui de Chateaubriand, un langage plus direct et plus âpre, trahissant moins le littérateur que le politique. Et en effet l'homme qui le tenait n'était autre, probablement, que le jeune maître de la France, Bonaparte, dont la pensée empruntait, en cette occasion comme en tant d'autres, une plume mercenaire. Étrange évolution encore que celle de cet homme! « Sensible » d'abord comme tout son siècle, disciple de Rousseau, partisan de la « nature », il avait commencé par être un admirateur fervent des œuvres allemandes, de la *Mort d'Adam* de Klopstock qu'il s'était fait lire sous les murs de Saint-Jean d'Acre, de *Werther* surtout, qu'il avait aussi emporté en Égypte et qu'il savait presque par cœur à force de l'avoir lu et relu. Mais, au contact des hommes et des choses, toute cette « sensibilité » romanesque s'était dissipée avec les illusions béates qu'elle enveloppait. En Orient, le général Bonaparte avait cru observer que l'homme qui suit la « nature » est un « chien ». Placé ensuite devant la tâche redoutable de reconstruire la France, le jeune imperator, bientôt renseigné sur ce qu'on peut attendre de la « vertu » et de

1. Le *Mercure allemand*, auquel avaient fait écho la *Décade philosophique*, le *Publiciste* et le *Journal de Paris*.
2. *Mercure*, 14 pluviôse an XII.

l'équité des hommes quand leurs intérêts sont en jeu, avait partout rencontré en travers de son chemin, abritant l'égoïsme et le désordre de ses draperies prétentieuses de phrases, ce qu'il appelait l' « idéologie », c'est-à-dire le mépris des réalités érigé en principe, l'optimisme puéril, la manie de ratiociner dans le vide. Il lui était alors clairement apparu que la première tâche à accomplir était de restaurer la discipline dans les esprits, si l'on voulait qu'elle régnât dans les actes. Or la discipline dans les sentiments, c'était la religion, plus particulièrement la religion catholique; dans les idées, la tradition classique. C'est pourquoi il voulait essayer de les relever l'une et l'autre. « Une religion établie, professait-il en son rude langage de clinicien des maladies du corps social, est une sorte d'inoculation ou de vaccine qui, en satisfaisant notre amour du merveilleux, nous garantit des charlatans et des sorciers. Les prêtres valent mieux que Cagliostro, les Kant et tous les rêveurs d'Allemagne[1]. » Dans le classicisme, il voyait une merveilleuse école d'ordre et de méthode. Si Corneille eût encore vécu, il l'aurait fait « prince ». Mais comment, avec des conceptions semblables, rester fidèle aux engouements de jadis? Aussi peu à peu l'Allemagne, qu'il avait d'abord placée si haut intellectuellement, était-elle devenue à ses yeux le mauvais génie de la France; l'Allemagne protestante surtout, à ce que rapportaient ses adversaires d'outre-Rhin. Et il condamnait maintenant *Werther*, ainsi que les œuvres qui s'en inspiraient, comme *Delphine* qui l'exaspéra. Par son ordre la presse gouvernementale ne cessa de tonner contre ces productions d'un goût perverti. En février 1804, en juin 1809, le *Journal des Débats* s'acharnait sur *Werther*, que le critique impérial Geoffroy traita de « monstrueuse folie ». En 1803 c'était Fiévée qui attaquait *Delphine* avec une rare violence. Et Esménard, autre interprète du souverain, stigmatisera les « folies germaniques, dont les partisans dénigrent sans cesse la littérature, les journaux, le théâtre français, pour exalter, aux dépens des nôtres, les ridicules et dangereuses productions de l'Allemagne du Nord[2] ».

Plus clairvoyante, plus résolue que l'offensive passagère de

1. Pelet, *Opinions de Napoléon*, p. 223, dans Aulard, *Histoire politique de la Révolution française*, p. 737.
2. Welschinger, *La Censure sous le premier Empire*, p. 249.

Chateaubriand, l'hostilité de Napoléon constituait pour l'influence allemande un dangereux obstacle. Pendant près de quinze ans le maître de la France et de l'Europe allait déployer contre elle toutes les ressources d'un vaste génie et de la puissance politique la plus formidable qu'on eût connue depuis Charlemagne. Mais ce péril même lui apportait des chances de salut. Car, en transportant le débat sur le terrain politique, Napoléon fournissait à son ennemie le moyen d'y trouver aussi des armes. Il n'est jamais bon, en France, de mettre la force de l'État au service d'une idée. Cela peut réussir en Allemagne, où l'on a vu, au XIXe siècle, la Prusse créer une philosophie et une science destinées à favoriser ses ambitions. Chez nous l'esprit de résistance au pouvoir est trop développé pour qu'une tentative de ce genre ait chance de réussir. Devenue gouvernementale, l'opposition au germanisme perdait le meilleur de sa force, le concours de tous les esprits libres. Chateaubriand lui-même s'en désintéressera. Persécutée par le « despote », l'influence allemande ne pouvait que recruter par là même des défenseurs acharnés. C'est ce que l'on va voir se produire tout de suite.

CHAPITRE IV

LA CAMPAGNE GERMANOPHILE DES IDÉOLOGUES ET DES ÉMIGRÉS CHARLES VILLERS

I

La résistance à l'opposition antiwerthérienne de Chateaubriand et antigermanique de Napoléon, vint tout d'abord des milieux idéologiques. On sait ce que ce terme d' « idéologues », frappé par Bonaparte, sert à désigner, pour la période du Consulat et de l'Empire : un groupe de représentants de l'esprit du XVIIIe siècle, dans ce qu'il avait de plus radical et de plus intransigeant, les Saint-Lambert, les Volney, les Cabanis, les Ginguené, les Marie-Joseph Chénier, les Garat, les Destutt de Tracy, etc. Unis dans un idéal commun — quelque peu raccorni et exaspéré tout à la fois — et surtout dans des inquiétudes et des aversions communes, les « idéologues » formaient un parti influent [1]. Sans parler du prestige que leur valaient les grands noms de Voltaire, de Diderot, de Condorcet, dont ils se réclamaient, c'étaient pour la plupart des gens en place, pourvus de titres et d'honneurs, solidement installés à l'Institut, leur forteresse, et dans quelques salons influents comme ceux de Mmes Helvétius et Condorcet, et appuyés sur plusieurs journaux, dont le principal était la *Décade philoso-*

1. Sur ces milieux voir Fr. Picavet, *Les Idéologues*, Paris, 1891; Guillois, *Le salon de Mme Helvétius*, Paris, 1894, et *La marquise de Condorcet*, *ibid.*, 1896; J. Simon, *Une académie sous le Directoire*, Paris, 1885.

phique. Aussi jouaient-ils un rôle beaucoup plus considérable que ne pourraient le faire supposer leurs noms, un peu pâlis aujourd'hui. C'étaient les héritiers — *beati possidentes* — d'une époque où leurs idées et leurs patrons avaient régné souverainement.

A première vue, il est vrai, on ne s'explique pas très bien ce qu'avaient à faire les idéologues derrière l'influence allemande, alors que tout, au contraire, semblait devoir les dresser contre elle. « Classiques » en littérature, ils étaient mal préparés à comprendre et à goûter le génie germanique, tel qu'il commençait à s'affirmer; et n'était-ce pas leur grand chef, Voltaire, qui, dans les dernières années de sa vie, effrayé des proportions que prenait en France l'anglomanie, avait sonné le rappel de ses troupes, pour défendre contre cette invasion intellectuelle la tradition des ancêtres [1] ? Oui, sans doute, mais les idéologues n'étaient pas tous des disciples fidèles de Voltaire. Beaucoup se rattachaient à Helvétius, à d'Holbach et à Diderot, dont l'attitude sur ce point avait été entièrement diffférente. Un de leurs précurseurs, Mirabeau, dans son livre sur la *Monarchie prussienne*, publié en 1788, avait identifié, ou presque, l'Allemagne du Nord avec les « lumières », le progrès, la philosophie [2], et l'on peut se rendre compte que cette idée était assez générale de son temps [3]. Or c'était là, en réalité, le seul point de vue qui intéressât les idéologues dans le conflit qui s'engageait à propos de l'Allemagne. « Anticléricaux » déterminés, comme l'on dirait de nos jours, ils ne voulaient retenir du débat présent qu'une chose, à savoir que *Werther* avait pour principal adversaire ce Chateaubriand qu'ils exécraient, et que l'esprit allemand était surtout dénigré par sa clique. Jusqu'où allait leur haine pour le jeune défenseur de la religion, on put le voir lorsque l'Institut, où ils faisaient la loi, refusa à deux reprises de comprendre le *Génie du Christianisme* dans la liste des ouvrages primés, et lui préféra des œuvres manifestement insignifiantes,

1. Cf. Texte, *J.-J. Rousseau*, etc., p. 406 et suiv., 420 et suiv.

2. *De la Monarchie prussienne*, Paris, 1788. C'est un livre étrange, où l'auteur s'occupe surtout d'exalter le programme philosophique en matière politique, et notamment l'anticléricalisme, à propos de la Prusse qui est systématiquement vantée. Mirabeau va jusqu'à recommander aux Allemands d'accepter son hégémonie.

3. Raynal, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, liv. XIX, chap. *Beaux-Arts et Belles-Lettres*, Paris, 1798 (1re éd. 1770).

si bien que Napoléon, déjà brouillé cependant avec Chateaubriand, s'en étonna, et voulut connaître les raisons de ce singulier ostracisme. Combattue par l'auteur du *Génie du Christianisme*, la cause de l'Allemagne devenait sacrée à leurs yeux. Et ils n'étaient pas fâchés non plus de faire opposition, sur ce terrain en apparence purement intellectuel, au dictateur politique, dont les tendances commençaient à les inquiéter. Aussi lorsque *Werther*, à la suite de l'attaque de *René*, fut pris à partie par le *Mercure de France*, le *Publiciste* et le *Journal de Paris*, organes idéologiques, essayèrent-ils de soutenir le roman de Gœthe, à travers lequel, à en croire le *Journal de Paris*, on ne visait rien moins que « cette damnée philosophie » et ces « damnés de philosophes [1] ». Ces protestations, cependant, s'assoupirent peu à peu, la volonté du Maître s'étant manifestée trop nettement sur ce point pour que les idéologues, gens en place et prudents, pussent persévérer dans une attitude aussi dangereuse. Mais leur opposition ne cessa pas pour cela. Elle se fit simplement plus dissimulée et plus sourde, et nous ne tarderons pas à la retrouver au fond de toutes les entreprises destinées à propager l'influence allemande en France durant la période consulaire et impériale.

Malgré tout, cette opposition pêchait par deux graves défauts. Elle était timorée, purement négative, académique en quelque sorte, et l'on sait que les résistances académiques, si perfides et si tenaces qu'elles puissent être à l'occasion, n'ont jamais rien empêché. Elle émanait en outre d'esprits assez mal préparés, comme nous l'avons fait entendre, à s'ériger en défenseurs du génie germanique. Ce génie, en effet, échappait aux idéologues dans ce qu'il avait de plus caractéristique et de plus intime. Ils avaient, dans leur jeune temps, admiré Gessner et les auteurs du *Choix*, mais bien peu étaient allés au delà dans la littérature pure, et l'on peut citer comme un phénomène la traduction de *Stella* par Cabanis. Leur classicisme étroit se mettait en travers de leurs sympathies philosophiques et leur barrait la route. La *Décade*, nous l'avons vu, se montra très sévère pour les pièces, pourtant si révolutionnaires, du jeune Schiller. Marie-Joseph Chénier imita, il est vrai, le *Nathan* de Lessing et le *Don Carlos*

1. *Journal de Paris*, 4-5 pluviôse an XII.

de Schiller, mais en les transformant de fond en comble[1]. Sur le *Wilhelm Meister* de Gœthe, que Sévelinges avait eu l'idée de traduire en 1802, il s'exprima sans la moindre indulgence. Klopstock, non plus, ne plaisait guère à ces secs sensualistes qui lui savaient gré seulement de s'être prononcé pour la Révolution et la liberté. L'Allemagne des idéologues était avant tout celle des romans de Wieland à revêtement grec, où survivait l'esprit de Voltaire; celle de Winckelmann et de quelques érudits du même genre; celle des récits touchants, imités de Richardson, du pasteur prussien Lafontaine[2]; celle de Kozebue, qui écrivait des drames assez bien construits, mais fades et faussement moraux, suivant la recette des Diderot, des Mercier et des Beaumarchais[3], bref, une Allemagne fort peu allemande, dépassée depuis longtemps. « Nous sommes à peu près au courant de la littérature allemande », notait avec satisfaction la *Décade* en l'an XII. Mais c'est à ses rédacteurs et à ses lecteurs que songeait certainement Guillaume de Humboldt, qui fut un familier des milieux idéologiques, lorsqu'il écrivait de Paris à Gœthe en 1800 : « On s'imagine ici être fort au courant de notre littérature; on croît beaucoup la connaître et l'aimer. Mais il suffit d'écouter un peu, pour savoir à quoi s'en tenir sur cette connaissance et cet amour. Les Français sont encore trop loin de nous, pour être en état de nous comprendre sur les points où nous aussi nous commençons à avoir notre originalité[4]. » Et le témoignage de Humboldt n'est pas le seul que l'on pourrait citer ici[5].

1. *Nathan le Sage*, drame; *Théâtre posthume*, Paris, 1818, p. 231-302; *Ibid.*, *Philippe II*, tragédie en cinq actes.

2. *Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française depuis* 1789, Paris, 1808, p. 231 et suiv. Lafontaine fut surtout traduit par l'infatigable Mme de Montolieu.

3. *Misanthropie et Repentir* eut un succès considérable à Paris en 1792. On pleura, on s'évanouit au théâtre. Cf. *Décade philosophique*, an VII, t. XX, p. 105; t. XXI, p. 284; an XII, t. XLII, p. 55, et F.-B. Hoffmann, *Œuvres*, Paris, 1831, t. VIII, p. 6 et suiv. Goëfroy, *Cours de littérature dramatique*, 22 brumaire an XII, a jugé à sa valeur ce charlatan. Le *Théâtre* de Kotzebue fut traduit en 1799 en 2 vol. par Weiss et Jauffret.

4. Blennerhasset, *Mme de Staël et son temps*, trad. Dietrich, Paris, 1790, t. II, p. 559-560.

5. « Ici personne ne connaît Schiller, écrit de Paris le jeune Hasse en 1801; Millin, qui a étudié l'allemand pendant sept ans, parle sans cesse des Uz, Hagedorn, Zachariæ, Gellert comme de nos meilleures têtes. Les libraires eux-mêmes... se souviennent seulement d'avoir ouï parler de quelques traductions de M. Schéet (Gœthe). » *Deutsche Rundschau*, VIIe ann., novembre, 2e fasc.

Pour vaincre le courant d'hostilité au germanisme, déchaîné par Chateaubriand et Bonaparte, il fallait évidemment une opposition plus active et mieux informée que celle des idéologues. Cette opposition naquit et se développa sur un point de l'horizon tout différent, parmi les émigrés.

Beaucoup d'entre eux, on le sait, avaient passé le Rhin. Si certains, à peine effleurés auparavant par le germanisme, comme Delille, Rivarol, ne songèrent pas à s'initier à la littérature du pays qui leur offrait l'hospitalité, d'autres, en revanche, plus curieux, ne négligèrent pas cette occasion d'étendre leurs connaissances sur une nation qui les intéressait déjà [1]. De ce nombre furent par exemple Lezay-Marnésia, le futur préfet du Bas-Rhin, qui, étudiant à Gœttingue, y avait fréquenté, paraît-il, le poète Burger, et qui traduisit, nous l'avons vu, le *Don Carlos* de Schiller; le comte de Narbonne, qui se proposait également de traduire le *Wallenstein* du même auteur, lorsqu'il rentra en France; Vanderbourg, ancien officier de marine, qui, réfugié dans le Holstein auprès de F. Jacobi, traduisit son *Woldemar*, roman dans le goût de *Werther*, ainsi que le *Laocoon* de Lessing en 1802 [2], en attendant de traduire aussi, en 1818, le *Cratès et Hipparque* de Wieland. Mais tous ces hommes s'en tenaient encore, généralement, à l'Allemagne humanitaire et philosophique du XVIIIe siècle, Allemagne en somme fort voisine de nous. Deux Lyonnais, Camille Jordan et Degérando, peut-être par suite de l'affinité de tempérament que l'on a voulu découvrir entre leur ville natale et le génie germanique, entrevirent une Allemagne plus allemande. Chassés tous les deux de France par le coup d'état jacobin du 18 fructidor, ils errèrent assez longtemps en Suisse et en Allemagne, et séjournèrent notamment à Tubingue, où ils firent des études très sérieuses. Degérando se tourna vers la philosophie, et acquit sur les doctrines professées alors chez nos voisins, notamment sur le kantisme, des notions dont son *Histoire comparée des systèmes de*

1. Cf. E. Daudet, *Histoire de l'Émigration pendant la Révolution française*, 3e éd, Hachette, 1907, t. I, p. 132 et suiv.; J. Texte, *De l'Influence allemande dans la littérature française*, *Revue d'Histoire littéraire*, 1898, p. 1 et suiv. avec la bibliographie utile.

2. *Du Laocoon ou des limites respectives de la poésie et de la peinture*, traduit de l'allemand de G. E. Lessing par Ch. Vanderbourg, Paris, an X. Cf. *Magasin Encyclopédique*, t. XLII, p. 281-282 et *Décade*, t. XXXVII, p. 290. Cet ouvrage fut peu lu.

philosophie fournira plus tard un témoignage honorable [1]. Jordan, qui poussa jusqu'à Weimar, et y entra en relations avec Gœthe, Schiller, Herder, Wieland, Schelling, s'attacha plutôt à la littérature. Ame religieuse et enthousiaste, il se sentit particulièrement entraîné vers Klopstock, et la traduction remarquable qu'il fit de quelques-unes de ses poésies lyriques, était destinée, comme nous le verrons, à éveiller une des plus ardentes sympathies qui soient jamais allées au génie allemand.

D'une façon générale, Klopstock fut l'objet, de la part des émigrés français, d'un culte très significatif. Le XVIIIe siècle, nous le savons, n'avait guère apprécié que sa *Mort d'Adam*, à cause des analogies qu'elle présentait avec la *Mort d'Abel* de Gessner, et n'avait vénéré que de loin sa *Messiade*. Il n'en sera plus ainsi désormais, soit que Klopstock ait attiré l'attention sur lui par l'approbation chaleureuse qu'il avait donnée à la Révolution française et le désavœu non moins éclatant dont il l'avait fait suivre, soit plutôt parce que l'esprit de bien des exilés, mûri par l'infortune, trouvait un charme nouveau dans sa poésie foncièrement religieuse et dans l'exaltation quasi mystique de sa sentimentalité. Quoi qu'il en soit, par un de ces phénomènes fréquents dans l'histoire des relations intellectuelles entre les peuples, Klopstock devint le poète favori de toute une catégorie de Français, au moment où il ne comptait plus dans son propre pays. Même à l'intérieur de la France on s'occupait de lui. Cramer traduisait sa *Bataille d'Hermann*; M.-J. Chénier, son ode sur *Hermann et Thusnelda* [2]. La *Décade*, le *Magasin Encyclopédique*, les *Archives littéraires* prononcent souvent son nom et, en 1802, l'Institut, sans doute pour récompenser la campagne gallophobe de toute sa vie, le choisissait comme membre étranger. Mais ce fut surtout parmi les émigrés d'Allemagne que se recrutèrent ses admirateurs. Dans les milieux français de Hambourg et du Holstein [3], le vieux poète passait pour l'incarnation même du

1. Paris, 1804, 3 vol.

2. *Almanach des Dames* pour l'an XI (1802-1803), Tubingue et Paris, p. 150-152. L'*Ode sur les États généraux* avait été traduite, à peine publiée, par le chevalier de Bourgoing. Cf. *Correspondance littéraire*, éd. Tourneux, t. XVI, p. 50-51.

3. Cf. Baldensperger, *Klopstock et les émigrés français à Hambourg*, *Revue d'Histoire littéraire*, 1913, p. 24 et suiv., 379 et suiv.

génie germanique, et une véritable cour l'entourait, où l'on distinguait Baudus, le comte de Neuilly, le marquis de Tresne, de Serre, Sénac de Meilhan. Delille, de passage à Hambourg, fut sollicité de mettre en vers français sa *Messiade*. Chênedollé le célébra dans les strophes enthousiastes de son poème sur l'*Invention* :

> Mais le Temps, ô Klopstock, sur tes pages divines
> N'osera déployer son bras dévastateur....

Donc, tandis que la véritable capitale de la poésie allemande était Weimar, où régnait l'esprit classique de Gœthe et de Schiller, revenus depuis longtemps des outrances du *Sturm und Drang*, et arrivés à un point de vue qui n'était pas éloigné de celui de Napoléon [1], le centre de fermentation intellectuelle le plus important de la colonie française d'outre-Rhin se trouvait à Hambourg et dans le Nord, auprès de l'homme qui représentait par excellence l'esprit individualiste, mystique et teuton de 1770. L'afflux naturel des émigrés dans le grand port germanique avait eu pour conséquence d'y faire éclore de nombreux journaux français, ainsi la *Gazette d'Altona*, le *Réveil*, le *Spectateur du Nord*. L'ardent enthousiasme éveillé par Klospstock, probablement aussi son zèle et celui de ses amis pour la propagande nationale, incitèrent ces organes à accorder une attention particulière aux productions du génie allemand, et à tenter d'en répandre la connaissance dans la mère-patrie, avec l'espèce de ferveur sacrée qui animait les milieux influencés par le vieux barde. L'organe qui se consacra surtout à cette tache fut le *Spectateur du Nord* [2].

Fondé et dirigé par de Baudus, ce journal, qui parut de 1797 à 1802 à Hambourg, et eut pour principaux rédacteurs Rivarol, Mesmons, Chênedollé, de Pradt, de Romans, Villers, représente assez bien, à ses débuts, les sentiments moyens de l'émigration à l'égard de l'Allemagne et de sa culture. La plupart de nos compatriotes exilés ont dans l'âme une image idéalisée du génie germanique, dont les traits leur ont été fournis par Haller, Gessner, le *Choix* de Huber et Dorat, auxquels sont venus se joindre

1. Gœthe, qui avait beaucoup de sympathie pour Napoléon, marqua l'identité de leurs points de vue dans une conversation avec Falk en octobre 1808. *Gœthes Gespräche*, Volksausgabe, par Biedermann, p. 169 et suiv.

2. Sur le *Spectateur du Nord*, voir les travaux cités ci-dessous à propos de Villers.

Lafontaine et Klopstock. Le spectacle des malheurs qui ont fondu récemment sur la France, tandis que l'Allemagne en restait indemne, les a confirmés dans l'idée que le second de ces pays s'opposait au premier comme la simplicité des mœurs, la vertu et la religion s'opposent à la corruption et à l'impiété. C'est pour ce motif que Baudus, ancien magistrat, veut faire connaître à la France les productions si morales et si élevées de l'Allemagne et des pays du Nord : pour remédier à sa décadence. A cela se mêle un souci de cosmopolitisme, de fraternité universelle, qui sent bien son XVIIIe siècle. On se convainc, en lisant le prospectus du *Spectateur*, de l'impression considérable produite en France par la campagne du *Journal Étranger* et de Huber, dont notre organe semble parfois reprendre le ton. Pourtant le *Spectateur* reste patriote. Il n'entend pas que l'on mette trop ouvertement l'esprit allemand au-dessus du génie français, et il se réserve le droit de repousser ce qui, dans cet esprit, lui paraît inassimilable. Baudus, par exemple, n'aime pas Kant. Mais cette modération relative ne va pas tarder à disparaître, pour faire place à une sorte de germanomanie intransigeante et fanatique, qui rappellera les plus beaux jours des Junker et des Sellius, avec quelque chose de plus violent encore, qui dénote le nouveau converti.

II

L'auteur responsable de cette transformation fut en effet non un Allemand, mais un Français, germanisé, il est vrai, comme bien peu de nos compatriotes l'ont été. Il s'appelait Charles de Villers, ou plutôt Villers, et était né à Boulay en Lorraine, le 4 novembre 1765, d'un père, receveur particulier des finances, qui avait usurpé la particule [1]. Élevé successivement au collège

1. Sur Villers voir l'article de Stapfer dans la *Biographie Universelle* de Michaud, écrit par un ami dévoué; Bégin, *Villers, Mme de Rodde et Mme de Staël*, Metz, 1836, étude reproduite avec des adjonctions au t. IV de la *Biographie de la Moselle* (1829-1832), p. 410-459; la *Correspondance de Villers* publiée par Isler, Hambourg, 2e éd., 1883; J. Texte, *Revue d'Histoire littéraire*, t. V, 1898; Gräter, *Villers sein Leben und seine Schriften*, Leipzig, 1899; O. Ulrich, *Ch. de Villers*, etc., Leipzig, 1899; P. Gautier, *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1906; Seillière, *Revue de Paris*, 1er octobre 1902; L. Wittmer, *Étude de littérature comparée : Charles de Villers* (1765-1815), etc., 1908,

des Bénédictins de Metz et à l'École Militaire de cette ville, Charles Villers réussit à obtenir un brevet d'officier dans le corps royal de l'artillerie, où l'on n'acceptait que les nobles. Il tint ainsi garnison à Toul, à Strasbourg et à Besançon. De bonne heure la littérature l'avait attiré, et il composa lui aussi des tragédies et une comédie héroïque. Par là il était bien de son temps. Un trait plus précis de sa physionomie intellectuelle est un penchant marqué pour le mysticisme. Villers fut un fervent admirateur de Mesmer et de Cagliostro, et il écrivit sur le magnétisme. Rousseau avait fait également une profonde impression sur lui, et il vénérait l'abbé de Saint-Pierre de pacifiste mémoire. La Révolution l'enivra d'abord, puis le dégoûta, et, après avoir exhalé son dépit dans quatre pamphlets, il passa la frontière en 1792 pour aller rejoindre les troupes de Condé.

Ambitieux et plein de confiance en lui-même, exalté, enthousiaste, possédé du besoin de s'épancher et de répandre ses idées, en outre sensuel et très porté vers les femmes, comme tant de mystiques : tel est Villers au moment où il quitte la France. Il se croit encore conservateur, ennemi de la Révolution et du matérialisme impie, dont elle n'est à ses yeux que l'aboutissement normal. C'est un émigré comme il y en a beaucoup, assez voisin intellectuellement du jeune Chateaubriand, qu'il a pu coudoyer à l'armée des princes. Mais il est plus vaniteux au sens bourgeois du mot, infiniment moins artiste, d'horizon plus étroit, d'esprit peut-être plus porté vers les questions philosophiques, mais plus trouble et plus fumeux. Il a en somme toute l'étoffe d'un fondateur de secte, et c'est bien un peu ce qu'il va devenir, dès que les circonstances s'y prêteront. Promptement dégoûté du service, Villers commence par errer en Allemagne et dans les Pays-Bas, sans but ni occupation, jusqu'au jour où, repris par le goût de l'étude, on le voit se fixer, d'abord à Munster en Westphalie, puis, en 1796, à Gœttingue, la vieille ville universitaire, dans le désir de s'y familiariser plus complètement avec la langue et la littérature germaniques. C'est là que va se décider sa vocation. Deux influences principales la lui imposeront, celle du milieu et celle d'une femme.

Hachette, ouvrage écrit d'un point de vue très germanique, du même, *Quelques mots sur Charles de Villers et quelques documents inédits*, Genève, 1899, Sévenne, *Ch. de Villers, ein verkannter Vorläufer der Frau von Staël*, 1902.

La savante cité de Gœttingue, dans laquelle Villers établissait enfin ses pénates, n'était pas un centre quelconque. Très protestante, tournée vers l'Angleterre, dont le Hanovre faisait alors partie, elle avait été un des premiers points de l'Allemagne où la réaction contre l'influence française s'était manifestée. Haller, le physicien-poète, y avait longtemps enseigné, et Haller, formé à tous égards par les Anglais, n'avait jamais caché son hostilité contre notre nation. Un peu plus tard, le *Sturm und Drang* avait trouvé à Gœttingue une terre de prédilection. On y avait entendu de jeunes Teutomanes, étudiants à l'Université, les frères Stollberg, les Voss, les Hahn, etc., flétrir éloquemment la dépravation française, dénoncer à l'indignation publique les écrivains allemands qui, comme Wieland, se mettaient à l'école des nôtres, saluer dans Arminius et dans Luther les deux libérateurs de l'Allemagne, maudire même Charlemagne d'avoir apporté à la pointe de l'épée, aux fiers adorateurs de Wodan, le culte idolâtrique de Rome. Et Klopstock avait donné sa bénédiction à toutes ces extravagances nationalistes, qui sortaient d'ailleurs directement de ses ouvrages [1]. Or, si dans le reste de l'Allemagne, à Weimar particulièrement, les idées s'étaient modifiées, Gœttingue, enfermée dans son pédantisme étroit et sa bigoterie provinciale, n'avait rien oublié ni rien appris, et c'était la pure doctrine du *Sturm und Drang* que Villers allait rencontrer encore dans les salles de cours, où s'étaient jadis pressés les énergumènes du fameux *Hainbund*.

Cependant le teutonisme intégral vint aussi à lui sous une forme plus concrète et plus agréable. L'arrivée du jeune officier et « gentilhomme » français avait révolutionné toute la société de la petite ville universitaire, peu habituée à recevoir des hôtes aussi distingués. Les familles des professeurs s'étaient donc disputé l'honneur de l'accueillir, et Villers avait vu s'ouvrir toutes grandes devant lui les portes des *honoratioren* du lieu : les Heyne, les Eichhorn, les Schloezer, les Brandis, les Spitteler. Mais, entre toutes ces doctes demeures, celle des Schloezer s'était particulièrement signalée par son hospitalité. Il y avait là une jeune fille, Dorothée, docteur en philosophie — la

1. Voir là-dessus notre *Histoire générale*, etc., p. 351 et suiv.

première en date, paraît-il, dans la docte Allemagne tout entière, — qui, devançant ses diverses concurrentes, s'assigna la tâche agréable d'initier notre compatriote aux mystères d'une langue dans laquelle il n'était pas encore très versé, et aux beautés d'une littérature qu'il ne connaissait que superficiellement. Rien ne rapproche comme l'étude en commun. Une idylle s'ébaucha entre l'ardent Villers et la tendre Dorothée. Jusqu'où alla-t-elle alors? Il importe assez peu. Toujours est-il que, lorsque la jeune Allemande, trompée sans doute dans l'espoir d'épouser son élève français, se fut rabattue sur l'honnête M. de Rodde, négociant à Lubeck, Villers entra en tiers dans le ménage, pour rester attaché, jusqu'à la fin de ses jours, à Mme de Rodde, par le plus solide des fils extra-conjugaux, incident ou accident qui ne dérangea du reste nullement l'opinion avantageuse qu'il s'était formée de la vertu germanique, par contraste avec la corruption française [1].

Nature décidée et impérieuse, Dorothée acquit bien vite sur le caractère de son amant un pouvoir dont on verra plus loin l'étendue. Elle ne subjugua pas moins son esprit, dirigeant et commentant ses lectures, lui fournissant ses opinions. Ce que furent ces opinions, inculquées par Dorothée à Villers, il n'est pas besoin de chercher longtemps pour le deviner. Dans un des premiers écrits qui sortirent de la plume de notre compatriote après sa rencontre avec Mlle Schloezer, l'ex-officier français ne cache pas que c'est une « dame allemande » qui l'a fait revenir de son admiration pour *Zaïre*, aveu précieux quand on se rappelle l'acharnement avec lequel Lessing, dans sa *Dramaturgie*, s'est jeté sur cette pièce. Dorothée ne s'est certainement pas contentée de cette rectification partielle. Toute la *Dramaturgie de Hambourg* et toute la doctrine du *Sturm und Drang* ont dû passer de

1. Ce sentiment paraît s'être communiqué à son dernier biographe, M. Wittmer, qui écrit : « Chassé de France par la tourmente révolutionnaire, Villers se retempe au milieu d'une population aux mœurs simples et pures. » *Loc. cit.*, p. 121. Rappelons que cette population « aux mœurs simples et pures », étonnera nos officiers des armées impériales par sa facilité à céder au plus doux des penchants, et qu'elle a produit quelques échantillons de vertu féminine qui s'appellent Thérèse Heyne, la fille du professeur de Gœttingue, Caroline Schlegel, fille encore d'un professeur de Gœttingue, l'héroïne du roman immoral *Lucinde*, Dorothée Mendelssohn, Rahel, Pauline Wiesel, maîtresse du prince Louis Ferdinand de Prusse, qui, ce prince à peine tué à Saalfeld, s'affichera avec des officiers français, etc.

son âme dans celle de l'attentif Villers. A Stapfer, qui lui demandait un article sur ce dernier, elle répondait plus tard : « Je serais obligée de trop parler de moi-même, et cela je ne le puis, car j'ai eu véritablement une petite part à son initiation à la littérature allemande. Il y eut une époque, où, comme ses compatriotes, il était très injuste. » Quand cette initiation fut terminée, en tout cas, Villers n'était plus « injuste » du tout pour la littérature allemande; il ne l'était plus que pour celle de son ancienne patrie, et c'est à amener ce résultat que Dorothée Schloezer avait travaillé pour sa « petite part », l'autre revenant sans doute à l'enseignement de l'Université et à l'influence des teutomanes décidés que Villers rencontra autour de sa maîtresse. Les quelques idées auxquelles s'arrêta notre compatriote étaient fort simples. La littérature allemande, expression d'un peuple sérieux, profond, pur, honnête, savant, était très supérieure à la littérature française, où se trahissait la légèreté, la dépravation et l'ignorance de notre société dégénérée. Cette supériorité, qui, pour la poésie, s'incarnait surtout en Klopstock, pour la philosophie, principalement en Kant, l'Allemagne la devait en dernière analyse au fait qu'elle était protestante, tandis que la France partageait la situation arriérée de tous les pays catholiques. C'étaient bien là, en effet, les théories du *Sturm und Drang*, en particulier celles du *Hainbund* de Gœttingue. Elles méritaient assurément comme toutes les théories, d'être discutées. Cerveau étroit, où il n'y avait de place que pour un seul point de vue, critique et psychologue médiocre comme la plupart des mystiques, Villers, séduit par leur nouveauté, préféra les adopter d'enthousiasme, et estima aussitôt, avec sa présomption ordinaire, qu'il était « appelé » à les répandre parmi ses ex-compatriotes. Au début, la pensée de leur être utile guidera encore ses efforts, mais bientôt, ses convictions s'exaspérant sous l'effet de la contradiction ou des railleries, il en viendra à ne plus rien aimer et vénérer que l'Allemagne, à détester et à mépriser la France, coupable de ne pas se convertir assez vite à l'Évangile qu'il lui apporte.

C'est vers la fin de 1797 que Villers entre comme collaborateur au journal de Baudus. Il réside alors à Lubeck, où Mme de Rodde a réussi à le retenir, au moment où il se disposait à gagner la

Russie, et il fréquente chez elle la fine fleur du parti teutomane et gallophobe groupé autour de Klopstock, notamment Jacobi, Voss, Gerstenberg, les Stollberg. C'est probablement par l'entremise de ces gens, qui le jugent désormais endoctriné à point, qu'il est introduit au *Spectateur du Nord*, où la littérature allemande périclite. Il n'a publié jusque-là, sur le nouvel objet de ses études, que ses *Lettres westphaliennes* de 1797, où il met les récentes infortunes de la France sur le compte de sa fausse philosophie et vante le kantisme. Tout de suite ses articles du journal se distinguent par un ton particulièrement âpre, qui amène presque aussitôt des conflits avec Baudus, notamment à propos du fameux examen de *Zaïre*, que celui-ci refuse d'imprimer. Villers voudrait que les émigrés d'Allemagne témoignassent leur reconnaissance envers le pays qui les abrite, en faisant connaître au dehors sa vie intellectuelle, et il leur adresse par la voie du *Spectateur* un appel emphatique, que Baudus accompagne de huit pages d'observations [1]. Mais notre bouillant champion du germanisme ne trouve que peu d'échos auprès de ses compagnons d'exil, et il comprend vite qu'il n'aura guère à compter que sur lui-même. Il entame alors sa campagne avec un véritable zèle d'apôtre, multipliant les études, les traductions, parlant aujourd'hui de Klopstock, devant lequel il se prosterne très bas; demain de Kant [2], qu'il place au-dessus de tous les philosophes passés et présents; instituant, une autre fois, entre la langue et la littérature de son ancienne patrie et celles de l'Allemagne, ou entre le génie même des deux peuples, des comparaisons si volontairement injustes pour tout ce qui est français, si partiales pour ses chers Germains [3], que Baudus, qui supporte de plus en plus difficilement son teutomane de collaborateur, finit par le désavouer publiquement, en insérant une réponse ironique que Villers s'était attirée de la part du *Mercure*, circonstance qui provoque le départ de l'ex-officier, au bout de trois années d'une union assez agitée [4]. Dès cette époque il est manifeste que l'élève de Dorothée Schloezer,

1. *Spectateur du Nord*, t. VII, p. 7 et suiv.
2. *Spectateur*, t. V, p. 335, t. VI, p. 1, t. X, p. 1 et p. 384 et suiv.
3. *Ibid.*, t. XIV, p. 19; t. XII, p. 1.
4. En septembre 1800. L'article du *Mercure* était de Fontanes. On y raillait les éloges hyperboliques donnés par Villers à quelques œuvres allemandes.

quelque honorables que puissent être ses intentions, a perdu le sentiment de la mesure et des convenances. Ces défauts iront encore s'exagérant dans ses ouvrages.

III

Dès qu'il a compris, en effet, que la tribune du *Spectateur* allait lui échapper, Villers a songé à agir sur l'opinion par le moyen du livre. C'est pourquoi il donne, en août 1801, chez Collignon, à Metz, son premier grand traité : *La Philosophie de Kant ou Principes fondamentaux de la philosophie transcendentale*. Le but qu'il poursuit par cette publication se lit dans le plan même. Sur les 441 pages qu'elle compte, plus de la moitié sont consacrées à la préface ou à l'étude des systèmes antérieurs, particulièrement à la réfutation de l' « empirisme » français, c'est-à-dire du sensualisme, dans lequel l'auteur voit la source du jacobinisme. Ce travail rentre donc encore dans ce qu'on pourrait appeler la première manière de Villers. Il vise à régénérer la France, corrompue par la philosophie du XVIIIe siècle et ruinée par la Révolution, en lui ouvrant l'accès d'une culture plus saine et plus haute, qui est la culture allemande. Ainsi rien, dans les intentions de l'auteur, qui ne soit parfaitement respectable. Mais son livre est un chef-d'œuvre de maladresse. Égaré par sa vanité et par sa germanophilie déjà outrée, Villers y prend sans cesse un ton de mentor et de prophète, et ne laisse passer aucune occasion de blesser inutilement l'amour-propre français. Pour être gagnée, la cause de Kant avait besoin d'être plaidée avec plus de tact. Car Villers n'était pas le premier, comme il se l'imaginait, à présenter ce philosophe aux Français, et la question était déjà pendante chez nous, où l'on avait commenté le *Projet de paix perpétuelle* et les *Observations sur le sentiment du beau et du sublime* du philosophe allemand, et même obtenu par le *Journal Encyclopédique* un aperçu de son système. Mais Kant avait choqué, au pays de Condaillac, par sa méthode pédantesque et scolastique [1]. Avec quelques précautions, cependant, Villers, qui connais-

1. Cf. Picavet, dans l'Avant-Propos de sa traduction de la *Critique de la Raison pure*, 2e éd., Paris, 1902.

sait bien son sujet et l'exposait clairement, eût pu sans doute corriger cette manière de voir. Il eût fallu avant tout, pour cela, s'abstenir de provoquer les « idéologues », lecteurs désignés d'un ouvrage de ce genre, en décriant le sensualisme, le XVIIIe siècle et la Révolution. Villers, nous l'avons dit, fit tout le contraire. Aussi fut-il attaqué immédiatement, avec une extrême violence, par tous les journaux du parti, secondés en l'occurence par la presse gouvernementale, que la germanophilie intempérante de l'émigré agaçait [1]. L'Institut lui-même, sur lequel Villers comptait, dont il était venu faire le siège à Paris, lui fut hostile, et, pour comble d'infortune, il eut la disgrâce d'être défendu par Mercier, qui pataugea, durant quatre longues séances, dans la philosophie du « fameux Can » et du non moins « fameux Fischt », avec une intrépidité que n'égalait pas sa compétence. Furieux de son échec, Villers lança contre la docte assemblée une brochure anonyme, où il la comparait à une « populace ameutée [2] ». On lui répondit de la même encre, et la querelle fit un tel tapage que le Premier Consul, étonné, demanda de quoi il s'agissait. Désireux de se renseigner sur le nouveau génie philosophique qui soulevait de pareilles tempêtes, il fit même prier Villers de lui résumer brièvement la doctrine de son Allemand. Villers avait là une belle occasion de réparer son échec. Il ne sut pas la mettre à profit. Dans les quatre pages qui lui étaient accordées, il trouva le moyen de glisser encore des attaques contre la France et des louanges exagérées de ses chers Germains. Bonaparte jeta au panier l'inconvenant factum [3]. Il ne restait plus à Villers qu'à s'en aller. C'est ce qu'il fit, l'âme ulcérée. « Je reviens enfin, écrivit-il à un ami d'Allemagne, du pays du charlatanisme et de la forfanterie. Mon premier soin, en remettant le pied sur la terre de la loyauté et de la véritable humanité, est de vous envoyer mon salut cordial. »

Ainsi la première tentative d'apostolat de Villers l'avait mis en conflit direct avec la seule partie de l'opinion française qui fût portée à s'occuper des événements intellectuels d'outre-Rhin.

1. *Moniteur*, 21 août, 3 et 9 septembre 1801; *Mercure*, 16 fructidor; *Décade*, fructidor et vendémiaire. Le *Publiciste* (septembre 1801) est favorable à Villers tout en repoussant Kant.

2. *Kant jugé par l'Institut et Observations sur ce jugement*, Paris, Henrichs, an X.

3. Cf. *Gazette nationale*, 26 brumaire an X.

C'était un début peu engageant. Mais il ne préjugeait en rien de l'avenir. Car, si Villers avait déplu en cette circonstance, c'était uniquement parce qu'il avait laissé parler trop haut ses rancunes d'émigré et de contre-révolutionnaire. Or c'était là, nous le savons déjà, un personnage qui tendait de plus en plus à s'effacer chez lui pour faire place au pur germanophile. Par le progrès naturel de ses idées Villers se rapprochait donc insensiblement des idéologues. L'accord devait, par suite, s'établir entre eux un jour ou l'autre, dans une admiration commune et des haines communes. Il suffisait pour cela d'une occasion, qui révélât les véritables sentiments que l'on professait de part et d'autre sur les questions essentielles du temps présent. Cette occasion se présenta bientôt, et ce fut la lutte contre Bonaparte et sa politique religieuse, qui fournit le terrain d'entente.

Les idéologues, pour la plupart matérialistes et athées à la façon de d'Holbach, avaient vu de fort mauvais œil le Premier Consul se rallier à la solution catholique de la crise religieuse et entamer des négociations avec le Pape. Si étrange que cela puisse paraître aujourd'hui, ils eussent préféré, mal pour mal, une adhésion officielle du pouvoir à la Réforme, et certains d'entre eux, protestants d'origine, avaient même espéré que le jeune dictateur prendrait ce dernier parti. La colonie allemande de Paris et le groupe dont Mme de Staël était l'âme, poussaient de toutes leurs forces à ce dénouement [1]. Ces calculs furent déjoués par la promulgation du Concordat. Mais les adversaires de Rome ne pardonnèrent pas à Bonaparte la déception qu'il leur infligeait. Trop avisés pour manifester ouvertement leur dépit, ils résolurent de se venger par un de ces procédés chers aux coteries académiques ou autres. Donc, dans le même numéro où elle donnait le texte du Concordat, et au moment où se scellait la réconciliation de l'État français avec l'Église, la *Décade philosophique* annonçait que l'Institut mettait au concours le sujet suivant : *Quelle a été l'influence de la Réformation de Luther sur la situation politique des différents États de l'Europe et sur les*

1. Cf. Holzhausen, *Les Allemands à Paris sous le Consulat*, Paris, Berger-Levrault, 1914. Haase, Campe, Reichardt, Schlabendorf s'indigneront de la conclusion du Concordat. Pour Mme de Staël, voir ci-dessous.

progrès des lumières? C'était la réplique des idéologues à l'acte de Bonaparte [1].

Villers était à Lubeck lorsque se produisit cette étrange manifestation. Il s'adressa aux amis qu'il avait laissés à Paris, pour avoir des éclaircissements. Le sujet le tentait. L'enseignement des professeurs de Gœttingue et les entretiens avec Dorothée Schloezer lui avaient révélé toute l'importance du sentiment luthérien dans le développement de l'Allemagne moderne. Cette Allemagne étant la chose la plus parfaite qu'il connût, le luthéranisme ne pouvait être qu'une religion admirable, et c'est ainsi que, sans conversion officielle, l'ancien élève des Bénédictins de Metz était devenu, par pur germanisme, un zélé protestant. Il avait donc beaucoup à dire sur une question de ce genre. Cuvier, luthérien de Montbéliard, qu'il avait rencontré à Paris, l'engagea vivement à la traiter [2]. Seule l'Allemagne pouvait parler sur ce thème avec compétence, et Villers seul, en Allemagne, était capable de le faire dans la forme qui convenait. Autour de lui tout le monde, Mme de Rodde, Schloezer, Paulus, Heeren, sans doute aussi Voss, qui était un protestant fanatique, le pressait d'entreprendre cette apologie, qui serait en même temps un éloge de l'Allemagne. Pour ces Allemands luthériens c'était là, en effet, une affaire nationale, une revanche sur la France catholique de Bonaparte. Des professeurs de Gœttingue lui offrirent leurs fiches et leurs documents. Il n'en fallait pas tant pour décider Villers. Il se mit avec ardeur à la besogne. A mesure qu'il écrivait, Heeren, qui s'était spécialisé dans l'histoire de la Réforme, revoyait son manuscrit. Au bout de cinq mois le livre était prêt. Villers le remit à Reinhard, diplomate allemand au service de la France, qui se chargea de le faire parvenir à Paris. Sur les sept mémoires reçus par l'Institut, cinq venaient d'Allemagne.

Étant données ses relations antérieures avec cet illustre corps, Villers ne comptait pas trop sur une récompense. Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il apprit que c'était son mémoire, à coup sûr le plus chaleureux de tous, qui avait été couronné [3].

1. Cf. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, éd. de 1889, t. I, p. 53.
2. Begin, *loc. cit.*, p. 26.
3. Le jury se composait de Lévesque, Garreau-Lombre, Toulongeon, Ibtaubé, Lamus-Pastoret.

Luther avait réparé en un tour de main le tort causé par Kant. Villers, qui était accouru à Paris, put assister à son propre triomphe. Des membres de l'Institut se présentèrent chez lui pour le féliciter, et Fauriel y vint jusqu'à quatre fois sans le rencontrer. Sa revanche était complète. Peu de temps après, la « classe » d'histoire et de littérature ayant à désigner trois correspondants étrangers, Villers était choisi expressément à cause de son livre [1], distinction qui le combla de joie et qu'il avait d'ailleurs briguée avec insistance. En 1810 l'enthousiasme de l'Institut n'était pas encore tombé, et la commission des récompenses décennales, la même qui affecta d'ignorer le *Génie du Christianisme*, lui décernait le douzième grand prix de première classe. Entre temps le mémoire de Villers avait paru en librairie et fait grand bruit dans la presse [2]. Très discuté en général par les journaux gouvernementaux, il avait été au contraire porté aux nues par ceux des idéologues, et une bruyante controverse s'était engagée à ce sujet [3]. Comme autrefois à propos de Kant, Napoléon voulut savoir de quoi il s'agissait, et chargea Fouché de lui faire un rapport. Fouché découvrit du « fanatisme » des deux côtés. Mais Villers, cette fois, avait le vent en poupe. L'Empereur, qui était alors en froid avec Rome, parcourut l'*Essai* et s'informa avec intérêt de son auteur. L'ouvrage en était à sa quatrième édition depuis 1808. C'est dire qu'il avait été lu. Dans l'Europe protestante on l'avait accueilli avec transports, et il avait été traduit en hollandais, en suédois, en allemand. L'Allemagne surtout était enthousiaste. La *Gazette d'Iéna* félicita l'Institut de son choix, et l'Université de Gœttingue récompensa Villers de son « incorruptible amour pour la vérité » en le nommant docteur *honoris causa*.

L' « incorruptible amour pour la vérité » n'est peut-être pas

1. Le 13 septembre 1804.

2. *Essai sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther*, Paris 1804.

3. Le *Journal des Débats* ne consacra pas moins de six articles au livre de Villers. Le *Mercure* (29 septembre 1804), l'appela un « bréviaire philosophique et révolutionnaire que Robespierre aurait couronné ». Le *Publiciste* (26 germinal an XII), loua le fond de l'ouvrage avec quelques réserves, en blâma seulement le style et la forme. Fauriel, dans le *Décade*, approuva dans l'ensemble, tout en trouvant Villers un peu trop Allemand. Cependant Villers, fâché des restrictions de Fauriel, lui répondit avec vivacité.

ce qui nous frappe le plus aujourd'hui dans le livre de Villers. C'est avant tout un plaidoyer passionné pour la Réforme, où l'on ne regarde pas trop à la valeur des arguments. L'Allemand Heeren lui-même, tout protestant qu'il était, avait cru devoir « en conscience » adresser à ce sujet quelques observations à son bouillant ami. Villers ne semble pas en avoir tenu grand compte, car il n'expose guère que ce qui est favorable à sa thèse, et il l'expose sans critique. Le protestantisme étant venu après la forme catholique de la religion, lui est supérieur en vertu de la loi de la perfectibilité. Il a engendré la philosophie du XVIIIe siècle et la Révolution, qui sont maintenant pour Villers d'excellentes choses. C'est la religion qui convient par excellence à un peuple libre. Les nations qui l'ont adopté sont plus éclairées, plus industrieuses, plus prospères, plus morales, plus tolérantes que celles qui sont restées attachées à la vieille foi. C'est chez elles que les sciences, les lettres, — Villers n'ose pas ajouter les « arts », mais il dit l' « esthétique » — ont pris l'essor le plus remarquable, etc., etc. En vain objecterait-on à Villers que toute la civilisation supérieure du monde moderne date de la Renaissance, et que les pays du Nord l'ont reçue des contrées du Sud, à un moment où celles-ci avaient définitivement opté pour le catholicisme; que Venise et les cités d'Italie, voire l'Espagne et le Portugal, ont frayé la route aux Hollandais et aux Anglais dans le grand commerce; que la France catholique de Louis XIV a poli les mœurs et introduit le culte des choses de l'esprit dans l'Europe entière, tout particulièrement en Allemagne; que la tolérance n'a été apportée dans les pays protestants, y compris encore l'Allemagne, que par les armées de la Révolution et de l'Empire... notre panégyriste a son siège fait; il n'examine pas, mais avance et décide d'autorité. Il *faut* que le protestantisme, religion de sa chère Allemagne, soit la religion idéale. Car Villers, bien entendu, ne chérit et n'admire la Réforme qu'à travers sa germanophilie. Les progrès de cette germanophilie sont même tels, qu'il en est arrivé, comme on l'a vu, à accepter, à approuver, pour l'amour d'elle, ce qu'il exécrait autrefois par-dessus tout : la philosophie du XVIIIe siècle et la Révolution. Et c'est par ce singulier détour que l'auteur honni de la *Philosophie de Kant* a pu finalement devenir l'homme de l'Institut et des idéologues.

IV

La publication de l'*Essai* marque l'apogée de la carrière de Villers. Vers 1805 il est presque un homme célèbre. Aussitôt il songe à faire bénéficier la cause allemande de son succès inattendu en réalisant enfin un projet caressé par lui depuis longtemps : celui de fonder en France un organe de propagande germanophile. Des *Notices littéraires*, une *Bibliothèque germanique*, un *Mercure littéraire de l'Europe* et des *Archives littéraires de l'Europe* avaient essayé en vain, récemment, de se consacrer à cette tâche, sous un pouvoir ouvertement ou sourdement hostile. Villers pensa qu'il serait plus heureux. S'étant abouché dans ce but avec Ph.-A. Stapfer, B. Constant, Cuvier, dont son *Essai* lui avait fait des amis, il se lança avec son ardeur coutumière dans cette nouvelle entreprise, pour laquelle il escomptait l'appui de l'Institut et du clan idéologique. Le futur périodique devait en effet, non seulement répandre la connaissance des choses germaniques, mais combattre à mots couverts le catholicisme et le gouvernement. C'était un fruit de la réconciliation de Villers avec ses adversaires de la veille. Les adhésions arrivaient déjà en foule. Trois Allemands au moins, Cramer, Riccius et Burkhard, devaient entrer dans la rédaction. Le coadjuteur Dalberg, personnage influent, à qui l'on n'avait révélé qu'un des côtés de l'affaire, servirait de paravent. Par les soins de Villers et de Stapfer on avait même dressé la liste de toutes les personnalités, qui en Europe et en France, paraissaient susceptibles de s'intéresser à une publication de ce genre. C'est une curieuse nomenclature des amis de la culture allemande et des adversaires de Napoléon chez nous, des ennemis de la France au dehors, dans les premières années de l'Empire. Mais un froncement de sourcils du Maître, qui avait eu vent des intentions secrètes des conspirateurs, fit avorter tous ces beaux projets. La *Bibliothèque germanique* de Villers et de Stapfer, suspecte même avant d'avoir vu le jour, rentra dans le néant [1].

Édifié par cet échec sur les perspectives qui attendaient sa

1. Cf. *Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte*, 1896, p. 350 et suiv.

propagande en France, Villers regagna l'Allemagne, bien décidé à poursuivre là-bas ses efforts. A partir de ce moment, soit que le succès de son livre l'ait grisé, soit qu'il pense n'avoir plus de ménagements à garder, il adopte dans ses écrits un ton nettement insultant pour son ancienne patrie. C'est ainsi que dans une *Érotique comparée ou Essai sur la manière essentiellement différente dont les poètes français et allemands traitent l'amour*, qui paraît en 1806 et s'orne d'une épigraphe gallophobe empruntée à Jean-Paul [1], il se plaît à opposer la chasteté et l'idéalisme des auteurs d'outre-Rhin à la lubricité et au dévergondage des nôtres. On dirait qu'il éprouve désormais une joie secrète à piétiner le pays de sa naissance. Dans ses papiers posthumes on a retrouvé un brouillon d'étude où, comparant encore la culture allemande et la culture française, il caractérise la première par les mots de *famille, église, auditoire, arsenal*; la seconde par ceux de *salon, cuisine, bordel, moulin à poudre*. Plus fanatisé que les pires teutomanes, ce transfuge n'aperçoit en France, comme il l'écrit de Paris à Goerres [2], qu'une « putréfaction universelle », à laquelle il n'est pas de remède. Il ne s'occupe de son peuple que pour le diffamer et le combattre aux côtés des pires gallophobes, comme le ministre Stein ou Arndt le « mangeur de Français », qui l'honorent de leur amitié. Et même il n'hésite plus à se risquer sur le terrain de la lutte politique, qu'il évitait généralement autrefois. L'Empire et la France n'ont pas, en Allemagne, d'adversaire plus tenace et plus remuant que lui. Si l'on peut à la rigueur comprendre et même approuver du point de vue de sa croisade intellectuelle, qu'il soit intervenu en 1808 pour sauver de la destruction les Universités allemandes du nouveau royaume de Westphalie [3], il est difficile de trouver une excuse à la lettre

1. « Les plus grands poètes ont été les plus chastes. Quel peuple a jusqu'ici fourni les poètes les plus chontes? Justement celui qui n'a presque pas réussi à en produire d'autres : le peuple français. »

2. « Non, mon spirituel ami, gardez-vous de me croire mort et victime de la putréfaction universelle qui m'environne ici. Au milieu de ce tumultueux néant.... je me promène silencieusement, plein de vie intérieure, plein d'agitation et de douleur, etc. » Wittmer, *loc. cit.*, p. 273.

3. *Coup d'œil sur les Universités et le mode d'instruction publique de l'Allemagne protestante en particulier du royaume de Westphalie*, Cassel, 1808. Ce livre valut à Villers d'être nommé membre de la Société royale de Gœttingue.

déclamatoire et calomniatrice qu'il adressa en février 1807 à Fanny de Beauharnais et fit clandestinement imprimer en Hollande, sur les prétendues atrocités commises par les troupes françaises à Lubeck, dont Blucher et ses Prussiens avaient les premiers violé la neutralité. Il alla plus loin encore, traduisit une brochure allemande hostile au blocus continental, et protesta publiquement au Sénat de Lubeck contre l'annexion des villes hanséatiques. Expulsé des territoires occupés par la France, il fut dès lors traité en ennemi par Napoléon, depuis longtemps excédé de ses manœuvres. Une perquisition opérée à son domicile, le 19 février 1811, par ordre de Davoust, avait amené la découverte de soixante-dix-huit exemplaires d'un journal allemand qui prêchait le soulèvement contre la France[1]. En 1810, déjà, il avait participé à la fondation d'une feuille, le *Vaterlândisches Museum*, qui, sous couleur de rappeler aux Allemands leurs gloires intellectuelles, se proposait, comme on le voit par une de ses lettres, de maintenir vivace en eux le sentiment antifrançais.

Villers eut la fin qu'ont tous les hommes de son espèce. Renégat de son peuple, il fut renié à son tour par le peuple qu'il lui avait préféré. Excitateur de passions nationales, il fut une victime de cette gallophobie qu'il avait, lui Français, sciemment développée. Lorsque, en 1814, les Allemands reprirent possession du royaume de Westphalie et ramenèrent l'ancienne dynastie de Hanovre, le premier soin du nouveau gouvernement fut de destituer Villers qui, depuis 1811, occupait une chaire à l'Université de Gœttingue. Il n'était plus, aux yeux des vainqueurs de Napoléon, qu'un Français, dont la présence souillait le sol sacré de la Germanie. Villers fut atterré par ce coup inattendu. Il protesta, se démena, fit agir ses amis de Paris et de Berlin, B. Constant, Mme de Staël, le ministre Stein, rappela les services qu'il avait rendus à la cause allemande, affirma que son cœur était

1. En cette occasion l'attitude de Villers fut d'ailleurs assez peu digne. Il écrivit à Davoust que sa lettre à Mme de Beauharnais était « un vieux péché » dont il s'était repenti, et qu' « elle n'était pas faite pour devenir publique ». Quant à son discours sur l'annexion, il n'avait pour but que « de faire chérir aux Lubeckois leur réunion au grand empire ». Ces protestations ne trompèrent personne. « Quelque part qu'il aille, lit-on dans le rapport de Saulnier, malgré ses protestations actuelles, il ne sera jamais l'ami des Français. » C'était aussi l'opinion de Davoust.

« tout allemand », et qu'il lui serait impossible de vivre ailleurs que dans sa chère Allemagne [1] — tout ce qu'il obtint fut une augmentation presque injurieuse de sa pension de retraite. Les Allemands se croyaient quittes envers lui avec de l'argent. Et ce ne fut point là sa seule déconvenue. Il dut se convaincre que le coup partait en réalité de ses collègues de Gœttingue. Cette Université, qu'il avait sauvée en 1808 par une brochure retentissante; ces professeurs, dont il avait célébré la conscience et les mérites dans un autre écrit de 1809 [2], se montraient envers lui de la plus noire ingratitude. Sa nomination avait fait des jaloux, et on s'était plaint que le nouveau maître n'eût pas la formation « scientifique » nécessaire. On s'était scandalisé aussi de la présence auprès de lui de Mme de Rodde, qui l'avait suivi à Gœttingue. Ainsi tout le monde le rejetait. A l'intérieur même de son faux ménage, l'existence était devenue intolérable pour lui. A la longue les instincts dominateurs de Dorothée Schloezer s'étaient changés en une véritable tyrannie, qui allait, s'il faut en croire Constant et Reinhard, jusqu'à la séquestration de l'infortuné amant [3]. Le passé tout entier se vengeait. Villers, dont les forces depuis quelque temps déclinaient, fut achevé par la brutale révocation dont on payait ses travaux et son zèle. Il mourut le 26 février 1815, et fut vite oublié, aussi bien en Allemagne qu'en France.

Mais son œuvre n'avait pas été vaine. A la résistance impuissante des idéologues contre les tendances antigermaniques du Premier Consul et de l'Empereur, il avait apporté le secours de sa science plus approfondie des choses allemandes et de son infatigable besoin de prosélytisme. Il avait identifié la cause de l'Allemagne avec celle de la Réforme, et gagné ainsi à la première

1. Dans une protestation qu'il adresse au ministère de Cassel il se dit « né en Lorraine allemande ». Cependant il ne saurait disconvenir qu'il est Français de nationalité. « Mais je suis naturalisé Allemand, ajoute-t-il, par le droit, étant bourgeois de Brennen, tandis que par le fait aussi mon cœur est tout allemand, et il paraît qu'un Français qui devient Allemand dans son cœur est, à tout prendre, préférable à un Allemand qui devient Français. » Wittmer, *loc. cit.*, p. 539-540.

2. *Coup d'œil sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne*, Amsterdam et Paris, 1809.

3. Lettres de B. Constant à Barante du 20 mars 1812 (*Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1907, p. 553), et à Rochet du 16 août 1812. Lettre de Reinhard à Gœthe du 25 juillet 1807. Wittmer, *loc. cit.*, p. 442 et suiv.

bien des sympathies jusque-là indifférentes. Enfin il avait établi entre le libéralisme politique et la germanophilie une fusion qui devait être féconde. Si incomplets, si restreints encore que fussent les résultats obtenus par lui, ils préparaient le terrain pour l'apostolat d'une personnalité plus ouverte et plus puissante que la sienne, auprès de laquelle d'ailleurs nous le retrouverons une dernière fois.

CHAPITRE V

LA VICTOIRE DU GERMANISME
MADAME DE STAËL

I

Si Villers n'avait qu'à demi réussi dans sa tâche, c'était à cause de son étroitesse d'esprit et de son fanatisme aggressif. Pour y réussir complètement il fallait une âme plus souple, plus compréhensive, plus intimement apparentée au génie germanique, une âme où la sympathie pour les idées du « Nord » fût en quelque sorte non un point d'arrivée mais un point de départ. A la date où nous sommes, une âme de ce genre ne pouvait se rencontrer à l'intérieur de notre peuple. Elle devait nécessairement nous venir du dehors, et c'est de là qu'elle vint en effet.

Car, précisément, au dehors, les circonstances étaient mûres pour la production d'une âme semblable. Depuis le milieu du XVIIIe siècle, la culture française reculait partout en Europe, lentement mais sûrement, devant celle de l'Angleterre. A l'appel de la nation sœur, répercuté par l'éloquence ardente de Rousseau, les races protestantes et germaniques s'étaient réveillées de leur rêve classique et français, de la Scandinavie à la Suisse, de la Hollande à la Livonie, et avaient repris conscience de leurs besoins propres. Et nulle part l'évolution n'avait été plus rapide que dans cette Suisse, d'où devait partir la prédication individualiste de Rousseau. C'était là que, dès le lendemain de la mort de Louis XIV, dans les fameuses *Lettres sur les Anglais et les Français* du pié-

tiste bernois Béat de Muralt, la culture anglaise avait été mise pour la première fois en parallèle avec la culture française, alors partout indiscutée; c'était là aussi, on s'en souvient, que Haller, d'ailleurs un ami de ce Muralt, dans ces *Poésies suisses* qui furent pour nous la révélation de la littérature allemande, avait attaqué ouvertement la France catholique et monarchique; là encore que, de Zurich, Bodmer et Breitinger, les patrons de Klopstock, s'étaient efforcés de faire prévaloir en Allemagne l'idéal littéraire des Anglais contre celui de nos classiques. La voix de Rousseau, disciple de Richardson, n'avait fait que concentrer ces accents épars et leur assurer une plus grande portée, en leur prêtant le secours de son génie et de notre propre langue.

Le résultat de ce mouvement avait été de créer en Suisse, aussi bien dans la Suisse romande que dans la Suisse alémannique, un état d'esprit de plus en plus favorable au germanisme, et bientôt inconsciemment hostile à notre influence intellectuelle. Vers la fin du XVIIIe siècle, la Suisse française commence à devenir un atelier de traductions de l'allemand, et une Mme de Montolieu, née Crousaz, en fabrique déjà à la grosse [1]. On se souvient que *Werther*, fraîchement accueilli en France, avait trouvé là-bas, tout de suite, un traducteur et des admirateurs. Dans certaines personnalités helvétiques ces dispositions nouvelles s'accusent même, au tournant du siècle, d'une manière aiguë, qui montre les progrès accomplis chez nos voisins par la pénétration germanique, toujours associée à la religion. Deux exemples suffiront. Voici d'abord Philippe-Albert Stapfer, Bernois encore comme Muralt et Haller [2]. Ancien étudiant en théologie de l'Université de Gœttingue, amené plus tard à Paris par une éphémère représentation diplomatique, puis fixé chez nous par son mariage, Stapfer se donne pour mission d'y répandre, avec un zèle infatigable, la littérature et la pensée germaniques, en même temps que d'y raviver l'idée protestante. Il fonde des sociétés bibliques,

1. Elle livre plusieurs centaines de traductions ou imitations de l'anglais et de l'allemand, en particulier de Lafontaine (*Caroline de Lichtfeld*), de Zschokke, G.-G. Muller, Caroline Pichler, Meissner, Fouqué, etc. Ch. de Constant disait d'elle qu'elle poussait des romans « comme on pousse des boutons à la petite vérole ».

2. Cf. Rud. Lüginsbühl, *Ph.-Alb. Stapfer, helvetischer Minister der Künste und Wissenschaften* (1766-1840), Bâle, 1887, et sa correspondance, par le même, Bâle 1891.

encourage et soutient Villers, travaille avec lui à la fondation de la fameuse *Bibliothèque germanique*, enrôle presque son ami dans les missions protestantes. Non sans surprise on découvre chez Stapfer des traces d'animosité contre le génie, et même contre le caractère de notre peuple. Il décore, dans ses lettres, Paris du nom de « Babylone », suivant le plus pur style piétiste, et il y exprime son « horreur » pour une « entière francisation » de ses enfants [1]. Sa germanophilie militante se double d'une gallophobie secrète. Même spectacle chez B. Constant [2]. Ce descendant de réfugiés français, né à Lausanne, élevé en Hollande, en Angleterre et en Allemagne, a commencé par mépriser la littérature et la société de ce dernier pays, où tout lui semble ridicule et ennuyeux. Mais peu à peu le germanisme le pénètre, par le même canal que Stapfer. Dès 1794 il ne veut plus qu'on plaisante la littérature allemande. Dans la philosophie et l'histoire, les savants d'outre-Rhin lui paraissent « infiniment supérieurs aux Français et aux Anglais ». La poésie allemande ne l'a pas encore conquis, parce qu'il n' « aime la poésie dans aucune langue », mais cela va venir. En 1807, par la préface et le texte de son *Wallstein*, imité de Schiller, il propose un compromis entre le système dramatique français et celui des Allemands. Un peu plus tard il vantera même le lyrisme allemand, où il découvrira « le caractère essentiel de la vraie poésie... ce vague, cet abandon à des sensations non réfléchies, ces descriptions si naturelles », en l'opposant au nôtre, qui n'est jamais que « de la morale ou de l'utilité ou de l'expérience, de la finesse ou du persiflage, en un mot de la réflexion », caractéristique peut-être juste à cette époque, mais qu'on est surpris de rencontrer sous la plume de l'auteur d'*Adolphe*. Les Allemands finissent par lui plaire, en tant qu'hommes, plus que les Français, à condition toutefois qu'ils ne se mettent pas en coquetterie avec le catholicisme, comme Frédéric Schlegel. « J'ai hâte, l'entend-on dire, d'aller chercher en Allemagne des hommes dont les habitudes et les opinions soient plus analogues

1. Il consentit à cette « francisation » lorsqu'il leur eut trouvé comme précepteur le jeune Guizot, dont il fit, pour quelques années, un germanophile ardent.

2. Rudler, *La Jeunesse de B. Constant*, Paris, 1909, Morel, *L'Influence germanique chez Mme de Charrière et chez B. Constant*, *Revue d'Histoire littéraire*, octobre-décembre 1911, janvier-mars 1912, janvier-juin 1915, Ph. Godet, *Mme de Charrière et ses amis*, 2 vol., 1906.

aux miennes. » Paris dégoûte ce débauché et cet ambitieux, pourtant assez peu délicat sur le choix des moyens. On ne vit là-bas que pour l' « effet » et pour les « places » ou les « profits ». Et Constant en arrive à parler presque comme Villers, dont il se rapproche du reste en 1812, à Gœttingue, et qui devient son intime ami. « Nos opinions, nos pensées, avoue-t-il, sont tellement identiques, que nous avons à peine besoin de parler pour nous entendre. »

Et naturellement, c'est sur le Premier Consul puis sur l'Empereur, que se concentre toute l'aversion que ces étrangers germanophiles commencent à éprouver contre le caractère et l'esprit français. Napoléon représente, en effet, cet esprit et ce caractère dans ce qu'il a de plus choquant pour eux, c'est-à-dire de plus latin : la raison classique, la discipline, la règle dans la pensée comme dans la vie. Aussi entrent-ils d'instinct en quelque sorte dans l'opposition politique, dès qu'ils sont en France. Stapfer en est un des excitateurs secrets, jamais à court de moyens. Constant la dirige ouvertement vers 1800. Sur ce terrain ils se rencontrent avec les idéologues et les nombreux Allemands « du Nord » installés ou de passage à Paris. On dirait qu'il y a incompatibilité absolue entre tout ce qui tient de près ou de loin à l'Allemagne luthérienne et Bonaparte, puis Napoléon. Les « intellectuels » germaniques ne hantent que les milieux où l'on cabale contre le nouveau pouvoir, et ils cabalent aussi, ne fût-ce que dans le domaine des idées. Reinhard, qui est pourtant au service de la diplomatie française; Brinckmann, Suédois teutonisant; Guillaume de Humboldt, etc.., font cortège à Villers, à Mme de Staël, à B. Constant. Tout à fait caractéristique est le cas de Frédéric Jacobi, le philosophe. Jacobi est un homme très doux, et il n'a rien d'un gallophobe de l'espèce d'Arndt. N'empêche qu'avant même de fouler notre territoire, en 1801, il s'annonce à son ami Vanderbourg par une lettre des plus hostiles à la France du Premier Consul. Et, à peine débarqué, le voilà qui intrigue, s'entremet, rapproche des adversaires de Bonaparte qui s'ignoraient, noue entre l'opposition de Paris et celle d'outre-Rhin des fils cachés

1. Voir lettre à Mme de Charrière du 7 juin 1794; *Journal intime*, éd. Mélégari, p. 35-36, p. 91; lettre à la comtesse de Nassau en février 1806.

et solides, qui joueront au moment opportun. Villers, Stapfer, Mme de Staël sont ses fréquentations ordinaires. De retour en Allemagne il garde le contact avec eux, et soutient particulièrement Villers de toutes les ressources de son entregent et de ses relations infinies. Appelé à l'Académie des Sciences de Munich par Maximilien-Joseph, il fait de cette institution, en pleine Bavière alliée de la France, un centre de sourde propagande contre Napoléon, qui, prétend-il, exècre les Allemands protestants [1], et qui, selon le théologien prussien Schleiermacher, ne médite rien moins que de convertir de force l'Allemagne au catholicisme [2].

II

Mme de Staël n'est que l'expression la plus complète et la plus éclatante de ces nouvelles tendances [3]. Elle est de sang étranger, à la fois germanique et suisse. Par son père Necker, fils d'un Brandebourgeois installé à Genève, elle se rattache à l'Allemagne du Nord, voire à la Prusse; par sa mère, Suzanne Curchod, fille d'un pasteur du pays de Vaud, à la terre helvétique. Sa religion aussi en fait une étrangère. Le protestantisme qu'elle professe n'est plus ce vieux calvinisme d'une psychologie si française, c'est un protestantisme à l'allemande, vague, indiscipliné, fortement

1. Cette activité de Jacobi, fut dénoncée en 1806 par Christian von Aretin dans sa brochure : *Die Pläne Napoleons und seiner Gegner*. Jacobi, démasqué, y répondit avec la plus grande vivacité.

2. Deuxième éd. des *Reden über die Religion*, 1806, *Nachrede*. — On peut se demander d'ailleurs si ces insinuations n'étaient pas répandues par le gouvernement prussien, qui a toujours été si habile à utiliser pour ses fins le fanatisme religieux, et qui s'en servait déjà sous Frédéric II (Cf. Duclos, *Mémoires secrets*, éd. de 1791, t. II, p. 325). Au XIXe siècle, il en jouera systématiquement, notamment pour préparer les guerres de 1866 et de 1870.

3. Sur Mme de Staël voir : lady Blennerhasset (une Allemande d'origine), *Mme de Staël et son temps*, trad. Aug. Dietrich, 3 vol., Paris, 1890; P. Gautier, *Mme de Staël et Napoléon*, Paris, 1903; P. Kohler, *Mme de Staël et la Suisse*, Lausanne et Paris, 1916, qui renverront aux nombreux articles de revues que nous ne pouvons citer ici. Le livre d'Albert Sorel, *Mme de Staël*, Paris, 1890, est une étude fine et discrète, un peu académique. De récentes publications sont venues éclairer d'un jour nouveau le caractère de Mme de Staël, ainsi la *Chronique* de Ch. de Constant (*Bibliothèque universelle* de Lausanne, 1915), et les *Mémoires* d'Étienne Dumont (*ibid.*, octobre 1916). Enfin la correspondance inédite de Mme de Staël avec son père, pendant son voyage d'Allemagne, publiée par M. d'Haussonville (*Revue des Deux Mondes*, 1915-1916), apporte un élément capital pour l'appréciation du livre de l'*Allemagne*.

imprégné de piétisme. Aussi, bien qu'elle soit née et qu'elle ait grandi à Paris, rien de profond en elle n'est français. Le tact, le goût, la règle sont absents de son esprit, comme ils l'ont été de son éducation. De bonne heure émancipée de la tutelle de sa mère, trop froide pour elle, elle se forme toute seule, au hasard des besoins d'une sentimentalité intempérante, qui ne connaîtra jamais de frein. Elle lit Richardson, Rousseau, qui l'enivrent. *Werther* y ajoute sa névrose. Ce sont là les trois grandes émotions de sa jeunesse. Sans doute son intelligence ne reste pas inactive. Elle étudie de près Montesquieu, qui lui inspire la vénération de la constitution anglaise, et, dans le salon de sa mère, elle prête l'oreille aux discours des Grimm, des Morellet, des Suard, des Marmontel, des Raynal, des Buffon, des Thomas; mais ce qu'elle acquiert ainsi est instantanément mis au service de son imagination fougueuse, non de sa raison, qui n'est pas méthodiquement exercée. En elle c'est donc l'esprit des civilisations du Nord qui domine, sous un léger vernis de culture française [1]. Les étrangers, les Allemands surtout, ne s'y trompent pas. Brinckmann regrette qu'elle ne soit pas née en Allemagne : « C'est peut-être la seule chose qui ait mis obstacle à son entière perfection [2]. » Humboldt, qui la fréquente entre 1797 et 1800, s'étonne, en la voyant, de trouver ainsi, dans une nation, « des intelligences animées d'un souffle étranger [3] ». En 1806 Mme de Staël dit d'elle-même : « Naître Française avec un caractère étranger, avec le goût et les habitudes françaises et les idées et les sentiments du Nord, c'est un contraste qui abîme la vie [4]. »

Ainsi faite, elle ne peut, bien entendu, sympathiser ni avec les tendances de Chateaubriand, ni avec celles du Premier Consul. Quoiqu'ils paraissent s'accorder sur deux ou trois articles de leur programme littéraire, Mme de Staël et Chateaubriand, au fond, ne se comprennent pas. Après quelques années de relations courtoises mais extérieures, ils se séparent et, s'ils ne se combattent

1. « Toutes mes impressions, toutes mes idées me portent de préférence vers la littérature du Nord. » *De la Littérature*, Ire part., chap. XI.

2. Brinckmann à Caroline de Wolzogen dans les *Œuvres posthumes* de cette dernière, t. II, p. 270; Blennerhasset, *loc. cit.*, t. II, p. 555-556.

3. Lettre à Gœthe du 18 octobre 1800, Blennerhasset, *loc. cit.*, t. III, p. 11.

4. Mme de Staël à Frédéric Brun le 15 juillet 1806; Blennerhasset, *loc. cit.*, t. III, p. 223.

pas, c'est que Chateaubriand est trop chevaleresque pour s'en prendre à une femme persécutée, et qu'ils ont le même ennemi politique [1]. Entre Bonaparte et elle le conflit est presque instantané, et il ira sans cesse s'exacerbant. Passionnément intrigante, elle a essayé de l'attacher à son char au moment où il commençait à percer. Mais, sous la politesse conventionnelle de l'homme, le regard du dominateur l'a glacée. Vainement elle s'ingénie à rester neutre : son destin la pousse contre lui, et la lutte s'engage. Cette lutte, il faut se garder de la réduire à de mesquines rivalités personnelles, à des froissements d'amour-propre. Deux systèmes de pensée et de vie se heurtent en eux. Il la déconcerte par ce qu'elle devine de ses instincts secrets avant même de le connaître; elle lui déplaît par toutes ses paroles et par tous ses actes. Ce n'est pas le 18 brumaire, comme on l'a parfois écrit, qui les brouille. Elle espère encore, après cette date, conquérir quelque influence sur lui. Mais il l'écarte durement. Alors elle éclate. Constant prépare chez elle le discours fameux, prononcé le 15 nivôse 1799 au Tribunat, où il dénonce l' « aurore de la tyrannie ». Le livre de la *Littérature*, qu'elle publie en avril 1800, vient encore aggraver les choses. Le Premier Consul cherche à éliminer les littératures du Nord; elle les soutient, les place au-dessus de celle des Anciens et de la nôtre. En juillet 1801, c'est lui qui l'indigne par l'établissement du Concordat. Très protestante sous un air de libéralisme, Mme de Staël avait souhaité l'établissement du culte réformé comme religion officielle de la France nouvelle, ainsi que le prouve son manuscrit récemment découvert des *Circonstances actuelles* [2]. « Elle ne peut souffrir le catholicisme », dira d'elle Henriette de Knebel, qui l'entend causer à Weimar, où elle ne se gêne pas. A partir de ce moment, son salon devient le rendez-vous affiché de tous les mécontents. Les *Dernières vues de politique et de finance* de Necker, où il y a des allusions malveillantes contre le Premier

1. Pour les relations de Mme de Staël avec Chateaubriand voir P. Gautier, *Quo familiaritate Chateaubriand cum Mme de Staël vixerit ab anno* 1800 *ad annum* 1806, Paris, 1902, et *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1908.

2. Voir P. Gautier, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 75 et *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1909, p. 108 et suiv. ; Herriot, *Un ouvrage inédit de Mme de Staël*, Paris, 1906. Il a été publié par J. Vinnet en 1906. Le titre du manuscrit est *Des Circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des Principes qui doivent fonder la République*. Il fut rédigé en 1799.

Consul, et surtout *Delphine*, qui paraît en décembre 1802, consomment la rupture. *Delphine*, c'est l'antipode de toutes les idées de Bonaparte : la défense de la passion, la théorie du droit à l'amour, l'individualisme absolu, l'éloge du protestantisme. Le 15 octobre 1803, Mme de Staël, qui est près de Paris, reçoit l'ordre d'éviter la capitale et de s'en tenir éloignée, désormais, d'au moins quarante lieues. Quelques jours plus tard elle se dirige du côté de l'Allemagne.

Pourquoi ce voyage? Ce n'est pas une conséquence de la brutale mesure de Bonaparte, ainsi qu'on l'écrit d'ordinaire. Il était décidé depuis longtemps, et même commencé, avant cet incident. C'est la conclusion de toute une évolution intellectuelle qui s'est accomplie en Mme de Staël durant les dernières années. Par son éducation et les traditions de sa famille, aussi bien paternelle que maternelle, elle était orientée du côté de l'Angleterre, comme la plupart des protestants d'alors. Necker est anglomane, et Suzanne Curchod a failli épouser l'Anglais Gibbon. Dès l'âge de dix ans, la jeune Germaine a été conduite au delà du détroit [1]. La constitution anglaise, ainsi que nous l'avons dit, reste longtemps son idéal, et, lorsqu'elle l'abandonne, c'est pour la constitution américaine. Elle a la tête farcie des romans de Richardson. Dans ses propres ouvrages l'éloge de l'Angleterre retentit partout, notamment dans *Delphine* et dans *Corinne*. Ce dernier roman, conformément à l'exemple donné par la *Nouvelle Héloïse*, a même bien soin d'opposer une figure idéale d'Anglais, celle d'Oswald, aux médiocres représentants de notre société française. L'enthousiasme de Mme de Staël pour Albion est tel qu'il scandalise presque un Allemand comme G. de Humboldt, qui défend la France devant elle [2]. En revanche, quoique de descendance prussienne, elle ne semble guère attirée par les gens et les choses d'outre-Rhin. De la littérature allemande elle ne connaît et n'estime guère que *Werther*, et de longtemps sa curiosité n'ira pas plus loin. A Meister, qui l'engage en 1797 à se rendre à Zurich pour y rencontrer Wieland, elle répond dédaigneusement : « Aller à Zurich pour un auteur allemand, c'est ce que vous ne me verrez jamais faire [3]. » En

1. Kohler, *loc. cit.*, p. 49. Elle y retourne en 1793.
2. Lettre du 4 septembre 1805, de Rome, à Mme de Staël, *Deutsche Rundschau*, février 1917, p. 262-264.
3. Blennerhasset, *loc. cit.*, t. II, p. 564 et suiv.

somme l'Allemagne ne l'intéresse pas dans la première partie de sa carrière, et, si elle la vante, en termes d'ailleurs vagues et généraux, dans son livre sur les *Passions* et dans sa *Littérature*, c'est qu'il s'agit d'un pays du « Nord », et qu'il faut bien mettre, dans les énumérations, un autre nom à côté de celui de l'Angleterre.

Mais son opposition à Bonaparte l'a jetée dans un milieu où l'on professe pour l'Allemagne de vives sympathies, et où les Allemands abondent. Ceux-ci, toujours préoccupés de propagande, ont de bonne heure compris l'intérêt qu'il y aurait pour eux à conquérir cette personnalité influente, et, dès 1797, en Suisse, Meister, l'ancien associé de Grimm, a commencé le siège. Humboldt lui donne des leçons d'allemand à Paris. B. Constant, qui, depuis 1794, occupe auprès d'elle une situation privilégiée, ne peut que la pousser dans la même voie. Le bon Degérando, dont elle fait la connaissance en 1800; Chênedollé, qui vient de temps en temps à Coppet entre 1797 et 1799; C. Jordan, Jacobi et d'autres encore joignent leurs efforts à ceux des précédents. A partir de 1800 la conversion avance. En 1801, Mme de Staël apprend sérieusement la langue, qu'elle ne saura jamais cependant qu'à moitié[1]. Enfin, en 1803, la grâce l'a touchée. La traduction des odes de Klopstock par C. Jordan la remue et lui arrache un cri d'admiration : « Comment vous exprimer l'enthousiasme que m'a fait éprouver votre traduction? J'ai tressailli, j'ai pleuré en la lisant, *comme si j'avais tout à coup entendu la langue de ma patrie après dix ans d'exil*[2]. » Cette langue, c'était celle de la sentimentalité piétiste.

Dans l'intervalle, il est vrai, elle a subi une catéchisation en règle de la part du plus fougueux germanophile du temps : Villers[3], mais une catéchisation qui a failli bien souvent rebuter la néophyte, à cause, toujours, de la maladresse et de l'exagération fanatique du prédicant. C'est Jacobi qui les a mis en relations, en juin 1802. Villers a saisi le prétexte de quelques passages de la *Littérature* pour écrire à Mme de Staël, qu'il couvre de fleurs, et

1. Elle se plaint encore de la difficulté de la langue dans les lettres à Necker et dans son *Allemagne*.

2. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. XII. Lettre à C. Jordan, du 3 juillet 1803.

3. Isler, *loc. cit.*, p. 266 et suiv., Blennerhasset, *loc. cit.*, t. II, p. 567 et suiv., Wittmer, *loc. cit.*, chap. IV.

Jacobi a transmis la lettre. Tout de suite il s'offre à la renseigner sur l'Allemagne, dont elle n'a pas parlé encore, à son avis, avec assez d'éloges. Tout frais émoulu de ses études sur Kant, il voudrait la gagner à son admiration pour ce philosophe, et aussi, en médiocre psychologue qu'il est, à son mépris du XVIIIe siècle. Mais, si elle lui abandonne sans difficulté les purs matérialistes à la d'Holbach, elle ne consent pas que l'on touche aux simples déistes qui, comme Montesquieu, Rousseau et Voltaire même « dans son bon temps », n'ont fait que combattre « un grand ennemi, le catholicisme [1] ». Elle insinue même à Villers qu'il aurait dû se montrer plus circonspect dans sa polémique. Repoussé, donc, sur ce point, l'ardent germanophile triomphe cependant sur d'autres, où la brèche est déjà plus qu'à moitié ouverte. Il l'amène ainsi à reconnaître qu'il n'y a pas en littérature un goût fixe et universel, mais autant de goûts différents que de nations, et que l'Allemagne a bien le droit d'avoir le sien, proposition chère à la critique germanique de tous les temps, et qui n'est autre chose que la substitution du point de vue historique et indifférent au point de vue esthétique [2]. Il lui fait même admettre que « l'esprit humain, qui semble voyager d'un pays à l'autre, est à présent en Allemagne [3] ». Villers s'efforce aussi, peut-être avec moins de succès, de dissiper ses préventions sur l'incapacité des Allemands de passer de la théorie à la pratique : « Le superbe code prussien, le plus humain et le plus républicain de ceux qui existent, le gouvernement d'un assez grand nombre de princes éclairés, les régences des villes libres, notre Réformation sont, je pense, d'assez beaux monuments, et tels que la France n'en peut montrer, malgré toute l'ostentation et la fanfaronnade des douze dernières années [4]. » Mais comment ne pas s'entendre sur ce chapitre de la « Réformation »? Décidément convaincue, Mme de Staël entonne, dans la préface de *Delphine*, un hymne à l'Allemagne qui ravit d'aise son précepteur. Villers a donc mené à bien une œuvre des

1. Lettre du 1er août 1802.

2. Dès sa première lettre du 25 juin 1802, Villers, avec son tact ordinaire, appelle le goût français la « décrépite déité de nos boudoirs », et ajoute qu' « il y a longtemps qu'un coup de pied de la Muse teutonne l'a précipitée dans le bourbier ».

3. Lettre de Mme de Staël du 1er août 1802.

4. Lettre de Villers du 1er octobre 1802.

plus importante pour le succès de sa tâche et il s'en félicite [1].

Il n'en retirera pas, malheureusement, le bénéfice personnel auquel il eût pu prétendre, et cela bien par sa faute. Dans son zèle intempérant, ou peut-être sous l'empire d'un autre sentiment, il a, à diverses reprises, accablé sa correspondante de compliments hyperboliques, qui, après *Delphine*, touchaient à l'extravagance. Surprise d'abord, Mme de Staël a cru comprendre enfin ce que cela voulait dire, et a cherché un moyen d'amener l'inflammable apôtre du germanisme auprès d'elle. Mais Villers d'objecter sa « mission » qui le retient en Allemagne. Qu'à cela ne tienne, c'est elle, alors, qui se rendra dans cet admirable pays, où il lui servira de guide. Et voilà comment le voyage d'Allemagne de Mme de Stael a été décidé [2]. Il est donc entendu que l'on se rencontrera à Paris, où Villers a précisément affaire, et Mme de Staël se met en route. Sur ces entrefaites éclate le décret du Premier Consul qui lui interdit la capitale. Vite ressaisie, elle écrit à Villers de l'attendre à Metz, d'où ils partiront ensemble pour la Germanie. Elle accourt palpitante dans la vieille cité lorraine. Mais, hélas, le pauvre mystique s'était trop avancé. Près de lui veille, comme un dragon redoutable, Mme de Rodde, qui l'a suivi. A l'aspect de cette « grosse Allemande », dont il n'avait jamais été question, Mme de Staël a un haut-le-corps, et la jalousie des deux femmes, aussi despotiques l'une que l'autre, flambe instantanément. Les deux semaines que dure le rendez-vous intellectuel sont déchirées par de perpétuelles tempêtes, et Villers subit des scènes des deux côtés. A la fin, cédant aux injonctions de son Allemande, il informe Mme de Staël qu'il ne la suivra pas en Allemagne. Furieuse, celle-ci lui rend les manuscrits qu'il lui a prêtés et s'éloigne brusquement vers l'Est, le 8 novembre à dix heures du matin [3]. De chaque

1. En Allemagne on suit avec intérêt les progrès de cette conversion. Le professeur Glaser, de Helmstedt, écrit à Villers : « Je suis persuadé avec vous que nous aurons fait une acquisition très précieuse sous tous les rapports si vous réussissez à inspirer à Mme de Staël le goût de la littérature de notre pays. » A peine d'ailleurs avait-elle fait mine de s'occuper de l'Allemagne, dans son livre sur les *Passions*, que Humboldt attirait l'attention de Gœthe sur elle, en regrettant que son « caractère libre et hardi » fût « retenu dans les langes de l'étroitesse française ».

2. Elle en parle tout d'abord dans une lettre du 20 juillet 1803. Le décret de Bonaparte est du 15 octobre.

3. Sur cette aventure tragi-comique voir Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, p. 300-301 ;

station de la route elle accable Villers de lettres de reproches, et Jacobi reçoit de part et d'autre des confidences qui le plongent dans la stupéfaction. Mme de Staël ne pardonnera jamais à Villers cette conduite, qui n'est, lui explique-t-elle, « point du bon genre, ni français, ni allemand ». Mais, en attendant, la voilà sur les routes d'Allemagne.

III

Le voyage commence mal [1]. Mme de Staël est d'une humeur massacrante, et la saison défavorable ajoute encore à sa dépression. Tout lui déplaît, choses et gens. Le paysage est triste, monotone. Pas de commodités matérielles. Les habitants sont vulgaires, sans personnalité. « Tout ce qui n'est pas distingué parmi les Allemands n'est pas tout à fait de l'espèce humaine relativement à nos habitudes et à nos goûts. » On croirait entendre parler Bouhours. « Il n'y a rien de plus lourd et de plus enfumé au moral et au physique que les hommes allemands. » Rien à attendre d'eux. Ils ont, sans doute, la même opinion « sur tout » que les Anglais, — c'est-à-dire qu'ils exècrent tout autant Bonaparte — « mais ils serrent leur opinion dans une armoire, comme une chose dont on ne se sert pas même les dimanches ». A peine arrivée en Allemagne, notre exploratrice déçue voudrait déjà revenir sur ses pas. Elle fait sonder le Premier Consul pour savoir s'il ne lui permettrait pas de rentrer à Paris. « Plus que jamais je me suis convaincue qu'il n'y avait que Paris pour moi; je déteste l'Allemagne, l'Angleterre est impossible, et l'on ne sait ce que vaut la France que quand on voyage [2]. » Elle ne comprend pas que Villers ait pu se germaniser à ce point, et elle le lui dit : « Les étrangers eux-mêmes n'aiment pas que nous renions notre patrie. » Sages paroles, si elles eussent été prononcées en d'autres circonstances! Le patriotisme, en effet, n'y entre pour rien, et c'est uniquement le dépit

Degérando, *Lettres inédites et souvenirs biographiques de Mme Récamier et de Mme de Staël*, p. 60; d'Haussonville, *Revue des Deux Mondes*, 1903, t. VI, p. 553 et suiv.

1. Sur le voyage d'Allemagne, outre les sources et ouvrages cités, voir Ch. Joret, *Mme de Staël et la cour littéraire de Weimar*, *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, 1899, t. I; 1900, t. II. Les lettres à Necker, publiées par M. d'Haussonville, ajoutent d'ailleurs beaucoup à ce que l'on savait déjà, et changent bien des conclusions.

2. Lettres à Necker des 19, 22, 27 novembre 1803. Tout serait à citer dans ces lettres.

contre son ex-précepteur qui les lui inspire, car, au même moment, on la voit transmettre avec empressement à son père tous les bruits qu'elle peut recueillir sur la probabilité d'une déclaration de guerre de l'Angleterre à la France. Ce que nous appelons sentiment national n'existe pas chez Mme de Staël, par rapport à notre pays.

Cependant elle continue sa route, de peur d'être ridicule si elle retourne en arrière, et dans l'espoir que l'accueil qu'on lui fera en Allemagne mortifiera ses ennemis de Paris [1]. D'ailleurs les souvenirs fâcheux de Metz s'effacent peu à peu et ses impressions s'améliorent. Les Allemands ont tout de même quelques qualités. Ils apprécient l'auteur de *Delphine*. « Il est certain que c'est un pays cultivé; je dois le trouver tel, car *Delphine* y est connue de toutes les classes qui lisent, et l'on me dit en mauvais français : la *Delphine* est bien charmante. N'est-il pas bizarre que les Allemands l'aient plus senti que les Français [2] ? » Et puis l'on fête en elle l'adversaire de Bonaparte. « La disgrâce ne nuit pas ici, tout au contraire. » Villers l'avait envoyée à Weimar. Elle y arrive le 14 décembre à la brune. On l'y attendait, et tout le monde est sous les armes. Dès le lendemain, grand dîner au château avec le duc, la duchesse, les notabilités. Mme de Staël est brillante et produit un effet énorme. « Elle est très vive, note une assistante, parle bien et beaucoup, extraordinairement vite, mais d'une façon claire et agréable.... C'est une femme du grand monde, et elle s'adresse de préférence aux gens les plus distingués de la société, mais elle est très polie, aimable et affable envers chacun; ses yeux sont beaux et intelligents, mais son visage un peu noirâtre [3].... » Le duc, sa femme, sa mère sont sous le charme, et accablent l'étrangère de politesses, que les lettres à Necker mentionnent soigneusement, avec ordre de les faire connaître en lieu utile. Tout va pour le mieux.

Reste à nouer connaissance avec les esprits distingués de

1. « Mais on a déjà dit à Paris que je n'oserai pas aller en Allemagne dans la crainte de n'y être pas reçue, et cela m'oblige à ne pas reculer » Lettre à Necker du 7 novembre 1803.

2. Lettre à Necker, faussement datée du 14 décembre, et antérieure de quelques jours.

3. Lettre d'Henriette de Knebel à son frère du 15 décembre 1803 (Aus *K. L. von Knebels Briefwechsel*, p. 188). Voyez également la lettre de la femme de Schiller à Goethe du 19 décembre (*Goethe-Jahrbuch*, t. IV, p. 253). Tout cela dans Joret.

Weimar, pour lesquels elle est spécialement venue. Jacobi l'a recommandée à Herder, mais Herder est mourant. Elle se retourne donc vers les autres : Wieland, Schiller et Gœthe. Le bon Wieland est conquis en un tour de main par cette séduisante Française. Mais avec Schiller et Gœthe les choses ne vont pas aussi aisément. Ils ont reçu des renseignements inquiétants sur la voyageuse, qui a excédé à Francfort l'excellente maman Gœthe [1], et ils craignent une irruption indiscrète dans leur studieuse tranquillité. Gœthe, pressé d'assister au dîner de réception, n'a pas bougé d'Iéna, où il s'était enfui. Il fait la sourde oreille lorsque Mme de Staël lui écrit pour lui demander une entrevue. Enfin, sollicité de divers côtés et n'ayant plus de raison valable à alléguer, il consent à regagner Weimar, et invite Mme de Staël pour le 24 décembre, avec Schiller. Tenu sur la sellette, pendant quatre heures d'horloge, par la terrible questionneuse, Gœthe se couche harassé et consigne sa porte. Elle essaie de pénétrer de nouveau chez lui, mais en vain. « Gœthe ne veut plus entendre parler d'elle », écrit Schiller à Kœrner. Il lui faut se rabattre sur le menu fretin de Weimar, Bœttiger, Knebel, l'Anglais Crabbe Robinson, qui la renseignent sur la philosophie et la littérature allemandes modernes [2], ou encore sur le complaisant Wieland et les dames. Au bout d'un mois, pendant lequel elle a multiplié les tentatives, Gœthe se décide de nouveau à l'accueillir chez lui et, cette fois, elle ne le lâchera plus. Mais maintenant c'est Schiller, qui, fatigué par deux rencontres, se dérobe obstinément. On ne peut même le déterminer à se montrer au dîner d'adieu, qui a lieu le 28 février chez la duchesse douairière. Elle a passé à Weimar deux mois et demi, et n'a eu avec les deux plus grands génies de l'endroit que quelques rares conversations, arrachées de haute lutte.

Ils l'ont jugée — Schiller du moins — d'une manière qui nous étonne un peu, n'apercevant en elle que ce qu'il y a de spécifiquement français : la vivacité, la clarté, le tour d'esprit oratoire, probablement parce qu'ils l'ont surtout observée dans le monde,

1. « Elle m'a accablée, écrit Mme Gœthe à son fils; j'étais comme si j'avais une meule pendue au cou; j'ai évité de la rencontrer, me suis tenue à l'écart de toutes les sociétés où elle se trouvait, et n'ai respiré librement qu'après son départ. » Lettre du 13 janvier 1804. R. Keil, *Frau Raths Briefwechsel*, Leipzig, 1871, p. 350.

2. Voir Carré, Mme de Staël et Crabbe Robinson, *Revue d'Histoire littéraire*, 1912.

bien qu'ils eussent lu ses livres [1]. Elle les caractérise dans les lettres à son père — les seules qui soient absolument sincères — par des côtés de leur génie qui nous paraissent un peu secondaires, parce qu'elle ne connaît presque pas leurs ouvrages [2]. Gœthe la déçoit. Ce n'est plus Werther. Il professe une philosophie bizarre, qui aboutit à lui inspirer une sorte de « religion de lui-même ». Mais il est attachant par l' « étonnante analyse de son esprit », et l' « inattendu de son imagination dans une foule de petites productions ». Schiller n'existe que pour la littérature. « Il reste toujours concentré dans ses livres et dans lui-même », et « il résulte de cela plus d'originalité que de goût ». Tous deux, d'ailleurs, sont trop confinés dans leur personnalité propre, trop habitués à faire accepter d'un public complaisant à l'excès tout ce qui leur passe par la tête. « C'est un public très facile que celui de l'Allemagne, dit-elle à son père, et sous ce rapport, tu peux en rabattre de mes succès; or un public très facile gâte le talent des auteurs. » Les Allemands en général ne tirent pas leurs idées de la réalité. « Singulier peuple que ces Allemands qui, le plus paisiblement du monde, ont une imagination tout à fait romanesque. Ils ne sont pas sensibles comme les Français; point de sensations comme les Italiens, mais ils se créent un monde idéal dans lequel ils ont des conceptions tout à fait nouvelles, et la route pour y arriver m'est inconnue [3]. » C'est l'Allemagne jugée à travers deux hommes, puisque Wieland lui-même est mis à part. Weimar « est le coin du monde, je crois, où il y a le plus d'idées abstraites et le moins d'idées positives : c'est assez doux pour un temps [4] ».

En tout cas, elle aspire à autre chose et part pour Berlin. Là,

1. Gœthe a traduit l'*Essai sur les Fictions* pour les *Heures* de Schiller. Ils y ont trouvé des lueurs au milieu de beaucoup de confusion (lettre de Gœthe à Schiller du 6 octobre 1795, et de Schiller du 26 octobre). Le livre sur les *Passions* paraît à Gœthe « très intéressant », parce que l'auteur a vécu dans « un grand et vaste monde ». Schiller y aperçoit aussi des « idées excellentes » (lettres du 30 novembre et du 9 décembre 1796). En 1797 Gœthe envoie à Mme de Staël son *Wilhelm Meister*, qu'elle ne peut déchiffrer. Elle lui adresse deux ans plus tard sa *Littérature*. De Paris, Humboldt fait son éloge à Gœthe. Le *Merkur* cependant se plaint qu'elle n'ait pas rendu justice aux Allemands dans cet ouvrage. Survient *Delphine*, qui fonde la réputation de Mme de Staël en Allemagne.

2. Lettres à Necker du 16 décembre, du 25 décembre 1803. La lettre à Villers du 17 décembre est plus conventionnelle.

3. Lettre à Necker du 2 février 1804.

4. Lettre à Necker du 25 décembre 1803.

c'est le brouhaha de la vie mondaine. On la présente à la cour, et le roi, la reine se montrent d'une amabilité extrême à son égard [1]. Sa haine pour Napoléon la sert ici plus encore qu'à Weimar, et le prince Louis-Ferdinand, un des chefs du parti antifrançais, se fait son cavalier servant. Il vient en personne, un matin, lui annoncer l'exécution du duc d'Enghien, espérant qu'il sortira de là une coalition européenne contre l'usurpateur. Les lettres à Necker prennent l'aspect de véritables bulletins politiques. Mais cela n'empêche pas Mme de Staël d'y voir clair dans les mœurs de cette société brillante, dont les défauts la frappent bientôt plus que les qualités. La légèreté ne réussit pas aux Allemands. Ils ne gagnent rien à imiter « notre frivolité parisienne ». Il n'y a pas l'ombre d'une « comparaison », comme elle l'explique à Gœthe, entre ce qu'on appelle société en France et « ceci »; et elle comprend parfaitement, tout en le déplorant, que les écrivains et les savants s'en tiennent éloignés [2]. Certains spectacles même la dégoûtent franchement. « Ah! pauvre France, si vous n'étiez pas si abominable, que vous seriez charmante [3]! » Le monde des littérateurs non plus — elle entre en relations avec Rahel Levin, Fichte, Ancillon, Spalding, Kotzebue, Iffland, Guillaume Schlegel — ne lui fait pas bonne impression. Il y a beaucoup de médiocrités là-dedans et pas mal d'intrigues. On se querelle, aussi, fort vilainement dans les milieux littéraires berlinois. « Ce n'est pas la pure bonté de Weimar [4] ». « Je regrette, écrit-elle à Wieland, ce temps où il n'y avait que de l'émulation parmi les savants et les hommes de lettres de l'Allemagne. Encore une fois, il faut être Français pour se dire des injures; il faut être du pays où tout s'oublie. » Un homme cependant l'a éblouie et conquise par son prodigieux savoir; c'est Guillaume Schlegel, qu'elle s'attache en qualité de précepteur de ses enfants, avec l'arrière-pensée de l'utiliser pour le livre qu'elle projette de composer sur l'Allemagne. Mais, d'une façon générale, on la sent très déçue. Une de ses dernières

1. « Voilà mon histoire d'avant-hier, cher ami, raconte-la le plus que tu pourras et, si tu peux la faire parvenir à Paris, naturellement, tant mieux. » Lettre à Necker du 12 mars 1804 sur sa présentation au roi et à la reine.

2. Lettre à Wieland du 31 mars 1804, *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1914, p. 570-571; lettre à Gœthe, *Gœthe-Jahrbuch*, 1887, p. 5.

3. Lettres à Necker du 7 et du 10 avril 1804.

4. Lettre à Necker du 27 mars 1804.

remarques est celle-ci, qui semble résumer son expérience directe du pays : *Ce qu'il faut ici, c'est lire des livres allemands; les hommes ni les coutumes n'ont pas d'originalité; c'est en idéalisme qu'il faut les observer, non dans la réalité* [1]; conclusion singulière, on l'avouera, si son voyage l'avait pleinement satisfaite. Quelques jours après l'avoir formulée, Mme de Staël quittait précipitamment Berlin et l'Allemagne, rappelée à Coppet par la mort soudaine de Necker.

Et c'est là à peu près tout ce qu'elle emportera d'impressions personnelles sur la contrée et les habitants. Le second voyage, en effet, qu'elle fera vers la fin de 1807 et en 1808 dans l'Allemagne catholique du Sud, n'ajoutera à ces acquisitions que quelques compléments insignifiants, cette Allemagne-là n'étant plus pour elle la véritable Allemagne [2]. D'ailleurs, à ce moment, la politique l'absorbe beaucoup plus que la littérature et l'étude des mœurs. Par Berne elle se rend à Munich, où elle passe quelques jours en compagnie de Jacobi, du philosophe Schelling et de sa femme, anciennement épouse de Schlegel, que ces souvenirs ne semblent guère gêner [3]. A Vienne, au milieu d'une effervescence antifrançaise poussée à son paroxysme, elle s'affiche avec les ennemis déclarés de son pays, assiste aux fameuses leçons de Schlegel sur la littérature dramatique, voit quelques écrivains de second ou de troisième ordre : Collin, Hammer-Purgstall, Hormayer, Caroline Pichler, dont il n'y a pas grand'chose à retenir. Elle gagne de là Teplitz, où elle a une entrevue avec Gentz, le chef de la propagande anglaise sur le continent, et Dresde, où elle rencontre, à défaut de Gœthe qui n'a pas voulu venir l'y rejoindre de Carlsbad, Adam Muller, personnage également des plus compromettants. Weimar, où elle arrive ensuite, n'a plus rien de l'aimable et insouciante résidence qu'elle a connue.

1. Lettre à Necker, postérieure au 10 avril.

2. Selon elle, les Allemands du Sud n'ont pas de vie intérieure et se ressemblent tous. Ils ont aussi une prédilection, qu'elle juge excessive, pour la langue et la culture françaises. Cf. lettre à Mme Récamier du 17 juillet 1808, dans Lenormand, *Coppet et Weimar*, et lettre de Knebel à Gœthe du 10 juillet; Blennerhasset, *loc. cit.*, t. III, p. 277-278.

3. On doit à la rencontre de Mme de Staël avec « dame Lucifer » un portrait curieux de la première à cette époque : « Elle est un phénomène de vie, d'égoïsme et d'activité intellectuelle. Son extérieur est transformé par son âme et en a bien besoin : elle a des moments où, pour mieux dire, des vêtements, où elle a l'air d'une vivandière, et, en même temps, il est possible de la concevoir dans le rôle de Phèdre, et cela dans le sens le plus tragique ». Blennerhasset, t. III, p. 278.

La guerre et la mort l'ont ravagé. La duchesse-mère et Schiller ne sont plus. Du brillant passé littéraire il ne reste que le bon Wieland, qui se fait vieux, et qui, sur bien des sujets, ne se sent plus d'accord avec elle. Par Francfort, elle rentre enfin en Suisse, après une randonnée plus fatigante qu'instructive.

Mais c'est maintenant à Coppet que l'image d'une Allemagne superficiellement entrevue au cours de ces deux voyages, va se préciser et s'enrichir de traits nouveaux. La période comprise entre les années 1808 et 1810 est parmi les plus décisives de la carrière intellectuelle de Mme de Staël. Désespérant de rentrer jamais à Paris, elle a essayé de se constituer chez elle la bruyante vie de société dont elle ne saurait se passer. Son château de Coppet devient le rendez-vous de tous les beaux-esprits de l'Europe. Mais, comme Napoléon l'a mis pour ainsi dire à l'index, l'élément français n'y est plus représenté que par quelques rares fidèles, et ce sont les étrangers qui y dominent par le nombre et l'esprit, les étrangers surtout qui détestent l'Empereur et la France. On y rencontre donc, à côté de G. Schlegel et de B. Constant, des Allemands comme le prince Auguste de Prusse, la duchesse de Courlande, Zacharias Werner, le Danois germanisant Oehlenschlaeger; des Suisses comme Bonstetten et Sismondi, l'Italien Monti, que Mme de Staël voudrait bien tranformer en adversaire de Napoléon. Par la force des choses, ce sont les idées, les choses germaniques, qui passent au premier plan. Mme de Staël se fait traduire et commenter des œuvres allemandes par Schlegel, un des chefs de la nouvelle école romantique d'outre-Rhin, plus teutomane encore, si possible, que le *Sturm und Drang*; elle se renseigne sur les écrivains qu'elle ne connaît pas encore. On joue des pièces : *Minna de Barnhelm* et *Emilia Galotti* de Lessing, l'*Iphigénie en Tauride* et des scènes du *Faust* de Gœthe. Pédant et autoritaire, Schlegel, dont la science est d'ailleurs incontestable, et qui ne manque pas de sagacité critique, préside à ces fêtes littéraires. Son animosité contre la France est extrême [1]. En 1808, dans son cours de littérature dramatique de Vienne, il n'a

1. Dès 1804, à peine arrivé à Coppet, il déclare que les « Français témoignent le plus hautement de la puissance créatrice de Dieu, car tous se ressemblent et cependant on en compte 30 millions d'exemplaires. » Rapporté par Bonstetten. Cf. Bleunerhasset, *loc. cit.*, t. III, p. 125.

fait le tour des théâtres étrangers que pour mieux écraser sous cette comparaison notre théâtre classique [1], encore admiré partout en Europe malgré Lessing et sa *Dramaturgie*, assaut général auquel il a préludé en 1807 par sa haineuse *Comparaison entre la* Phèdre *de Racine et celle d'Euripide*, qui a eu à Paris un succès de scandale [2]. Quoiqu'on ne l'aime guère à Coppet, tout le monde subit plus ou moins son ascendant. Le mépris pour l'esprit français est à l'ordre du jour. Constant donne son *Wallstein*, où il critique sévèrement notre théâtre; Bonstetten, qui vient d'abandonner le français pour l'allemand dans ses ouvrages, recueille les idées qu'il développera dans son traité sur *L'Homme du Midi et l'Homme du Nord* de 1824, qui accorde nettement la supériorité à ce dernier [3]; Sismondi, qui s'inspirera des théories de Schlegel dans sa *Littérature du Midi de l'Europe* de 1813, a un accès passager de gallophobie aiguë, qui lui fait écrire en mars 1809 à la comtesse d'Albany : « Je n'ai jamais vu Paris, mais je le déteste par avance, et de plus je le crains, car je ne voudrais pas qu'un peu de plaisir que j'y trouverais peut-être diminuât mon aversion pour la ville et la nation dont c'est la capitale. » Voilà l'air que l'on respire à Coppet entre 1808 et 1810.

Ces dispositions, qui sont au plus haut degré ressenties par Mme de Staël, se compliquent chez elle d'une haine croissante pour l'Empereur. Après son second voyage en Allemagne, où elle a, comme on l'a vu, accumulé les imprudences et même les provocations, Mme de Staël a été carrément traitée par Napoléon en intrigante dangereuse, et son seuil a été interdit à tous les Français amis du pouvoir [4]. De Genève, il la fait surveiller. *Corinne*, où l'Angleterre est louée avec affectation, lui a, aussi, fortement déplu, et le *Moniteur* a publié sur ce roman un article des plus sévères, dû peut-être à la plume même de Napoléon, où Mme de

1. On sait que Schlegel n'hésita pas à s'attaquer à Molière lui-même, que Lessing avait prudemment laissé de côté.

2. Voir Dussault dans les *Annales littéraires*, t. I, p. 411 et suiv. (16 février 1808). Sismondi lui-même y relève « un but hostile, que l'auteur ne perd pas de vue, quoiqu'il semble ne vouloir jamais marcher vers lui ». Lettre à la comtesse d'Albany du 26 mars 1808, Blennerhasset, *loc. cit.*, t. III, p. 264-265.

3. Sur Bonstetten, cf. Marie-L. Herking, *Charles-Victor de Bonstetten* (1745-1832) ; *sa vie et ses œuvres*, Lausanne, 1921.

4. Sur tout cela voir Gautier, *Mme de Staël et Napoléon*, chap. XV.

Staël est accusée de manquer de patriotisme. Bref, c'est maintenant la lutte ouverte entre elle et le maître de la France, et la bannie de Coppet est en proie à une fièvre de haine qui la dévore, empoisonne tous les instants où elle ne parvient pas à s'étourdir.

En même temps un autre changement considérable se produit en elle [1]. Sous l'influence de ses malheurs, qui sont réels bien qu'en partie mérités, elle se réfugie dans la religion, devient mystique, exaltée. Elle avait toujours été très protestante, sans vouloir le laisser paraître, mais jusque-là son protestantisme avait consisté surtout, comme celui de Constant, en une aversion marquée pour le catholicisme. Maintenant, ce protestantisme s'approfondit, s'emplit de piétisme, et le cœur de cette femme qui a tant aimé le monde, commence à se tourner vers Dieu. Elle lit Fénelon, l'*Imitation*. La présence de Zacharias Werner, qui fait un long séjour à Coppet, la fréquentation de Mme de Krudener, domiciliée dans le voisinage et qu'elle voit beaucoup en 1809, précipitent cette évolution. Mais, bien que le sentiment religieux de Mme de Staël semble s'élargir à ce moment-là, l'enthousiasme auquel elle se livre de plus en plus, n'en a pas moins un caractère protestant, ou pour mieux dire luthérien, très marqué. Ce qu'elle cherche dans la dévotion, c'est un affranchissement complet de son moi sentimental, et cette dernière transformation de son âme n'est, à tout prendre, que l'épanouissement suprême de son individualisme effréné, de son horreur pour les formes et la règle rationnelle, de sorte que, par là encore, elle s'éloigne de l'esprit français pour se rapprocher du germanisme.

IV

C'est dans ces conditions qu'elle rédige l'ouvrage qu'elle avait depuis longtemps projeté d'écrire sur l'Allemagne. Au début, elle avait songé à une sorte de Journal qui se serait appelé *Voyage littéraire d'Allemagne*, et où elle aurait noté ses impressions au jour le jour. Elle avait eu l'idée, ensuite, d'en faire une relation

1. Blennerhasset, *loc. cit.*, t. III, p. 377 et suiv.; J. Billion, *Mme de Staël et le mysticisme*, *Revue d'Histoire littéraire*, 1910, p. 107 et suiv.

par lettres, selon un usage très répandu en ce temps-là [1]. Finalement, devant l'abondance des matières, elle adopta la forme plus méthodique du traité. En Allemagne, déjà, elle s'était fait documenter sur la philosophie par Crabbe Robinson, un Anglais établi à Weimar; sur la littérature par Wieland, Knebel, qui rédigea pour elle un petit aperçu, et probablement par d'autres encore. Schlegel, comme on le voit par une lettre à Necker, fut surtout engagé en vue de son ouvrage [2]. Elle lut ou relut le *Nouveau Théâtre allemand* de Friedel et Bonneville, le *Kant* de Villers, l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie* de Degérando, la *Nouvelle philosophie de l'Allemagne* d'Ancillon. Elle s'instruisit aussi beaucoup par les conversations qu'elle eut avec les gens de son entourage, avec B. Constant par exemple, ou G. de Humboldt en Italie. Dans l'ensemble, son gros livre fut un peu composé à bâtons rompus, dans les rares instants qu'elle pouvait dérober à sa vie mondaine, si absorbante. De là les redites, les digressions qu'il contient, l'absence de plan sérieusement médité, la médiocre qualité du style. Mais elle y a travaillé avec acharnement et y a mis toute son âme.

Il se divise en quatre parties, consacrées en gros au caractère et aux mœurs des Allemands, à leur littérature, à leur philosophie, enfin à la religion et à ce que l'auteur appelle l' « enthousiasme ». Les deux premières parties seules concernent véritablement l'Allemagne. Dans la troisième, et plus encore dans la quatrième, le sujet s'élargit, et Mme de Staël y verse tout un programme de pensée et de vie qui ne se rattache qu'intérieurement au germanisme. D'un bout à l'autre, d'ailleurs, son livre est un parallèle, ouvert ou dissimulé, entre l'Allemagne et la France. L'aspect du paysage allemand est sérieux et recueilli. De même, les habitants offrent d'abord au regard un aspect un peu lourd et gauche. Mais sous cette écorce rude se cachent des âmes bonnes, modestes, loyales. La loyauté est, pour Mme de Staël, ce qui caractérise avant tout le tempérament germanique. La langue allemande elle-même se refuse au mensonge et aux habiletés diplomatiques.

1. Lettres à Villers du 15 décembre 1803, à Gœthe du 25 janvier, à Necker du 14 décembre 1803 et du 23 mars 1805, à Mme Récamier du 23 septembre 1809.

2. « J'y gagnerai, non, beaucoup pour l'ouvrage que je projette. » Lettre du 23 mars 1804.

« Elle se raidit d'elle-même contre l'intention de celui qui la parle, dès qu'on veut la faire servir à trahir la vérité. » Les Allemands, par malheur, imitent beaucoup trop les étrangers, et se donnent ainsi des défauts qu'ils n'auraient pas sans cela. Ce travers est surtout sensible dans le Sud. L'Allemagne du Sud n'est, d'ailleurs, pas la plus intéressante des deux. Elle est douce, paisible, mais un peu apathique. On y mène une vie toute végétative. La véritable Allemagne est l' « Allemagne du Nord », ce qui, dans le style prudent de Mme de Staël, veut dire l'Allemagne protestante. C'est le pays de l'âme, la patrie des lumières, de la science, de la poésie, de la conscience, de la profondeur d'esprit. Les Universités de l'Allemagne du Nord sont les premières de l'Europe.

La littérature allemande diffère essentiellement de la nôtre. Le public, chez nos voisins, n'exerce pas un contrôle aussi sévère sur les écrivains qu'en France. Ils doivent à cette circonstance d'être moins parfaits de forme mais plus personnels, plus profonds, que les nôtres. Les Allemands ont devancé les autres peuples par la pensée. Ils sont « comme les éclaireurs de l'armée de l'esprit humain; ils essaient des routes nouvelles; ils tentent des moyens inconnus ». C'est pourquoi nous avons tout intérêt à nous familiariser avec leurs écrits. La littérature allemande a eu, au Moyen âge ses *Minnesinger*, et a produit une grande épopée, les *Nibelungen*. Plus tard est venu Luther, qui « perfectionna singulièrement la langue ». Au XVIIIe siècle elle s'est partagée entre l'imitation de la France et celle de l'Angleterre. Wieland est le principal représentant de l'école française ; Klopstock, de l'école anglaise. Des deux, le plus remarquable est Klopstock. C'est à la fois un très grand poète et un noble caractère. « Si la poésie avait ses saints, Klopstock devrait être compté comme l'un d'eux. » Sa *Messiade* est une œuvre impressionnante; « l'on y respire comme un parfum de l'âme, qui fait sentir de l'attrait pour toutes les choses célestes ». Lessing a déblayé le terrain pour une littérature vraiment nationale. Winckelmann a restauré le pur goût antique. C'est alors que sont venus Gœthe et Schiller. Gœthe est le génie le plus caractéristique de sa race. Il « pourrait représenter la littérature allemande tout entière; non qu'il n'y ait d'autres écrivains supérieurs à lui sous quelques rapports, mais seul il réunit tout ce qui distingue l'esprit allemand, et nul n'est aussi remarquable par un genre

d'imagination dont les Italiens, les Anglais ni les Français ne peuvent réclamer aucune part ». Il n'a plus cependant cette ardeur entraînante qui lui inspira *Werther*. Il est froid, universel, peu patriote. Schiller a une âme des plus élevées. C'est un génie candide, d'une « pureté sublime ». « Il vivait, il parlait, il agissait comme si les méchants n'existaient pas. » Voici maintenant les œuvres capitales de la littérature allemande groupées, par genres. Dans la poésie épique, les Allemands possèdent, outre la *Messiade*, la *Louise* de Voss et *Hermann et Dorothée* de Gœthe, qui traitent des sujets un peu bourgeois et ne la valent pas. Dans le lyrisme on doit distinguer surtout les poésies de Gœthe, toujours si naturelles, ses ballades, enfin la *Lénore* de Burger et ses autres compositions, qui sont des modèles du genre sinistre. Au théâtre les Allemands sont moins habiles, mais plus simples et plus émouvants que les Français. Les drames que Schiller écrivit dans sa jeunesse ne sont pas bons. Les tragédies de son âge mûr sont meilleures. La plus belle de toutes est *Marie Stuart*. Mais *Jeanne d'Arc* et *Guillaume Tell* méritent aussi de grands éloges, quoique moins parfaits. Le chef-d'œuvre de Gœthe est *Egmont*. *Gœtz de Berlichingen* a de beaux caractères et des scènes saisissantes, mais c'est une esquisse plutôt qu'un drame achevé. *Iphigénie en Tauride* et *Torquato Tasso* sont purs de forme mais trop froids. *Faust*, à condition qu'on n'y cherche « ni le goût, ni la mesure, ni l'art qui choisit et qui termine », captivera le lecteur par sa « hardiesse de pensée incroyable », l'ironie infernale de Méphisto, et le caractère si humain de Faust. La pièce contient de magnifiques tableaux, mais elle a quelque chose qui éloigne. « *Faust* étonne, émeut, attendrit, mais il ne laisse pas une douce impression dans l'âme. » Ce n'est « certes pas un bon modèle ». Parmi les modernes on doit signaler Zacharias Werner, auteur de *Luther* et du *Vingt-quatre février*, Kotzebue, Œhlenschlaeger, etc. Dans la comédie, les Allemands n'ont pas été en général très heureux. Ils sont trop loyaux et trop sérieux pour saisir les ridicules. Peu de bonnes choses non plus dans le roman germanique, si l'on met à part *Werther*. *Wilhelm Meister* contient trop de discussions philosophiques et trop peu d'action. Il y a cependant un épisode charmant, celui de Mignon. Dans les *Affinités électives* l'intérêt « languit souvent », en dépit des pensées et observations fines qu'on y rencontre en foule. La

conception de la vie qui s'y exprime est, en outre, peu attrayante. Tieck a fait une œuvre « dont la lecture est délicieuse »; c'est *Sternbald*, le roman de l' « existence voyageuse et rêveuse tout à la fois ». Jean-Paul veut être trop original. Il y a des « beautés admirables » dans ses ouvrages, mais trop peu d'ordre, de composition. L'horizon en est aussi un peu restreint. Il vaut surtout par ses « pensées » détachées. En revanche les historiens, les érudits, les critiques de l'Allemagne sont en général de premier ordre, témoin Jean de Muller, Herder, Frédéric et Guillaume Schlegel. Presque tous sont à la fois des savants et des philosophes, et leur information est prodigieuse. Sur les beaux-arts il y a peu à dire. Dans ces matières, et même dans la musique, les Allemands « réfléchissent trop », font trop de théories. Or « il faut dans les beaux-arts plus d'instinct que de pensée ».

Dans la philosophie les Allemands, « la nation métaphysique par excellence », ont eu la gloire de ruiner ce matérialisme qui a perdu la France du XVIIIe siècle, et de fonder l'idéalisme. Les peuples du Midi sont naturellement matérialistes; ceux du Nord, spiritualistes [1]. Leibniz l'est déjà. Mais c'est Kant surtout qui a relevé la dignité de la philosophie. Il l'a fait en écartant la raison des grandes vérités métaphysiques, qu'elle est plus propre à ruiner qu'à consolider, et en fondant ces vérités indestructiblement sur le témoignage de la conscience. Fichte et Schelling, ses successeurs, ont eu le tort de vouloir confondre à nouveau ce que Kant avait séparé : la nature et l'esprit. En Allemagne, d'ailleurs, la philosophie n'est pas seulement chez les philosophes; elle est partout : dans la littérature, les sciences et les arts. Les Allemands rattachent tout à l'universel. Le seul reproche qu'on pourrait leur adresser, c'est de ne pas appliquer suffisamment cette philosophie idéaliste dans la pratique. Ils sont trop respectueux de la puissance, même quand elle est mauvaise, trop énergiquement soumis [2]. Mais, à tous les autres égards, ils l'emportent moralement sur les peuples voisins. Ils subordonnent sans cesse,

1. Cependant elle va montrer un peu plus loin que les Français, spiritualistes jusque-là, ont reçu le sensualisme, qui est une forme de matérialisme, des Anglais. Ce n'est pas la seule contradiction de son livre.

2. Ce reproche ne vise d'ailleurs pas le fond du caractère des Allemands, chez Mme de Staël; c'est un reproche de circonstance, qui s'adresse à leur soumission envers Napoléon, et qu'elle retirera après 1814. Voir la note de la p. 494, éd. Garnier.

par exemple, leur politique à l'idée du droit [1]. Quand ils s'égarent, c'est par excès d'idéalisme, de sentimentalité vaporeuse [2], ou parce qu'ils veulent imiter les peuples voisins. « Ce sont les seuls hommes peut-être auxquels on pût conseiller l'orgueil comme un moyen de devenir meilleurs. »

Ce peuple de philosophes est aussi un peuple très religieux mais sans fanatisme. Chez les Allemands « les diverses opinions en fait de religion ne sortent pas de ce monde idéal, où règne une paix sublime ». Ils ont la vraie religion, qui se place au-dessus des dogmes sans les rejeter, et consiste surtout dans le sentiment de l'infini, le sentiment religieux par excellence. La religion doit se mêler à tout, et tout ce qui est élevé est religieux : ainsi du moins l'entendent les Allemands. Le protestantisme, qu'ils professent pour la plupart, a libéré l'esprit humain, épuré le christianisme, répandu le sentiment religieux dans les lettres, les arts, toutes les manifestations de l'activité humaine. La religion, chez eux, est affaire de sensibilité et d'imagination. D'une façon générale, l'Allemagne protestante est supérieure à l'Allemagne catholique. La fleur du protestantisme est la « mysticité », et la nation allemande penche beaucoup vers cette conception religieuse : exemple les admirables Frères Moraves, Lavater, Klopstock. La mysticité agissante devient l' « enthousiasme ». « L'enthousiasme se rallie à l'harmonie universelle : c'est l'amour du beau, l'élévation de l'âme, la jouissance du dévouement dans un même sentiment qui a de la grandeur et du calme ». C'est le ressort caché de tout ce qui s'accomplit de noble et de pur dans le monde. Les Allemands l'ont à un très haut degré. Puisse la France rallumer dans son sein cette flamme sublime, qui paraît bien près de s'y éteindre!

Si nous avons exactement analysé et interprété le livre de Mme de Staël — et nous sommes plutôt resté en deçà qu'allé au delà de l'esprit qui le caractérise — ce livre est, on le voit, tout le contraire d'une étude objective et désintéressée sur l'Allemagne [3]. C'est, du commencement à la fin, un panégyrique ten-

1. L'auteur a pris soin, dans la première partie, d'attribuer la plupart des défauts et des actes répréhensibles de Frédéric II à son éducation française.

2. Il importe de signaler que, pour Mme de Staël, « idéalisme » et « sentimentalité » sont toujours synonymes, de même qu'elle confond « loyauté » et « bonhomie ».

3. Les Allemands « auront de la peine à s'y reconnaître », écrivit Goethe à Mme de

dancieux, uni à un dénigrement systématique de la France, le tout mis au service d'une conception philosophique et religieuse déterminée. Cette intention se montre surtout dans la première, la troisième et la quatrième partie, et en rend aujourd'hui la lecture assez pénible pour quiconque est à même de saisir toutes les insinuations cachées de l'ouvrage, et connaît tant soit peu la situation morale de l'Allemagne à cette époque. La première partie est un tableau entièrement conventionnel, parfois même puéril, du caractère et des mœurs des Allemands [1], tracé d'après la légende complaisante répandue chez nous par Huber, enrichie par Villers et conservée par les idéologues, d'une Germanie à la Gessner s'opposant par tous ses traits à la dépravation, à la légèreté, au manque de scrupules — car Mme de Staël va jusque-là — à la vanité et à l'ignorance dédaigneuse de notre peuple. Plutôt que de confronter ce témoignage avec les appréciations qu'un Wieland, un Gœthe et un Schiller — ces deux derniers notamment dans leurs *Xénies* — ou, de notre côté, un Stendhal, portaient sur l'Allemagne d'alors [2], ou même avec des faits bien connus de l'histoire littéraire et politique de ce pays dans les dernières années du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, méthode qui paraît toujours un peu arbitraire, et qui, même si elle permettait de convaincre Mme de Staël d'inexactitude, pourrait laisser intacte sa sincérité, il vaut mieux rapprocher la peinture qu'elle fait des Allemands dans son livre de ses impressions personnelles au cours de son voyage de 1803-1804, et montrer ainsi à quel point elle a « retouché » elle-même ses propres souvenirs. Elle avait, par exemple, écrit à Villers, le 8 novembre 1803 : « Arrêtée dans l'auberge d'une petite ville, j'ai été entendre un piano sévissant dans une chambre enfumée, où des vêtements de laine chauffaient sur un poêle de fer. Il me

Grothus le 17 février 1814. Rahel, la Romantique, s'emporta, dans un passage célèbre, contre la « poule aveugle » qu'était Mme de Staël. Heine essaya plus tard de rectifier les assertions de l'*Allemagne* dans son *École romantique* et son *De l'Allemagne*.

1. Les puérilités ne manquent pas dans l'*Allemagne*, par exemple lorsque l'auteur, pour nous prouver l'honnêteté des Allemands, nous raconte des anecdotes comme celles du pommier de Leipzig, dont on ne vola pas un fruit pendant dix ans, ou lorsque leur bienveillance se traduit à ses yeux par la présence d'orchestres sur le balcon des hôtels de ville, les jours de fête; et leur sentiment poétique, par les fleurs ou les bonnets d'or dont se parent les femmes du peuple le dimanche.

2. Koutz, *De Heinrico Beyle sive Stendhal literarum germanicarum judice*, Paris, Leroux, 1899.

semble qu'il en est de même de tout : c'est un concert dans une chambre enfumée. » Dans le livre cela devient : « Les habitants des villes et des campagnes, les soldats et les laboureurs savent presque tous la musique; il m'est arrivé d'entrer dans de pauvres maisons noircies par la fumée du tabac, et d'entendre tout à coup non seulement la maîtresse, mais le maître du logis improviser sur le clavecin.... Les peuples naturellement musiciens reçoivent par l'harmonie des sensations et des idées que leur situation rétrécie et leurs occupations vulgaires ne leur permettent pas de se procurer autrement [1]. » Le sens de l'anecdote a été en quelque sorte retourné, et ce qui était blâme, sarcasme, est devenu éloge attendri. Elle avait noté aussi, sur place, que les Allemands, au théâtre, attendaient toujours la fin d'un acte pour applaudir « comme on solde un compte », et elle s'était moquée de cette passivité, de cette façon de faire « crédit à son enthousiasme ». C'est maintenant une preuve de gravité et de conscience. « Rien ne dérange l'imperturbable sérieux des Allemands; c'est toujours dans son ensemble qu'ils jugent une pièce de théâtre, et ils attendent, pour la blâmer comme pour l'applaudir, qu'elle soit finie [2]. » Et ainsi de suite. Ailleurs ce sont des omissions significatives qui nous frappent. Il n'est plus question, à propos de Berlin, des observations fâcheuses qu'elle avait faites sur la vie des milieux aristocratiques. Même dans les chapitres consacrés à la littérature, tout a été remanié. Il n'y est point fait mention, notamment, des intrigues et des querelles qui déchiraient le monde des littérateurs berlinois lorsque Mme de Staël l'explorait. Le Parnasse allemand a été volontairement réduit à Weimar pour les besoins de la cause. Et, cependant, là encore, que de corrections! Wieland, pour lequel elle affectait en 1803-1804 une vénération presque filiale, et dont elle n'était pas loin de partager les idées, est sacrifié, dans le livre, comme trop français d'esprit. Les restrictions apportées jadis au portrait de Gœthe n'ont certes pas toutes disparu, car Mme de Staël lui garde encore rancune de son attitude, mais les ombres ont été très atténuées au profit des parties lumineuses, et l'antipathie ne se lit plus qu'entre les lignes. Schiller par contre est transfiguré,

1. *Allemagne*, 1re part., chap. II.
2. *Ibid.*, 2e part., chap. XV.

et c'est lui qui est le héros de Weimar, par conséquent le héros du livre ; lui qui prête à la littérature allemande tout entière et à l'Allemagne elle-même sa physionomie. Plus rien de bizarre, de déconcertant en lui; il est tout génie, bonté, noblesse d'âme, digne, en un mot, de figurer à côté de Klopstock, le « saint » de la poésie. Quant à la troisième et à la quatrième partie, ce sont essentiellement des résumés, l'une du livre de Villers sur Kant, l'autre de son ouvrage sur la Réformation. Là, Mme de Staël n'avait qu'à suivre son guide pour présenter les choses sous le our le plus avantageux; c'est ce qu'elle a fait pour la philosophie, où elle ne se sentait pas trop à son aise. Pour la religion, il lui était impossible de n'y pas mettre du sien, et l'éloge que Villers avait fait du protestantisme allemand s'est trouvé augmenté d'un degré encore, mais par des procédés beaucoup plus habiles que ceux du bruyant et fougueux polémiste. Donc, il n'y a pas de doute, Mme de Staël a flatté l'image qu'elle nous a présentée de l'Allemagne, et elle l'a flattée délibérément. Avec les nouveaux documents que nous avons en mains, la question de sa sincérité ne se pose même plus [1].

Mais pourquoi a-t-elle agi ainsi? Ce n'est pas difficile à voir. Il suffit de considérer, pour l'apprendre, d'une part les deux seuls reproches graves qu'elle adresse perpétuellement à ses Allemands, de l'autre la fin et la conclusion de son livre. Les Allemands seraient à peu près parfaits s'ils n'imitaient pas autant les étrangers, et s'ils savaient résister à la puissance. Ces étrangers, elle les nomme en plusieurs endroits : ce sont les Français. Cette puissance, elle la désigne en termes suffisamment clairs : c'est celle de Napoléon. Le livre est un pamphlet contre la France napoléonienne à propos de l'Allemagne. Mme de Staël a une réflexion qui la trahit : *L'ascendant des manières des Français*, n'hésite-t-elle pas à écrire, *a préparé peut-être les étrangers à les croire invincibles.*

1. On ne saurait donc souscrire au jugement de M. Lanson dans son *Histoire de la littérature française*, 11e éd., p. 883 : « Cette Allemagne, qui n'est pas celle de Henri Heine, qui n'est pas celle dont nous avons eu la révélation en 1870, a été vraie à une certaine date. » Elle n'a jamais été vraie, du moins pas plus que l'Angleterre des hommes du XVIIIe siècle, ou que l'Espagne des Romantiques. Quant à l'appréciation de Brunetière : « Il n'y a pas d'arrière-pensée dans l'*Allemagne*; c'est un livre de bonne foi s'il en fut »; elle ne mérite même pas d'être discutée. C'est une de ces affirmations arbitraires comme il y en a tant dans ses livres.

Il n'y a qu'un moyen de résister à cet ascendant : ce sont des habitudes et des mœurs nationales très décidées [1]. Il y a d'autres phrases aussi éloquentes dans son ouvrage, mais plus voilées, plus perfides, qui n'échappèrent pourtant point à la censure [2], et qui justifient à certains égards le mot si dur de Savary qu'elle reproduit dans sa préface. Le livre de Mme de Staël prêche aux Allemands la révolte intellectuelle et politique contre la France : nul doute n'est possible sur ce point. Mais il prêche encore autre chose. Il prêche à la France un idéal philosophique et religieux, qui est celui de l'Allemagne et en même temps celui de l'auteur. On a dit que c'était le protestantisme. Le mot n'est pas tout à fait juste : c'est l'individualisme luthérien, ou plutôt piétiste, allemand, fort étranger au calvinisme par exemple, et qui est l'antithèse même de l'état d'esprit catholique et classique de l'ancienne France. L'ouvrage de Mme de Staël, qui commence comme un panégyrique, s'achève en sermon. Il a deux faces, l'une tournée vers l'Allemagne, l'autre tournée vers la France; la première visant à glorifier l'idéal allemand, la seconde à nous l'imposer.

Jusqu'ici, cependant, nous n'avons presque rien dit de la partie de ce livre qui fut considérée comme la plus importante et qu'on relit encore le plus volontiers aujourd'hui : celle qui traite de la littérature allemande. C'est par là qu'il se relève et devient même un grand livre. Non que cette partie elle-même soit sans défauts. Mme de Staël n'a que des notions incertaines sur l'histoire de la littérature allemande, qu'elle résume fort superficiellement. Son goût non plus n'est pas très sûr. Elle se laisse trop exclusivement guider par ses préférences sentimentales et romantiques [3]. Sa prédilection pour Burger par exemple, dans le lyrisme, est assez singulière, et ce n'est pas caractériser très heureusement Gœthe que de voir en lui surtout l'auteur de quelques « ballades » à sujets fantastiques, telles que le *Roi des Aulnes*, ou la *Fiancée de Corinthe*. Tout ce qui est purement classique, comme *Iphigénie* et le *Tasse*,

1. *Allemagne*, 1re part., chap. IX.

2. Voir en particulier éd. Garnier, p. 502, 505, 606, 612-613 et note, etc.

3. L'imagination des Allemands, nous est-il dit dès l'Introduction, « se plaît dans les vieilles tours, dans les créneaux, au milieu des guerriers, des sorcières et des revenants; et les mystères d'une nature rêveuse et solitaire forment le principal charme de leurs poèmes ». Ce texte et quelques autres vont décider de l'orientation du Romantisme en fait de littérature allemande.

la laisse froide, et, d'autre part, elle montre un dédain bien peu fondé pour les personnages et les événements bourgeois et quotidiens de *Louise* ou d'*Hermann et Dorothée*. On pourrait encore allonger la liste de ses erreurs. Il n'en est pas moins vrai que, mise en présence d'une grande littérature — car il y avait enfin une grande littérature allemande — elle a su en général la comprendre et la faire sentir. La poésie a trouvé en elle un écho poétique, et ses traductions donnent presque toujours une idée suffisante des textes. Même chez un Gœthe, qu'elle n'a pas pleinement embrassé, la puissance et l'universalité du génie l'ont impressionnée malgré elle. De Schiller elle a merveilleusement exprimé l'âme idéale et chaste, et, si elle a exagéré l'admiration pour Klopstock, du moins a-t-elle eu le sentiment, rare chez nous à toutes les époques, de son inspiration si fuyante et si intérieure. Ajoutons que, sur le chapitre de la littérature, notamment à propos du théâtre et du roman, elle a retrouvé parfois l'indépendance de son jugement, qu'elle sacrifie ailleurs si volontiers à ses idées préconçues. Il s'en faut, en effet, qu'elle approuve tout dans les écrivains qu'elle examine. Elle a fait des réserves sur Jean-Paul, l'idole de son ami Villers; répudié les drames de Tieck; discuté *Wilhelm Meister*, que les Romantiques allemands portaient aux nues; et maintenu certainement, en d'autres occasions encore, son point de vue devant celui de Schlegel, si bien que les gens — et ils sont nombreux — qui ne connaissent son livre que par les chapitres consacrés à la littérature, ont pu parler de la liberté de ses appréciations et de son impartialité relative. Donc, par un de ses côtés au moins, ce livre se montrait digne du nom et du talent de son auteur; il reprenait sa place parmi les premières productions du temps, et méritait d'être traité comme doivent l'être tous les ouvrages du génie, même lorsque le génie nous paraît s'égarer. C'est malheureusement ce que ne comprit pas Napoléon.

V

Son *Allemagne* achevée, Mme de Staël était venue imprudemment s'installer au château de Chaumont, puis à celui de Fossés, dans le Loir-et-Cher, avec son ordinaire cortège exotique. Plus imprudemment encore, elle avait laissé imprimer son livre avant

d'avoir obtenu l'autorisation formelle de la censure. L'impression allait bon train lorsque, un beau jour, arriva l'ordre de l'arrêter, de briser les planches. En même temps Savary, ministre de la Police, enjoignait au préfet du Loir-et-Cher, M. de Corbigny, de se saisir des manuscrits et épreuves qui pouvaient être en la possession de Mme de Staël. Quant à elle, on lui donnait l'avis de regagner Genève ou Coppet, ou bien, si elle désirait s'embarquer pour l'Amérique, comme le bruit en avait couru, de se diriger vers un port de l'Atlantique. Égaré par ses rancunes, l'Empereur mettait en mouvement contre la force de l'esprit sa puissance matérielle, et usait d'une rigueur impitoyable envers une femme, intrigante peut-être, mais dont le père avait servi de son mieux la France, et qui comptait elle-même parmi les gloires littéraires de son règne. Il la poussait au désespoir, et se plaçait dans une posture odieuse vis-à-vis de tout l'univers civilisé.

Ainsi brutalisée, Mme de Staël se rendit à Coppet, puis, ne s'y sentant plus en sécurité, commença à travers l'Europe ce voyage de propagande antinapoléonienne et antifrançaise, qui n'était pas moins blâmable que l'acte despotique de son adversaire [1]. C'est au cours de cette tournée que le livre de l'*Allemagne* parut à Londres, en octobre 1813, au moment où tonnait le canon de Leipzig, annonciateur de l'effondrement de cet Empire pour lequel coulait à flots le plus pur sang de la France. L'éditeur anglais l'avait payé un prix considérable, comprenant toute la valeur qu'il prenait en ce moment. En trois jours la première édition en était épuisée, et quatre autres en furent données dans l'espace d'un an. Le livre entra à Paris en mai 1814 — date de sa publication chez Nicolle et Mame — derrière les régiments des Alliés, comme si l'Histoire avait voulu lui rendre sa signification de combat. Sa publication en France marquait la défaite intellectuelle de l'Empire et de sa résistance au germanisme, tandis que s'accomplissait sa défaite militaire. Mme de Staël et la cause qu'elle soutenait avaient le dernier mot, et le long duel qui avait commencé au lendemain de la Révolution par la croisade antiwerthérienne de Chateaubriand et de Bonaparte, se terminait par le triomphe de l'influence allemande, victorieuse des derniers obstacles.

1. Voir Gautier, *loc. cit.*, chaps. XX, XXI, XXII.

Ce triomphe s'expliquait facilement. L'ouvrage de Mme de Staël, qui le consacrait, avait en réalité derrière lui toutes les forces actives de l'époque : l'énorme pression du monde germanique, en plein épanouissement, sur la France fatiguée, usée par deux siècles d'intense production intellectuelle; chez nous, même, la seule branche de la littérature nationale où circulât encore un peu de sève, la jeune école sentimentale, qui s'appellera bientôt « romantique », suscitée par Diderot, par Rousseau et par Chateaubriand, déjà pleins eux-mêmes d'inspirations septentrionales. Toute cette partie de l'opinion devait voler au-devant d'un ouvrage qui lui apportait son propre idéal de vie et de pensée, appuyé sur l'exemple d'une littérature riche désormais en grands talents, et popularisée en France depuis plus d'un demi-siècle par une incessante propagande. Et, comme si cela n'eût pas été assez, le livre de Mme de Staël se présentait au public avec l'auréole de la persécution, en symbole de la liberté d'opinion contre la force brutale, poétisé, grandi par une histoire tragique, et, du coup, les esprits qui en d'autres circonstances l'eussent rejeté avec le plus d'ardeur, les tenants du classicisme, en grande majorité libéraux en politique, se trouvaient désarmés et réduits à un silence respectueux devant lui. Il bénéficiait donc d'un concours de circonstances extraordinaires. Mais, de son côté, une fois en possession de la faveur publique, il ne pouvait manquer d'exercer sur les âmes une action profonde et durable. Ayant en quelque sorte incorporé aux besoins du temps la sympathie pour une littérature étrangère, il assurait ainsi à cette littérature un rôle prééminent chez nous, tant que dureraient ces besoins. En outre, traité complet de ce que l'on pouvait savoir sur un pays dont la langue nous était peu familière, il tendait à s'imposer pendant longtemps comme source principale de renseignements et à suggérer ses conclusions. C'est en effet ce qui se produira. L'ouvrage de Mme de Staël inspirera toute la germanophilie du XIXe siècle, et, là même où il ne pourra servir de guide, vis-à-vis d'auteurs et d'ouvrages nouveaux, on se règlera le plus souvent sur ses directions générales. Ce livre a été véritablement comme le destin de la littérature française pendant près de cent ans.

DEUXIÈME PARTIE

L'INVASION (1814-1914)

CHAPITRE PREMIER

LE CULTE DE L'ALLEMAGNE

I

Avec la chute de Napoléon et de son gouvernement disparaissait le dernier obstacle qui s'était dressé contre l'envahissement de la France par le germanisme. La défaite politique de notre peuple s'accompagnait, sans que l'époque s'en doutât, d'une défaite intellectuelle; et la domination de l'esprit français, le prestige de notre langue et de notre littérature, avaient reculé du même pas que nos armées. Vaincue par les nations du Nord, la France accepta aussi leur hégémonie morale. L'anglomanie, contenue tant bien que mal durant la période impériale, redoubla de violence, et elle ne cessera de régner chez nous jusqu'à la fin du XIXe siècle [1]. Nous la subissons même encore. Comme au XVIIIe siècle, l'influence allemande la suivit de près, s'insinua derrière elle, profita de ses

1. Sur le débordement de l'anglomanie sous la Restauration, voir Jules Bertaut, *Revue de Paris*, 1er mai 1918, p. 161 et suiv. Pour l'influence de la littérature anglaise, consulter : Duval, *L'Œuvre shakespearienne, son histoire* (1610-1910), 1911; Tolbiac, *Milton dans la littérature française*, 1906; Van Tieghem, *Ossian en France*, 1917; Bugerhof, *Le Théâtre anglais à Paris sous la Restauration*, 1913; Maigron, *Le Roman historique à l'époque romantique. Essai sur l'influence de W. Scott*, 1912, Estève, *Byron et le Romantisme français*, 1907, etc.

triomphes et creusa plus profond le sillon que sa compagne traçait.

Si l'influence anglaise n'avait pour pénétrer en France que l'attrait exercé par les mœurs, le génie et les chefs-d'œuvre de nos voisins d'outre-Manche, l'influence allemande s'appuyait, nous le savons, sur un livre, qui prétendait en apporter la justification : le livre de Mme de Staël. Dès le début, elle obéissait à des directions précises et échappait à l'imprévu. Les faits et gestes de l'illustre initiatrice, dont l'ouvrage jouissait d'une gloire désormais incontestée, ses opinions et ses tendances, allaient prendre en quelque sorte force de loi et régler le cours des choses. Mme de Staël, pour commencer, était allée en Allemagne. Dès que les circonstances le permirent, on se précipita sur ses traces, et le rite du voyage germanique s'imposa pour près d'un siècle. Ce fut, semble-t-il, V. Cousin qui l'inaugura. La France était encore occupée par les Alliés lorsque le jeune normalien prit la route de l'Est. Mais ses yeux restèrent indifférents au spectacle de nos provinces ravagées et frémissantes. Il avait hâte d'entrer en contact avec les grands penseurs dont il attendait le renouvellement de ses idées, et par suite celui de la philosophie française. Parti de Paris en juillet 1817, il visita donc les principaux centres intellectuels de l'Allemagne : Heidelberg, Gœttingue, Berlin, Dresde, Leipzig, Iéna, Weimar, interpellant gravement, ici Hegel, ailleurs Schleiermacher et Gœthe, inclinant devant eux le génie français comme s'il eût été chargé de le faire par tout un peuple, promettant pour l'avenir une attention respectueuse, qui surprenait et flattait les gens de là-bas [1]. En France, par contre, il affectait l'attitude d'un homme qui a pu jeter un regard dans l'infini, et il se répandait en phrases admiratives et oraculaires : « Il m'est impossible de donner une idée du charme de la parole de Gœthe.... Il finit par me subjuguer, et je l'écoutais avec délices.... » Ou bien : « Messieurs, j'ai trouvé un homme de génie. C'est Hegel. »

Son exemple fut suivi, et bientôt la jeune France tout entière se dirigea vers l'Allemagne. Quinet en 1826 se rendit à Heidelberg, d'où il se proposait d'explorer les contrées environnantes. Michelet

1. Voir *Revue des Deux Mondes*, 1857, t. V, p. 534 et suiv. (*Promenade philosophique en Allemagne*) et *ibid.*, 1866, t. IV, p. 594 et suiv. (*Souvenirs d'Allemagne*). Cousin retourna souvent en Allemagne, notamment en 1818, 1824, 1831, etc. Sur Cousin en général lire : Barthélemy Saint-Hilaire, *Victor Cousin*, 1895 et suiv., 3 vol.

alla le rejoindre dans ce séjour de la science et des Muses en 1828, en attendant d'entreprendre, en 1842, son grand voyage à travers l'Allemagne du Sud. V. Hugo parcourut les bords du Rhin. Gérard de Nerval fit en Allemagne et en Autriche plusieurs excursions, et escorta en 1838 à Francfort, Heidelberg, Mannheim, etc., l'excellent Dumas. Lamartine s'arrêta dans l'Allemagne du Sud en revenant de son voyage en Orient. Musset poussa jusqu'à Bade. Et que d'autres moins illustres, comme J.-J. Ampère, Xavier Marmier, Blaze de Bury, Lerminier, Saint-Marc Girardin, Saint-René Taillandier, Matter, N. Martin, il faudrait nommer ici! Le « geste » était obligatoire. Au début on se rendait à Weimar auprès du grand Gœthe, qui vit ainsi défiler devant lui une bonne partie de nos Romantiques [1]. Plus tard ce fut l'Allemagne elle-même, entendons les « burgs » du Rhin, les ombrages mystérieux de la Forêt-Noire, les vieilles cités de la Souabe et de la Thuringe que l'on visita. La Monarchie de juillet multiplia les « missions » officielles au pays de l'Idée et de la Science[2], et en distribua à qui en voulut, à Gérard de Nerval lui-même. Sous l'Empire, tandis que les mondains se rendaient à Bade, les jeunes savants, comme G. Paris et G. Monod, se mêlaient aux étudiants des doctes Universités d'outre-Rhin. Taine, Schérer, Sainte-Beuve conseillaient cette expatriation, les méthodes allemandes étant déjà en grand honneur. Un homme comme Taine se sentait même tenu de prendre l'air de l'Allemagne à trois reprises différentes, une première fois en 1858, une seconde en 1869, une troisième en 1870.

Comme Mme de Staël, nos voyageurs ne manquaient pas de faire connaître au public leurs impressions sur le pays et les habitants. On eut ainsi de 1814 à 1870 : *Littérature et Voyages* de J.-J. Ampère (1833), *Au delà du Rhin* de Lerminier (1835), les *Notices littéraires et politiques sur l'Allemagne* de Saint-Marc Girardin (1834) et ses *Souvenirs de voyages et d'études* (1852-1853), les *Études sur l'Allemagne* de Michiels (1839), le *Rhin* de V. Hugo (1842), les deux gros volumes de l'Alsacien Matter sur l'*État moral, politique et littéraire de l'Allemagne* (1846-1847), le *Voyage en Autriche, en Hongrie, en Allemagne* de Mme Blaze de

1. Baldensperger, *Gœthe en France*, 1re part., chap. III.
2. Matter, *De l'état moral, politique et littéraire de l'Allemagne*, t. I, p. 45 et suiv.

Bury (1851), le *Voyage au pays du cœur* du Suisse Eggis (1853), les *Souvenirs d'Allemagne* de Gérard de Nerval (1853), le *Voyage pittoresque en Allemagne* de X. Marmier (1858-1859), les *Salons de Vienne et de Berlin* de Blaze de Bury (1861), sans compter les *Tableaux de voyage* de Heine (1834), etc. On voit que le livre de Mme de Staël fut souvent refait au XIXe siècle. D'ordinaire ces ouvrages s'occupaient aussi de la production intellectuelle de l'Allemagne. Mais, parfois, cette production intellectuelle était présentée à part comme dans les *Études françaises et étrangères* d'E. Deschamps (1828), les *Poésies allemandes* de Gérard de Nerval (1830), les *Poésies européennes* de L. Halévy (1833), les *Poésies de Gœthe* de Blaze de Bury (1833), ses *Écrivains et poètes de l'Allemagne* (1846) et ses *Écrivains modernes de l'Allemagne* (1868), les *Études sur Gœthe* de X. Marmier (1835) et ses *Poésies de Schiller* (1854), les *Poésies allemandes* de Buchon (1844), les *Poètes contemporains de l'Allemagne* de N. Martin (1848-1860), l'*Histoire de la Jeune Allemagne* de Saint-René Taillandier (1848) et ses *Écrivains et poètes de l'Allemagne* (1861), les *Études sur l'Allemagne ancienne et moderne* de Philarète Chasles (1854), le *Bouquet de lieder* de Paul de Lacour (1856), les *Fleurs du Rhin* de Châtelain (1865), l'*Histoire du lied* de Schuré (1868), le *De l'Allemagne* de Heine (1835) et les diverses traductions de ses œuvres jusqu'aux *Poèmes et Légendes* (1855), enfin l'*Histoire de la philosophie allemande depuis Kant jusqu'à Hegel* de Barchou de Penhoën (1836), l'*Exposé critique des systèmes depuis Kant jusqu'à Hegel* d'Ott (1844), l'*Histoire de la philosophie allemande depuis Kant jusqu'à nos jours* de Willm (1846-1949), etc.

Néanmoins, cette vulgarisation par le livre ne fut rien à côté de celle qui se produisit par les journaux et les revues. Si l'on voulait rendre compte de l'œuvre accomplie par la presse française au XIXe siècle pour faire connaître l'Allemagne chez nous, il faudrait prendre successivement la plupart des organes littéraires qui ont vu le jour entre 1814 et 1870 : la *Revue encyclopédique*, la *Revue britannique*, le *Mercure du XIXe siècle*, le *Catholique*, la *Revue de Paris* de Véron, la *Revue contemporaine*, la *Revue de l'Instruction publique*, la *Revue critique*, les deux *Temps*, le *Journal des Débats*, sans oublier même l'*Illustration*, le *Monde Illustré*, le *Magasin pittoresque*, le *Musée des familles* ou la *Presse*. Trois périodiques,

cependant, ont joué à cet égard un rôle si important, qu'il est nécessaire de les distinguer de la masse et de les considérer à part. Ces périodiques sont le *Globe*, la *Revue des Deux Mondes* et la *Revue germanique* de Dollfus et de Nefftzer.

Le début du XIXe siècle avait vu apparaître à côté de la *Décade philosophique*, dont on n'a pas oublié la campagne en faveur de l'Allemagne, les *Archives littéraires* de l'Europe qui ne lui cédaient en rien en zèle germanophile [1]. Mais elles ne subsistèrent que peu de temps. La *Bibliothèque germanique* projetée par Villers et Stapfer avait été, on s'en souvient, étouffée dans l'œuf par le gouvernement impérial. Une nouvelle *Bibliothèque allemande* — plus tard *Revue germanique*, *Nouvelle Revue germanique* et derechef *Revue germanique* — fondée en 1826 à Strasbourg par Hippolyte Barthélemy et Gustave Silbermann, réussit bien à se maintenir jusqu'en 1835, mais, quoiqu'elle eût un dépôt à Paris, elle ne perdit jamais complètement son caractère local alsacien, et n'exerça qu'une influence limitée [2]. Le véritable organe de la propagande germanique sous la Restauration fut le *Globe*, en qui revivait intégralement le programme politique et littéraire de Mme de Staël [3]. Créé par deux germanophiles convaincus, P. Leroux et Dubois — le premier traduisit *Werther*, et le second alla rendre visite à Gœthe à Weimar — qu'entouraient des hommes tels que V. Cousin, Lerminier, J.-J. Ampère, tous enthousiastes de l'Allemagne, le *Globe* fut, en dépit des promesses de sa préface, ardemment germanophile. « La poésie allemande, lit-on dans l'un de ses numéros, nous apparaît comme un ange aux ailes de flamme qui, franchissant l'espace, remonte éternellement vers la source mystérieuse de l'invisible beauté... [4]. » Tel était le ton que l'on prenait au *Globe* pour parler de l'Allemagne. La célèbre revue s'occupa surtout de Gœthe, pour lequel elle avait une vénération particulière, mais elle entretint également ses lecteurs de Schiller, de Jean-Paul, de Tieck, de Zacharias Werner, d'Hoffmann, etc. Elle fit connaître

1. Paris et Tubingue, 1804-1807, 16 vol. in-8.
2. En tout 30 vol. in 8.
3. Sur le *Globe* voyez Lair dans les *Comptes rendus* de l'Académie des Sciences morales et politiques, 1904, t. I, p. 570 et suiv. et Th. Liesing, *Le Globe de* 1824 *à* 1830, Zurich, 1881.
4. *Globe*, 1827, n° 62, p. 326 et suiv.

aussi, en publiant les cours de Cousin, quelques bribes de cette philosophie postkantienne, dont le rhéteur de la Sorbonne éblouissait ses auditeurs émerveillés.

Lorsque le *Globe*, qu'avait fidèlement secondé à partir de 1828 la *Revue française*, termina sa carrière historique, au lendemain de la révolution de juillet, la *Revue des Deux Mondes*, réorganisée par le jeune Buloz, vint prendre sa place, comme organe du staëlisme dans la politique et les lettres [1]. Ce programme comportait essentiellement la diffusion du germanisme. La *Revue des Deux Mondes* négligea si peu ce côté de sa mission, qu'elle fut, au XIXe siècle, le véhicule par excellence de l'influence allemande en France. Il est difficile de donner une idée de la besogne qu'elle a accomplie à cet égard. Non seulement elle recueillit les deux germanophiles « militants » du *Globe*, J.-J. Ampère et Lerminier, mais elle s'ouvrit à toutes les bonnes volontés, compétentes ou incompétentes, qui désiraient se consacrer à la même œuvre. Rien que sous la Monarchie de juillet les études germaniques étaient représentées à la *Revue des Deux Mondes*, sans parler d'Ampère et de Lerminier, par X. Marmier, rédacteur un moment à la *Bibliothèque germanique*, Blaze de Bury, Quinet, de Lagrange, Philarète Chasles, Daniel Stern, Heine, Lèbre, Saisset, etc. En 1843, même, apparut un collaborateur, Saint-René Taillandier, qui se spécialisa dans ce domaine, et tint régulièrement les lecteurs de la *Revue* au courant de ce qui se passait en Allemagne. Il accomplit religieusement ce devoir jusqu'en 1870, secondé sous l'Empire par une nouvelle équipe de germanophiles, non moins dévouée que l'ancienne, dans laquelle on remarquait Émile Montégut, Schérer, Challemel-Lacour, A. Sorel, Schuré, Cherbuliez, etc. Et, comme si cela n'eût pas suffi, en 1858 naquit une nouvelle *Revue germanique*.

Fondée par Dollfus et Nefftzer, les futurs créateurs du *Temps*, elle vécut jusqu'en 1768, après s'être appelée successivement *Revue germanique et française* et *Revue moderne* [2]. Sa carrière ne fut pas très aisée. Mal vue du monde officiel à cause des tendances

1. Rappelons que l'ouvrage de Meissner, mentionné au début de ce livre, est surtout un inventaire des études publiées sur l'Allemagne par la *Revue des Deux Mondes*.

2. Pariset, *La Revue germanique de 1858, d'après des documents inédits*, *Revue germanique*, 1905, t. I, p. 617 et suiv., t. II, p. 28 et suiv.

philosophiques et religieuses de ses directeurs, elle recruta difficilement ses collaborateurs [1]. Taine par exemple se tint à l'écart; de même Challemel-Lacour. Le grand homme de la *Revue* fut Renan. Mais elle groupa aussi, plus ou moins durablement, Littré, de Suckau, Cherbuliez, Daniel Stern, ainsi qu'une foule d'étrangers vaguement germanisants, et de pasteurs appartenant à la nouvelle école de Strasbourg. Ce n'étaient pas là des conditions bien favorables pour conquérir le public cultivé français. La *Revue germanique* ne parvint pas à devenir intéressante. Sous l'influence de Renan, qui lui avait assigné pour tâche de familiariser ses lecteurs avec les progrès des sciences historiques et philologiques en Allemagne [2], elle s'engagea dans un voie un peu aride. Le panthéisme assez nébuleux de Dollfus et de Nefftzer n'était pas non plus un condiment très approprié au goût de la plupart de ses lecteurs. Pour ces diverses raisons, la *Revue germanique* n'eut pas l'influence que ses fondateurs avaient rêvée pour elle. Son œuvre de vulgarisation, cependant, reste considérable. Outre les renseignements qu'elle apporta sur la philosophie et la science allemandes, elle entretint le public d'un certain nombre d'écrivains encore mal connus, tels que Berthold Auerbach, Eichendorff, Geibel, Grabbe, Grillparzer, Grimm, Groth, Gutzkow, Halm, Hebbel, Heyse, Gottfried Keller, Kinkel, Lenau, Stifter, etc.

II

La France du XIXe siècle accorda donc à l'Allemagne une attention qui ne se démentit jamais. Est-ce à dire qu'elle l'ait connue exactement? Non, car là encore les points de vue fournis par Mme de Staël restèrent prépondérants. Qu'ils considérassent le pays ou les œuvres de son génie, nos compatriotes n'avaient pas le regard libre. On s'en aperçoit tout de suite lorsqu'on ouvre, non seulement leurs écrits destinés au public et influencés par la mode, mais leurs notes secrètes, les pages de leurs

1. Voir l'article du 3 avril 1858 du *Journal de l'Instruction Publique*, organe du spiritualisme officiel. La *Revue germanique* eut aussi contre elle le clergé catholique et le protestantisme orthodoxe.

2. Lettre de Renan aux directeurs dans le t. I, 1858, p. 21-26.

carnets de route. Ils ne vont pas en Allemagne comme ils iraient dans une contrée quelconque : pour jeter les yeux autour d'eux et s'instruire. C'est là un sol particulier, dont on attend des impressions particulières. Le voyage d'Allemagne, comme le voyage d'Espagne ou d'Italie, comporte certains états d'âme déterminés. On le sait d'avance, et l'on se met au ton voulu d'enthousiasme. « L'Allemagne, s'écrie Gérard de Nerval en arrivant pour la première fois au bord du Rhin, la terre de Gœthe et de Schiller, le pays d'Hoffmann, la vieille Allemagne, notre mère à tous, Teutonia [1]! » De même qu'au delà des Pyrénées on apercevra, coûte que coûte, des paysages brûlés par le soleil, des villes farouches, des habitants armés jusqu'aux dents, comme si la croisade contre le Maure durait encore, des femmes enivrantes, toujours prêtes à danser au son des castagnettes, des muletiers et des alguazils; de même qu'en Italie on se pâmera dans de silencieuses gondoles en longeant les palais endormis de Venise, ainsi l'Allemagne apparaîtra de toute nécessité au voyageur français de 1830, et d'ailleurs aussi de 1850, comme la patrie de la poésie, du rêve, de la pensée. « Dès qu'on a passé la frontière, écrit Marmier, il semble qu'on entre dans une région fabuleuse, où les hommes gazouillent et chantent comme des oiseaux [2] ». V. Hugo devine l'Allemagne dès la Wallonie, qu'il qualifie imperturbablement de « Flandre », à quelque chose de plus frais et de plus idyllique dans le paysage et les mœurs. Michelet la pressent en Lorraine, en constatant que les postillons deviennent plus prudents, les hôtelières plus empressées et plus familières. Et, à peine la frontière franchie, l'enchantement commence. Voici de charmantes et paisibles demeures, « où le passant regarde, envie et dit à chacun : le bonheur n'est-il pas là? » Un peu plus loin, des fidèles se rendent à travers champs au service divin — c'est dimanche — et Michelet n'y peut plus tenir, il bénit « de cœur, le peuple et la contrée ». Du haut de la Walhalla le paysage lui apparaît « vertueux pour ainsi parler ». Et ainsi tout le long [3]. Les lettres que le jeune Quinet adresse à sa mère, de

1. Sur Gérard de Nerval voyez Julia Cartier, *Un intermédiaire entre la France et l'Allemagne, Gérard de Nerval*, Genève, 1904, et Aristide Marie, *Gérard de Nerval*, Paris, Hachette, 1914.

2. *Poésies de Schiller* traduites par X. Marmier, 1854, préface, p. VI et suiv.

3. Cf. G. Monod, *Jules Michelet*, Paris, 1905, p. 137 et suiv.

Heidelberg, debordent du même lyrisme. C'est le « pays de l'âme ». Tout y est admirable. Les professeurs y unissent à la science la plus profonde l'imagination la plus poétique et les manières les plus cordiales. Les jeunes filles ne sont que candeur, musique et sentiment. On y trouve des amis jusque dans les gens qui vous servent [1]. Il faut lire ces pages vibrantes, ou encore l'*Au delà du Rhin* de Lerminier, tout retentissant d'exclamations d'émerveillement et d'épithètes enflammées sur le monde des Universités, des professeurs, des étudiants [2], pour se représenter l'état d'esprit de nos pèlerins d'outre-Rhin. C'est l'*Allemagne* de Mme de Staël, encore dépassée. Lorsque, par hasard, les choses ne semblent pas tout d'abord répondre à l'idée qu'on s'en était faite, l'explication ou l'excuse élogieuse est vite trouvée, et l'on relèverait des perles à cet égard. Au nord de Munich, Michelet est entré dans la « gravité monotone » de l'Allemagne centrale, ce qui veut dire que le paysage laisse quelque peu à désirer. Mais « la terre allemande, médiocre à la surface, a pourtant des vertus cachées, si l'on en juge par les eaux thermales qui en jaillissent, mieux encore par l'indéfinissable esprit de vie morale qui circule parmi ces arbres chétifs et ces monts stériles [3] ». Pareillement, si les hommes dans cette Allemagne qui est le pays par excellence de la vie familiale, vont régulièrement passer leurs soirées au cabaret, comme Michelet est bien obligé de le constater, ce n'est point pour la raison vulgaire que l'on pourrait croire, c'est parce qu'ils ont besoin « d'une *famille artificielle et plus large* [4] ». C'est donc encore le sens de la famille qui les y pousse!

En réalité, nos Français du XIXe siècle ne font guère, on le voit, que répéter la leçon de Mme de Staël avec une docilité prodigieuse. Et, s'il leur arrive d'y ajouter quelque chose, ils le prennent non

1. *Correspondance*, t. XX des *Œuvres complètes*, Garnier-Baillière, 1857 et suiv.

2. « L'an dernier, avide d'apprendre, de constater et de reconnaître, je me suis mis en route et en quête de ville en ville, heurtant à chaque sanctuaire d'étude et de science, accueilli partout comme un ami, comme un frère, le plus heureux et le plus enchanté des voyageurs. Noble hospitalité germanique comment t'oublier? Comment perdre le souvenir de ces mêles serrements de mains, de ces amitiés promptes et tenaces, de ces longs épanchements, de ces banquets affectueux, où coulent à flots les idées et le vin, de ces foyers domestiques où l'étranger est religieusement honoré, de ces mœurs où la vertu semble si aimable...? » *Au delà du Rhin*, p. 33-34.

3. Monod, *loc. cit.*, p. 192.

4. *Ibid.*, p. 199.

dans ce qu'ils ont sous les yeux, mais dans la littérature, dans la poésie, dans la légende, dans l'histoire magnifiée du peuple allemand. Ce dernier cas est tout à fait frappant chez V. Hugo par exemple. Pendant tout son voyage il vit dans un monde fantastique où, suivant la formule de ses propres créations, le grotesque alterne avec le sublime. Déformant les paysages, les physionomies, les événements, au moyen de ses souvenirs et des renseignements fournis par le guide qu'il a emporté [1], il échafaude autour de lui une Allemagne héroïque et barbare, de dix siècles en retard sur celle qu'il traverse, et qui n'a plus rien de commun avec elle. Son *Rhin* n'est qu'une longue hallucination, préface de celle des *Burgraves*. A Cologne, il rencontre une sorte de réincarnation germanique du Tambour Le Grand de Heine, qui l'aborde avec des phrases burlesques : « Monsieur! monsieur! fous Français! Oh les Français! ran! plan! plan! ran! tan! plan! La guerre à tout le monde!... » A Bingen, c'est une jeune fille qui chante des vers romans de Barberousse. Entre Rheindiebach et Niederheimbach, voici trois étudiants, dignes d'un conte d'Hoffmann, qui lui posent — en latin! — une question sur la place de l'âme dans le corps d'après les anciens philosophes [2]. Mais l'Allemagne de Michelet n'est pas moins fantaisiste. Une des premières apparitions qui le frappent sur la terre allemande est visiblement Dorothée elle-même avec sa cruche sur la tête et « deux tresses magnifiques » qui lui pendent derrière le dos. Rendant visite au poète Uhland, que tous ses portraits nous montrent entièrement glabre, et qui à cette date était chauve, il nous décrit le « Minnesinger souabe » comme « un Allemand primitif; cheveux et barbe incultes et rudes comme les *Rohe Alpen* du Schwarzwald (*sic*); narines pleines d'aspirations, soufflantes comme seraient celles du vieux Danube; épais sourcils blonds, yeux d'un bleu fort sauvage; la tête en avant avec un mouvement de sanglier; la face rouge et sanguine, l'élan colérique du lyrisme... [3]. » On se prend la tête à deux mains devant cette esquisse du timide poète, et l'on se demande si

1. Son principal secours pour le *Rhin* fut, on le sait, le *Manuel des voyageurs sur le Rhin* de l'Allemand Aloys Schreiber, où il puise toute son érudition facile et un peu prétentieuse.

2. *Le Rhin*, éd. Quentin, t. I, p. 162, 299, etc.

3. Monod, *loc. cit.*, p. 155.

Michelet n'a pas été victime d'une mystification : mais non, certains traits sont exacts. Le sage Taine, en 1858, ne montre pas plus de prudence. Les diverses Allemandes qu'il aperçoit sur sa route le font toutes songer à Marguerite : « Aimer, s'abandonner, pleurer, rêver, souffrir, mourir, voilà ce que prédisent toutes les têtes que j'ai vues parmi les Allemandes depuis un mois. » A peine arrivé à Bade, c'est aussi Marguerite que Musset évoque dans les strophes charmantes d'*Une bonne fortune*. La hantise littéraire de ces générations nous est confirmée par un aveu de Quinet en 1834. Après avoir déclaré qu'en pénétrant en Allemagne, lors de son premier voyage, il s'attendait sans cesse à y rencontrer Louise, Werther, Hermann et Dorothée, Marguerite, Claire, Lénore, il ajoute : « Tous ces rêves poétiques vivaient réellement pour moi. Je les croyais réunis en nombre inépuisable dans chaque village de l'Odenwald ; et je ne frappais pas à une porte de la Bergstrasse sans penser que c'était là une de ces portes d'ivoire d'où le poète faisait sortir à son heure les songes qui remplissaient le monde... [1]. » Et l'on voudrait que ces générations eussent vu les choses comme elles étaient? Il y avait longtemps, à cette date, que l'œil français ne savait plus regarder.

Même quand il s'agit de littérature, de philosophie, et qu'ils ont devant eux des textes qu'ils peuvent méditer, des textes qui souvent contredisent nettement l'image qu'on leur a transmise de l'âme allemande, nos germanophiles de la Restauration, de la Monarchie de juillet, du second Empire, se montrent incapables en général de juger par eux-mêmes et en reviennent aux clichés commodes de Mme de Staël. Et c'est même là que l'on peut le mieux observer les divers états d'esprit sur lesquels l'Évangile de l'étrangère fonde sa puissance redoutable. La première génération, celle des J.-J. Ampère, des Lerminier, des Marmier, des Blaze de Bury, et ajoutons des Quinet et des Cousin, lui est livrée par son enthousiasme superficiel, son inaptitude absolue à descendre au fond d'un sujet ou d'une œuvre. Le trouble intellectuel que l'on observait déjà au siècle précédent chez les adeptes de la « nature » et les fervents de la « sensibilité », apparaît ici encore aggravé. Ces cerveaux romantiques ont perdu tout sincère

1. *Revue des Deux Mondes*, 1834, t. I, p. [illegible].

amour du réel, tout besoin de précision. Écrire, pour un Ampère ou un Marmier, c'est se répandre sur les questions les plus diverses, passer de l'histoire à la politique et à la littérature, sauter de l'Orient à la Scandinavie, de l'antiquité à l'époque contemporaine, sans autre guide que son imagination, sans autre secours qu'un verbiage faussement poétique et éloquent, qui permet de bâcler les articles et les volumes par douzaines. Lerminier n'a pas plus de fond. C'est un rhéteur pompeux et pompier, très infatué de lui-même, qui débite avec emphase les banalités les plus creuses [1]. Blaze de Bury dépasse encore dans la médiocrité tous ces médiocres. Cervelle légère de Méridional, tout à fait vide de pensée, il répétera imperturbablement pendant quarante ans sa puérile ritournelle romantique. Le jeune Quinet lui-même, supérieur pourtant en intelligence et en savoir à la plupart de ces journalistes et chroniqueurs, ne procède pas autrement qu'eux, tant ces mauvaises habitudes sont inhérentes à l'époque. Rien de plus lassant que son style perpétuellement tendu, sous lequel s'estompe à peine une réalité confuse, brouillée, contradictoire, qui ne semble être là que pour fournir matière à des apostrophes ou à des adjurations : « Dormez-vous ou veillez-vous ma sœur? » ou bien : « Oh le bel art haletant! le noble art écumant, piétinant; que nous veut-il? Ces chants d'Arndt gorgés de poudre! les joyeuses ballades qui flamboient dans la mitraille; les ïambes intrépides qui se dressent debout, tout en feu, à la gueule des canons.... » D'ailleurs, aucun goût ni tact. On admire à tort et à travers. Le grand poète de Michelet et de Hugo est Ruckert, loquace et rutilant versificateur sans âme, dans lequel Michelet aperçoit pourtant toute l'Allemagne et plus encore que l'Allemagne! Les *Mitschuldigen* sont, pour J.-J. Ampère, une des œuvres caractéristiques de Gœthe. Ampère encore et Marmier se pâment devant Hoffmann. Gœrres est le savant allemand par excellence de Quinet. Pendant ce temps Cousin, dans sa salle basse de la Sorbonne, trop petite pour con-

1. Ajoutons que ce prétentieux personnage, qui affecte de citer des mots allemands, ne sait pas la langue dont il fait étalage. On s'en aperçoit lorsqu'il traduit. Pour lui *gemuthlos* signifie « sans courage ». Cette ignorance n'est d'ailleurs pas particulière à Lerminier. L'*Au delà du Rhin* n'en fut pas moins un des livres de chevet de la génération romantique. V. Hugo notamment s'en est inspiré pour la partie politique de son *Rhin*.

tenir la multitude enfiévrée qui s'y presse, dépeint à l'enthousiasme peu exigeant de ses auditeurs, une philosophie allemande généreuse, idéaliste, aux contours indéfinis, qu'il extrait des systèmes à peine compris mais d'autant plus suggestifs et impressionnants, de Schelling et de Hegel [1].

Cette sorte de critique, à la fois superficielle et emphatique, ne se perdra jamais complètement avant 1870. Daniel Stern (pseudonyme de la comtesse d'Agoult), esprit faux, exalté et dépourvu de logique à un degré extraordinaire; Philarète Chasles, déclamateur prétentieux dont la science charlatanesque provient de quelques manuels audacieusement exploités [2]; Émile Montégut, l'homme aux paradoxes faciles et « brillants », qui appelle l'Albert de *Werther* une « belle et remarquable nature », et Charlotte « l'idéal de la femme bourgeoise », continuent dignement la lignée des Ampère et des Marmier, et, pour le goût littéraire, Saint-René Taillandier, qui a méconnu Lenau et Grillparzer et qualifié Auerbach de grand écrivain, peut se placer à côté de Michelet. Mais ce qui s'accuse surtout après 1840 et rejette la nouvelle génération sous la domination du livre de Mme de Staël, c'est moins l'enthousiasme naïf que la « tendance ». La « tendance » édifiante et moralisatrice d'abord. Pour les Saint-Marc Girardin, les Saint-René Taillandier, les Matter, et aussi les Barchou et les Willm, l'Allemagne est le réservoir où la France doit aller s'approvisionner en vertus familiales, en probité, en religion. Saint-Marc Girardin, qui ne sait pas l'allemand et n'a observé que superficiellement l'Allemagne, mais qui estime sans doute que le professeur en Sorbonne et le personnage considérable qu'il est a son mot à dire, et de haut, sur toutes les questions actuelles, sent sa « cupidité » tentée par les « trésors d'affections domestiques, de foi religieuse, de sentiments exaltés et romanesques » qu'il découvre gravement au delà du Rhin

1. Si l'on veut savoir jusqu'à quel point Cousin affolait son public, il suffira de consulter les lettres du jeune Quinet à sa mère, notamment celles de 1825. On y verra apparaître un Cousin théâtral, vaste « cabotin », tout à fait curieux.

2. L'éloge de Chasles, comme vulgarisateur des choses allemandes, traînant encore çà et là, nous consolera à ceux qui trouveraient notre appréciation trop dure de lire ces *Études sur l'Allemagne ancienne et moderne* (1864). On y apprendra que les *Nibelungen* sont l'histoire d'un « chevalier » qui meurt pour sa « maîtresse », laquelle le venge ensuite; que l'*Hélio wéche* est « un recueil de préceptes rudes, tournée à la façon de Juvénal », que les œuvres importantes du XVIe siècle sont le *Curé Amos*, le *Curé de Calenberg* et le *Curé Pierre Lew*, etc.

— le livre de Mme de Staël à la main — et souhaite un commerce intellectuel plus intime entre son pays et l'Allemagne, dans l'intérêt de l'âme française[1]. Matter et Willm, protestants d'Alsace, tout à fait incapables d'apercevoir une tache dans la patrie de la Réforme, nous vantent la philosophie allemande, selon eux foncièrement spiritualiste et chrétienne, avec l'intention visible d'agir sur les sentiments de leur époque, et Matter, particulièrement, prêche plus qu'il n'expose. C'est aussi un mobile du même genre qui pousse le catholique Barchou de Penhoën à nous détailler l'histoire des récents systèmes philosophiques de l'Allemagne. Mais le personnage le plus représentatif du groupe est encore Saint-René Taillandier. Cet excellent homme, qui eut, pendant une trentaine d'années, pour ainsi dire le monopole de l'information sur les choses allemandes à la *Revue des deux Mondes*, et alla finalement rejoindre Ampère et Marmier à l'Académie, a plus fait à lui seul que tous les vulgarisateurs nommés jusqu'ici pour accréditer en France la légende staëlienne de l'Allemagne paisible, honnête, loyale et pure, à un moment où tout ce qui nous venait d'outre-Rhin en fait de littérature et de philosophie, semblait pourtant la démentir. D'une perspicacité au-dessous de la moyenne, déjà peu élevée de son temps et de son milieu, dépourvu, comme on vient de le voir, de tout sens esthétique[2], terriblement superficiel sous des apparences graves et circonspectes qui inspiraient confiance, Taillandier, que le nom et la destinée de Saint-Marc Girardin hantèrent d'une obsession respectueuse et candide, croyait que l'essentiel de sa tâche consistait à faire la morale à la France au nom de l'Allemagne, et à l'Allemagne elle-même au nom de l'Allemagne qu'elle aurait dû être et qu'elle n'était pas encore

1. *Souvenirs de voyages et d'études* t. II, p. 274 et suiv.
2. Il traduisait ainsi les jolis vers de Heine

Wenn du eine Rose schaust
Sag' ich lasse sie grüssen;

« Si tu aperçois une rose, dis-lui que je lui envoie mes plus empressés compliments »; donc par une formule épistolaire. Heine, qui l'avait employé, faute de mieux, comme traducteur, le tenait pour un médiocre. Dans l'édition de ses œuvres publiée par Lévy, il ne cita que Nerval comme l'ayant aidé dans sa traduction. Taillandier s'en plaignit. « Oh! répondit Heine, cher monsieur Taillandier, comment vouliez-vous que je misse votre nom si digne, si honorable, le nom d'un futur académicien, à côté de celui d'un pendu? »

assez. Il n'y a manqué dans aucun de ses articles, où l'insignifiance du fond le dispute à la banalité abondante de la forme, qui semble une perpétuelle traduction du latin primé des concours généraux, visiblement soulagé et heureux lorsque la rencontre d'un Auerbach lui permettait de concilier ses désirs avec la réalité, et d'échapper à la vague impression que « son » Allemagne s'évanouissait tous les jours.

Sous l'Empire c'est encore la « tendance », mais une autre espèce de tendance, qui vient fausser la vision du pays voisin et prolonger le règne de la convention staëlienne. Il s'agit avant tout maintenant de combattre l'impérialisme et le cléricalisme, et l'Allemagne, patrie de Luther, de Kant — que l'on interprète comme un pur négateur — de Hegel, de Strauss et de Feuerbach, paraît éminemment propre à fournir des armes pour cette lutte. On l'exalte donc avec insistance dans le camp de « l'opposition », en la représentant — à l'époque de Bismarck et de Treitschke — comme la citadelle du libéralisme, de l'instinct d'affranchissement, de la conscience et de la science. La *Revue Germanique*, la *Revue des deux Mondes*, la *Revue de l'Instruction publique* rivalisent de zèle à cet égard. Aucune étude qui ne porte la trace de cette préoccupation. Lessing, Hegel, sous la plume de Cherbuliez et de Schérer, sont célébrés surtout comme des émancipateurs. Montégut salue dans Werther le jeune bourgeois révolté contre son temps, le « démocrate ». Challemel-Lacour étudie avec complaisance dans Hœlderlin la revanche du paganisme sur le christianisme, et Gœthe, pour ses nombreux admirateurs d'alors, ne symbolise pas autre chose. Sainte-Beuve, jadis indifférent à l'Allemagne, maintenant converti au germanisme par Renan, défend le maître de Weimar contre « des adversaires de secte et de coterie » qui ne sont autres que les cléricaux et les gens bien pensants [1]. Mme de Staël, persécutée par Napoléon, est rangée par Barni au nombre des « martyrs de la libre-pensée ». La conséquence de cet état d'esprit est de rendre l'Allemagne en quelque sorte intangible, et d'en faire une espece d'idole à laquelle il est interdit de trouver des défauts. Dans la préface de la *Revue germanique*,

1. Cf. L. Morel, *Sainte-Beuve, la littérature allemande et Gœthe*, *Revue d'histoire littéraire*, 1908, p. 286 et suiv., 430 et suiv.

Dollfus et Nefftzer opposent sa sincérité dans la poursuite du vrai aux préoccupations uniquement pratiques de la France. L'Allemagne ne vit que pour la pensée, et son domaine est l'idéal; et, de même, le correspondant de la *Revue* en Allemagne, le Strasbourgeois Seinguerlet, domicilié pourtant à Heidelberg auprès de l'Alsacien renégat, Louis Häusser, qui fait ouvertement campagne pour la Prusse dans son enseignement et dans ses livres [1], s'obstine à montrer l'État des Hohenzollern évoluant de plus en plus vers la démocratie et le progrès. Renan, à son tour, voit dans la victoire de Sadowa — ce premier grand succès de la politique sans scrupules de Bismarck — un triomphe de la science et de la philosophie germaniques! Par une étrange rencontre, sous le troisième Napoléon comme sous le premier, la germanolâtrie sert avant tout à fronder le pouvoir, et, à la veille de la catastrophe qui va s'abattre sur la France, on parle exactement comme parlait Mme de Staël et pour les mêmes raisons. D'ailleurs le livre de l'ennemie de Bonaparte n'a cessé, on l'a vu, de dominer les imaginations par l'un ou par l'autre des sentiments qu'il exploitait, et c'est à travers lui que la France du XIXe siècle, romantique, bourgeoise ou anticléricale, a considéré et voulu considérer toujours l'Allemagne [2].

III

Une information ainsi viciée dans sa source ne pouvait fournir qu'une image conventionnelle et idéalisée du pays voisin, appropriée sans doute aux besoins de l'âme française, mais fort éloignée de la réalité. En fait, le XIXe siècle s'est borné à enrichir la représentation que lui en avait léguée Mme de Staël, en développant tantôt l'une de ses faces, tantôt l'autre, mais sans la corriger sur aucun point essentiel. Au début, l'on eut surtout l'Allemagne des « vieilles tours », des « créneaux », des « guerriers, des sorcières et des revenants », particulièrement chère à l'amie de Schlegel [3],

1. Sur toute cette campagne prussophile de la « science » allemande avant 1870, voir Guilland, *L'Allemagne nouvelle et ses historiens*, Paris, 1900.

2. Voir l'aveu de Renan dans ses *Nouveaux cahiers de jeunesse*, p. 211 : « Moi, pour les Allemands, que je ne connaissais presque que par Mme de Staël.... »

3. Mme de Staël, *De l'Allemagne*; *Observations générales*.

l'Allemagne du Moyen âge, des « burgs », des chevaliers et des empereurs, qui semblait trouver une confirmation dans *Faust* et les contes d'Hoffmann. C'est celle des lithographies de Delacroix et des tableaux d'Ary Scheffer, celle du *Rhin* et des *Burgraves* de V. Hugo, ou encore de la *Marseillaise de la paix* de Lamartine, l'Allemagne des Romantiques proprement dits et des Jeune-France. Musset l'a esquissée dans quelques lignes d'un article sur les *Pensées* de Jean-Paul : « ... Schiller au fond de son cabinet, Hoffmann assis sur la table d'un estaminet, Marguerite accoudée sur la fenêtre gothique et regardant passer les nuages au-dessus des vieilles murailles de la ville, Klopstock, Mignon, Crespel, Firmion, tous les génies, toutes les créations de l'Allemagne vivent dans l'élément des rêveurs et des oiseaux du ciel [1]. »

A peu près contemporaine de cette Allemagne pittoresque, et s'abritant en quelque sorte derrière elle, est la bonne et grave Allemagne des Michelet, des Quinet, des Lerminier, et encore des Saint-Marc Girardin et des Saint-René Taillandier, l'Allemagne qui unit au culte de toutes les vertus privées et publiques l'amour de la pensée désintéressée, l'Allemagne du devoir et du labeur, l'Allemagne qui « n'est que naïveté, poésie et métaphysique », comme l'enseigne Michelet en 1836 à ses élèves de l'École Normale [2], celle où les saisons, se succédant « presque insensiblement », et où le climat « d'une fatigante monotonie » endorment les passions violentes et les « vifs élans de l'enthousiasme », mais développent les « petites sympathies de famille, le goût de l'art, le besoin de réfléchir, et cette vaste réceptivité, cette aptitude universelle qui fait que les Allemands apprennent tout et sympathisent avec tout »; l'Allemagne qui ressemble à ce Perceval, que trois gouttes de sang aperçues sur la neige plongent dans une rêverie sans fin, dont il ne sort que pour « renverser » ceux qui la troublent; l'Allemagne, où pour la première fois — toujours selon Michelet — l'homme a fait abnégation de lui-même pour se donner corps et âme à son seigneur, à la femme, à la

1. *Revue fantastique*, publiée dans le *Temps* en 1831. Cf. Paul de Musset, *Biographie*, et Clouet, *Revue d'histoire littéraire*, 1899, p. 85. (*Mélanges de littérature*, *Pensées de Jean-Paul*.)

2. Monod, *loc. cit.*, p. 123-124.

nature, à l'idée, à Dieu [1]. C'est celle où les âmes fatiguées vont se retremper de 1830 à 1848, dans la paix et dans l'étude, dans la poésie, la musique, comme dans une sorte d'Eden privilégié, où fleurit encore tout un monde d'enchantements que le reste de la terre ne connaît plus.

A partir de 1845 environ vint, sous l'influence des ouvrages de Matter, d'Ott, de Willm et de Heine, l'Allemagne flambeau de l'humanité, celle qu'ont admirée Renan et Taine, l'Allemagne de Hegel et de Strauss, d'Otfried Müller, de Bopp, de Diez, l'Allemagne des philosophes et des philologues, chargée d'idées « à défrayer tout un siècle [2] », la fondatrice de la science et de la religion de l'avenir, l'Allemagne qui a fait la synthèse du réel, la seule nation, selon Schérer, où « l'esprit scientifique proprement dit » ait « la conscience claire de lui-même et de ses devoirs [3] », le pays par excellence des « idées générales » d'après Taine [4], et celui qui, à en croire Renan, « a tiré des Universités, ailleurs aveugles et obstinées, le mouvement intellectuel le plus riche, le plus flexible, le plus varié, dont l'histoire de l'esprit humain ait gardé le souvenir [5] »; l'Allemagne, enfin, où Sainte-Beuve, dans les derniers temps de sa vie, voudrait voir partir tous les jeunes Français adonnés à l'étude, pour s'y former, dans une sorte d'École de Berlin pendant de l'École d'Athènes, aux méthodes les plus sûres de la recherche et de la critique.... V. Hugo, dans une pièce célèbre de son *Année Terrible* [6], en pleine rafale de 1870, a résumé magnifiquement la vision une et diverse de l'Allemagne, qui fut celle de son siècle :

> Aucune nation n'est plus grande que toi!
> Jadis, toute la terre étant un lieu d'effroi,
> Parmi les peuples forts tu fus le peuple juste.
> Une tiare d'ombre est sur ton front auguste!

1. Michelet, *Introduction à l'Histoire universelle*, Paris, Hachette, 1831, p. 29 et suiv.
2. Lettre de Taine à Havet, le 24 mars 1852, de Nevers.
3. Schérer, *Hegel et l'hégélianisme*, *Revue des Deux Mondes*, 1861, t. I, p. 812 et suiv. (début).
4. Taine, *Débats*, 7 février 1869, à propos du livre de Cam. Selden, *L'Esprit moderne en Allemagne*.
5. Renan, *Questions contemporaines*, p. 81.
6. *Année Terrible : Choix entre deux nations.*

Et pourtant comme l'Inde aux aspects fabuleux,
Tu brilles, ô pays des hommes aux yeux bleus,
Clarté hautaine au fond ténébreux de l'Europe,
Une gloire âpre, informe, immense t'enveloppe!
. . . . . .
Non, rien ici-bas, rien ne t'éclipse Allemagne.
Ton Vitikind tient tête à notre Charlemagne,
Et Charlemagne même est un peu ton soldat.
Il semblait par moments qu'un astre te guidât;
Et les peuples t'ont vue, ô guerrière féconde,
Rebelle au double joug qui pèse sur le monde
Dresser, portant l'aurore entre tes poings de fer,
Contre César Hermann, contre Pierre Luther.
. . . . . .
La musique est ton souffle; âme, harmonie, encens,
Elle fait alterner dans tes hymnes puissants
Le cri de l'aigle avec le chant de l'alouette;
On croit voir sur tes burgs croulants la silhouette
De l'hydre et du guerrier vaguement aperçus
Dans la montagne, avec le tonnerre au-dessus;
Rien n'est frais et charmant comme tes plaines vertes;
Les brèches de la brume aux rayons sont ouvertes,
Le hameau dort, groupé sous l'aile du manoir,
Et la vierge, accoudée aux citernes le soir,
Blonde, a la ressemblance adorable des anges....

Cette Allemagne de son rêve et de son désir, la France l'a aimée d'un amour exalté, unique, confinant à l'adoration religieuse. Combien de nos compatriotes auraient pu répéter, au cours du XIXe siècle, le vers enthousiaste de ce Nicolas Martin qui, né d'un père français et d'une mère allemande, se sentait plus fier de la seconde de ces origines que de la première :

Allemagne, Allemagne, oh! mon cœur est à toi [1]!

C'est un hymne fervent à l'Allemagne qui se dégage des lettres écrites de Heidelberg à sa mère par le jeune Quinet. Gérard de Nerval l'appelle sa « seconde mère ». Chez Michelet la passion se traduit par une sorte de balbutiement d'extase dans son journal : « Mon Allemagne. Force scientifique qui m'a fait seule pousser à fond les questions. Pain des forts.... M'a posé sur Kant. Beethoven, foi nouvelle. Héroïse, agrandi par Beethoven. Mon Luther, mon Grimm, mon Quinet, jeune traducteur d'Herder alors que je tradui-

1. *Poésies*, 4e éd., 1867. Voir sa biographie en tête du volume.

sais Vico... [1]. » « Ami de l'Allemagne, *non*, comme Cousin, Guizot, pour en tirer des objets d'art à la marque française; *ni*, comme Guignaut, Maury, pour en tirer une érudition plus forte; *ni*, comme la plupart, pour trouver dans Gœthe un Voltaire de Francfort; *mais par amour* sincère. Plus Allemand que l'Allemagne, d'abord par *Luther*, puis les *Nibelungen*, puis les *Weisthümer* de Grimm, puis Beethoven et Fichte, tous deux contre Napoléon [2]. » En 1848 il salue avec émotion, du haut des marches de la Madeleine, « le grand drapeau de sa chère Allemagne, le saint drapeau de Luther, Kant, Fichte, Schiller et Beethoven ». En 1872 il déclare encore : « Mon point de vue était fraternel pour l'Allemagne. Oh! que je l'ai aimée cette Allemagne-là, la grande et la naïve, celle des *Nibelungen* et de Luther, celle de Beethoven et celle du bon Frœbel et des jardins d'enfants... [3]! » Et que l'on ne croie pas à un état d'esprit particulier à cette imagination exaltée. V. Hugo, dans la préface de son *Rhin*, s'exprime dans des termes à peu près semblables : « L'Allemagne, il (l'auteur du livre) ne le cache pas, est une des terres qu'il aime et une des nations qu'il admire. Il a presque un sentiment filial pour cette noble et sainte patrie de tous les penseurs. S'il n'était pas Français, il voudrait être Allemand. » C'est tout juste ce que pense aussi le professeur en Sorbonne Saint-Marc Girardin : « Jusqu'à mon voyage de Grèce, nous confie cet oracle du haut enseignement à l'époque de Louis-Philippe, il n'y a pas de pays que j'aie plus aimé et admiré que l'Allemagne, et même après mon voyage de Grèce, c'est l'Allemagne que je voudrais habiter, si le sort me forçait à quitter mon pays ». « Telle que je viens de la décrire, ajoute-t-il... j'aime l'Allemagne.... Voilà pourquoi j'aime l'Allemagne, et pourquoi j'appelle de tout mon cœur son alliance et son union avec la France [4]. »

Vivent les nobles fils de la grave Allemagne!

chante de son côté Lamartine dans une des plus belles strophes de sa *Marseillaise de la paix*. Le jeune Renan, lorsqu'il entre en

1. Note du 4 avril 1854. Monod, *loc. cit.*, p. 36. Les mots en italique ont été soulignés par Michelet lui-même.
2. Note de 1870. *Ibid.*, p. 37.
3. Introduction de l'*Histoire du XIXe siècle*.
4. *Souvenirs de voyage et d'études*, 1re série, préface, p. VI-VII; t. II, p. 274 et suiv.

contact avec le génie germanique, pousse un cri de ravissement : « Dieu, pour me soutenir, m'avait réservé pour ce moment un vrai événement intellectuel et moral. J'ai étudié l'Allemagne et j'ai cru entrer dans un temple. Tout ce que j'y ai trouvé est pur, élevé, moral, beau et touchant. O mon ami, oui c'est un trésor, c'est la continuation de Jésus-Christ. Leur morale me transporte. Ah! qu'ils sont doux et forts! Je crois que le Christ nous viendra de là... [1]. » « O Allemagne! qui t'implantera en France! » soupirent les *Cahiers de jeunesse*. « Seule parmi les nations modernes, y lit-on encore, l'Allemagne est originale et peut être opposée à la Grèce.... Allemagne! Allemagne! Herder, Gœthe, Kant... [2]. » Cette effervescence ne se calma guère chez Renan. Les lettres qu'il écrivit à Strauss en pleine tourmente de 1870-1871 débordent encore de gratitude et d'affection pour une Allemagne idéale dont il semble ne pouvoir ni ne vouloir se détacher, à laquelle il reviendra dès que les impressions immédiates de la défaite s'effaceront. De ce long poème d'amour et de reconnaissance que la France du XIXe siècle a chanté à la nation voisine, il n'y a probablement pas d'autre exemple dans l'histoire. Ni notre pays n'a ainsi accablé de ses effusions l'Angleterre, à laquelle il n'empruntait pas moins au même moment qu'à l'Allemagne, ou encore, aux XVIe et XVIIe siècles, l'Italie et l'Espagne qui le fécondaient des chefs-d'œuvre de leur art et de leur littérature; ni l'Allemagne, pourtant sentimentale et modeste par définition, ne s'est jamais échauffée de la sorte, au XVIIe ou au XVIIIe siècle, envers la France qui l'initiait sur toute la ligne à une civilisation supérieure. Il ne convient donc pas de chercher l'explication du phénomène dans l'importance extraordinaire de la dette contractée par notre peuple auprès de l'Allemagne, ou dans la seule frénésie romantique. C'est l'exemple de Mme de Staël qui, ici encore, a été contagieux pour toute cette époque. Et c'est pourquoi l'on retrouve si souvent les propres termes de la Genevoise dans les actes de foi et d'amour de ces germanolâtres.

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Calmann-Lévy, s. d. Appendice. Cf. lettre du 27 septembre 1845 à Henriette Renan et première lettre à Strauss du 11 septembre 1870. L'image du « temple » est d'ailleurs toute stachienne.

2. *Cahiers de jeunesse*, 1845-1846, Calmann-Lévy, 1906, t. I, p. 97, 157, 340.

IV

La France du XIXe siècle ne se contenta pas, d'ailleurs, de chérir et de choyer intérieurement son Allemagne staëlienne, elle la défendit avec une singulière âpreté contre tous les assauts qu'elle eut à subir de la part des hommes et des événements, et c'est là peut-être ce qu'il y a de plus étrange encore dans cette étrange aventure. Car il était fatal que la vérité se fît jour peu à peu et tentât de se substituer à la légende. Un des premiers qui l'entrevirent chez nous et voulurent la révéler, fut précisément un de ceux que le mirage staëlien avait le plus complètement ébloui : Edgar Quinet [1]. Né d'une mère protestante et mystique, qui l'avait élevé dans le culte de Mme de Staël, le jeune homme s'était imprégné jusqu'aux moelles de la substance du livre de l'*Allemagne*, qui, à d'autres égards du reste, résumait merveilleusement son programme de pensée et de vie. Ce fut donc avec une ivresse inexprimable qu'il pénétra en 1827 dans le pays de son rêve, et sa correspondance avec sa mère en porte le témoignage candide et touchant. Volontiers même il eût renchéri sur Mme de Staël, qui selon lui n'avait ni tout vu ni tout dit [2]. Pour comble de bonheur, cette Allemagne adorée lui fournissait une fiancée. Quinet semblait, à ce moment-là, conquis sans réserve, comme tant d'autres, comme Michelet par exemple. Cependant la désillusion vint, rapide, foudroyante. Dans la propre famille de sa fiancée, Quinet rencontra des Allemands d'un type nouveau ou qu'il croyait nouveau, des Allemands piétistes et gallophobes. Et, derrière eux, il découvrit cette Prusse ambitieuse, sournoise, dont Mme de Staël avait négligé de parler, parce que le pays de Stein et d'Arndt servait à ce moment-là ses rancunes anti-napoléoniennes. Mais Quinet était Français, et il avait l'âme trop droite pour

1. Sur la conversion de Quinet voir P. Gautier, *Revue des Deux Mondes*, 1916, t. V, p. 422 et suiv., et *Un Prophète : Edgar Quinet*, Plon-Nourrit, 1917.

2. « J'ai appris à admirer encore plus le livre de Mme de Staël, et à deviner par intuition une foule de choses qui ne nous étaient d'abord accessibles que par l'imagination. Mais aussi, combien ce coup d'œil rapide, cet hymne est incomplet.... Je songe à écrire quelques Essais sur les principaux penseurs de l'Allemagne, car je souffre de leur obscurité parmi nous bien plus que de la mienne. » Lettre du 18 octobre 1827 à sa mère.

reculer devant une rétractation même pénible. Persuadé que la France de la Révolution faisait fausse route en se désintéressant de la propagande libérale qui avait rendu son nom cher à tous les peuples opprimés, et qu'elle abandonnait ainsi le champ à sa rivale, il entreprit de réveiller la Monarchie de juillet de son apathie et commença cette fameuse série d'articles et de brochures, qui s'ouvre en 1832 par son *De l'Allemagne et de la Révolution*, et se poursuit jusqu'en 1842, pour reprendre au lendemain de Sadowa. Quinet, comme nous l'exposerons plus loin, n'envisageait pas la situation morale de l'Allemagne d'un point de vue tout à fait exact, mais il a eu le mérite rare, sinon unique, parmi les Français de son temps, d'avoir deviné la Prusse, et d'avoir senti l'accord profond qui existait entre elle et l'Allemagne sortie des traités de 1814-1815, d'avoir montré dès 1832 celle-ci poussant celle-là « lentement et par derrière au meurtre du vieux royaume de France », d'avoir diagnostiqué les deux dispositions dangereuses qu'il appelait la « teutomanie » et la « gallophagie ».

La brusque conversion d'un germanophile aussi décidé que Quinet était un événement d'une importance capitale, bien propre à suggérer des réflexions. Mais enfin Quinet était homme de parti et Français : il pouvait être égaré par son culte pour la Révolution et par un soubresaut de son sentiment national, peut-être aussi par des rancunes d'ordre personnel. Comme si elle eût prévu ces objections, l'Histoire suscita d'autres témoins et les prit, cette fois, en Allemagne même. Depuis 1814-1815 il se livrait dans ce pays une lutte à mort entre les partisans de notre Révolution et les teutomanes mystiques; entre les régions de l'Ouest et du Sud, catholiques, libérales, démocratiques, et la Prusse piétiste, monarchique, autoritaire, qui visait à absorber l'Allemagne, lutte qui devait se terminer, après l'éphémère succès des libéraux en 1848, par la victoire définitive de l'idée prussienne de 1854 à 1870. D'une façon générale les libéraux, sans cesser d'être Allemands, regardaient vers la France, patrie de la Révolution, tandis que leurs adversaires, même ceux qui affectaient des tendances démocratiques, comme Arndt et Menzel, l'exécraient [1]. Or il arriva que

1. On trouvera des renseignements sur cette phase de l'histoire intérieure de l'Allemagne dans le livre déjà cité de M. Guilland.

plusieurs de ces libéraux, découragés par la tournure que prenaient les choses dans leur pays, se réfugièrent en France après 1830. De ce nombre étaient deux Rhénans d'origine juive, Bœrne et Heine, excellents Allemands l'un et l'autre [1], mais ennemis irréconciliables de la Prusse hypocritement réactionnaire et foncièrement militariste. Tout en travaillant à faire connaître chez nous la vie intellectuelle de leur peuple, Bœrne et Heine, qui continuaient, de Paris, à combattre pour la cause qui leur était chère, eurent ainsi l'occasion de soulever quelques coins du voile qui recouvrait pour les yeux français la réalité allemande. Nous apprîmes donc par les *Lettres écrites de Paris* de Bœrne, par l'*État actuel de la littérature en Allemagne*, le *De l'Allemagne*, le *De la France*, le *Conte d'hiver* et l'*Atta Troll* de Heine, pour ne citer que ces publications, comment la Prusse procédait, dans l'idyllique contrée décrite par Mme de Staël, pour préparer les voies à sa domination; sa façon de se débarrasser des hommes qui la gênaient en supprimant les libertés essentielles, notamment le droit de parler et d'écrire [2]; son art d'utiliser philosophes, savants, théologiens eux-mêmes, pour convertir le reste de l'Allemagne à l'idée de son hégémonie [3], sa haine de la Révolution et de la France, et nombre d'autres choses qu'il nous était extrêmement profitable de savoir. Nous étions même prévenus que la gallophobie était systématiquement cultivée par elle, pour étouffer là-bas les aspirations à la liberté. La leçon ne manquait ni de clarté ni de force. Elle nous fut répétée sans fin, et d'autres voix que celles des deux illustres proscrits vinrent confirmer leurs dires, car Paris se remplissait d'exilés allemands, volontaires ou involontaires, à mesure que la cause de la liberté allait périclitant au delà du Rhin. De plus, Bœrne et Heine avaient de l'esprit, et, même traduits en français, leurs écrits conservaient une saveur piquante, celle de l'indigna-

1. Le patriotisme intellectuel de Bœrne éclate dans l'article qu'il consacra au *De l'Allemagne* de Heine dans le *Réformateur* de Raspail, le 30 mai 1835, et dans l'Introduction de sa revue la *Balance*; celui de Heine, dans nombre de passages de son *De l'Allemagne*, de son *De la France* et de son *Lutèce*. Chez Heine ce patriotisme intellectuel se nuance même d'une sorte de mépris poli pour l'esprit français.

2. En 1835 un décret du Bundesrath, rendu sur la dénonciation du teutomane Menzel, interdit les ouvrages passés et *futurs* de la « Jeune Allemagne ». Gutzkow et Laube furent emprisonnés.

3. *De la France* juillet 1834. Heine n'avait que trop raison, comme on peut le voir par le livre de M. Guillaud.

tion qui s'abrite derrière l'ironie pour ne pas éclater sans cesse, pour ne point fatiguer le lecteur d'éternelles récriminations, pourtant trop fondées....

Des Allemands, donc, et des Allemands mêlés activement à la politique de leur pays, s'accordaient dans leur diagnostic avec un Français plus clairvoyant que les autres. N'était-ce pas suffisant? Non, car ceux-là aussi, à la rigueur, pouvaient exagérer, déformer la réalité, en vertu d'une disposition fréquente chez les hommes de parti. L'Histoire ne voulut pas nous laisser sur ce dernier doute et donna finalement la parole aux événements eux-mêmes. C'était à partir de 1830 que s'étaient produites les diverses révélations de Quinet, de Bœrne et de Heine. Or en 1840, comme par miracle, un incident des plus singuliers en démontrait soudainement la justesse. Sur de vagues menaces proférées par Thiers à l'adresse de la Prusse, qui l'avait abandonné dans les affaires d'Orient, une effroyable tempête de gallophobie éclatait à cette date dans l'Allemagne entière, prouvant à quel point la France y était exécrée, et faisant apparaître dans ces âmes germaniques, réputées si douces et si bonnes, une capacité de haine véritablement effrayante. Tandis que, coup sur coup, retentissaient le *Rheinlied* de Becker et la *Wacht am Rhein* de Schneckenburger, bientôt suivis du *Deutschland uber alles* de Hoffmann von Fallersleben, les journaux déversaient des torrents d'injures sur notre peuple, qu'un professeur de l'Université de Berlin appelait publiquement un « peuple de singes », lequel n'avait été mu, disait-il, tout le long de son histoire, que par « un instinct bestial », alors que les Germains n'agissaient, eux, que « sous l'impulsion d'une pensée sainte et sacrée [1] ». C'était l'Allemagne piétiste et « gallophage », l'Allemagne ivre d'orgueil découverte par Quinet, qui s'étalait là dans toute son inquiétante arrogance, et trahissait en un jour de fureur ses sentiments réels à notre égard, ses ambitions cachées; une Allemagne d'ailleurs qui ne datait pas de 1806 ou de 1813-1814, comme on le dit si souvent encore actuellement, mais du *Sturm und Drang* pour le moins, de Herder, de Klopstock et, plus loin encore, des teutomanes gallophobes du XVIIe et du XVIe siècle, des Moscherosch, des Ulrich

1. Cf. Guilland, *loc. cit.*, p. 25.

von Hutten : l'éternelle « Allemagne du Nord » si chère à Mme de Staël.

Tels avaient été les avertissements : aussi précis, aussi complets qu'on pouvait les souhaiter. L'attitude de la France intellectuelle, littéralement envoûtée par un livre, fut des plus curieuses. Lorsque Quinet commença sa campagne, ses amis eux-mêmes hochèrent la tête, comme si le fougueux polémiste s'était laissé entraîner par son zèle au delà de toute mesure, de tout bon sens. « Votre brochure est violente et terrible, s'écria Michelet lorsqu'il reçut le manuscrit de l'article sur l'*Allemagne et la Révolution*; elle m'a ôté le rire pour dix ans. » Il voudrait en voir disparaître trois alinéas. Le directeur de la *Revue des Deux Mondes*, Buloz, exige des coupures. Quinet, pour exprimer toute sa pensée, est obligé de rétablir le texte intégral dans une brochure. On ne voit nulle part, d'ailleurs, que Michelet se soit laissé troubler dans son rêve par les prédictions de son frère d'armes et que le cri d'angoisse patriotique de celui-ci : « Un homme va sortir de la Prusse! » l'ait véritablement ému. C'est en 1835 qu'il compare l'Allemagne à Perceval, acceptant tout, hormis d'être dérangé dans sa méditation. Même après l'acte d'accusation si précis de Quinet contre la « teutomanie » en 1842, il continue de considérer ce travers avec une souriante indulgence. Il écrit par exemple en 1855, à propos de Hutten, qui fut un des plus dangereux excitateurs de ce sentiment : « Lui qui véritablement ne haït personne, il croyait haïr la France. C'est un des premiers types de nos amusants teutomanes, des étudiants chevelus, que nous voyons représenter Siegfried, Gunther et Hildebrand. Race innocente de bons et véritables patriotes! Ils ne savent pas combien nous sympathisons avec eux! combien nous leur savons gré de ce grand cœur pour leur pays [1]. » Quinet ne trouva pas plus de compréhension chez ses autres correligionnaires politiques. L'Allemagne de Mme de Staël, patrie du protestantisme, de la science, de la philosophie, était un de leurs fétiches, et, s'ils s'étonnèrent d'une chose, ce fut de voir le libéral et l'anticlérical qu'était Quinet, faire aussi bon marché d'une des traditions les plus sacrées du parti. Sadowa

1. *Histoire de France*, t. VIII, p. 34 (éd. de 1874). La préface du volume est datée du 21 juin 1855.

même ne leur ouvrit pas les yeux. Ils fêtèrent cette victoire comme un triomphe de leurs idées, dont la Prusse leur paraissait toujours être le champion. Quant aux adversaires politiques de Quinet, tant sous la Monarchie de juillet que sous l'Empire, ils ne voulurent voir dans son ardeur à dénoncer les visées ambitieuses de la Prusse, qu'une vulgaire manœuvre d'opposition.

Il eût été dangereux d'entrer en lice contre Quinet, qui savait rendre coup pour coup. On se gêna moins avec les Allemands qui prétendaient nous enlever nos illusions sur leur pays. Ces braves étrangers éprouvèrent, en cette occasion, combien il est dangereux de s'attaquer en France à une opinion à la mode. A peine les *Lettres écrites de Paris* de Bœrne avaient-elles été traduites, qu'un M. de Lagrange, membre de l'Institut, auteur des *Pensées de Jean-Paul*, fonçait, dans la *Revue des Deux Mondes*, sur l'imprudent pamphlétaire, et dénonçant en lui le Juif naturellement hostile à sa patrie, l'accusait d'avoir lancé contre l'Allemagne une véritable « fusée incendiaire », de faire éclater à son égard une « haine invétérée », et de n'être en somme qu'un « amateur de ruines et de destruction ». Sans se laisser désarmer par le salut touchant que Bœrne adressait à la France au début de son réquisitoire, le bouillant Académicien terminait sa philippique en appliquant à ce malencontreux ennemi de la Prusse le mot de sainte Thérèse sur le diable : « Le malheureux, il ne peut aimer [1] ! » Ce fut bien autre chose quand parurent les écrits de Heine qui, lui, ne respectait pas plus la Teutonie du passé que celle du présent. Quinet lui-même, qui croyait fermement à la première, supplia le dangereux iconoclaste de s'arrêter : « O Heine! si vous aimez quelque chose, je vous demande à cause de moi merci pour ce qui vous reste encore de fleurs à sécher et de sources à tarir.... Autrefois, quand nos révolutions et notre bruit nous lassaient pour un moment, nous traversions le Rhin, et nous trouvions là, pour nous reposer du présent, le passé tout entier... [2]. » Lerminier écarta d'un geste d'horreur la vision d'une Prusse attaquant un jour la France : « Oh! que nous concevons autrement la liberté de la noble Allemagne, et que nous sommes loin d'en redouter

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1832, p. 141 et suiv.
2. *Ibid.*, 1834, t. I, p. 366.

le développement et l'éclat! » Taillandier blâma le poète d'avoir souillé, dans son *Conte d'hiver*, les intérêts les plus sacrés de son pays, et d'avoir oublié qu'il était Allemand [1]. Et Daniel Stern n'hésita pas à en qualifier la préface, où Heine bataillait tout particulièrement contre les gallophobes d'Allemagne et démasquait leurs féroces appétits, notamment leurs convoitises sur l'Alsace et la Lorraine, de « cynique apologie du livre le plus cynique sorti de la plume de M. Heine [2] ». Nos Staëliens se voilaient la face, et il paraissait évident à un Taillandier que cet Allemand était venu se perdre en France au contact de notre esprit impie et corrosif. Cependant d'autres libéraux de là-bas s'avisaient de dire à peu près les mêmes choses, ainsi Ruge, dans un livre intitulé *Deux ans à Paris*. On lui fit comprendre qu'on en avait assez, plus qu'assez, de ces calomnies. Taillandier, d'ordinaire si doux, exécuta, dans la *Revue des deux Mondes*, l'importun dénonciateur de la Prusse [3] : « Jamais, constatait avec douleur l'excellent homme, l'Allemagne, qui devait selon Hegel proclamer le verbe de l'avenir, n'a été plus rudement, plus cruellement flagellée que dans ce livre, écrit par un de ses tribuns. » Il gémissait, quant à lui, « de voir tant de bonnes qualités perdues par la haine, tant de mérite employé à se calomnier soi-même ». Ruge, il est vrai, avait été expulsé de Prusse à cause de ses idées, qui étaient justement celles de notre parti avancé. Mais, que diable! l'Allemagne n'était pas la France, et Ruge devait comprendre qu'il se trouvait sur une « fausse voie ». Et voici qu'il affectait maintenant de professer un grand amour pour notre pays. Singulière idée pour un homme qui appartenait à la nation de Luther, de Frédéric II, de Gœthe et de Hegel! L'Allemagne ne lui suffisait donc plus! « Ayant supprimé son pays dans l'histoire des idées, il le désavoue avec injure et s'établit en France, comme dans la véritable patrie de son âme. De là dans les éloges qu'il nous prodigue, je ne sais quoi de suspect et de fâcheux. » Pour un peu Taillandier eût demandé l'expulsion de ce Prussien, infidèle à l'idéal de son peuple, et trop épris de la France.

On pense bien, qu'avec de semblables dispositions, nos Staëliens

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1845, p. 297.
2. *Ibid.*, 1er décembre 1844, p. 884 et suiv.
3. *Ibid.*, 1847, t. III, p. 238 et suiv. Cet incroyable article est à lire d'un bout à l'autre.

ne pouvaient retirer grand profit de l'alerte de 1840. La leçon fut en effet à peu près perdue pour eux. Les uns n'entendirent et ne virent rien. De ce nombre fut Blaze de Bury, qui continua de tourner sa serinette avec la même tranquillité qu'auparavant et choisit l'année 1841, toute vibrante encore des fureurs de la gallophobie déchaînée de nos voisins, pour nous entretenir du *lied*, « chant familier de l'Allemagne, de l'Allemagne rêveuse, mélancolique, chevaleresque [1] ». D'autres, comme Marmier, affectèrent de rire de cette grande colère germanique, qui montrait bien, par son exagération même, que la douce et poétique nation n'était point faite pour descendre dans l'arène des luttes politiques. Qu'ils étaient drôles et touchants ces matamores d'outre-Rhin! « Quand vous passez dans les rues de Cologne, vous rencontrez de bons bourgeois qui tâchent de se donner, en dépit de leur pacifique nature, un air terrible, et s'en vont, une pipe d'une main, un bâton de l'autre, gesticulant et criant à tous les saints de leurs églises, qui n'en peuvent mais : « Non, ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand! » Oh! heureux pays que celui où le patriotisme se manifeste ainsi en vers harmonieux, où la colère elle-même se traduit en images champêtres [2]! » Parmi les informateurs attitrés des choses allemandes, Quinet, qui depuis longtemps avait pris position contre la Prusse, fut le seul à comprendre toute la signification de ces événements, et à protester par son article sur la *Teutomanie*, maladroitement appuyé, d'ailleurs, l'année suivante, par la diatribe de Lagenevais (E. Pelletan), contre la campagne de calomnies et d'injures des écrivains et des journalistes d'outre-Rhin [3]. Taillandier, qui avait pourtant assisté, en Allemagne même, à l'« odieux crescendo », et savouré jour par jour, heure par heure, cet épanchement inouï de rages recuites, n'en fut pas

1. *De la poésie lyrique en Allemagne*, *Revue des Deux Mondes*, 1841, t. III, p. 821 et suiv.; 1842, t. I, p. 853 et suiv., t. II, p. 615 et suiv., etc.

2. *Revue littéraire de l'Allemagne*, *Revue des Deux Mondes*, 1841, t. I, p. 705 et suiv., t. II, p. 627 et suiv. Marmier trouve en outre le moyen de mettre cette effervescence gallophobe sur le compte des clericaux, alors que le parti catholique rhénan, en pleine agitation contre le prosélytisme évangélique de la Prusse depuis 1835, inspire à Berlin les plus vives appréhensions pour ses tendances séparatistes et francophiles. On voit comme nous étions bien renseignés. Marmier, il est vrai, est protestant.

3. *De la Teutomanie*, *Revue des Deux Mondes*, 1842, t. IV, p. 927 et suiv. — Lagenevais, *Revue littéraire de l'Allemagne*, *ibid.*, 1843, t. I, p. 477 et suiv.

troublé le moins du monde dans son culte candide pour l'honnête et vertueuse Germanie. En 1842 il allait s'attendrir, avec Marmier, à la Wartbourg, sur les grands souvenirs d'Henri d'Ofterdingen, de Wolfram d'Eschenbach, de Klingsor et de Luther, et en 1846 il retrouvait avec délices sa chère Allemagne dans les *Histoires villageoises* d'Auerbach, qui le ravirent [1]. Le livre de Matter sur l'Allemagne, en 1846-1847, est tout plein de l'éloge de la Prusse « évangélique », dont la grande préoccupation est le progrès par la philosophie et la science. Même incompréhension chez nos écrivains de premier plan. Hugo ne semble pas soupçonner dans son *Rhin*, écrit à propos de l'incident de 1840, les véritables intentions et le rôle effectif de la Prusse, qu'il appelle « une nation jeune, vivace, énergique, spirituelle, chevaleresque, libérale, guerrière, puissante », et il compte apparemment sur la persuasion pour l'amener à nous rendre la rive gauche du Rhin. Rien dans le journal de voyage de Michelet de 1842 n'indique qu'il ait saisi la portée de l'incident et découvert la Prusse. Musset, le moins germanisé intellectuellement de tous nos Romantiques, eut bien un réveil de fierté gauloise dans son *Rhin allemand*, qu'il n'osa du reste donner à la revue de Buloz, mais sa voix fut couverte par les magnifiques et imprudentes strophes de la *Marseillaise de la paix* de Lamartine, qui résumait, à n'en pas douter, le point de vue de la majorité de nos littérateurs d'alors vis-à-vis de l'Allemagne.

Il restait une dernière sottise à commettre, c'était de rendre nos amis d'Allemagne, les libéraux, responsables de cet incident, et d'une façon générale de tout le développement qu'avait pris la gallophobie au delà du Rhin depuis un quart de siècle. Nos Staëliens n'y manquèrent pas, et l'on put assister à ce spectacle, peu banal assurément, de Français s'acharnant sur les défenseurs allemands de la France, de libéraux prenant à partie les représentants de l'idéal révolutionnaire en terre germanique, en les accusant de méfaits imputables à leurs seuls adversaires, nos véritables ennemis. Là encore le livre de la Genevoise avait brouillé les faits. En taisant sciemment l'existence d'un courant gallophobe dans l'Allemagne romantique, héritière de celle du *Sturm und Drang*,

1. *Du Roman en Allemagne*, *Revue des Deux Mondes*, 1846, t. II, p. 917 et suiv.

courant que Mme de Staël ne pouvait ignorer puisqu'il s'incarnait fort distinctement en Guillaume Schlegel son fidèle conseiller, elle induisit ses disciples à croire que la « Jeune Allemagne » hardie, pétulante et quelque peu sceptique, des Bœrne, des Heine et consorts, qui prenait en tout le contrepied de l'ancienne, avait inoculé à la grave, fidèle, bonne et modeste Allemagne d'autrefois, avec l'orgeuil national, l'irritabilité aggressive envers ses voisins et particulièrement envers nous. Quelques boutades des libéraux allemands à l'adresse de la France, et plus spécialement à l'adresse de nos germanomanes, mais qui ne signifiaient rien à côté de la campagne de haine systématiquement menée par le clan prussien et piétiste, firent le reste. On a la surprise de constater que Quinet, plus perspicace à d'autres égards, fut le principal initiateur de cette confusion. Dans trois articles, publiés en 1832, en 1834 et en 1836 [1], il accusait formellement l'école nouvelle, dans laquelle il comprenait d'ailleurs des fanatiques aussi notoirement teutomanes que Voss et Menzel, d'avoir empoisonné l'âme germanique, de l'avoir détournée du rêve et de la pensée pour la jeter dans l'action, et de l'avoir ainsi excitée contre la France : contresens absurde et lamentable, qui fit immédiatement fortune chez nous, malgré la réfutation vivante qu'on en avait journellement sous les yeux, dans la courageuse attitude d'un Bœrne et d'un Heine s'efforçant d'endiguer la formidable marée de gallophobie et de teutonisme exaspéré, qui des milieux piétistes et prussiens déferlait sur l'Allemagne du Sud et de l'Ouest, encore ouverte à nos idées libérales. Aussi, en 1842, après l'échauffourée, le célèbre article de la *Teutomanie* dénonçait-il entre les lignes les publicistes libéraux comme les vrais coupables en l'occurrence. Plus injuste et plus inconsidérée encore était la diatribe de Lagenevais, avec son parallèle entre la « jeune Allemagne » immorale, impie, insolente, cause de tout le mal, et la « vieille Allemagne » des Universités et des professeurs — précisément celle qui se déchaînait contre nous — que l'on nous invitait à respecter et à aimer, à laquelle on souhaitait de triompher de sa rivale, trop contaminée par notre littérature! Ce fut là l'interprétation généralement adoptée par nos Staëliens. Marmier la développait dès

1 *De l'art en Allemagne*; *Henri Heine*; *L'Allemagne*.

1841 dans la *Revue des Deux Mondes* [1], et Taillandier, la reprenant à son compte, en fit la doctrine officielle de l'organe en quelque sorte officiel de l'information germanique en France, par conséquent de l'opinion française « éclairée » jusqu'en 1870 [2]. Pendant ce temps l'Allemagne libérale et francophile était écrasée par cette Allemagne teutonne et piétiste, dont nos dévots du germanisme, dupes jusqu'à l'imbécillité d'une formule littéraire, avaient désiré la victoire.

V

On vient de voir que ces germanomanes adjuraient l'Allemagne de rester elle-même et de repousser la contagion de l'esprit français. Le culte de l'Allemagne avait en effet porté de graves atteintes, chez ses adeptes, au sentiment national. Sur ce point, comme sur tant d'autres, ils ne faisaient d'ailleurs que se conformer à l'attitude de Mme de Staël, chez qui le panégyrique du germanisme se doublait sans cesse d'une critique plus ou moins ouverte, mais toujours très âpre, de tout ce qui était français. Sans avoir ses excuses ou ses prétextes, nos admirateurs de l'Allemagne, par pure docilité de disciples, gardèrent ses procédés. Elle avait appelé, puis célébré, le soulèvement de ses chers Allemands contre la domination française. L'éloge de l'insurrection de 1813-1814 et de la littérature de combat qui l'avait accompagnée, y compris celle du « mangeur de Français » Arndt, fut un des thèmes préférés de notre critique du XIXe siècle. On le trouve chez Quinet, chez Lagenevais, chez Marmier, chez Saint-Marc Girardin, chez Taillandier, chez Philarète Chasles, chez Schuré, parfois formulé avec une inconscience qui trahit un manque total, non seulement de piété, mais de simple pudeur patriotique [3]. Laissons de côté les Marmier, les Philarète Chasles et autres hurluberlus, mais que dire d'un professeur en

1. *Revue littéraire de l'Allemagne*, *Revue des Deux Mondes*, 1840, t. I, p. 712 et suiv.; 1841, t. I, p. 705 et suiv.; t. II, p. 627 et suiv. Marmier, qui est le hanneton du groupe, adjure formellement l'Allemagne de ne pas se franciser (cf. 1840, t. I, p. 718).

2. *Revue des Deux Mondes*, 1843, t. IV, p. 434 et suiv.; 1846, t. II, p. 917 et suiv.; 1847, t. I, p. 538 et suiv., etc. Dans le second de ces articles on lit : « L'Allemagne particulièrement nous ressemble un peu plus qu'il ne conviendrait. »

3. Voir notamment Marmier, *Revue des Deux Mondes*, 1840, t. I, p. 712 et suiv. Un gallophobe d'Allemagne ne parlerait pas mieux.

Sorbonne comme Saint-Marc Girardin, qui trouve le moyen d'écrire, à propos de Kœrner et de la fermentation lyrique de 1813 des choses aussi peu dignes, et d'ailleurs aussi fausses, que celles-ci : « Que faisaient pendant ce temps nos jeunes administrateurs envoyés pour gouverner l'Allemagne? D'un ton fat qui se sentait du pédant littéraire et du vainqueur armé, ils disaient aux Allemands de se façonner à l'esprit de Voltaire et à l'administration de l'empereur. Qu'ils devaient déplaire, grand Dieu! et blesser le cœur du peuple, lorsque conquérants dédaigneux, agréables matérialistes, ils riaient des défaites de l'Allemagne, des rêves de ses spiritualistes et de la mélancolie de ses poètes; quand, fiers de notre langue française, ils se moquaient de ce qu'ils appelaient le jargon de l'Allemagne [1]? » Où l'excellent professeur a-t-il pris cela? Il parle, ici encore, de choses qu'il ne connaît pas, mais il en parle sur le ton du jour, étant un professeur à la mode, sacré homme d'esprit. Et on l'entend même, à quelques pages de là, toujours pour obéir à la mode, féliciter gravement l'Alsace d'avoir persévéré dans son « attachement à la langue et au caractère de l'Allemagne [2] ». Saint-Marc Girardin est une de ces girouettes qui donnent la direction du vent. Or le vent est incontestablement à l'exaltation de l'Allemagne et à la dépréciation de la France. Sans étude préalable on lui abandonne notre Moyen âge tout entier : chevalerie, croisades, art gothique, chansons de geste, musique, simplement parce qu'on ne juge pas la France capable d'avoir produit cela, l'esprit français étant par définition positif, terre-à-terre, dépourvu d'élan. Mme de Staël et Schlegel ont imposé leur doctrine. Même point de vue en ce qui concerne le caractère des deux peuples. A l'Allemand moral, sérieux, on se plaît à opposer le Français incurablement vain, superficiel et dépravé. Taine, voyageant en Allemagne, cause avec un négociant de là-bas, qui lui vante sa vie de famille avec cette sorte de pharisaïsme inconscient que mettent les peuples du Nord à étaler leurs vertus devant les étrangers. Après l'avoir écouté avec dévotion, il s'empresse... de dénigrer la famille française : « J'ai fait naturellement — admirons ce « naturellement » — l'avocat du diable; je lui ai

1. *Souvenirs de voyages et d'études*, t. II, p. 291-292.
2. *Ibid.*, t. I, p. 52 et suiv.

décrit nos mariages de convenance, la froideur des deux époux, la coutume de n'avoir qu'un ou deux enfants, l'habitude d'aller le soir dans le monde, les doubles familles de Belgique et de Hollande; il levait les mains au ciel scandalisé.... » On peut lire la suite; elle est dans le même goût [1]. V. Hugo arrivant, dans son *Rhin*, aux villes de Spire et de Heidelberg, trouve dans son guide allemand la description d'usage de la dévastation du Palatinat par les armées de Louis XIV, et le voilà qui, sans réfléchir qu'il écrit aussi bien pour les Allemands que pour les Français, et qu'on est au lendemain des incidents de 1840, se lance dans des développements forcenés sur cet épisode, fait siffler les bombes, rugir les envahisseurs, et traîne dans la boue, cinquante pages durant, les soldats de Louvois [2] : « Ils violèrent la famille, ils violèrent la religion, ils violèrent la mort.... Les soldats fouillèrent les cercueils, arrachèrent les suaires, violèrent des squelettes, majestés endormies, leurs sceptres d'or, leurs couronnes de pierreries, leurs anneaux qui avaient scellé la paix et la guerre, leurs bannières d'investiture.... » Schreiber transcrit en style de « Pathmos ». Ce serait de la démence pure si ce n'était du Romantisme.

Et le mal ira sans cesse s'aggravant. Au début, on conserve encore un reste de vénération pour la France, à cause des souvenirs récents de la Révolution. Elle est la patrie de la liberté, de l'action rapide et généreuse, et cela lui confère, même vis-à-vis de l'Allemagne, une certaine dignité. C'est la conception de Lamartine :

> Et vivent les essaims de la ruche de France,
> Avant-garde de Dieu qui devance ses pas!...

Michelet l'a développée dans cette *Introduction à l'histoire universelle* de 1831, qui semble avoir servi de bréviaire à toute sa génération. En face de l'Allemagne « indécise », réceptive, universelle, véritable « Inde » de l'Europe, il place la France énergique, concentrée, toujours prête à se lancer dans la lutte des idées, et lui assigne par là — il s'en excuse d'ailleurs [3] — un rôle peut-être

1. Taine, *Vie et Correspondance*, t. II, 1916. Notes datées du 29 septembre 1858 de Senones, p. 176-177.

2. V. Hugo, *Le Rhin*, éd. Quantin (*ne varietur*), 1884, t. II, p. 99 et suiv.

3. Dans les *Notes et Éclaircissements*, on lit à propos de sa caractéristique de l'Allemagne : « Quelle que soit la sévérité du jugement que l'on va lire, le lecteur ne doit

supérieur. Au cours de son voyage de 1843 il lui arrive aussi de signaler certains traits du génie français qui lui paraissent balancer les immenses qualités de l'Allemagne. Malgré tout, Michelet garde une âme française. Même spectacle chez Quinet. Sa France est celle de son ami, et c'est pourquoi il la rappelle si passionnément à son devoir d'initiatrice du progrès [1]. V. Hugo, en dépit de ses imprudences de langage, garde aussi, au fond du cœur, le fier patriotisme de ces libéraux de la première moitié du siècle [2]. Jusqu'en 1848, donc, la germanolâtrie française trouve un contrepoids dans un sentiment national très vif, qui n'admettrait pas certains renoncements. Mais à partir du milieu du siècle les choses changent. On dirait que la France, définitivement lasse d'elle-même, ne sait plus que se mépriser et se condamner. De tendancieuses doctrines germaniques ont passé la frontière, représentant avec une audace inouïe, qui se dissimule sous un respect tout extérieur des faits, l'Allemagne comme la créatrice par excellence de la civilisation moderne, et ces doctrines ont trouvé un écho empressé en France. Un sous-romantique comme il y en avait tant, d'esprit faux, de culture superficielle, mais d'une incroyable fatuité, le « comte » de Gobineau, échafaude une théorie qui fait de la race germanique la race noble entre toutes, le levain de l'humanité, et n'admet autour d'elle que vulgarité, appétits grossiers, matérialisme, abâtardissement et décadence [3]. Gobi-

pas m'accuser de partialité contre la bonne et savante Allemagne, aux travaux de laquelle j'ai tant d'obligation, et où j'ai des amis si chers. Personne ne rend, plus que moi, justice à la touchante bonté, à la pureté adorable des mœurs de l'Allemagne, à l'omniscience de ses érudits, au vaste et profond génie de ses philosophes,... » Ce besoin de s'excuser en la circonstance en dit long sur le germanolâtrie de l'époque.

1. Notamment dans son cours du Collège de France de 1843, dont les idées reparaissent dans *Le christianisme et la Révolution française*, *Les Jésuites*, *L'Ultramontanisme et la Révolution*, etc.

2. Voir *Choix entre deux maîtres* ; *A la France*, dans l'*Année terrible*. Dans le *Rhin* aussi Victor Hugo retrouve son âme française et latine devant le grand fleuve. Voir t. I, p. 214 et suiv.

3. L'ouvrage capital de Gobineau est l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, qui parut de 1853 à 1855. Il est juste de remarquer que Gobineau ne voit pas dans les Allemands actuels les plus purs représentants du germanisme, mais plutôt dans les Anglais et les Scandinaves. Mais il n'en fait pas moins des anciens Germains la race ayant par excellence de l'Europe, et par le son système se prêtait à la glorification du *Deutschtum*. Wagner et d'autres Allemands y ont puisé leur religion mystique du germanisme. Voir sur Gobineau : Seillière, *Le comte de Gobineau et l'Aryanisme historique*, 1903, t. I de la *Philosophie de l'Impérialisme*, et L. Schemann, *Gobineaus Ras-*

neau a puisé ces idées dans des travaux allemands, lus sans esprit critique. Renan, qui s'est abreuvé aux mêmes sources, n'est pas loin de penser comme lui. Vers 1860 il en est à professer que tout ce qui a été accompli de grand dans notre histoire, y a été l'œuvre de l'élément germanique implanté sur notre sol par les Invasions, et que, depuis que la France est redevenue gauloise et latine — avec la Révolution — elle est irrémédiablement condamnée à la médiocrité [1]. A tous égards d'ailleurs il juge alors sévèrement son pays. La France n'est pas poétique; la France n'est pas artiste; la France ignore la haute morale et le vrai sentiment religieux. L'esprit gaulois est un esprit « plat, positif, sans élévation, fort avisé pour les choses de ce monde, moraliste à sa manière, mais à la condition qu'on entende par moralité l'art de réussir ici-bas ». Et tous ces défauts sont mis en contraste avec les supériorités correspondantes de l'Allemagne [2]. Taine ne parle pas autrement. Il dénie à la France le pouvoir de se distinguer dans la métaphysique et dans l'art. La France n'a qu'un talent : celui de bien classer et développer les idées. L'expression parfaite de son génie c'est la philosophie de Condillac [3]. Jamais peut-être on s'est senti chez nous si peu fier d'être Français.

Au contraire, jamais l'Allemagne n'a été plus à la mode qu'à ce même moment. Depuis un demi-siècle qu'on les répète, les idées de Mme de Staël ont pénétré partout. Le peuple allemand est toujours le peuple loyal et honnête par excellence : « La fidélité, écrit Schuré en 1868, est, avec la sincérité, une des plus antiques vertus germaniques, la poésie populaire en fait foi, et tandis que d'autres peuples rient de cette vertu qui leur semble trop gênante,

senwerk, Stuttgart, 1910. M. Seillière a en outre publié des articles sur cet écrivain dans la *Revue des Deux Mondes* de 1903 (décembre), 1904 (janvier), 1906 (octobre et novembre), 1909 (mars), et dans la *Revue critique* d'avril 1916.

1. Voir ses *Essais de critique et de morale* (1860), ses *Questions contemporaines* (1868), sa *Réforme intellectuelle et morale* (1871), et Seillière, *L'Impérialisme germanique dans l'œuvre de Renan*, *Revue des Deux Mondes*, 1906, t. XXXV, p. 836 et suiv.; t. XXXVI, p. 323 et suiv.

2. Voir les *Questions contemporaines*, p. 466 et suiv. Ce livre est le réquisitoire le plus cruel qui ait été jamais dirigé contre l'esprit français, incarné dans Rabelais, Béranger, la farce de Patelin, par opposition à l'esprit germanique si sérieux, si noble, si profond. C'est l'aboutissement extrême du Staëlisme.

3. Voir l'*Essai sur La Fontaine*, le chapitre sur Racine dans les *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*, le t. I des *Origines de la France contemporaine* et *Thomas Graindorge*.

le vrai Germain en fait son bonheur et trouve dans la persévérance de ses sentiments les plus nobles un avant-goût d'immortalité [1]. » Les incidents de 1840, la politique de Bismarck n'ont rien changé aux illusions d'autrefois. Être Allemand, pour les sceptiques du second Empire comme pour les premiers Romantiques, c'est avant tout être « sentimental ». Mérimée note comme un fait curieux, à Biarritz, que Bismarck ne soit « pas du tout naïf ni sentimental ». Si la conviction se fait jour çà et là que la littérature allemande n'est plus aussi brillante qu'au temps de Schiller et de Gœthe, la science et la philosophie allemandes inspirent une vénération profonde. A la veille de la guerre, Taine et Renan recueillent des fonds pour élever un monument à Hegel. Les sympathies pour l'Allemagne n'ont pas varié, et personne ne prête plus l'oreille aux avertissements trop rares qui s'élèvent à propos des visées de la Prusse. Une des déclarations d'amour les plus brûlantes de Michelet pour l'Allemagne est datée justement, comme on l'a vu, de 1870. « Je ne résisterais pas à une guerre entre la France et l'Allemagne, écrit de son côté Nefftzer à Dollfus en mai 1864, elle se reproduirait en moi-même. » Quant à Renan, il conquiert à la germanophilie, dans les dernières années de l'Empire, un homme qui s'y était jusque-là soustrait : Sainte-Beuve, qu'il rencontre aux fameux dîners du restaurant Magny. Taillandier, Philarète Chasles, Schérer, Cherbuliez, Challemel-Lacour chantent les louanges du peuple unique dans la *Revue des Deux Mondes*. La *Revue germanique*, la *Revue de l'Instruction Publique*, la *Revue critique* secondent vaillamment. Mais dans les sphères gouvernementales on n'est pas moins convaincu. Napoléon III est un admirateur de l'Allemagne et de la poésie allemande. En 1859 la fête de Schiller est célébrée avec éclat, au cirque de l'Impératrice, devant tout le monde officiel. La musique allemande fait fureur aux Tuileries, et Wagner y a trouvé de puissantes protections. Le peintre de la cour est un Allemand, Winterhalter. D'ailleurs les Allemands sont partout. Il y en a 80 000 à Paris dès le règne de Louis-Philippe. Quelques-uns comme Haase, Dindorf, Adler-Mesnard, Dübner, Hillebrand, — celui-ci profes-

1. *Histoire du lied*, p. 88-89. Comme on le voit par la conclusion, l'intention du livre est patriotique, mais l'inspiration est toute stadienne.

seur à la Faculté des Lettres de Douai — Camille Selden, etc., ont conquis de hautes situations dans la science ou la littérature. Ils y travaillent comme toujours pour la plus grande gloire de leur nation, tandis que la musique d'Offenbach, qui a succédé à celle de Meyerbeer, étourdit de sa sentimentalité légère et pimentée d'ironie à la Heine, tous ces viveurs qui se croient des « blasés » mais que l'illusion romantique enveloppe encore de toutes parts. « Sot et sentimental », dit Bismarck de Napoléon III. « Trop sentimental », dit-il encore de Thiers. La sentimentalité, que la France cherche en Allemagne, est en elle-même; elle y occupe déjà toute la place, obscurcissant sa vision des choses, troublant son jugement, la grisant d'absurdes chimères.

CHAPITRE II

FANTÔMES POÉTIQUES D'OUTRE-RHIN

I

On a vu par ce qui précède toute la place que tenait la littérature dans la représentation que la France s'est faite de l'Allemagne entre 1815 et 1870. La littérature allemande, qui avait atteint son apogée avec Gœthe et Schiller, à l'époque de la Révolution et de l'Empire, eut en effet chez nous, au XIXe siècle, une fortune supérieure encore à celle qu'elle y avait obtenue au XVIIIe, et comparable dans une certaine mesure à la vogue extraordinaire de la littérature anglaise.

La période antérieure avait été, on s'en souvient, comme hantée par *Werther*. Le petit roman de Gœthe, insensible aux proscriptions de la presse gouvernementale, et recommandé plutôt que desservi par les attaques de Chateaubriand, conserva toute sa morbide attirance sous la Restauration, et l'on n'a pas oublié le drame terrible auquel il donna lieu en 1820 dans le petit cénacle fréquenté par Sautelet, J.-J. Ampère, A. Stapfer et Jules Bastide. La première génération des Romantiques, celle des Lamartine et des Quinet, s'en imprégna. Lamartine, qui le mentionne à diverses reprises, avoue qu'il a « donné sa voix aux *Méditations* et à *Jocelyn* », et le jeune Quinet, sur le point de choisir une profession, se demande quelle avait été celle de Grandison, de Quentin Durward, du fiancé de Lamermoor, de Lara, de Manfred et de Werther. P. Leroux le traduit en 1829. Musset le lit encore en 1834, comme il l'écrit à G. Sand, et Sainte-Beuve, au début de sa

carrière, en subit profondément l'influence, ainsi qu'en témoignent son *Joseph Delorme* et son *Arthur*. Mais il est certain que depuis la publication de *René*, et surtout depuis la traduction des œuvres de Byron, *Werther* n'agit plus isolément sur les âmes françaises. Peu à peu, même, son action est comme absorbée par celle de ces ouvrages plus colorés, plus pittoresques, mieux adaptés à l'imagination romantique, et, après 1830, il appartient décidément au passé. C'est en 1833 que J.-J. Ampère en traite les adaptations de démodées [1]. Une intervention, assez maladroite, de Montégut, en 1855, ne lui rendra pas son ancien prestige [2]. *Werther* reste le livre de la génération qui forme le passage du XVIIIe au XIXe siècle. Même à l'époque romantique il « date ».

La grande préoccupation de la période qui va de 1815 à 1830 est en effet le théâtre. C'est au théâtre que l'ancien idéal littéraire résiste le plus énergiquement au nouveau, qui a déjà conquis le roman et la poésie. C'est la dernière forteresse à enlever. Or Mme de Staël, dans son *Allemagne*, et G. Schlegel dans son *Cours de littérature dramatique* [3], ont montré à quel point les idées et les exemples germaniques pouvaient être utiles pour cette bataille suprême. On se dirige donc vers les auteurs dramatiques allemands en même temps que vers Shakespeare. Le premier vers lequel l'attention se tourne est Schiller. On se rappelle que ses drames de jeunesse : *Les Brigands*, *Fiesque*, *Amour et Intrigue*, *Don Carlos*, bien que traduits et parfois portés sur la scène dans les dernières années du XVIIIe siècle, n'avaient pas trouvé grâce devant la critique, et que sa *Jeanne d'Arc* elle-même, malgré la recommandation de Mercier en 1802, n'avait pas mieux réussi. Mais Schiller n'avait pas attendu longtemps sa revanche. En 1809, B. Constant avait adapté un des chefs-d'œuvre de sa maturité dans son *Walstein*, et exposé à ce sujet un plan de régénération de notre tragédie.

1. Cf. Baldensperger, *Gœthe en France*, 1re part., chap. IV. — Pour tout ce qui concerne Gœthe dans ce chapitre, on renvoie une fois pour toutes à cet excellent ouvrage.

2. C'est là que Montégut appelle Albert une « belle et remarquable nature » et proclame Charlotte « l'idéal de la femme bourgeoise ». Il cherche à rendre Werther sympatique en montrant en lui un héros de notre monde, un bourgeois. C'est « même le premier bourgeois qui ait conquis l'idéalité », jusque-là réservée à la classe aristocratique. Tout cet article est un chef-d'œuvre de mauvais goût.

3. Traduit par Mme Necker de Saussure, cousine de Mme de Staël, en 1814 (en réalité fin 1813).

En 1814 enfin, Mme de Staël avait chaudement vanté Schiller dans son *Allemagne*, dont il est en quelque sorte le héros. Schiller fit ensuite l'objet d'un article très élogieux dans la *Revue Encyclopédique* de 1819, où l'on exposait assez justement que, de tous les auteurs dramatiques étrangers, il était celui qui avait le plus et le mieux parlé de la France dans son théâtre, et que, si ses pièces étaient souvent un peu longues et assez mal agencées, du moins le style en était-il généralement bon [1]. De fait, les drames de la maturité de Schiller, qui tenaient le milieu entre le système de Shakespeare et notre tragédie classique, s'offraient d'eux-mêmes comme modèles aux tentatives de notre jeune école. Aussi, dès 1820, Lebrun imitait-il *Marie Stuart*, la plus régulière de ses pièces, avec un succès si vif, tant auprès de la critique que du public, que deux autres auteurs reprirent ce sujet. Lebrun, qui ne savait pas l'allemand, avait tiré sa tragédie d'une traduction, aujourd'hui oubliée, donnée en 1816 à Paris et à Genève, de l'œuvre allemande [2]. En 1821 la grande collection des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, publiée par le libraire Ladvocat [3] mettait Schiller, dans la version de Barante, à la portée de tout le monde. Il n'est pas douteux que cette traduction n'ait été très lue. Les adaptations de Schiller, en effet, se multiplièrent aussitôt. Ancelot remania *Fiesque* en 1824, et, l'année suivante, Soumet donnait une *Jeanne d'Arc* d'après la *Jungfrau von Orleans* du poète allemand. Si la pièce d'Ancelot ne récolta pas beaucoup d'éloges, celle de Soumet, en revanche, fut fort bien accueillie. Le même auteur fut moins heureux en 1827 avec une *Élisabeth de France*, qui s'inspirait de *Don Carlos*. C'était à Schiller « classique » qu'allait le goût encore timide de l'époque. Au *Globe* surtout on ne cessait d'en prôner l'imitation. *Cabale und Liebe*, une de ses pièces de jeunesse, triompha, il est vrai, en 1825, dans un remaniement, mais seulement à la Porte Saint-Martin. Elle fut d'ailleurs imitée plusieurs fois encore, à cause de ses données

1. *Revue Encyclopédique*, 1819, t. I, p. 327 et suiv.

2. *Marie Stuart*, tragédie de Frédéric Schiller, traduite de l'allemand par M. G. Hess, Paris et Genève, 1816.

3. *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, Paris, Ladvocat, 1820 et suiv., 25 vol. — On eut encore, en 1834, les *Œuvres dramatiques de Schiller*, par Horace Meyer (éd. nouvelle en 1887), en 1841, le *Théâtre de Schiller* de X. Marmier; enfin les *Œuvres de Schiller*, traduites par A. Régnier, en 8 vol., 1855 et suiv.

extrêmement dramatiques, notamment par Dumas père, en 1847. Cependant, d'une façon générale, seules les tragédies régulières de Schiller s'imposèrent. La meilleure de toutes, *Guillaume Tell*, traduite en 1818 par Merle d'Aubigné, en 1821 par de Latouche — partiellement —, fut même jouée jusqu'à six fois en 1828 [1], et, l'année suivante, Rossini en tirait son célèbre opéra.

Cette énumération suffit pour montrer que Schiller fut un des auteurs étrangers les plus goûtés chez nous à la veille de ce qu'on a l'habitude d'appeler la révolution dramatique de 1830 [2]. Gœthe eut un succès moins durable et moins universel. Plus méconnu encore que Schiller sous l'ancien régime, il n'avait pas obtenu de Mme de Staël des éloges aussi sincères que son émule et ami. En outre ses dons dramatiques étaient certainement plus faibles, et il n'offrait que deux catégories d'œuvres très tranchées, d'un côté des drames à la Shakespeare ou à la Diderot, de l'autre des pièces d'un classicisme rigide. Il y avait donc peu à apprendre de lui. En vain le *Globe*, où on lui rendait un véritable culte, fit-il campagne pour lui. Son théâtre, traduit à partir de 1821 par Albert Stapfer [3] et dans le recueil de Ladvocat, suscita moins d'imitations, et surtout moins d'imitations heureuses, que celui de Schiller. *Egmont*, que J.-J. Ampère présentait, après Mme de Staël, comme son chef-d'œuvre, fournit quelques motifs isolés à divers auteurs dramatiques et la matière d'un opéra oublié, mais ne fut jamais intégralement porté sur la scène. *Torquato Tasso*, pièce strictement classique, ne donna lieu qu'à une imitation assez plate, en prose, d'Alexandre Duval, qui fut jouée en 1826 au Théâtre-Français, mais ne s'imposa pas. *Iphigénie en Tauride*, tragédie du même type, fut presque totalement négligée. On accorda un peu plus d'attention aux drames proprement dits ou aux comédies : à *Clavigo*, qui inspira *Le Frère et la Sœur* de Merville, représenté à l'Odéon en septembre 1823; aux *Geschwister*, qui fournirent, cette même année, à Scribe et à Mélesville un *Rodolphe ou Frère*

1. Le *Globe*, t. VI, n° 58, p. 406.

2. On a noté des réminiscences de Schiller jusque chez Musset, notamment des *Brigands* et de *Guillaume Tell* dans *La Coupe et les Lèvres*.

3. *Œuvres dramatiques de Gœthe*, traduites de l'allemand par M. Stapfer, Paris, 1821-1825, 4 vol. Cf. *Globe*, t. III, n° 55-56. En 1848, *Théâtre de Gœthe* par X. Marmier. A partir de 1861, *Œuvres de Gœthe*, trad. par J. Porchat, 10 vol.

et Sœur et à Bayard un *Guillaume et Marianne*; à *Jéry et Bœtely* qui, très retouché, est à la base du *Châlet* de Scribe et Adam, opéra-comique de 1834. En réalité, une seule pièce de Gœthe retint l'attention et faillit jouer un rôle important. Ce fut *Gœtz de Berlichingen*, drame historique, vivant et pittoresque, d'une liberté de mouvements toute shakespearienne. Les tenants du classicisme se déchaînèrent contre elle, et elle servit à Lacretelle jeune et à Auger à caractériser le génie indiscipliné de l'Allemagne. De leur côté les Romantiques l'exaltèrent, et les plus férus d'indépendance et de couleur locale, parmi eux, en auraient fait volontiers le type de l'œuvre dramatique qu'ils prétendaient substituer à la tragédie classique. En 1824, Delacroix composait sur la vie de Gœtz ses estampes célèbres. Mérimée s'inspira de la pièce de Gœthe pour sa *Jacquerie*, Vitet pour ses *Barricades*. Dumas père, qui l'admirait fort, s'en est souvenu dans mainte de ses œuvres à grand sepctacle. Mais V. Hugo fit triompher une forme de drame historique plus régulière, plus lyrique et appuyée sur le vers [1].

Les pièces de la maturité de Schiller, qui sont des tragédies historiques avec plus d'individualité dans les caractères et plus de pittoresque que n'en comportait notre tragédie du XVIIe et même du XVIIIe siècle; le *Gœtz de Berlichingen* de Gœthe, un des premiers modèles de « couleur locale » au théâtre, dans un cadre d'ailleurs plus biographique que dramatique : telles furent donc essentiellement les œuvres dramatiques allemandes qu'admira et imita le Romantisme français. Si l'on y joint le *Vingt-quatre février* et le *Luther* de Zacharias Werner, l'*Expiation* de Mullner, traduits dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, l'*Aïeule* de Grillparzer, et peut-être aussi sa *Sapho*, dont des versions parurent en 1820 et en 1823, toutes compositions qui se rattachent à la manière de Schiller, en outre les drames bourgeois de l'inévitable Kotzebue [2], on aura nommé à peu près tout ce qu'il eut sous les yeux du théâtre de nos voisins. On remarquera que les représentants typiques du drame romantique allemand lui sont restés inconnus. Son théâtre allemand fut donc presque exclusivement, à l'excep-

1. Sur tout cela voir J. Texte, *De l'influence allemande dans le Romantisme français*, *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1897.

2. Kotzebue fut soutout imité par Dumas, qui adapta son *Beverstein* dans la *Comtesse* (1855). Le même Dumas emprunta aux *Jaeger* d'Iffland ses *Gardes forestiers* (1857).

tion d'*Amour et Intrigue* et de *Gœtz*, le théâtre que l'on est convenu d'appeler « classique », celui qu'avait étudié Mme de Staël et que domine la grande figure de Schiller.

II

Cependant le nom de Gœthe résonna souvent aux jours héroïques de la réforme dramatique, tant dans les cris d'enthousiasme des novateurs que dans les anathèmes de leurs adversaires. Mais ce fut surtout à propos d'une œuvre qui, bien que coulée extérieurement dans le moule scénique, n'appartenait pas en réalité au théâtre et ne fut pas envisagée particulièrement de ce point de vue : *Faust*. Cet étrange poème, comme précédemment *Werther*, prit tout de suite, au contraire, une signification plus large, celle d'un symbole général des aspirations de l'époque. Or justement la vogue de *Werther*, comme nous l'avons vu, s'achevait. *Faust* arriva à point pour le remplacer. Il correspondait beaucoup mieux à l'idéal de la génération nouvelle, formée par Chateaubriand et par son disciple Byron, que l'on traduisait depuis 1816. Sous l'influence de ces deux écrivains, en effet, la sentimentalité passive et gémissante d'autrefois avait fait place à un individualisme plus hautain et plus farouche. Byron, notamment, complétant *René* par *Faust*, dessinait des héros à l'air sombre, au ricanement sinistre, qui s'enveloppaient volontiers dans un manteau de mystère, sous lequel se dissimulait quelque catastrophe inouïe, de préférence un forfait, dont la vue seule eût terrifié les esprits du commun, et il les montrait fascinant de leur regard irrésistible les femmes que le Destin jetait sur leur route, cependant que le reste des humains s'écartait d'eux avec terreur. Tels étaient Lara et Manfred; tel était, disait-on, Byron lui-même. En France, ces étranges peintures avaient tourné bien des cervelles, et les Byron ou les Lara foisonnaient dans les cénacles et les ateliers romantiques, témoin ces Philotée O'Neddy, ces Jules Vabre, ces Pétrus Borel, dont le crayon complaisant de Gautier nous a esquissé les silhouettes grotesques et falotes[1]. C'était un Byron aussi que ce

1. Th. Gautier, *Histoire du Romantisme*, tout le début. Sur les milieux romantiques voir Marsan, *Revue d'histoire littéraire*, janvier-juin 1916, p. 1 et suiv.

pauvre Gérard de Nerval, qui buvait dans un crâne emmanché d'une poignée de commode, hantait les bouges et promenait sa fantaisie délirante, bientôt chavirée en folie, du Ghetto de Francfort aux bazars de l'Orient. Et Musset a connu un Ulric Guttinger qui, « triste et courbé », en proie « à des douleurs sans bornes », montrait un front « pâli sous des baisers de femmes » et des yeux dans lesquels se lisait le conflit de « deux mondes ». Dans la littérature Byron s'appelait Hernani, Ruy Blas, Didier, Antony, Rolla.... A une génération semblable, le tragique héros de Gœthe qui, après avoir maudit la science, se ruait à la conquête du plaisir et brisait comme en se jouant la vie d'une jeune fille pure, ne pouvait apparaître que comme un frère soudainement retrouvé, en dépit des quelques réserves formulées, au milieu de son admiration involontaire, par Mme de Staël. L'œuvre allemande lui apportait aussi ce décor fantasmagorique qui plaisait tant alors aux imaginations : une cité du Moyen âge avec ses ruelles tortueuses, ses tavernes, sa cathédrale gothique, son cabinet d'alchimiste. Elle lui ouvrait ce monde du surnaturel, de la magie, que les romans d'Anna Radcliffe et de Lewis, sans parler de ceux de Nodier, avaient mis à la mode, et même elle lui présentait le Diable en chair et en os, le Révolté cynique, railleur, profond, que Byron encore avait réhabilité, redressé en face du Tout-Puissant, comme l'antique représentant de l'esprit de doute et d'examen, le premier « individu [1] ». Pour comprendre avec quel ravissement les Romantiques durent accueillir *Faust*, on n'a qu'à jeter les yeux sur les dix-sept lithographies dont le jeune Delacroix orna en 1828 la traduction de Stapfer [2]. Des tourelles et des pignons se profilant sur un ciel de tempête; la lune perçant de ses rayons blafards des nuages lugubres; Marguerite en « damoiselle » avec l'aumônière et la traîne, malgré le texte et malgré le sens; Faust en petit maître ou plutôt en ruffian, l'air cavalier, impertinent, et surtout Méphistophélès, plus démon que nature, grimaçant, burlesque et effrayant, sans cesse contorsionné en un rictus infernal : tout le Romantisme puéril et forcené de 1830 est là-dedans.

1. Dans son *Caïn*.

2. Ces lithographies, exécutées en 1826-1827, parurent en 1828 dans une réédition in-4 de la traduction de *Faust* par Albert Stapfer. — Delacroix les avait composées sous l'impression d'une représentation de *Faust* à Londres en 1825.

Ce fut d'ailleurs ce personnage de Méphistophélès qui attira surtout les sympathies de nos Romantiques, lorsqu'ils connurent directement l'œuvre de Gœthe par les deux traductions presque simultanées d'Albert Stapfer — le fils de l'ami de Villers — et de Saint-Aulaire en 1823 [1]. La conception qui se trahit dans les estampes de Delacroix fut celle de toute sa génération. Lui-même peignait en 1827 un *Méphistophélès apparaissant à Faust* et, l'année suivante, un *Faust et Méphistophélès*. Tony Johannot le suivit dans cette voie. Au théâtre aussi le diabolique triomphait. *Faust* y avait fait son apparition en 1827, aux Nouveautés, avec un succès considérable. Les dithyrambes du *Globe* et la publication en 1828 de la traduction de Nerval, plus « romantique » encore que les précédentes, vinrent accélérer le mouvement. Le 20 octobre 1828 Frédéricq Lemaître jouait Méphistophélès, comme il savait jouer les rôles de ce genre, dans une féerie de Béraud et Merle à la Porte Saint-Martin. Trouvant le rôle d'une « nullité désespérante », il y avait ajouté de sa propre initiative une sorte de « valse infernale ». Mme Dorval, qui représentait Marguerite, gisait, de son côté, au dernier acte, dans les cachots de l' « Inquisition », encore pantelante des tortures qu'on lui avait infligées. Il y avait aussi un sabbat de démons et de sorcières. Le dénouement montrait Marguerite s'élevant au ciel, Faust entraîné dans les abîmes de l'enfer par son sinistre compagnon [2]. Telle fut la note dominante pendant quelques années. Byron aidant, le « satanisme » se porta beaucoup. Le 10 avril 1829 le jeune Berlioz adressait à Gœthe deux partitions qu'il avait composées sur la version de Nerval. Elles étaient diaboliques et fantastiques à souhait. En 1831 un *Robert le Diable* « lançait » définitivement à Paris Meyerbeer. Le diable pénétra dans la poésie (*Ballades* de V. Hugo [3], *Albertus* de Gautier, *Méphistophélès* d'Emmanuel Arago); les jeunes premiers de Balzac, d'E. Sue, de Musset, de Gautier, affectèrent des allures « sataniques ».

1. La traduction de Saint-Aulaire parut dans le t. IX des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*.

2. On joua aussi un Faust à la Gaîté en mars et avril 1829. Trois *Faust* avec musique furent joués en 1830-1831. Dans ces années-là le diable envahit littéralement la scène française.

3. La *Ronde du Sabbat*, par exemple.

On finit par se lasser cependant du genre sinistre et des diableries. Ce fut alors Marguerite qui devint le personnage intéressant de la pièce, Marguerite, c'est-à-dire la jeune fille Moyen âge, dont le nom évoquait nécessairement les arceaux d'une cathédrale gothique. Et, de même que Méphisto avait eu en Delacroix son peintre attitré, elle trouva le sien dans Ary Scheffer. Pas de Salon désormais où ne s'étale de lui quelque Marguerite sortant de l'église ou assise à son rouet. Dans la musique, le *Faust* sentimental de Gounod, dont Marguerite est la figure centrale, répondra à la macabre *Damnation de Faust* de Berlioz, remaniement de son ébauche de 1829. Marguerite est maintenant partout. Dans l'atelier d'*Albertus* Gautier nous montre en fait de toiles :

> La Lénore à cheval, Macbeth et les sorcières,
> Les infants de Lara, Marguerite en prières....

Avec quelques autres héroïnes littéraires elle symbolise la vierge d'outre-Rhin, rêveuse, blonde et douce. C'est elle que Musset s'attend à voir passer devant lui à Bade, « ange pensif de candeur allemande » :

> Elle viendrait par là, de cette sombre allée,
> Marchant à pas de biche avec un air boudeur,
> Écoutant murmurer le vent dans la feuillée,
> De paresse amoureuse et de langueur voilée,
> Dans ses doigts inquiets tourmentant une fleur,
> Le printemps sur la joue et le ciel dans le cœur... [1].

Elle encore qu'il aperçoit « accoudée sur la fenêtre gothique et regardant passer les nuages au-dessus des vieilles murailles de la cité », personnification de la poétique Allemagne.... Mais la France aussi eut ses Marguerites. Ce furent ces adolescentes chastes et timides, que nos Romantiques aimaient à flétrir comme des lis sous le souffle impétueux des passions de leurs terribles héros.

Le seul dont on ne se fût pas encore engoué était Faust lui-même. Son tour vint enfin. Il ne pouvait manquer de venir, le personnage étant des plus pittoresques, avec ses méditations sur le néant des

1. *Poésies nouvelles*; *Une bonne fortune*.

choses, sa barbe blanche, ses cornues. Voici donc chez Gautier, pour commencer, l'attirail du magicien :

> La règle, le marteau, le cercle emblématique,
> Le sablier, la cloche et la table mystique,
> Un mobilier de Faust, plein de choses sans nom... [1].

puis Faust ou son double :

> L'autre, vrai docteur Faust, baigné d'ombre profonde,
> Auprès de sa croisée étroite, à carreaux verts,
> Poursuit de son fauteuil quelques rêves amers
> Et dans l'âme sans fond laisse filer la sonde... [2].

La satiété, la désespérance : qui connaissait mieux ces choses-là, à les entendre, que nos Romantiques? Ils adoptèrent donc Faust comme patron, avec les autres Titans de la pensée, de la jouissance ou de l'énergie. Stendhal et Vigny le nomment à côté de Don Juan. V. Hugo, comme de juste, bâtit sur ces deux termes une colossale antithèse, dans la préface de son *Cromwell* : « Don Juan est le matérialiste, Faust le spiritualiste. Celui-là a gouté à tous les plaisirs, celui-ci à toutes les sciences.... Le premier se damne pour jouir, le second pour connaître... [3]. » Gautier leur adjoint, dans sa *Comédie de la Mort*, Napoléon, qui a épuisé les ivresses de l'action. Faust y déplore l'inutilité de ses efforts :

> Je n'ai pu de mon puits tirer que de l'eau claire :
> Le Sphinx interrogé continue à se taire!
> Si chauve et si cassé
> Hélas! j'en suis encore à *peut-être* et *que sais-je*... [4]?

A l'exemple de Faust, l'Ahasverus de Quinet, l'Albertus de G. Sand (*Les Sept cordes de la lyre*), l'Empédocle de Polonius, le Tiburce de Musset (*Le Saule*) et son Frank (*La coupe et les lèvres*) s'évertueront à sonder le réel ou à tenter l'impossible....

Mais là s'arrêta la compréhension de l'époque, à la surface, à l'enveloppe pittoresque de l'œuvre. Il y a dans *Faust* une profonde et virile morale, celle que Gœthe a appliquée dans sa vie

1. *Mélancholia; Annales romantiques*, 1835.
2. *Les Destinées*.
3. Un certain Adolphe Dumas écrivit même une *Fin de la comédie ou la mort de Faust et de don Juan* (1836).
4. *Comédie de la Mort*, 1838.

et qui peut s'exprimer ainsi : réparer le mal qu'on a fait aux individus en se vouant au bien de l'espèce. Les Romantiques ne la virent pas, et l'eussent-ils vue, qu'ils ne l'auraient pas admise. L'épanchement souverain du « moi » n'était-il pas tout leur programme? Et puis il eût fallu, pour la discerner et l'apprécier, étudier le second *Faust*. Or c'est là ce qu'ils ne voulurent jamais tenter. Autant le premier, qui parlait à l'imagination, les avait enchantés, autant l'autre, qui s'adressait à la réflexion à travers des symboles, les déconcerta, en dépit de toutes leurs prétentions à la philosophie. « C'est le *Faust* des Petites-Maisons », dit Jules Janin, après que Nerval l'eut traduit en 1840. Lamennais croit à une mystification et traite Gœthe de « charlatan ». Delacroix l'appelle un ouvrage « mal digéré » et « peu intéressant ». Les grandes phrases de Lerminier sur ce « chœur lyrique de l'ontologie allemande, prophétie des révolutions intellectuelles qui attendent l'humanité »; les essais d'interprétation de Blaze de Bury et de Marmier, qui témoignaient d'ailleurs de plus de bonne volonté que de pénétration, n'y firent rien. Le second *Faust* fut rejeté et, dans sa chute, il entraîna même le premier, dont la vogue diminue rapidement après 1840.

III

Cette inaptitude de nos Romantiques à saisir autre chose, dans les productions allemandes, que le côté pittoresque, « poétique », se manifeste non moins nettement à propos d'un second ouvrage de Gœthe, *Wilhelm Meister*, dont la signification était fort voisine de celle de *Faust* [1]. Dans ce roman, presque autobiographique, Gœthe racontait la conversion d'un jeune dilettante enthousiaste, et quelque peu égoïste, à l'activité réglée, désintéressée et féconde. Sans doute, à notre point de vue français, le récit trop lâche, coupé sans cesse de digressions, offrait bien des défauts, mais ces défauts étaient plus que compensés par le riche fonds de sagesse et d'expérience qu'un grand artiste de la vie y avait déposé. Cela ne parut guère toucher la génération de 1830. *Wilhelm Meister*, qui avait

1. Sur *Wilhelm Meister* en France, voyez L. Morel, *Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte*, 1902.

été jugé sévèrement en 1802, sur la traduction de Sévelinges, par M.-J. Chénier, puis par Mme de Staël elle-même, fut plus maltraité encore par la critique romantique lorsque Toussenel en donna, en 1829, une nouvelle version, pourtant bien supérieure à la précédente. La *Revue Encyclopédique* de mai 1830 en déclara la composition « confuse et incohérente ». J. Janin ne voulut y voir qu'un « confus assemblage d'aventures triviales, de personnages ignobles, de mysticisme sans intelligence et sans frein », condamnation absolue contre laquelle ne prévalurent ni les rectifications de Marmier, ni plus tard celles de Montégut, et que vint aggraver encore, si possible, l'impression déplorable produite par les *Années d'apprentissage*, traduites en 1843 par Mme de Carlowitz. Mais, dans cette œuvre dédaignée, le Romantisme trouva pourtant un épisode qui l'enchanta, cet épisode de Mignon, auquel M.-J. Chénier avait déjà fait grâce, et que Mme de Staël avait qualifié de « charmant ». Cette jeune fille, déguisée en garçon, secrètement éprise de Wilhelm, qui chantait en termes émus le pays des orangers : cela rappelait mainte création de Byron, et il y avait là une attitude intéressante. La peinture et la poésie s'en emparèrent, en attendant la musique[1]. Ary Scheffer peignit en 1839 une *Mignon regrettant sa patrie* et une *Mignon aspirant au ciel*. La chanson nostalgique de la mystérieuse bohémienne fut célèbre et souvent imitée, notamment par Gautier[2]. Lamartine assure, dans *Graziella*, qu'elle lui avait révélé à l'avance la poésie de la terre italienne. Et il est significatif que ce soit Mignon qui ait donné son nom à l'opéra-comique qu'Ambroise Thomas, réalisant un rêve de Meyerbeer, tira en 1856 du roman de Gœthe, sauvé grâce à lui de l'oubli total dans lequel tombèrent d'autres œuvres narratives du maître, comme les *Affinités électives*, repoussées également par Mme de Staël.

Le rôle de Mignon se symbolisait dans une romance. En général le Romantisme fut sensible au lyrisme allemand, mais il le goûta par ses productions les plus extérieures. Lui qui avait sans cesse

1. Gautier tira en partie de *Wilhelm Meister* son *Capitaine Fracasse*, où intervient justement une sœur de Mignon, Chiquita. On s'est demandé aussi si Esméralda, dans *Notre-Dame de Paris*, n'avait pas pour modèle Mignon, mais c'est peu probable — Notons que Th. Gautier fils traduisit *Wilhelm Meister* en 1861.

2. *Poésies diverses*.

à la bouche le mot de *lied*, il ne comprit pas la chose, malgré tout ce que Marmier, Blaze de Bury et Heine purent lui expliquer à ce sujet, et ce qu'il appela *lied*, par un contre-sens perpétuel, fut en réalité la « ballade ». C'était d'ailleurs dans la ballade, déjà, que Mme de Staël avait fait tenir toute la poésie allemande. Les Romantiques abondèrent dans son sens. La ballade leur offrait, en effet, ces situations dramatiques, ces gestes, souvent cette « couleur locale », ou même ce surnaturel, dont ils étaient si friands. Aussi, lorsque le lyrisme de Gœthe et de Schiller leur fut rendu accessible, de 1825 à 1830 environ, par des traductions comme les *Poésies de Frédéric Schiller* de C. Jordan (1821) et le *Choix de pièces fugitives de Schiller* de Mme Morel (1825), la *Notice sur Gœthe* d'Albert Stapfer (1825) et les *Poésies de Gœthe* de Mme Panckoucke (1825), ou encore les *Études françaises et étrangères* de Deschamps (1828), les *Poésies allemandes* de Nerval (1830), etc., se dirigèrent-ils vers des pièces comme *Le Roi des Aulnes*, *Le Roi de Thulé*, *La Fiancée de Corinthe* et *L'Apprenti sorcier* du premier, *La Cloche*, *L'Image voilée de Saïs*, *Le Plongeur* du second, avec une préférence marquée pour le *Roi des Aulnes*, où intervenait un fantôme sinistre, cherchant à ravir un enfant des bras de son père, au crépuscule. Le *Roi des Aulnes* inspira peut-être à V. Hugo sa ballade *La Fée et la Péri*, et sûrement à Leconte de Lisle ses *Elfes* [1]. Gautier tenta des adaptations ou imitations du *Pêcheur* et du *Roi de Thulé* de Gœthe, ainsi que du *Plongeur* de Schiller. Édouard d'Anglemont, qui s'inspira aussi du *Pêcheur*, reprit le thème de l'*Apprenti sorcier*. Scribe écrivit pour Auber le livret du *Dieu et la Bayadère*; pour Halévy celui de la *Fée des roses*, où il y a un épisode rappelant l'*Apprenti sorcier*.

Leur goût dominant pour le macabre poussa même nos Romantiques à faire un sort inattendu à une ballade, que Mme de Staël avait du reste fort vantée, la *Lenore* de Burger [2]. La Mort venant chercher une jeune fiancée sous la figure de l'amant qu'elle attendait, et l'emportant dans une fantastique chevauchée, la nuit, au milieu d'un cortège de spectres hurlants, jusqu'au cimetière : il était difficile, en effet, d'imaginer quelque chose de plus macabre.

1. Mentionnons en outre l'utilisation de l'inquiétant *Selbstbetrug* de Gœthe par Musset dans *Le Fauteuil de ma cousine*.

2. Cf. Baldensperger, *Études d'histoire littéraire*, 1re série, 1907, p. 147 et suiv.

Nos Romantiques en furent ravis [1]. « La *Lenore* de Burger, disait Gautier, peut être considérée comme un des chefs-d'œuvre de la poésie romantique dans la plus étroite acception du mot [2]. » Dumas, en particulier, eut le coup de foudre. « La lecture de cette œuvre, raconte-t-il dans ses *Mémoires*, appartenant à une littérature qui m'était complètement inconnue, produisit sur moi une profonde impression.... Dès le même soir, j'essayai de la mettre en vers; mais, comme on comprend bien, la tâche était au-dessus de mes forces. J'y brisai les premiers élans de ma pauvre muse.... » D'autres que lui s'y escrimèrent. A peine *Lenore* avait-elle été signalée par Mme de Staël, que les traductions s'en multipliaient. Pas d'année, jusqu'en 1835, qui n'en voie éclore une ou plusieurs. On la traduisit en prose, en vers, mot à mot, librement, de toutes les manières. Gérard de Nerval, qui était là dans son élément, s'y reprit à cinq fois. Le Romantisme s'était tout de suite reconnu dans cette accumulation d'horreurs. De leur côté les classiques dénonçaient en *Lenore* le type de la poésie nouvelle.

L'amas incohérent de spectres et de charmes,
D'amantes et de croix, de baisers et de larmes,
De vierges, de bourreaux, de vampires hurlants,
De tombes, de bandits, de cadavres sanglants,
De morgues, de charniers, de gibets, de tortures,
Et toutes ces horreurs, ces hideuses peintures,
Que, sous le cauchemar dont il est oppressé,
Un malade entrevoit d'épouvante glacé....

tel était, selon Baour-Lormian, en 1825, le Parnasse romantique. Ses adversaires avaient tout fait, ou allaient tout faire, pour lui donner raison. *Lenore* ayant été définitivement rendue populaire par la traduction de Gérard de Nerval, en 1830, dans ses *Poésies allemandes*, ce fut un véritable délire de chevauchées fantastiques. Hugo [3], Musset, et, bien entendu, Gautier, s'en grisèrent :

Trap! trap! — Ils vont, ils vont comme le vent de bise!
La terre sous leurs pieds file rayée et grise....

1. La première traduction ou amplification, due à S. A. D. de la Madeleine, parut en 1811. Cf. *Mercure Étranger*, t. III, p. 38. Le *Journal des Débats* du 8 avril 1811 dit qu'on y discerne « les vices les plus odieux de l'école germanique ». Mention en avait été faite, on s'en souvient, mais sans succès, dès 1797 dans le *Magasin Encyclopédique*.

2. *L'Art dramatique en France*, t. III, p. 73.

3. Le thème de la chevauchée revient dans plusieurs morceaux de Hugo : *La Chasse*

Dans les ateliers on ne vit plus que spectres, potences et cimetières. Célestin Nanteuil, Rogier, Goddé illustrèrent le texte de Gérard, que Monpou mit en musique, et le tout fut dédié à Hugo. H. Vernet, Ziegler, et de nombreux anonymes, s'attaquèrent au même sujet. Ary Scheffer, dans une toile exposée au Salon de 1831, recula la scène en plein Moyen âge. Un autre de ses tableaux montrait Lénore se débattant entre les bras d'un fantôme casqué de fer. Lénore parut sur les planches, en 1840, comme maîtresse de Burger (!), dans le drame de Loiseleur; en 1843 à la Porte Saint-Martin, dans un *Lénore ou les Morts vont vite*, qui se terminait par un mariage. Elle ne manqua pas de figurer aussi, pour un temps, le jeune fille allemande. Quinet, on se le rappelle, la rencontrait, avec Marguerite, Claire et Mignon, sous les « amandiers du Neckar ». Un sous-romantique, Boulay-Paty, conseille même à ses lecteurs :

> Ou bien, si votre cœur cherche une demoiselle,
> Aimez une étrangère intéressante et belle,
> De Manheim, d'Édimbourg ou de Christiana (*sic*),
> Qui se nomme Lénore, Elfride ou Malvina...[1].

A côté de ces régals de haut goût, on comprend que la plupart des auteurs de la période classique ou préclassique aient paru fades aux palais romantiques. Les romans du pasteur Lafontaine, si vantés au temps de M.-J. Chénier, les pièces de Kotzebue qui faisaient les délices des spectateurs de la fin du XVIIIe siècle, Wieland, Musaeus et même Klopstock, en dépit de quelques traductions nouvelles, laissèrent l'opinion généralement indifférente. Seul Jean-Paul, écrivain sinon fantastique du moins fantasque, eut un traitement de faveur. En 1829 un M. de Lagrange, suivant le conseil de Mme de Staël, donnait un volume de *Pensées* extraites de ses ouvrages, qu'il compléta en 1836[2]. Le *Globe* applaudit à cette publication et couvrit d'éloges l'auteur d'*Hespe-*

du Burgrave, *Le Pas d'armes du roi Jean*, *A un passant*, *L'Aigle du casque*, etc. Il peut provenir de *Lenore* et de la *Chasse infernale* de Burger, ou encore du *Mazeppa* de Byron. V. Hugo a d'ailleurs imité directement la première partie de *Lenore* dans la *Fiancée du Timbalier*. Musset a une « chevauchée » dans *Portia*, Gautier dans *Albertus* et dans les *Fantaisies* XVIII. Voir sur ce dernier L. Poulain, *Traces de l'influence allemande dans l'œuvre de Th. Gautier*, Bâle, 1915.

1. *Elie Marcocher*, p. XXXI.

2. *Pensées de Jean Paul extraites de tous ses ouvrages*, 1829. Nouveau choix de pensées, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1832, et 2e éd. en 1836.

rus [1]. La *Revue de Paris*, par la plume de Loève-Veimars et de Philarète Chasles, donna à plusieurs reprises des analyses et des fragments de ses œuvres, et Chasles traduisit en entier le *Titan* [2]. Jean-Paul était parfaitement illisible pour un Français même Romantique, mais il était plein d'aphorismes bizarres et d'images tarabiscotées, et cela lui valut beaucoup de considération autour de 1830. Le jeune Musset notamment se prit pour lui d'une passion singulière. Il lui consacra en 1831 deux articles admiratifs dans le *Temps* [3], et le mit souvent à contribution pour ses épigraphes, emploi auquel Jean-Paul se prêtait excellemment. Les titres baroques de l'écrivain allemand le ravissaient, et ses personnages, à la fois touchants et grotesques, entrèrent pour une bonne part dans la représentation naïve qu'il se faisait de l'Allemagne. Il lui emprunta même, çà et là, quelques traits pour ses œuvres, notamment pour *Octave*, *Rolla*, *A quoi rêvent les jeunes filles*, *Fantasio*.

IV

Jusqu'ici, cependant, nous n'avons observé le Romantisme que dans ses rapports avec des œuvres déjà jugées par Mme de Staël, dont on voit qu'il a fidèlement suivi les indications, dans ce domaine comme dans les autres. Mais il allait avoir à se prononcer aussi sur des écrivains que l'auteur de l'*Allemagne* n'avait pas connus ou avait omis de signaler. Là non plus sa docilité ne se démentit point. Ces écrivains, en effet, il les apprécia exactement comme Mme de Staël les eût elle-même appréciés, si elle avait eu à le faire, ou plutôt avec cette exagération des dispositions de son initiatrice que l'on relève partout chez lui, et qui serait son originalité si cela pouvait en constituer une. Il passa indifférent à côté de Tieck, de Novalis, de Brentano et d'Arnim poètes lyriques, c'est-à-dire à côté de l'essence du Romantisme allemand [4]. Il ne semble

1. *Globe*, t. VII, p. 198.
2. Ces traductions et analyses datent en général de 1839.
3. Cf. Paul de Musset, *Biographie*, p. 102, et Clouet, *Revue d'Histoire littéraire*, 1898, p. 85 et suiv. Les articles sont du 17 mai et du 6 juin 1831.
4. Le *Globe* (t. VII, n° 21, p. 117) s'occupa de Tieck, mais l'éloge qu'il lui consacra n'eut pas d'échos. Son *Sternbald*, recommandé par Mme de Staël, fut traduit en 1822 par Mme de Montolieu. Novalis, Brentano, Arnim furent surtout révélés par l'*École romantique* de Heine (1833), qui n'en disait pas beaucoup de bien.

pas non plus avoir été sensible au lyrisme de Heine, qui ne sera guère apprécié en France avant 1848. Du Romantisme allemand nos Romantiques ne s'assimilèrent que Ruckert, écrivain verbeux et superficiel, qui n'en fut pas moins un des poètes favoris de V. Hugo, de Michelet et de Taillandier; et Uhland, à cause de ses ballades. Ce dernier, dont Émile Deschamps traduisit plusieurs morceaux dans ses *Études françaises et étrangères*, jouit d'une certaine célébrité chez nous, et l'on se rappelle que Michelet lui rendit visite à Tubingue. Nerval et Blaze de Bury le vantèrent beaucoup aussi, et on lui sut gré notamment, comme à Kœrner, à Ruckert et à Arndt, d'avoir prêté sa voix à l'enthousiasme belliqueux de 1813.... Cependant, même en joignant à Ruckert et à Uhland les divers poètes patriotes des guerres de la « libération », on n'obtenait qu'une image assez pauvre du lyrisme allemand récent. Nos Romantiques la complétèrent en dénichant un poète autrichien de troisième ordre, mais qui avait trouvé, en un jour de bonheur, un de ces thèmes fantasmagoriques qui les transportaient : Zedlitz, l'auteur de la *Revue nocturne*. Cette *Revue nocturne*, où l'on voyait l'ombre de Napoléon inspecter les rangs pressés de ses soldats-fantômes au clair de lune, fut une des grandes admirations de nos Romantiques. Gautier en retint un ou deux motifs pour ses *Vieux de la vieille*. Raffet l'immortalisa par sa lithographie bien connue. A. Dumas et Barthélemy la traduisirent, celui-ci d'une façon particulièrement pittoresque :

La lune à pâle lueur
La vaste plaine éclaire :
L'homme au petit chapeau
Des hommes revue va faire....

Mais la véritable trouvaille du Romantisme, celle qui le peint tout entier et résume son attitude à l'égard de la littérature allemande, fut Hoffmann [1].

Comme jadis Gessner, Hoffmann eut son montreur. Le Michel

1. Sur Hoffmann cf. G. Thurau, *Hoffmanns Erzählungen in Frankreich*, Kœnigsberg, 1896; Maurice Brouillac, *L'influence de Hoffmann en France*, *Revue d'histoire littéraire*, 1906, p. 427 et suiv.; 1907, p. 74 et suiv.; Matthey, *Essai sur le merveilleux dans la littérature française depuis 1800*, Lausanne, Payot, 1915; Retinger, *Le conte fantastique dans le Romantisme français*, 1909.

Huber de Hoffmann s'appela Loève-Veimars. C'était un de ces aventuriers internationaux dont grouillait le Paris romantique des Heine, des Belgiojoso, des Erskine Fraser, des Valdès et des Seymour. Celui-là était Juif d'origine et venait de Hambourg. A son nom patronymique « Lœwe » il avait joint celui de « Weimar », qui sonnait bien alors. Les témoignages diffèrent sur son compte. Maxime du Camp et Philarète Chasles l'ont jugé plutôt sévèrement. Heine, son coreligionnaire et compatriote, a tracé de lui un portrait humoristique et bienveillant [1]. C'était en tout cas un habile homme, qui comprit vite son Paris et sut l'exploiter magistralement. Il se « lança » au moins aussi vite que Grimm, ce qui n'est pas peu dire. Chroniqueur au *Temps*, lié avec Véron, le fondateur de la *Revue de Paris*, avec Buloz, Heine, Thiers, luisant et pommadé, toujours tiré à « dix-huit épingles », il fut un des « lions » du boulevard naissant entre 1830 et 1840. Il faillit obtenir la direction de l'Opéra, et reçut en compensation le titre de « baron », la légion d'honneur et une mission officielle en Perse. Dès cette époque les choses se passaient ainsi. Ayant pris goût au métier, il se fit nommer par Thiers consul général à Bagdad, et termina bizarrement ses jours au Vénézuela. Sa fin fut manquée. Mais ses débuts avaient été brillants. De bonne heure, il avait cherché à se pousser comme vulgarisateur de la littérature allemande en France, carrière alors des plus profitables, comme devait le montrer l'exemple de Heine. Il publia, entre autres choses, une *Histoire des tribunaux secrets de l'Allemagne du Nord* (1824) et une *Histoire de la littérature allemande* (1826), plus enthousiaste que précise, traduisit des poésies de Gœthe pour le recueil de Mme Panckoucke, des récits de Zschokke, l'*Obéron* et divers morceaux de Wieland, plusieurs œuvres de Heine, notamment ses *Reisebilder*, enfin et surtout, car ce fut là son action d'éclat, les contes d'Hoffmann.

C'est en décembre 1829 qu'il entreprit cette dernière besogne, pour l'achever seulement en 1833. Il avait choisi le bon moment. Hoffmann, connu assez tard, était alors à la mode. De Latouche, le plagiaire qualifié de l'époque, avait donné en 1823, sans le

1. Sur Loève-Veimars voir Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, Paris, 1892, p. 287 et suiv.; Heine, *Werke*, éd. Elster, t. VII, p. 395 et suiv.; Blaze de Bury, *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1881, p. 12 et suiv.

nommer, sa *Fräulein von Scudery* sous le titre d'*Olivier Brusson*, et cette adaptation avait eu du succès. En 1829 on avait goûté aussi son *Élixir du Diable*, sans en connaître non plus l'auteur. Mais le 2 août 1828 le *Globe*, à l'occasion de la biographie d'Hoffmann par Hitzig, avait publié un article enflammé d'Ampère sur l'étrange écrivain de Kœnigsberg. Aussitôt la notoriété était venue, puis la gloire. Saint-Marc Girardin avait commenté son *Marino Faliero* dans les *Débats*[1], et publié lui-même une « traduction » du *Pot d'or*. En cette même année 1829, la *Revue de Paris*, les *Modes*, le *Mercure* avaient donné des adaptations de ses œuvres les plus célèbres, et présenté au public le personnage. C'est alors que l'éditeur Renduel s'adressa à Loève-Veimars, qui avait pris une part active à toute cette propagande, pour le charger de mettre en français les œuvres complètes d'Hoffmann. Loève procéda avec une entente merveilleuse des nécessités de sa tâche. Il abrégea, atténua, tailla, appuya certains traits, en dissimula d'autres, comme la gallophobie intermittente de l'auteur, ordonna le récit, mit un style alerte et vif à la place d'une langue lourde et enchevêtrée, exagéra le diabolique, enfin imagina ce titre génial : *Contes fantastiques*.

On avait lu les récits terrifiants d'Anna Radcliffe, de Lewis, de Nodier, et on était en pleine fièvre de *Faust*. La magie et le satanisme faisaient rage. On se précipita vers ces *Contes fantastiques*, dont on avait déjà savouré quelques hors-d'œuvre bien choisis. Ce qu'on savait de l'auteur ajoutait encore à la curiosité. Loève-Veimars le dépeignait comme une sorte de noctambule, passant ses nuits dans les tavernes et rédigeant ses contes le cerveau enflammé par les veilles et l'alcool. « En lisant les souvenirs et les récits d'Hoffmann, disait son interprète autorisé, il ne faut jamais oublier qu'il s'enivrait et qu'il puisait sa verve dans sa bouteille : chaque image s'offrait à son esprit colorée par les vapeurs du vin »; et il le montrait gisant « sous les tables mal étagées d'une caverne », le caveau de Lutter et Wegener à Berlin. Plus tard Marmier compléta le tableau[2]. Or, cela, c'était la vie romantique dans son essence, celle dont lord Byron avait donné l'exemple, et

1. *Débats*, 17 et 19 juillet 1829.
2. *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1833.

nos Jeune-France ne pouvaient que ressentir une ardente sympathie pour l'homme, en attendant d'admirer l'écrivain. Et quel écrivain que ce bizarre Hoffmann! La réalité la plus quotidienne, la bonne vie bourgeoise allemande, archaïque et pédantesque, à côté des événements les plus extraordinaires, des hallucinations les plus folles [1]. Ce contraste étonna, séduisit. Ce fut une ivresse générale. Les *Contes fantastiques* bercèrent les longues veillées, illuminèrent bien des heures sombres dans les cabinets de lecture : « Qui nous rendra, rappelait Marmier en 1833, cette joie subite, cette impression singulière que nous éprouvâmes, lorsque pour la première fois Hoffmann nous apparut avec ses étranges rêveries, sa pipe et son idéal, ses élans de poésie et son chat Murr? » Les plus graves critiques, les écrivains les plus connus, avouaient hautement leur admiration pour ce bizarre conteur, chez qui l'on retrouvait toute l'Allemagne placide et extravagante, méticuleuse et chimérique que l'on aimait à se figurer. Ampère voyait en lui à la fois Callot, l'auteur des Mille-et-une-Nuits et Walter Scott. « Il a un talent singulier pour découvrir le merveilleux où nous le soupçonnons le moins, notait Saint-Marc Girardin : il lui suffit d'un mot, d'une circonstance indifférente pour éveiller notre imagination. » Le *Globe* l'appelle « un génie d'une finesse exquise [2] ». « Aimable Théodore, facétieux Kreyssler, Hoffmann! s'écrie G. Sand, poète amer et charmant, ironique et tendre, enfant gâté de toutes les muses, romancier, peintre et musicien, botaniste, entomologiste, mécanicien, chimiste et quelque peu sorcier! [3] » G. de Nerval salue dans la « vieille Allemagne » « la terre de Gœthe et de Schiller, le pays d'Hoffmann ». Aussi les traductions de ses œuvres se multiplient-elles. Après Loève-Veimars, devenu célèbre du coup, Toussenel, Egmont, Marmier, Ancelot, Rastouin, Degeorge, Champfleury, et d'autres encore, se disputent l'honneur de les transcrire dans notre langue. Et le « fantastique » déborde de toutes parts. Wailly, Janin publient des contes « fantastiques ». Musset intitule une série d'articles : *Revue fantastique*. On a des opéras « fantastiques ». Berlioz compose une *Symphonie*

1. Voir déjà Ampère dans le *Globe* du 2 août 1828, en outre Saint-Marc Girardin dans les *Débats* du 17 juillet 1829, et G. Sand, *Journal de Piffoël* sous la date du 5 juin 1837.
2. *Globe*, 26 décembre 1829.
3. *Lettres d'un Voyageur*, 2 septembre 1836, de Fribourg.

fantastique. Le mot sévit, mais la chose aussi. Balzac, G. Sand, Mérimée, Gautier, Musset lui-même sacrifient à la mode du jour [1]. Gérard de Nerval y sombre, à côté des Petrus Borel et des Lassailly. Et, après cette première génération d'imitateurs, vient celle des Aloysius Bertrand, des Alphonse Karr, des Ulbach, des Erckmann-Chatrian, des Taxile Delord.... En 1851 Barbier et Carré font représenter à l'Odéon des *Contes d'Hoffmann*, qu'Offenbach mettra en musique en 1875 [2]. Mais n'eût-il pas fallu citer déjà la *Chiara d'Hoffmann* de Saint-Georges, en 1839, et le ballet de *Coppelia* de Delibes?

Un beau jour cependant, vers 1855, la fièvre tomba comme elle était venue, et la critique, qui avait jusque-là suivi l'engouement du public sans hésiter et avait même renchéri sur ses folies, se ravisa soudain. Comme on avait besoin d'un bouc émissaire, on s'en prit à Loève-Veimars. Philarète Chasles lança contre l'infortuné métèque, alors disparu, un réquisitoire en règle, et l'accusa d'avoir « inventé » Hoffmann [3]. Il aurait pu aussi bien adresser ce reproche à J.-J. Ampère, à Marmier et à l'homme d'esprit de la Sorbonne, Saint-Marc Girardin, tous « hoffmannisants » de la première heure. En réalité c'était le Romantisme tout entier qui avait « inventé » Hoffmann. Il était aux trois quarts une création de son imagination puérile et surchauffée, comme jadis Gessner l'avait été de la « sensibilité » hystérique du XVIIIe siècle. L'effervescence romantique calmée, le pantin qu'elle avait un moment animé d'une vie factice et soulevé dans la région de la gloire, s'effondrait dans sa médiocrité. Mais il avait grisé de ses

1. Sur Musset et Hoffmann, cf. J. Giraud, *Alfred de Musset et trois romantiques allemands : Hoffmann, Jean-Paul, Henri Heine*, *Revue d'histoire littéraire*, 1911-1912. On trouve de fugitifs souvenirs de Hoffmann dans *Portia*, *Le Saule*, *La Nuit vénitienne*, *Namouna*, *Les Caprices de Marianne*, etc.

2. Retrouvée en 1880, à la mort d'Offenbach, cette partition, mise au point par Ernest Guiraud, fut jouée à l'Opéra-Comique le 10 février 1881.

3. *Journal des Débats*, 15 juillet 1860. Cf. *La Littérature et les mœurs de l'Allemagne au XIXe siècle*, Paris, 1861. Il disait : « Loève-Veimars, à inventé Hoffmann et s'est moqué de nous : il a donné pour une traduction de l'allemand un arrangement très habile, piqué la curiosité blasée du vieux monde et fait naître la manie du fantastique.... Vous pourrez voir dans l'introduction qui précède le très bon petit volume de M. Champfleury sur Hoffmann, comment notre jeune Parisien s'est mis à l'œuvre pour le draper et faire son piédestal, comment il est parvenu à séduire et à attraper son public; quelle a été sa fiction; comment il a traduit sans traduire, exploité la circonstance, modifié ou plutôt supprimé le Hoffmann réel.... »

fantasmagories de lanterne magique toute une époque, et, dans cette époque, des écrivains qui s'appelaient Musset, Gautier, Mérimée, Balzac, G. Sand.

V

La vogue d'Hoffmann marque l'apogée de la littérature allemande en France au XIXe siècle. Après la Monarchie de juillet les grands enthousiasmes sont finis, et l'on n'assiste plus à des engouements comme ceux qu'ont provoqués *Faust*, *Lenore* ou les *Contes fantastiques*. L'ivresse du premier contact s'est dissipée et l'on a épuisé les philtres les plus violents. L'esprit proprement romantique, d'ailleurs, a fait place à des dispositions plus réfléchies, ou plutôt il s'est transporté du domaine de la littérature pure dans celui de la science et de la philosophie. De la première partie du programme de Mme de Staël on se dispose à passer à la seconde. Néanmoins la littérature allemande continue à jouer un rôle important en France. Si on ne l'exalte plus avec autant de spontanéité et de ferveur, on l'étudie avec plus de méthode et on essaie de la mieux comprendre. La seconde partie du siècle, jusqu'en 1870, est celle de l'effort critique, ce qui ne veut pas toujours dire du sens critique, car les préventions restent très fortes, et si un léger courant d'objectivité se dessine, le mot d'ordre général est toujours à l'admiration. Seulement, on admire désormais d'une façon plus consciente, on serait presque tenté de dire, plus voulue.

Une des conquêtes les plus remarquables de cette période est celle du *lied*, dont le Romantisme, on s'en souvient, n'avait point pénétré l'esprit. Les études de Marmier et de Blaze ont apporté là-dessus quelques clartés [1]. Mais le véritable révélateur du *lied* a été Heine. Il l'a révélé par ses articles sur l'*État actuel de la littérature en Allemagne* (adaptation de sa *Romantische Schule*), publiés en 1833 dans l'*Europe littéraire*, et où il donne, à propos de Brentano et d'Arnim, la clef de ce genre littéraire — qui est la poésie populaire, le *Volkslied* — ; et plus encore par l'exemple de ses propres *lieder*, dont les plus beaux, mis en français par Gérard de Nerval,

1. Marmier, *Études sur Gœthe*, 1835, p. 426 et suiv.; Blaze, *De la poésie lyrique en Allemagne*, *Revue des Deux Mondes*, 1841-1845.

ont paru en 1848, accompagnés d'une étude de ce même écrivain, un des meilleurs interprètes et traducteurs qu'ils aient jamais trouvés [1]. Heine, naturellement, bénéficie tout le premier de cet élargissement du goût français. Lui qui n'était connu jusque-là que comme critique et humoriste, devient célèbre en tant que poète. Son nom, qui a été le dernier grand nom de la littérature allemande pour la France, domine même toute l'époque de la seconde République et de l'Empire. Tandis que les uns, comme Quinet, Taillandier, Daniel Stern, se détournent de cette inspiration si particulière, où la grâce la plus exquise, l'émotion la plus sincère, se mêlent au cynisme et à la bravade à la Byron, d'autres, plus véritablement artistes, tels que Musset, Nerval, Gautier, Baudelaire, Banville, Barbey d'Aurévilly en subissent, bon gré mal gré, le charme indéniable, qui passe parfois dans leurs propres vers [2]. Gautier surtout est un fanatique de Heine :

J'ai là l'*Intermezzo* de Heine,
Le *Thomas Graindorge* de Taine,
  Les deux Goncourt;
Le temps, jusqu'à l'heure où s'achève
Sur l'oreiller l'idée en rêve,
  Semblera court.

Mais, s'il l'imite pour son compte — dans *Cœrulei oculi*, *Tristesse en mer*, *L'Obélisque de Paris et l'Obélisque de Louqsor*, etc., — un peu par le dehors, en visuel :

Une femme mystérieuse
Dont la beauté trouble mes sens,
Se tient debout silencieuse
Au bord des flots retentissants...,

les souples talents de Banville et de Barbey s'assimilent plus complètement sa manière capricieuse et légère. Mendès, Valade,

1. Nerval traduisit en avril, juillet et septembre, dans la *Revue des Deux Mondes*, une grande partie des *Neue Gedichte*, des *Zeitgedichte*, de la *Nordsee*, du *Lyrisches Intermezzo*, et deux pièces des *Traumbilder*. Le préambule, très remarquable, rapproche Heine de Byron, et insiste sur la valeur particulière de l'*Intermezzo*. L'*Intermezzo* fut traduit de nouveau par Ristelhuber en 1857. Taillandier traduisit dans la *Revue des Deux Mondes*, sans aucun goût, le *Romancero*, le *Retour*, le *Livre de Lazare*, le *Nouveau Printemps*. Heine appelait les traductions de Taillandier du « clair de lune empaillé ».

2. Sur l'influence de Heine en France, voyez L. Betz, *Heine in Frankreich*, Zurich, 1895.

Coppée lui-même, débuteront en partie sous son égide [1]. Le second Empire, avec sa sentimentalité inavouée, masquée de scepticisme, de « blague », le second Empire d'Offenbach et d'Halévy, n'était-il pas particulièrement fait pour goûter Heine?

La prédilection pour le *lied* — pour le vrai *lied* cette fois — dépassa cependant Heine, et fit entrer quelques poètes allemands de plus dans la compréhension de notre public. Maximin Buchon mit une louable ténacité à nous familiariser avec la simple et cordiale muse de Hebel [2]. Des recueils comme les *Poésies allemandes* du même (1844), les *Poètes contemporains* de N. Martin (1848 et 1860), le *Bouquet de lieder* de Paul de Lacour (1856) et ses *Rythmes et Refrains* (1864), les *Fleurs du Rhin* de Châtelain (1865), les *Étrangères* d'Amiel (1867), etc., apportent des traductions de Burger, de Kœrner, de La Motte-Fouqué, de Mœrike, d'Uhland, de Ruckert, de Platen, de Heyse, de Simrock, et même de Lenau. La *Revue Germanique et française*, la *Revue contemporaine* et la *Revue des Deux Mondes* dirigent volontiers leur curiosité du côté des poètes [3]. L'éloge du *lied* se retrouve jusque dans l'article fameux de Schérer sur Hegel en 1861. La mode est à ce genre vaporeux et naïf. L'*Histoire du lied* de Schuré (1868), qui déborde d'un zèle pieux pour son sujet, peut être considérée comme le couronnement de tout cet effort.

La même sympathie pour l'inspiration populaire, simple et rustique, se manifeste dans d'autres domaines encore. On se croirait revenu aux jours mémorables de Gessner et de Haller. Comme alors, une société frivole et surmenée demande à l'Allemagne des scènes paisibles et rafraîchissantes. Auerbach obtient

1. Pour l'influence de Heine sur les Parnassiens, voir Betz, *loc. cit.*, p. 321 et suiv. Barbey le proclame « le plus grand poète que l'Europe ait vu depuis la mort de lord Byron, Lamartine excepté ». Banville l'appelle « après Hugo le plus grand poète du siècle » et ajoute : « La première fois que je lus l'*Intermezzo*, le plus beau poème d'amour qui ait jamais été écrit, il me sembla qu'un voile se déchirait devant mes yeux. » Pour l'influence sur les Symbolistes, voir p. 385 et suiv. Valade traduit en 1808 avec Abel Mérat l'*Intermezzo*, et écrit en 1881 ses *Nocturnes* « thèmes imités de Heine ». Mendès a imité l'*Intermezzo* dans *Philomela* et les *Sérénades*.

2. Dans ses *Poésies allemandes*, puis dans ses *Poésies complètes de Hebel*, 1853, et les *Poésies alémanniques* de Hebel, traduites en vers, 1864.

3. La *Revue germanique et française* publie en 1864 (t. XXXI, p. 451 et suiv.) un article de Challemel-Lacour sur Uhland; la *Revue contemporaine* du 15 juillet 1864, un article sur ce même auteur, et, en 1861 (15 mars), un article sur Lenau et Musset; la *Revue des Deux Mondes*, en 1867, un article de Challemel sur Hœlderlin.

en France une vogue considérable, dans les premières années de l'Empire, avec ses *Récits villageois de la Forêt-Noire*. Taillandier l'a découvert avec ravissement, à la veille de la Révolution de février, sans soupçonner, avec sa « candeur » ordinaire, ce qu'il y a de truqué et de faux dans les pastorales de cet habile industriel en littérature, qui exploite l'idylle comme son compatriote et coreligionnaire Meyerbeer exploitait le pittoresque historique à la Walter Scott. Il y voit au contraire des merveilles de naïveté et de vérité, et se félicite de ce retour de l'Allemagne à la saine nature, après les orgies de doute et de cynisme de l'école des Heine et des Gutzkow. « Je ne sais quel souffle embaumé me vient au visage, écrit l'honnête critique de la *Revue des Deux Mondes* en 1846; c'est une bouffée de printemps, un air pur et vivace qui a passé par la ferme, au-dessus des sillons fraîchement remués, à travers les chênes de la Forêt-Noire [1]. » Matter lui aussi est conquis [2] : cela cadre si bien avec l'impression qu'il voudrait donner de l'Allemagne! Les traductions d'Auerbach, publiées en 1853 à Paris et à Berne par Buchon, se lurent donc beaucoup. Avec les jouets de Nuremberg et les arbres de Noël, dont la mode s'introduit alors en France, elles contribueront à fixer l'image de l'Allemagne aux yeux des blasés ingénus du second Empire. Les *Récits villageois* d'Auerbach entraînèrent d'ailleurs à leur suite toute une série d'œuvres analogues, ainsi les paysanneries suisses de Jérémie Gotthelf, traduites encore par l'infatigable Buchon en 1854, les scènes de la Basse-Allemagne de Fritz Reuter, que Philarète Chasles n'hésite pas à proclamer « l'auteur le plus considérable des temps modernes », les nouvelles ou romans de Zschokke, de Stifter, d'Immermann, de Ludwig, de Freytag, les contes de Hebel, de Grimm, du bon chanoine Schmidt, de Herder et Liebeskind, l'*Ondine* de Fouqué, etc. [3]. C'est un vrai déluge de littérature champêtre, familiale, édifiante!

1. *Revue des Deux Mondes*, 1846, t. II, p. 922. Taillandier ne manque pas d'incarner l'Allemagne dans Tolpatsch, « mélange de gaucherie et de bonté, de grossièreté et de délicatesse ». Cette « excellente figure allemande » touche Taillandier. Elle le fait « sourire et pleurer à la fois ». Auerbach est un « artiste ». Ses peintures sont vraiment « allemandes ».

2. *De l'état moral*, etc., t. I, p. 358.

3. Les nouvelles de Zschokke, déjà traduites par Loève-Veimars en 1828, sont traduites de nouveau par Marmier en 1847 et par Suckau en 1859, qui traduit aussi

Une œuvre de Gœthe, jusque-là méconnue, *Hermann et Dorothée*, profita de ce retour à l'idylle. Signalée en 1798 et 1799 par l'Alsacien Schweighäuser dans le *Magasin Encyclopédique* et le *Journal Encyclopédique*, traduite en 1800 par Bitaubé, elle n'avait pas réussi à s'imposer chez nous, malgré le chaleureux plaidoyer de Degérando dans la *Décade philosophique* [1], qui ne convainquit sans doute que son compatriote Ballanche. Mme de Staël elle-même l'avait condamnée, comme trop bourgeoise par son sujet et par ses personnages. Ce fut précisément ce caractère « bourgeois » qui la recommanda désormais. En 1855 Montégut avait célébré, nous le savons, en Werther, précisément un « bourgeois », qui avait conquis pour sa classe cette « idéalité » jusque-là réservée à l'aristocratie. On découvrit dans *Hermann et Dorothée* quelque chose de semblable. Dans un *Essai* sur ce poème, qui parut en 1856 et fit du bruit, J.-J. Weiss s'attachait à présenter l'idylle de Gœthe sous ce jour mi-politique, mi-littéraire. C'était, à l'en croire, la restitution à la classe moyenne du nimbe de poésie, que si longtemps l'on n'avait aperçu qu'autour du front des puissants et des « privilégiés de ce monde ». Ces choses faisaient assez bien sous l'Empire. L'argumentation démocratique de Weiss attira l'attention sur *Hermann et Dorothée*, qui trouva, pour la première fois, des lecteurs en France, dans la nouvelle adaptation qu'en avait donnée Marmier en 1837, ou dans les *Œuvres complètes* de Gœthe traduites à partir de 1861 par Porchat. Saint-René Taillandier en cita des fragments. Philarète Chasles et Laprade le vantèrent, et ce dernier l'imita même visiblement dans sa *Pernette*, en 1868 [2]. On ne se contenta pas de cela. Le jeune Renan, dans son

le *Lichtenstein* de Hauff. Les *Paysans de Westphalie* d'Immermann sont traduits par Desfeuilles en 1860, et cet auteur est étudié le 15 avril 1858 dans la *Revue des Deux Mondes*. Le *Vieux garçon* de Stifter est traduit à Bruxelles en 1857 (étude sur Stifter dans la *Revue germanique*, t. VI, p. 524 et suiv.). Materne traduit en 1857 *Entre ciel et terre* de Ludwig; Suckau, la même année, *Doit et Avoir* de Freytag. Reuter est étudié par A. Sorel en 1869 dans la *Revue des Deux Mondes* (15 mars). On traduit son *En l'année treize*, qui a plusieurs éditions (1868). L'*Ondine* de Fouqué est traduite en 1857 à Leipzig. Les *Contes* de Grimm sont traduits en 1848 par N. Martin. Nouvelles traductions en 1849, 1855 et 1863. (Sur Grimm, cf. *Revue germanique*, t. IV, p. 37.) Les *Contes* de Schmidt sont traduits en 1842, en 1847, et d'autres fois encore. *Munchhausen* est traduit en 1852, 1862, 1879.

1. *Décade philosophique*, an IX, n°° 2 et 3.

2. Cf. L. Morel, *Hermann et Dorothée en France*, *Revue d'Histoire littéraire*, 1905, p. 627 et suiv. Il est moins sûr que *Jocelyn* de Lamartine et *Marie* de Brizeux en viennent.

Avenir de la Science [1], avait déjà fait l'éloge d'Hermann, « l'homme vrai et sincère, prenant au sérieux sa nature et adorant les inspirations de Dieu dans son propre cœur. » On voulut à tout prix voir dans ce digne garçon et dans sa poétique compagne, les types du jeune homme et de la jeune fille d'outre-Rhin, et, après être allés chercher des Gretchen sous les ombrages de Bade, nos Français se mirent en tête d'y découvrir des Dorothées, comme il appert de la *Greta* de Valéry Vernier en 1861. Aussi le couple idyllique eut-il à souffrir particulièrement de la catastrophe imprévue de 1870. Paul de Saint-Victor, qui avait écrit en 1869 un livre enthousiaste sur les *Femmes de Gœthe*, lui reprocha [2] de nous avoir caché le « peuple de proie », et l'on put lire en 1872, dans la *Revue des Deux Mondes*, les lettres peu édifiantes, écrites de France par Hermann, soldat prussien, à sa Dorothée restée au pays [3]. Mais quoi! fallait-il que Gœthe, en 1797, nous annonçât Bismarck?

Gœthe fut d'ailleurs célèbre à d'autres titres sous l'Empire. Il avait été un admirateur passionné de la beauté grecque, et l'hellénisme était plus que jamais en faveur. Cette mode, qui atteignit son apogée avec Louis Ménard et Thalès Bernard, était d'ailleurs une suggestion de la science allemande, qui, aux temps de Lessing et de Winckelmann, avait surtout vu là un moyen de déconsidérer l'esprit latin, représenté par la France. Par Wolff, Creutzer, et plus encore peut-être par Heine, dont tous les ouvrages débordaient d'enthousiasme hellénique, elle avait pénétré chez nous, où l'on se félicitait vers 1860 d'avoir enfin découvert l'infériorité de la culture latine : « Nous avons renoncé aux Romains, disait Challemel-Lacour dans un article sur Hœlderlin; portés par une admiration moins absurde et moins dangereuse, nous prenons plaisir à remonter aujourd'hui jusqu'à la Grèce [4]. » Chez Ménard et d'autres cette préférence allait jusqu'à la haine déclarée de Rome. Dans *Hermann et Dorothée*, donc, on avait certainement goûté le revêtement grec, et l'hellénomanie « repêchait » même, comme on le voit, des poètes aussi peu originaux que cet Hœl-

1. L'*Avenir de la Science*, p. 467-468.
2. Dans *Barbares et bandits*, 1871.
3. Elles parurent en 1873 en librairie sous le titre de *Nouvelles amours d'Hermann et Dorothée*. L'auteur en était Mme Caro.
4. *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1867, p. 958.

derlin, dont Challemel-Lacour faisait un grand maître [1]. Des préoccupations plus ou moins avouées de lutte contre le catholicisme se mêlaient à ce culte, et la sagesse antique d'un Marc-Aurèle — le héros philosophique de l'heure — servait discrètement à un Taine et à un Renan à nier la prétendue supériorité morale du christianisme, tandis que Leconte de Lisle opposait ouvertement Hypatie à Cyrille, dans un poème qui rappelle d'ailleurs d'assez près la *Fiancée de Corinthe*. Gœthe, que Heine s'était plu à dessiner sous les traits mêmes du génie grec, bénéficia tout particulièrement de cette intempérante passion, alors commune aux érudits, aux poètes et aux artistes. Son second *Faust*, rejeté par les Romantiques, apparut soudain transfiguré par l'épisode d'Hélène. A partir de 1860 environ, il en est beaucoup question. Les traductions de Blanchet en 1860, celle de Porchat, légèrement postérieure, l'ont mis dans toutes les mains. Rares sont ceux qui comprennent, et Caro — le philosophe si décrié des salons — est peut-être le seul qui l'ait interprété comme nous l'interprétons généralement aujourd'hui. Mais les hellénomanes sont conquis. Beaucoup d'entre eux, du reste, n'ont pas attendu ce moment pour s'en éprendre et s'en inspirer. Leconte de Lisle lui a emprunté dès 1845 l'idée maîtresse de son *Hélène*, où intervient la figure de Faust lui-même. Un an auparavant, un poète moins connu, Louis de Ronchaud, avait chanté aussi la divine Grecque dans ses *Heures*, et il est probable, sinon certain, que la ferveur hellénique des Laprade, des Vacquerie et des Banville doit quelque chose à la saisissante évocation de Gœthe [2].

Le second *Faust*, cependant, ne fut pas admiré seulement pour l'amour de l'hellénisme. On le vénéra au moins autant comme poème panthéiste. Le panthéisme — encore une importation allemande, ainsi que nous le verrons — comptait de nombreux

1. « La place d'Hœlderlin est parmi les grands lyriques, non pas seulement de son pays, mais de tous les temps. » *Ibid.*, p. 955.

2. Cf. là-dessus Marius-Ary Leblond, *Leconte de Lisle*, 1906, et J. Ducros, *Le retour de la poésie française à l'antiquité grecque au milieu du XIXe siècle*, etc., *Revue d'histoire littéraire*, juillet-décembre 1916. Il est probable qu'il faut aussi voir une influence du second *Faust* dans les visions grecques que Flaubert fait défiler devant le héros de sa *Tentation de Saint-Antoine*. On apprend par une lettre du 2 octobre 1860 que Flaubert l'avait lu de très près. Quant au contenu de cette œuvre, il s'inspire des idées germaniques sur la relativité du phénomène religieux, répandues chez nous par B. Constant, Quinet, Michelet, Renan (voir ci-dessous).

adeptes parmi les « intellectuels » de la période impériale, et on en exposait les dogmes aussi bien à la *Revue des Deux Mondes* qu'à la *Revue germanique*, dont c'était en quelque sorte la religion officielle. Or, vers 1865-1866 [1] partisans et adversaires de cette philosophie s'accordaient à peu près à voir dans la mystérieuse continuation de *Faust* une profession de foi panthéiste de Gœthe. C'était pour les uns — Caro, Janet — un motif de s'en défier; pour les autres, qui étaient la majorité, une raison de plus de l'admirer. Dollfus et Nefftzer, Schérer, Flaubert et Taine furent de ceux-ci. Taine donna même de l'œuvre de Gœthe, dans son *Histoire de la littérature anglaise*, une interprétation purement hégélienne, semblable à celle qu'il esquisse, plus bizarrement encore, pour *Iphigénie en Tauride*. Comme on peut en juger par ce double exemple, hellénisme, paganisme, panthéisme s'impliquaient alors pour les adversaires de l'idée spiritualiste, presque tous germanophiles déclarés, et l'on retrouve cette alliance dans un des esprits les plus représentatifs de l'époque : Leconte de Lisle. La science allemande avait, en effet, montré dans la mythologie grecque, avec laquelle on ne plaisantait plus, une poétique intuition du divin répandu dans la nature, et une communion intime de vie et de pensée avec ce divin [2]. On déduisait de là, pour le monde hellénique — dont on faisait un bloc dans le temps — un avantage immense sur le nôtre, où, par la faute du christianisme, ces liens profonds s'étaient rompus. Derrière cette représentation il y avait, comme il est aisé de l'apercevoir, la fameuse théorie germanique de la supériorité des époques primitives sur les époques de civilisation avancée, postulat mystique, qui exerçait son action dans tous les ordres de connaissance.

Aussi ne nous étonnerons-nous pas de relever, à côté de cette admiration pour des œuvres allemandes modernes, d'inspiration plus ou moins « païenne », un fervent enthousiasme pour les anciens monuments de la littérature germanique. N'était-ce pas là encore du panthéisme, le rêve sublime d'une société naïve et inspirée, en contact avec les forces sourdes de l'Être? On se tourna

1. On reparla beaucoup de *Faust* à cette époque, surtout à l'occasion du *Dante et Gœthe* de Daniel Stern (la comtesse d'Agoult), ouvrage illisible aujourd'hui, rappelant les pires procédés de la critique romantique, mais dont toutes les revues s'occupèrent.

2. On sent très bien cette conception dans *Sainte Odile* et *Iphigénie en Tauride* de Taine.

donc avec la même dévotion du côté des *Nibelungen*, que Laveleye traduisit en 1861 à Bruxelles, et plus encore peut-être du côté de ces légendes héroïques et « mythiques » du Nord, *Edda* et *sagas*, sur lesquelles J.-J. Ampère, Marmier, Edelstand du Méril, Mme du Puget, Louzon-Leduc multipliaient les renseignements depuis une vingtaine d'années, en se bornant d'ailleurs à répéter dévotieusement ce qu'en disait la critique allemande [1]. Un homme comme Leconte de Lisle par exemple — que l'on songe à la *Légende des Nornes*, à la *Vision de Sigurd*, à l'*Épée d'Angantyr*, au *Cœur d'Hialmar*, aux *Larmes de l'Ours*, au *Runoïa*, à la *Mort de Sigurd* [2] — n'avait pas l'imagination moins hantée par ces fantasmagories scandinaves, que l'on croyait alors sincèrement « populaires » sur la foi des Allemands, et dont l'origine livresque, artificielle, est aujourd'hui démontrée [3], que par les épopées « primitives » de l'Hellade, cet autre cadeau frelaté de la science tudesque, qu'il essayait de rendre plus « primitives » encore en appelant l'Achille de nos pères « Akhilleus » et Clytemnestre « Klutaimnestra », tout comme Augustin Thierry avait hérissé notre Clovis en « Chlodowig » et Charlemagne en « Karle-le-Grand ».

VI

Quelle a été, maintenant, l'action réelle de toute cette littérature germanique sur la nôtre et sur l'esprit français en général? Question délicate, à laquelle il a été répondu en des sens bien divers. Avant tout, ici, il importe de ne pas se laisser duper par les catalogues de traductions ou d'imitations, et de voir ce qui a été véritablement lu, compris et goûté en France, ce qui est entré dans le grand courant intellectuel. Que le théâtre allemand ait con-

1. J.-J. Ampère, *Discours sur l'ancienne littérature scandinave*, Paris, 1832; *Littérature et voyages : Allemagne et Scandinavie*, Paris, 1833; *Sigurd*, *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1832; la *Voluspa*, la *Hava*, le *Chant du Rig*, *ibid.*, 15 août 1833. — Marmier, *Lettres sur l'Islande*, 1837; *Histoire de l'Islande*, 1838; *Histoire de la littérature islandaise*, 1839; *Chants populaires du Nord*, 1842. — Mlle du Puget, les *Eddas*, 1844; *Edelstand du Méril*, *Prolégomènes à l'histoire de la poésie scandinave*, 1840; *Essai sur l'origine des runes*, 1844, etc., etc.

2. Cf. Vianey, *Les sources de Leconte de Lisle*, Montpellier, 1907.

3. Voir l'Introduction de nos *Origines de l'influence française en Allemagne*, Champion, 1912.

couru à la formation de notre théâtre romantique, ce n'est pas douteux. L'Allemagne a même joué le premier rôle, incontestablement, dans ce qu'on pourrait appeler la préparation *théorique* de cette révolution. C'est elle en effet qui, par Mme de Staël et surtout par G. Schlegel, a définitivement ruiné ce culte, peut-être excessif mais au fond très légitime, dont nos classiques du théâtre étaient l'objet, et frayé la voie à un Shakespeare et à un Schiller. Dans l'*application* des nouveaux principes dramatiques, son rôle a été plus modeste mais non négligeable. Schiller a aidé à escalader Shakespeare, comme un marchepied commode. Pour beaucoup, même, il l'a remplacé. Les réminiscences de Schiller, notamment de *Don Carlos*, sont très nombreuses chez V. Hugo. Le décor espagnol, qui tient tant de place dans le théâtre romantique, vient en partie de lui. Le drame romantique lui-même n'est au fond que sa tragédie historique, chargée d'un peu plus de couleur locale empruntée à W. Scott — par l'intermédiaire de *Gœtz de Berlichingen* çà et là — et de lyrisme individualiste à la Byron. Il est vrai que, par ce dernier trait, le drame romantique s'éloigne tout à fait de Schiller, dont l'idéal foncièrement classique sacrifiait résolument l'individu à l'intérêt de la collectivité et laissait le dernier mot à ces lois éternelles de la morale, qui, en dépit des apparences, triomphent toujours et triomphent justement dans le monde réel.

Le rôle de Schiller — escorté de quelques noms secondaires — dans la révolution dramatique française bien et dûment établi, il convient de remarquer que le théâtre allemand n'a pour ainsi dire plus compté, après cet épisode, dans l'histoire du nôtre. Jusqu'aux jours de Sudermann et de Hauptmann, pas une pièce allemande qui ait été jouée en France avec succès, pas une adaptation littérale de pièce allemande qui ait réussi. Nous avons ignoré H. de Kleist, Grillparzer à l'exception de son *Aïeule*, Hebbel, Otto Ludwig, tous les auteurs dramatiques du XIXe siècle dont l'Allemagne est le plus fière; et Sudermann, Hauptmann eux-mêmes ne se sont glissés chez nous que dans le cortège d'Ibsen, comme nous le verrons, satellites un peu négligés de cet astre éclatant. Une fois la révolution romantique accomplie, l'influence de l'Allemagne dans le domaine du théâtre a été nulle. La comédie de mœurs actuelle, qui a succédé dès le milieu du XIXe siècle au

drame romantique, avec Émile Augier et A. Dumas fils, ne doit rien à l'Allemagne, qui, au contraire, s'est empressée de nous l'emprunter.

Dans le roman et les genres narratifs en général, le spectacle n'est pas sensiblement différent. Après le grand succès de *Werther*, qui chevauche encore sur le XIXe siècle, on relève l'engouement pour les récits d'Hoffmann — ajoutons pour *Faust* qui a été goûté comme un véritable « conte fantastique » — et c'est tout. Or il faut savoir ce qui est sorti d'Hoffmann : le *Monstre vert* et la *Main enchantée* de Nerval; la *Vénus d'Ille*, les *Ames du purgatoire* de Mérimée; *Avatar*, *Jettatura*, la *Pipe d'opium* de Th. Gautier; les *Contes fantastiques* d'Erckmann-Chatrian; la *Dame blanche de Bade* et le *Brelan* d'Ulbach; quelques réminiscences chez Balzac et G. Sand [1] : autant dire rien, si l'on songe à ce qui incarne le roman français au XIXe siècle. Du *Wilhelm Meister* de Gœthe, une figure et une romance. Puis, plus rien que des données pour la statistique érudite. Là encore, la France a méconnu ou ignoré les grands romanciers que s'attribue l'Allemagne du XIXe siècle et ses « nouvellistes » les plus marquants : H. de Kleist, Immermann, Storm, Raabe, G. Keller, Heyse, C.-F. Meyer, Spielhagen, Freytag, qui n'ont guère été pour elle que des noms. Elle a lu le *Pierre Schlemilh* de Chamisso, les *Récits villageois* d'Auerbach, les *Contes* de Grimm et du bon chanoine Schmidt : des œuvres de second ordre ou des histoires pour enfants, dignes de succéder aux *Idylles* de Gessner. Que ces humbles ou factices productions n'aient laissé aucune trace dans notre littérature, il serait peut-être imprudent de le soutenir. De même, on peut ranger sans hésiter *Pernette* derrière *Hermann et Dorothée*. Mais cela ne représente que bien peu de chose dans le développement de notre prose ou de notre poésie narrative. Le grand roman français du XIXe siècle, qu'il soit historique avec Vigny, Hugo, Dumas, Mérimée; réaliste avec Stendhal, Balzac, Flaubert; indi-

1. On peut rattacher à l'influence de Hoffmann chez Balzac la *Recherche de l'absolu* et l'*Élixir de longue vie*, par-ci par-là aussi quelques-uns de ses personnages, Schinucke dans *Une fille d'Ève*, le père d'*Ursule Mirouet*; chez G. Sand, le *Secrétaire intime*, *Consuelo* et la *Comtesse de Rudolstadt*. Mais l'imitation, dans ces divers écrits, est tout extérieure. Il ne faut pas oublier que Hoffmann ne connaît ni problèmes psychologiques, ni problèmes moraux.

vidualiste avec G. Sand ; naturaliste avec Zola ; intime et poétique avec Daudet, n'a subi qu'une influence étrangère importante, celle de l'Angleterre.

Reste la poésie proprement dite, le lyrisme. Ici l'influence a été plus continue, plus constante, puisqu'elle va des œuvres de Schiller sous la Restauration, aux *lieder* de Heine sous le second Empire. Les traductions n'ont pas manqué, et certaines ont été particulièrement goûtées. Sans contredit, Gœthe et Schiller, Ruckert, Uhland, Heine, sans oublier Burger, ont fait partie de l'éducation poétique de la France du XIXe siècle. Ce n'est pas là tout le lyrisme allemand — il y manque Eichendorff, et surtout Lenau — mais c'en est une fraction notable. A première vue, les souvenirs de la poésie germanique apparaissent nombreux chez nos lyriques : il y en a, nous le savons, chez Musset, chez Gautier, chez Hugo, chez Leconte de Lisle, chez Banville. Quand on y regarde de près, on s'aperçoit que ce sont des emprunts tout superficiels, quelques traits singuliers, des éléments de pittoresque, qui viennent prendre place dans des œuvres de second ou de troisième ordre ; une vision du Moyen âge ici, de la Grèce là, ailleurs du fantastique et du surnaturel bon marché : rien d'essentiel. En fait, notre grand lyrisme du XIXe siècle, celui des Lamartine, des Vigny, des Musset, des Hugo, dans ce qu'il a de profond et de durable, ne doit que fort peu de chose à l'Allemagne. Voilà bien longtemps que nous remarquions que, ce qui caractérise ce lyrisme, lorsqu'on le compare à celui de nos voisins, c'est son large souffle humain, sa capacité de transformer en idées générales les cas particuliers, ce souci et ce sens de l'universel, qui le rattache directement aux envolées d'un Bossuet, d'un Corneille, d'un Racine, d'un Pascal, et en fait quelque chose d'éminemment français, quoiqu'on en ait pu dire [1]. Or le lyrisme allemand reste confiné dans la région de l'instinctif. Il ne s'élève pas au-dessus de l'état d'âme individuel. Il ne « raisonne » pas. Égal ou supérieur peut-être au nôtre en valeur poétique, il lui est inférieur en valeur humaine. Les Allemands n'ont ni une *Maison du Berger* ni des *Nuits*. Ils n'ont même jamais compris ces morceaux, et ont cru que Béranger était notre plus grand poète [2].

1. N. *Lenau poète lyrique*, p. 443 et suiv.
2. Nous ne parlons pas ici de l'espèce d'image fantastique de l'Allemagne, qui

La récolte dans les divers domaines de notre littérature est donc des plus modestes, et forme un singulier contraste avec le bruit fait autour de l'Allemagne, chez nous, pendant plus de cent ans. Mais avons-nous bien tout découvert, tout indiqué? Non, car au XIXe siècle comme au XVIIIe, la littérature allemande a plus agi en France par les dispositions générales qu'elle suscitait ou aidait à susciter, que par ses œuvres proprement dites. Nous l'avons vue, au XVIIIe siècle, incliner les âmes à la sentimentalité bucolique, et expliquer ainsi en partie un Bernardin de Saint-Pierre et un Florian. Au XIXe siècle elle a, de même, contribué à réveiller l'imagination, la puissance par excellence de l'époque nouvelle. Sans doute le travail essentiel, ici encore, a été fait par l'Angleterre : par Ossian, par Byron, par W. Scott, puis par Dickens. Mais l'Allemagne a eu son rôle propre. Moins apte que sa vigoureuse sœur germanique à peindre la réalité extérieure : historique, exotique ou familière, elle descend plus facilement et plus volontiers à l'intérieur des choses. Le clair-obscur, la pénombre, le monde du mystère : voilà son royaume. Elle est, d'instinct, philosophique. Son goût même pour le fantastique n'est qu'une manifestation de ce besoin. Partout elle cherche le point de contact entre la vie individuelle et la sourde, élémentaire vie des choses, par le dessous en quelque sorte. C'est le caractère distinctif de *Werther*, c'est celui de *Faust*, c'est celui du *lied* de Gœthe et de Heine, et à un moindre degré, celui de la « ballade », et des *Contes fantastiques* d'un Hoffmann. Dans la grande tâche du XIXe siècle, qui fut l'ébranlement de l'imagination française, jusque-là si assurée, si calme, la part propre de la littérature allemande fut de l'ébranler dans ses racines profondes, de faire vaciller ses idées générales sur le monde et sur Dieu, et par là de la rendre apte à ce lyrisme

se dégage de l'œuvre poétique de V. Hugo (*Burgraves*, *Légende des Siècles*, etc.), parce qu'il ne s'agit pas là, en réalité, d'une influence littéraire. Cette image, le poète français l'a tirée tout entière de son imagination, fécondée par la vue des sites du Rhin et par quelques ouvrages inattendus comme le *Manuel des voyageurs sur le Rhin* de Schreiber, déjà cité, les *Traditions populaires du Rhin*, etc. du même, l'*Histoire d'Allemagne* de Kohlrausch, l'*Histoire du droit public de l'Allemagne* de Pfeffel, le Dictionnaire de Moreri. Ce travail de grossissement curieux a été étudié par MM. Giraud, *Revue d'hist. littér.*, 1909, p. 501 et suiv. ; Berret, *Le Moyen Age européen dans la Légende des siècels et les sources de V. Hugo*, Paris, 1911, p. 195 et suiv. C'est un phénomène qui relève de l'état d'esprit analysé au chapitre précédent.

de souffrance, d'inquiétude et de doute, qui est la marque essentielle de notre époque moderne, et qui était resté inconnu au XVIIe siècle, comme d'ailleurs à l'antiquité. La littérature allemande a donc aidé à la naissance de notre lyrisme en même temps que la littérature anglaise, et Musset les associe toutes les deux dans son anathème de la *Confession d'un Enfant du Siècle* [1]. L'âme profonde de notre littérature moderne c'est la rébellion, c'est la plainte. L'Angleterre, avec Byron, a surtout nourri cette rébellion et cette plainte dans le domaine social, politique. L'Allemagne l'a nourrie dans celui de la religion et de la philosophie. Certaines œuvres de Gœthe (la *Fiancée de Corinthe*), de Schiller (les *Dieux de la Grèce*), presque tout le lyrisme de Heine, opposaient aux magnificences de la vie antique les tristesses et les renoncements du christianisme. Cette note se retrouvera chez Leconte de Lisle, et chez la plupart des Parnassiens, même chez Hugo. Venaient ensuite des œuvres comme *Faust*, qui exposaient en sourdine la doctrine panthéiste, cependant que le *lied* nous rendait confusément sensible l'obscure parenté de notre âme avec celle des choses [2]. Lentement, sous ces diverses influences, les anciennes bases de l'intelligence française se désagrégeaient et chancelaient. De son ferme point de vue spiritualiste et chrétien l'imagination de notre peuple était précipitée dans des abîmes de vertige, de doute, de souffrance, où devaient sombrer en partie son équilibre nerveux et la netteté traditionnelle de sa vision du monde, mais d'où allait monter un lyrisme passionné et douloureux, qui lui avait été jusque-là étranger, et qui n'était en somme que l'irruption du problème de la destinée humaine dans la poésie. De *Werther* aux *lieder* de Heine la littérature allemande a fait vibrer, tout au fond de la conscience française, quelques fibres qui

1. « Quand les idées anglaises et allemandes passèrent sur nos têtes, ce fut comme un dégoût morne et silencieux, suivi d'une convulsion terrible. Car formuler des idées générales, c'est changer le salpêtre en poudre, et la cervelle homérique du grand Gœthe avait osé comme un alambic toute la liqueur du fruit défendu. Ceux qui ne le lurent pas alors crurent n'en rien savoir. Pauvres créatures! l'explosion les emporta comme des grains de poussière dans l'abîme du doute universel. Ce fut comme une dénégation de toutes choses du ciel et de la terre, qu'on peut nommer désenchantement ou, si l'on veut, *désespérance*. »

2. Le panthéisme apparaît chez Hugo (le *Satyre*), chez Mme Ackermann, chez Sully Prudhomme — qui l'emprunte, il est vrai à Hegel — et règne chez Leconte de Lisle.

n'y avaient jamais encore résonné, sinon peut-être dans le secret de la prière et en face de Dieu. Mais à ce bouleversement et à ce renouvellement de notre âme nationale, l'Allemagne, il faut le dire tout de suite, ne travaillait pas uniquement par sa littérature. Elle y employait aussi sa philosophie et sa science, dont l'action chez nous allait être plus décisive encore.

CHAPITRE III

LA FRANCE
A L'ÉCOLE DE LA PENSÉE ALLEMANDE

I

De 1784 à 1789 Herder, qui avait été le prophète de la révolution individualiste et nationaliste dans la littérature de son pays, Herder le plus Allemand des Allemands depuis Luther, résumait sous le titre d'*Idées pour servir à une philosophie de l'histoire de l'humanité* les conceptions générales sur l'univers et sur l'homme auxquelles avait abouti sa pensée. Reprenant les conclusions d'une foule de travaux publiés en Angleterre et en France, les soudant ensemble et les interprétant avec son mysticisme naturaliste de Germain, il y ébauchait une sorte d'histoire du globe allant de ses premières origines à une époque assez rapprochée de nous, où chaque période de l'univers sortait par un progrès insensible de la précédente, la matière enfantant la vie, la vie enfantant la pensée, sans que le Créateur fût obligé d'intervenir autrement que pour ménager quelques rares transitions dans un développement général régulier, soumis à un déterminisme absolu, où l'on voyait la force immanente de la nature ébaucher les états successifs de notre univers et les détruire, façonner par le dehors les civilisations et le génie des races, en vertu d'une mystérieuse loi de progrès incoercible, qui avait pour fin suprême l'« humanité », c'est-à-dire le plein épanouissement de la raison humaine.

Ces représentations — on a reconnu en particulier l'hypothèse

fondamentale des *Époques de la Nature* de Buffon, complétée par celle de l'*Essai sur les Mœurs* de Voltaire et par la théorie des « climats » de du Bos et de Montesquieu — strictement maintenues en France sur le terrain scientifique, où elles ont opéré une révolution dont les effets sont loin d'être épuisés, allaient avoir une fortune plus prodigieuse encore peut-être en Allemagne, en passant du domaine de la science positive dans celui de la métaphysique pure [1] ou du mysticisme scientifique, comme Herder les invitait du reste à le faire. Tout d'abord, cependant, l'influence de Herder fut contrariée, ou même interrompue, dans la sphère philosophique, par celle de Kant, qui, utilisant dans un autre sens les idées de notre XVIIIe siècle sensualiste, et y ajoutant l'appel à la conscience de Rousseau dans l'*Émile* [2], concluait à la faillite de la raison en ce qui concernait les vérités éternelles et à la primauté du sentiment moral, lequel les postulait au nom de ses besoins propres. Une semblable conception paraissait condamner pour l'avenir toute métaphysique. Mais l'esprit allemand, pour qui la métaphysique est une nécessité, y revint par une voie détournée. La conscience-volonté de Kant fut promue par Fichte au rang de ces réalités absolues, dont la connaissance, suivant l'auteur de la *Critique de la raison pure*, nous était interdite, ou même d'unique réalité absolue, et de ce moi-substance il fit sortir, par une sorte de libre création de l'esprit humain, l'univers qui existe pour nous, et qui se trouvait ainsi réduit à un ensemble d' « idées ». Ce fut ce qu'on appela l' « idéalisme absolu ». Le disciple de Fichte, Schelling, ne put cependant s'accommoder de cette réalité purement subjective accordée à l'univers. Il établit, entre le monde intérieur de nos idées et le monde extérieur des choses, pourvu par lui d'une base substantielle, une sorte de parallélisme expliquant leur accord, et il plaça l'origine de cette double chaîne en Dieu. La nature, donc, reparaissait dans son système, avec une existence distincte, en face de l'esprit. Elle allait, avec Hegel, l'absorber.

1. On ne trouvera pas cette filiation dans les histoires de la philosophie, trop habituées à ne considérer les systèmes que dans leurs rapports avec les systèmes qui les ont précédés. Cependant elle se déduit de la dépendance de la philosophie allemande du XIXe siècle envers Herder, et de la dépendance de Herder envers la science française du XVIIIe siècle, qui sont l'une et l'autre incontestables. C'est pourquoi nous n'hésitons pas à la proposer.

2. Kant porta d'ailleurs, comme on le sait, un jugement sévère sur les *Ideen* de Herder.

Choqué du dualisme de Schelling, Hegel, en effet, fondait la nature et l'esprit ensemble et leur assignait un même développement, réglé en apparence par les lois de la logique, en réalité par celles de la vie et de la matière, qui seules avaient pu lui fournir la notion du « devenir », base de toute sa doctrine. Par là cette philosophie, qui se présentait comme un idéalisme transcendental, prenait le sens d'un véritable matérialisme, masqué de spiritualisme, qui dégageait de la substance première, à travers tous les degrés du mouvement physique et de la vie, la pensée et ses manifestations les plus hautes, comme la poésie, l'art et la religion elle-même, Dieu n'étant plus que la conscience que l'univers acquérait de lui-même dans l'esprit humain. Ou, du moins, telle était l'interprétation que le siècle allait donner de ce système équivoque, né incontestablement de la synthèse déjà équivoque de Herder.

Parallèlement à cette philosophie et s'inspirant d'elle pour une part, remontant, pour l'autre, jusqu'à la même source, s'était développée une science mystique, qui devait conquérir la célébrité au XIXe siècle sous le nom de « science allemande [1] ». De même que la philosophie avait éliminé le Dieu-sujet de l'univers, elle bannissait l'esprit humain conscient des divers domaines qu'elle explorait. Il n'y avait dans l'histoire que des besoins confus de l'espèce, imposés par le milieu et variables suivant les régions et les races, des « idées » nationales qui se réalisaient par des moyens obscurs et irrésistibles. Les individus n'étaient que des vases où cette pensée collective se déposait et prenait forme, en attendant que le vase fût brisé et que son contenu cherchât d'autres réceptacles. Par suite, les époques primitives et barbares, où dominait l'instinct, écho fidèle du monde extérieur, étaient considérées avec un intérêt particulier, qui, pour les âges civilisés, se reportait sur les foules naïves, non corrompues par la culture. De ce point de vue Herder avait attiré l'attention sur la Bible, création du génie « oriental », et sur les « chants populaires ». Un peu plus tard, Christian Wolff avait interprété dans le même sens les poèmes homériques, œuvres non plus d'un homme mais de plusieurs géné-

1. On trouvera de bonnes choses là-dessus dans le livre de M. Lote, *Les Origines mystiques de la science allemande*, Paris, Alcan, s. d. L'auteur, cependant, ne remonte pas jusqu'au XVIIIe siècle français et se confine trop dans le domaine purement allemand.

rations anonymes[1]. Adoptées avec enthousiasme par les Romantiques allemands, ces hypothèses à base naturaliste avaient rapidement étendu leurs conquêtes. Savigny les avait mises à l'origine du droit ; les frères Grimm en avaient fait l'application à la mythologie des anciens Germains, et Gœrres, Creutzer, à l'histoire des religions de l'Orient. A vrai dire, elles triomphaient partout, et aucun ordre de recherches n'échappait à leur influence. Hegel lui-même les développait en grand dans sa philosophie de l'histoire, du droit et des religions. Aussi arriva-t-il que certains de ses disciples « de gauche » n'hésitèrent pas à les introduire jusque dans l'étude du christianisme, toujours ménagé par le maître, au moins sous sa forme protestante. Baur d'abord, puis David Strauss, théologiens de l'école de Tubingue, soumirent à ce genre de critique les faits sur lesquels reposait la religion du Christ. Sous la plume de Strauss le personnage de Jésus lui-même devenait un « mythe », ou plutôt une condensation de « mythes », et sa mission un poème écrit par l'imagination surexcitée du peuple juif, une « idée » qui se réalisait. La science allemande en était là vers 1835.

Ce double mouvement d'idées, qui en réalité n'en faisait qu'un, ne tarda pas à se propager en France. Les ouvrages des savants allemands, grâce à la tradition de culture scientifique maintenue par l'Académie des Inscriptions et l'Institut, s'y répandirent assez vite, soit qu'on les abordât dans le texte, soit que les grandes revues en entretinssent leurs lecteurs [2], soit enfin qu'ils trouvassent des traducteurs, comme ce fut le cas pour la *Symbolique* de Creutzer, dont Guigniaut donna une excellente adaptation à partir de 1825. Pour la philosophie, les choses n'allèrent pas aussi facilement. Le sens et le goût de la métaphysique faisaient défaut. Tout était à créer de ce côté. Villers, puis Mme de Staël, on s'en souvient, avaient essayé de répandre la doctrine de Kant, en le représentant à un siècle qui s'orientait vers le spiritualisme comme

1. On voit dans quelle mesure il convient de parler de la dette de Wolff envers l'abbé d'Aubigné. Il lui a pris l'enveloppe de sa théorie, l'hypothèse des origines multiples des poèmes homériques; il l'a renouvelée en y introduisant une conception mystique de la création littéraire, qu'un homme du XVIIe siècle ne pouvait avoir.

2. Le *Globe*, par exemple, étudie les idées de Savigny (t. VII), le livre de Heeren sur les Croisades (*ibid.*) ; la *Revue des Deux Mondes*, en 1842, par la plume de Galuski, les théories de Wolff sur Homère. Plus tard la *Revue germanique* et la *Revue critique* se consacreront spécialement à cette exploration de la « science allemande ».

un adversaire des sensualistes. Après eux, Cousin s'appuya un instant sur lui pour combattre aussi le matérialisme, et nul doute que ce ne fût là, en effet, la véritable signification du kantisme, ainsi que l'ont démontré des recherches récentes [1]. Mais le rôle que le philosophe de l' « impératif catégorique » semblait devoir jouer en France, comme champion des croyances spiritualistes, fut brusquement annihilé par l'intervention de Heine. Celui-ci, plus polémiste qu'historien de la philosophie, et dominé par la préoccupation de répandre le panthéisme matérialiste qu'il professait, faisait de Kant, en 1834, dans ses articles de la *Revue des Deux Mondes* [2], une sorte d'athée froidement sectaire, qui avait exécuté Dieu en Allemagne, par sa *Critique, de la raison pure*, tout comme Robespierre avait exécuté le roi en France par la guillotine. Cela donnait lieu à d'étincelants développements, mais ne correspondait nullement à la réalité. L'opinion de Heine n'en prévalut pas moins pour de longues années en France, où Kant fut regardé comme un pur destructeur [3]. Le spiritualisme dut donc chercher d'autres appuis. Il est probable d'ailleurs que, même sans la fausse interprétation de Heine, on ne s'en fût pas tenu définitivement à un philosophe, aride et abstrus comme un scolastique du Moyen Age, et totalement dépourvu d'imagination constructrice.

Mais, ce qui manquait à Kant, nos Romantiques allaient le trouver abondamment représenté chez ses successeurs, Fichte, Schelling et Hegel. Mme de Staël avait signalé les deux premiers, mais, kantienne déterminée, elle les avait un peu sacrifiés à son idole. Un nouvel effort s'imposait. Le véritable initiateur fut Victor Cousin. Nommé suppléant de Royer-Collard à la Sorbonne,

1. M. Lote (*Du Christianisme au Germanisme*, 1913), montre que le système de Kant ne fut que l'expression la plus haute d'une réaction du mysticisme protestant contre le rationalisme destructeur venu de France. Le grand ouvrage de Kant est la *Critique de la raison pratique*, qui contient sa croyance. La *Critique de la raison pure* n'est là que pour disqualifier à tous égards la raison et faire place nette au sentiment. C'est exactement le contraire de ce que soutenait Heine.

2. *De l'Allemagne depuis Luther*, *Revue des Deux Mondes*, 1834, mars, novembre, décembre, sous forme de livre en 1835.

3. Cf. Musset, *Espoir en Dieu* :

> Enfin sort des brouillards un rhéteur allemand
> Qui du philosophisme achevant la ruine,
> Déclare le ciel vide et conclut au néant.

à un âge où d'autres étudient encore, mais ambitieux, sûr de lui et possédant à fond déjà tous les « trucs » du professeur à succès, le jeune normalien rêva de jouer un grand rôle : il serait le restaurateur des études philosophiques en France, et en même temps le prophète de l' « idéalisme ». Un moyen s'offrait à lui pour cela : c'était de révéler à ses compatriotes cette philosophie allemande, que Mme de Staël leur avait seulement montrée de haut et de loin comme la Terre promise. Cousin n'hésita pas. Il prit, ainsi que nous l'avons vu, le bâton du pèlerin, et partit en 1827 pour l'Allemagne, bien décidé à en rapporter un ou deux systèmes. Il eut en effet là-bas de graves entretiens avec Schelling et Hegel, et revint nanti de quelques lambeaux de leurs doctrines, qui, habilement cousus ensemble et présentés avec un accompagnement de grandes phrases sur la « liberté », de regards inspirés et de « pensez-y bien, messieurs! », produisirent une impression énorme sur ses auditeurs. Ce flot éloquent et trouble coula pendant une dizaine d'années, alimenté par de fréquents voyages à la source germanique [1]. Les noms de Fichte, de Schelling et de Hegel devinrent ainsi populaires en France. Le *De l'Allemagne* de Heine trouva donc un public déjà préparé. A la suite de cet ouvrage, qui fit sensation, l'Institut mettait au concours, en 1836, trois questions sur la récente philosophie allemande, qui suscitèrent les travaux de Barchou de Penhoën, d'Ott, de Willm, un rapport de Rémusat en 1847, une foule d'études de Saisset, de Lèbre, etc. dans la *Revue des Deux Mondes*, cependant que les principaux ouvrages de Kant et de ses continuateurs étaient analysés ou traduits [2]. Le mouvement se prolongea sous l'Empire, où E. Schérer publia le 15 février 1861, sur Hegel, un article remarqué, auquel faisaient cortège les traductions de ce philosophe, données par Véra de 1859 à 1867, et sa magistrale *Introduction à la philosophie de*

1. Cousin enseigna de 1815 à 1820 et de 1828 à 1830. Les premiers cours parurent de 1836 à 1841; la deuxième série parut en 1846. Voir Janet, *Revue des Deux Mondes*, 1884, t. I.

2. Voir *Revue des Deux Mondes*, 1832, 1833, 1843, 1846, 1847 (la plupart de ces études sont d'ailleurs superficielles). Barchou traduit la *Destination de l'Homme* de Fichte en 1836; Grimblot, sa *Doctrine de la Science* en 1843; Bouillier, sa *Méthode pour arriver à la vie bienheureuse* en 1845. Bénard donne des *Ecrits philosophiques* de Schelling en 1847; Grimblot traduit en 1842 son *Système de l'idéalisme transcendantal*; Husson, son *Bruno* en 1845. Le *Cours d'Esthétique* de Hegel est analysé par C. Bernard en 3 volumes en 1840, puis traduit en 5 volumes en 1851.

Hegel de 1864, qui marque une date dans l'histoire de l'hégélianisme [1]. Hegel, en effet, avait rapidement distancé ses prédécesseurs ou rivaux allemands dans la faveur de l'opinion française, et, à partir de 1850, ce n'est plus guère que de lui que l'on s'occupe.

Phénomène curieux! L'influence philosophique de l'Allemagne ne s'exprima pas en France par des systèmes. Les grandes doctrines philosophiques qui ont dominé notre XIXe siècle jusqu'en 1870 ne lui doivent presque rien. Le premier système complet qui sortira du kantisme, le néo-criticisme de Renouvier, se place tout à fait à la fin de cette période, et il n'a pas eu beaucoup d'action sur le public. Faut-il admettre que Jouffroy ait professé, comme on l'a dit, une sorte de « kantisme triste »? La chose n'est point prouvée, et d'ailleurs Jouffroy ne compte pas parmi nos philosophes marquants. C'est aussi le cas d'Etienne Vacherot, qui se tailla dans le panthéisme de Hegel, sous le second Empire, un système sans originalité. Au contraire, Maine de Biran peut être considéré comme un penseur de mérite. A première vue, sa doctrine semble se rapprocher beaucoup de celle de Fichte par l'importance accordée au moi-volonté. Elle en diffère pourtant essentiellement, ayant des racines purement psychologiques, non métaphysiques, et procédant en fait du sensualisme. D'ailleurs Biran ne fut connu que très tard et de quelques initiés seulement. Les deux enseignements qui se sont partagé la royauté des esprits chez nous, entre 1815 et 1870, sont le spiritualisme de Cousin et le positivisme d'Auguste Comte. Cousin, révélateur en France de la philosophie allemande, était exposé plus que personne à se laisser contaminer par elle. Bien souvent, en effet, il parut se rallier aux systèmes qu'il exposait. Dans son cours de 1819 il admettait une sorte d'unité en Dieu de la nature et de l'esprit, à la façon de Schelling, et il y déclarait que Dieu se révélait à lui-même dans la conscience humaine. La préface des *Fragments philosophiques* de 1826 contenait aussi des affirmations panthéistes [2]. Enfin les leçons de

1. Vera traduit la *Logique* en 1859, la *Philosophie de la nature* en 1863-1865, la *Philosophie de l'esprit* en 1867.

2. Dans une seconde préface de 1833, Cousin disait encore : « Cette identité absolue du moi et du non-moi, de l'homme et de la nature, c'est Dieu. Il suit de là que Dieu est dans la nature aussi bien que dans l'homme. Ce système est le vrai. » Taine fait remarquer dans ses *Philosophes classiques*, p. 135, que la dernière phrase disparut des éditions ultérieures.

1828 trahissaient une influence très nette de Hegel, tant dans la métaphysique que dans la philosophie de l'histoire, et, à cette époque-là, Cousin conduisit au moins un disciple à l'auteur de la *Phénoménologie de l'esprit* : Vacherot. Peut-être même l'idée première de l'éclectisme — revue des manifestations du sentiment du divin dans la totalité de la conscience humaine — est-elle hégélienne. Mais, dans son plein développement, la doctrine de Cousin, nettement spiritualiste, n'offre plus de traces de ce panthéisme allemand, avec lequel elle avait été si longtemps en coquetterie, plus par « pose » que par conviction sincère, et Cousin a eu raison de dire que le panthéisme n'avait jamais été chez lui que dans les mots. Quant à Auguste Comte, s'il doit quelque chose indirectement au kantisme dans son aversion pour la métaphysique, par toute la partie positive de son système il se rattache aux philosophes français du XVIIIe siècle, à Voltaire, à Condorcet, aux idéologues, et nul esprit ne fut moins germanisé que le sien. Quand il connut dans ses grandes lignes le système de Hegel, le sien était déjà constitué, et il ne put que relever entre sa pensée propre et celle de l'Allemand un certain parallélisme, qui s'expliquait par de lointaines origines communes. Mais son point de vue était avant tout historique, scientifique, social, tandis que celui de Hegel est entièrement métaphysique [1].

L'influence de la philosophie allemande apparaît peut-être plus marquée dans un autre courant de la pensée française au XIXe siècle, le courant socialiste, bien que le point de départ soit, ici encore, notre XVIIIe siècle : Condorcet, complété cette fois par Rousseau. Saint-Simon [2], personnellement, ne subit sans doute que médiocrement l'action des idées germaniques, et par tout l'essentiel de sa doctrine, il appartient à la trouble époque de fermentation mystique et sociologique qui précéda et suivit la Révolution, mais ses disciples connurent probablement, outre l'*Education du genre humain* de Lessing, que traduisit Eugène Rodrigues, un peu de Herder, peut-être aussi de Schelling et de Hegel, ne fût-ce que du Hegel « dégénéré » comme disait Eckstein à propos de leur théorie de la « réhabilitation de la chair ». Cependant les Saint-Simoniens se

1. Sur Comte, voir Lévy-Bruhl, *La Philosophie d'Auguste Comte*, 1900.

2. Sur lui et ses disciples, voir G. Weill, *Saint-Simon et son œuvre*, 1894; du même, *L'Ecole Saint-Simonienne*, 1896; Charléty, *Histoire du Saint-Simonisme*, 1896.

défendaient d'être panthéistes. Plus prononcée encore est la teinte allemande chez Pierre Leroux, cerveau encyclopédique et confus, qui s'était imprégné de *Werther* et de *Faust*, et avait retenu quelques vagues notions de métaphysique teutonne, comme le montre son *Aperçu de la philosophie en Allemagne*, et plus encore son *Esquisse d'une philosophie*. Bien qu'il proteste, lui aussi, de son spiritualisme, c'est lui qui a fait véritablement entrer le panthéisme d'outre-Rhin, avec son livre de l'*Humanité* en 1840, dans le socialisme français, où Proudhon l'introduira plus avant encore, préludant ainsi à l'invasion du marxisme, ce produit direct de la philosophie de Hegel, sous la troisième République [1].

Pourtant, chez la plupart de ces réformateurs de la société, la pensée allemande ne se rencontre encore qu'à l'état diffus et mêlée à une foule d'éléments hétérogènes. Du reste, médiocrement doués pour la spéculation métaphysique, ce sont plutôt des tendances que des idées précises qu'ils s'assimilent. Au contraire, les doctrines allemandes, tant philosophiques que scientifiques, vont s'exprimer pleinement chez quelques écrivains, placés eux-mêmes à mi-chemin entre la philosophie et la science, et nourris jusqu'aux moelles de germanisme : Quinet et Michelet d'une part, Taine et Renan de l'autre. C'est par eux que les conceptions allemandes se répandront véritablement en France, et s'y répandront jusqu'au point d'y prendre la place, dans presque tous les domaines, des principes traditionnels de notre culture. Mais il y a lieu de distinguer dans cette diffusion deux périodes essentielles. La première, où règnent Quinet et Michelet, propage un panthéisme et un déterminisme encore tempérés de spiritualisme ; la seconde, que dominent les noms de Taine et de Renan, enseigne le pur panthéisme hégélien, plus ou moins voilé dans les formules, mais toujours profondément antispiritualiste dans les idées.

II

La destinée de Quinet est étrange. Cet homme, que nous avons vu se lever courageusement pour dénoncer à ses contemporains

1. Sur Leroux, voir P.-F. Thomas, *P. Leroux, sa vie, son œuvre, sa doctrine*, 1904 ; sur Proudhon, E. Droz, *J.-J. Proudhon*, 1909.

aveugles le danger prussien, fut, sa vie durant, un des propagateurs les plus actifs des idées allemandes en France. C'est que, si son cœur resta toujours français, son cerveau fut de bonne heure dénationalisé. Né à Bourg-en-Bresse d'un père catholique mais indifférent et d'une mère protestante, il avait été élevé par celle-ci dans sa religion. Grande admiratrice de Mme de Staël, qu'elle avait jadis approchée, elle avait aussi transmis à son fils, comme nous l'avons déjà dit, ce culte passionné, qui s'exprime en termes ingénus dans les lettres de l'adolescent. Un voyage en Suisse en 1823, un autre en Angleterre en 1824, confirmeront les résultats de cette éducation, en montrant au jeune Quinet ce qui le sépare de ses compatriotes. Faut-il mentionner également, comme il est d'usage de le faire, l'influence de ce milieu lyonnais, si accueillant au mysticisme germanique, qui venait de nous donner un Degérando, un Camille Jordan et un Ballanche? A Paris, en tout cas, où l'ex-élève du lycée de Lyon se rend en 1821 pour étudier la banque et le droit, après avoir renoncé à l'Ecole Polytechnique, tout conspire à accélérer son évolution du côté de l'Allemagne. Un parent de sa mère, Ecossais d'origine, M. Smith, qu'il fréquente beaucoup, est un germanisant convaincu. Enfin Victor Cousin, dont il suit les cours et auquel il demande des conseils, achève sa conversion et imprime à sa carrière la direction définitive. « Quinet, notera Heine, est un tempérament du Nord, on peut même dire un tempérament allemand au bon comme au mauvais sens du mot. Le souffle de l'Allemagne passe dans tous ses écrits [1]. »

Le grand acte de Quinet, comme intermédiaire entre l'Allemagne et la France, a été sa traduction des *Ideen* de Herder [2]. On vient de voir toute l'importance, dans l'évolution de la pensée germanique, de ce livre, source à la fois du mouvement philosophique et du mouvement scientifique qui caractérisent l'Allemagne moderne. Cependant il n'avait pas été sérieusement étudié jusque-là [3]. Le nom de Herder, il est vrai, avait été prononcé par les revues dès 1772, mais on ne connaissait de lui, directement ou par

1. *Lutezia*, t. II, chap. XL.

2. Wenderoth, *Der junge Quinet und seine Uebersetzung von Herders Ideen*, Erlangen, 1906.

3. H. Tronchon, *La fortune intellectuelle de Herder en France*, Paris, 1920. (Ne va que jusqu'à l'intervention de Quinet.)

des comptes rendus, que des ouvrages secondaires, tels que ses traités sur l'*Origine du langage*, et sur l'*Influence des belles-lettres sur les hautes sciences*, son *Supplément à la dissertation de M. Lessing sur la manière de représenter la Mort chez les Anciens*, ses *Paramythes*, etc., qui au surplus n'avaient attiré qu'un nombre restreint de lecteurs. Mme de Stael elle-même, arrivée à Weimar au moment où Herder se mourait, n'avait pu fournir sur lui que des renseignements insuffisants. Seuls les « Lyonnais » s'étaient quelque peu occupés de lui, comme en vertu d'une mystérieuse parenté. Degérando lui avait consacré en 1804, dans les *Archives littéraires de l'Europe*, un article nécrologique des plus sympathiques, et il en préparait un autre pour la *Biographie Universelle* de Michaud lorsque Quinet entreprit sa traduction des *Ideen*. Ballanche avait aussi feuilleté ses divers ouvrages et subi son influence, notamment pour sa *Palingénésie*. Grâce à ces écrivains, grâce en outre à Eckstein, Allemand francisé, dont le journal *Le Catholique* faisait depuis 1826 une grande place au mysticisme historique de Herder et de ses disciples; à Loève-Veimars, qui, dans son *Résumé de l'histoire de la littérature allemande*, lui consacrait une douzaine de pages très élogieuses; à la *Bibliothèque allemande*, qui, la même année, donna deux articles sur le penseur germanique, le terrain était pourtant préparé dans une certaine mesure, et l'on peut dire que l'heure de Herder avait sonné. Ce fut Smith qui dirigea l'attention de Quinet sur les *Ideen*, et notre compatriote les lut d'abord dans une version anglaise. Il méditait alors lui-même un travail analogue sur l'histoire de la conscience humaine et de la personnalité à travers les âges. Le livre de Herder lui apporta ce qu'il cherchait avec toute sa génération. Il fut conquis, entraîné. « Ce livre, dira-t-il, a été pour moi une source intarissable de consolation et de joie... il a soutenu et multiplié mes forces. » Sans savoir l'allemand, il commence à le traduire sur la version anglaise, en 1824, pendant ses vacances de Charolles, et trois fois de suite il refond son œuvre, en s'aidant à la fin du texte original. Son enthousiasme déborde. Il veut prêcher la gloire de Herder à la France. Il se rend chez Degérando qui l'encourage, met sa bibliothèque à sa disposition et lui communique l'article qu'il prépare; chez Cousin qui, drapé dans sa robe blanche, s'écrie après avoir entendu l'*Introduction* rédigée par Quinet : « Mon

enfant, vous avez une étoile. Il faut vous ruiner pour l'atteindre! » Après quelques mécomptes, la traduction des *Ideen* parut en février 1827 à Strasbourg et à Paris chez Levrault. Elle fit sensation dans le monde intellectuel français, et fut remarquée non seulement de Cousin, mais de Chateaubriand, de Lamartine, de Michelet....

Quinet avait joint à sa traduction un avant-propos, où il expliquait et discutait les théories de Herder. Il en montrait le caractère déterministe. « Depuis la plante qui végète, depuis l'oiseau qui fait son nid, jusqu'au phénomène le plus élevé du corps social, il voit tout procéder à l'épanouissement de la fleur de l'humanité, les mondes se débrouiller du chaos, l'être organique préparer, par des modifications successives, la substance dont les siècles s'emparent pour l'élaborer à leur tour [1]. » Dans l'homme la nécessité règne comme dans le reste de l'univers. « Or, comme l'homme n'est dans sa nature multiple que l'abrégé le plus complet, et pour ainsi dire, le point central de toutes les forces organiques, les lois de son espèce ne sont autres que celles de la création inerte, qui vont de toutes parts se réunir en lui, pour se manifester sous des formes correspondantes [2]. » L'histoire des sociétés est réglée d'avance par le milieu où elles se développent. « La demeure de l'homme détermine déjà par les circonstances du voisinage, des habitudes qui deviennent des lois. Avant qu'aucune action humaine eût paru dans le monde, les chaînes des montagnes, les replis de terrain, les sinuosités des rivières et des fleuves marquaient déjà en traits ineffaçables la physionomie future de l'histoire [3]. » Donc enchaînement rigoureux de phénomènes d'un bout à l'autre de la création? — Oui, sauf en un endroit, où Herder croît devoir faire intervenir directement la Providence. C'est Dieu qui a révélé à l'humanité le langage, la religion, les premiers éléments de la civilisation. Mais ensuite il laisse « aux facultés dont il l'a primitivement douée, le soin de faire le reste », et le déterminisme reprend ses droits.

Or, suivant Quinet, c'est là une inconséquence. Dans l'histoire

1. *Œuvres complètes*, éd. Germer-Baillière, t. II. *Introduction à la philosophie de l'histoire de l'humanité de Herder*, p. 356.
2. *Ibid.*, p. 558.
3. *Ibid.*, p. 358.

de l'univers il y aurait ainsi une coupure séparant le monde de la nature du monde de l'esprit, ce qui est inadmissible. Herder a péché dans sa conception générale de l'évolution de l'humanité. La révolte contre la nécessité, qu'il aperçoit à ses débuts, s'y reproduit en réalité sans cesse. L'histoire n'est que la lutte de l'esprit contre la matière qui l'écrase, de la liberté contre la nécessité. « L'histoire, dans son commencement comme dans sa fin, est le spectacle de la liberté, la protestation du genre humain contre le monde qui l'enchaîne, le triomphe de l'infini sur le fini, l'affranchissement de l'esprit, le règne de l'âme. Le jour où la liberté manquerait au monde serait celui où l'histoire s'arrêterait. Poussé par une main invisible, non seulement le genre humain a brisé le sceau de l'univers et tenté une carrière inconnue jusque-là, mais il a triomphé de lui-même; il se dérobe à ses propres voies, et, changeant incessamment de formes et d'idoles, chaque effort atteste que l'univers l'embarrasse et le gêne [1]. » De là cette succession d'empires et de civilisations, tendant sans cesse vers le mieux, c'est-à-dire vers plus de liberté.

Quinet se sépare donc de Herder sur un point essentiel. Il corrige son déterminisme, à la fois rigoureux et inconséquent, en lui adjoignant la liberté. Comment il s'explique cette dualité, empruntée sans doute à Schelling et à Hegel à travers l'enseignement superficiel de Cousin, c'est ce que nous n'apprenons pas et n'apprendrons jamais. Quinet, esprit tout germanique, n'est pas embarrassé par la contradiction et il se meut à son aise dans l'équivoque. Non seulement chacun de ses écrits pris à part, chacun de ses développements même, est contradictoire en soi, mais sa pensée jusqu'au bout restera contradictoire, oscillant perpétuellement entre la croyance au déterminisme et la croyance à la liberté. Ce dont Quinet, dès cette Introduction, félicite en effet surtout Herder, après cet éloquent intermède sur la liberté, c'est d'avoir mis l'homme en rapport avec la nature. « L'histoire, dit-il, semblait être la propriété absolue de l'homme, le seul système de choses qui lui appartînt en propre et n'appartînt qu'à lui; c'est une conception hardie de l'en avoir dépossédé, de l'avoir fait descendre du premier rang qu'il s'était arrogé pour mettre à sa

1. *Ibid.*, p. 365-366.

place la pensée universelle dont il n'est plus que l'expression docile [1]. » Et le contexte montre que c'est bien là aussi la manière de voir de Quinet; qu'il croît que les manifestations de l'activité humaine sont déterminées comme les phénomènes de la nature.... [2] Alors on ne comprend plus, et l'on se demande comment étaient faits ces cerveaux romantiques.

Telle sera pourtant la doctrine fondamentale de Quinet, si l'on peut appeler cela une doctrine, et il passera sa vie à l'exposer tantôt sous l'une de ses faces, tantôt sous l'autre. De nouvelles lectures allemandes cependant vinrent la nuancer, l'accommoder aux besoins particuliers de son âme de patriote libéral et de protestant. A Heidelberg, où il se rendit pendant qu'on imprimait son livre, il se familiarisa avec les œuvres de Creutzer et avec celles de Gœrres. C'étaient d'ailleurs deux disciples de Herder, qui avaient appliqué ses théories à l'histoire des mythes religieux de l'antiquité. A la base de la *Symbolique* du premier (1810-1812) et de l'*Histoire des mythes du monde asiatique* du second (1810), il y avait la distinction capitale du sentiment religieux et des formes qu'il revêt successivement. Déjà B. Constant, dans ce livre sur la *Religion*, tout plein de Herder et de Creutzer, qui parut de 1824 à 1830 et fut l'œuvre de son existence entière, avait accueilli cette théorie si germanique et l'avait fait servir à établir la supériorité du protestantisme, où le sentiment religieux est l'essentiel, sur le catholicisme, rivé à des formes immuables. Quinet, que hantait le même souci, bien protestant, du problème religieux, emprunta à ces deux mythologues d'outre-Rhin, et probablement aussi à Constant, leurs vues sur l'évolution incessante du sentiment du divin dans l'humanité et, en les combinant avec la philosophie de l'histoire qu'il avait dégagée de Herder, il aboutit à l'idée générale qui devait dominer sa pensée et son activité, à savoir que de tous les phénomènes sociaux la religion, c'est-à-dire la manifestation du divin dans la conscience humaine, était le plus important, celui qui rendait compte de tous les autres, et que chaque période de la civilisation se résumait dans sa religion.

Il exprima cette conception d'abord incomplètement dans des

1. *Œuvres complètes*, éd. Germer-Baillière, t. II. *Introduction à la philosophie de l'histoire de l'humanité de Herder*, p. 369.
2. *Ibid.*, p. 368.

œuvres littéraires comme *Ahasverus*, drame en prose de 1833, et *Prométhée*, trilogie en vers de 1838. *Ahasverus*, dans une forme imitée de nos anciens mystères et de *Faust*, fait revivre le monde actuel sous les yeux des saints, avec les grandes phases de son histoire, au moment où l'Éternel se dispose à en créer un autre qui sera meilleur. *Prométhée*, après avoir retracé les annales du paganisme et du christianisme, annonce la religion qui leur succèdera. Mais ces fresques immenses pèchent par leur immensité même. Tout y est trop vague et trop démesuré. Ce sont les *Ideen* de Herder mises en symboles nuageux, dans un style perpétuellement « sublime » et tendu, qui rappelle le plus mauvais Lamartine. Cette manière à la fois imprécise et grandiloquente, qui reparaît dans *Merlin*, représentation symbolique de l'histoire du peuple français, a perdu Quinet et limité son influence comme auteur, mais il a pris sa revanche en tant que théoricien par ses cours du Collège de France de 1842 à 1846, ses articles de la *Revue des Deux Mondes* et ses ouvrages, qui, les uns et les autres, eurent un retentissement prodigieux [1]. Quinet y expose un système d'idées qui peut se résumer ainsi : l'histoire de l'humanité est le dégagement progressif du « moi » libre et responsable, de la nature qui l'entoure et l'opprime; l'Inde, la Médie, la Perse, l'Égypte, l'Assyrie, la Grèce, Rome, la Judée représentent les phases successives de cet affranchissement dans l'antiquité, le Christianisme, la Réforme, la Révolution, dans les temps modernes; actuellement c'est la France, patrie de la Révolution, qui a pour mission de poursuivre cette tâche, dût-elle en mourir; la France est le Christ des nations; à elle de guider l'humanité dans les voies de la liberté; mais pour cela, elle doit elle-même réaliser sans cesse plus de liberté; elle a fait déjà beaucoup dans ce sens, il lui reste encore

1. L'influence des écrits de Quinet, de 1840 environ à 1880, est bien connue. A ses cours on s'écrasait. Mme Quinet (*Lettres à sa mère*, t. II, p. 459), en a décrit la physionomie : « Le maître apparaît. Sa figure animée rayonne de toutes les ardentes sympathies qui le saluent. Une immense acclamation sort de cette foule idolâtre, avide de justice et de droiture. Ces nobles cris retentissent sur les bancs de l'amphithéâtre, dans les couloirs, les galeries, les cours, la rue, car la salle est trop étroite pour contenir la multitude. Un grand silence succède. Chaque poitrine retient son souffle. — Dans l'hémicycle se pressent les représentants des nationalités qui veulent revivre : Italiens, Roumains, habitants des Cordillères, Polonais, Hongrois, Espagnols.... Dans l'enceinte réservée aux dames, on voit de jeunes filles, de jeunes femmes, assises, debout, parfois agenouillées.... »

beaucoup à faire; la Révolution a opéré surtout des changements extérieurs, elle n'a pas touché à la religion, cette racine de toute civilisation; or le catholicisme, religion du passé, n'ayant pas été remplacé par le protestantisme, religion de l'avenir, comme cela aurait dû se produire pendant la crise révolutionnaire, il faut reprendre la lutte contre l'« ultramontanisme » (le catholicisme), et la poursuivre jusqu'à l'émancipation complète de l'âme française.... Tel est le sens d'œuvres comme *Le Génie des Religions*, *Le Christianisme et la Révolution française*, *Les Jésuites*, *L'Ultramontanisme et la Révolution*, *L'Esprit nouveau*, etc. Dans d'autres (*La Grèce moderne et ses rapports avec l'antiquité*, *Les Roumains*, *Allemagne et Italie*, *Révolutions d'Italie*, *Fondation de la république de Hollande*, *Marnix de Sainte-Aldegonde*, etc.), tout en essayant d'appliquer à l'histoire de quelques peuples voisins les théories qu'on vient de l'entendre formuler à propos du nôtre et en instruisant avec la même passion le procès du catholicisme, il aborde le fameux problème des « nationalités », cette autre conception favorite de la science allemande depuis Herder, et plaide — à la française — en faveur des collectivités nationales qui attendent encore leur affranchissement politique. Cette courte analyse suffit pour montrer quel rôle prépondérant joua Quinet dans l'établissement du programme de nos partis démocratiques. Une cruelle ironie de la carrière de cet homme, qui fut un patriote fervent et un noble caractère, voulut que le credo qu'il prêchait fût à peu de chose près le même que cherchait à répandre en Allemagne, par une inlassable propagande, en vue d'assurer son hégémonie, cette Prusse dont il signalait avec tant d'énergie les dangereuses ambitions [1]; — et l'on comprend maintenant pourquoi il en devait être ainsi.

La pensée de Michelet est fort voisine de celle de Quinet. Michelet germanisant est en grande partie une création de Quinet, et peut-être Quinet a-t-il plus fait encore que de le tourner du côté de l'Allemagne. Ils se sont rencontrés en mai 1825 chez Cousin, et tout de suite ils se sont rapprochés. Bien que le moins âgé, c'est Quinet, plus précoce, plus assuré dans ses idées, qui prend l'ascendant. De bonne heure l'Allemagne dut être un des sujets favoris

1. Voir là-dessus Guilland.

de leurs entretiens. En 1828, Quinet étant à Heidelberg, Michelet qui apprenait l'allemand depuis deux ou trois ans et brûlait de franchir la frontière, se décide à l'y aller rejoindre. Il passe là-bas quelques semaines délicieuses dans l'étude et les doctes conversations, voit Creutzer, dont il connaissait déjà les écrits, Gœrres, Tieck, Ullmann, Paulus, Mittelmeier, lit pour la première fois des travaux de Grimm à la Bibliothèque, revient charmé, conquis. C'est à ce moment que le germanisme s'empare véritablement de lui. Rentré à Paris, il écrit une biographie de Luther « restaurateur de la liberté et du droit d'examen ». Par les cours de Cousin sans doute, il avait reçu une vague teinture de philosophie allemande. En 1835 on l'entend expliquer, pour répondre au reproche d'excessive bienveillance envers Luther, que « c'est... pour l'histoire une condition indispensable que d'entrer dans toutes les doctrines, que de comprendre toutes les causes, que de se passionner pour toutes les affections ». Car, ajoute-t-il, « une idée ne se produit qu'à la condition d'être dans l'esprit humain et d'aider au développement général de l'humanité. Aussi est-elle toujours bonne, toujours utile, toujours nécessaire. L'histoire déroule une vaste psychologie qui embrasse dans un ordre successif toutes les nations, toutes les facultés qui constituent l'intelligence de l'homme; chaque concept, chaque faculté se révèle tour à tour sous la forme d'un parti, d'une nation, d'une doctrine, et fait à travers les événements sa fortune dans le monde [1] ». C'est du Hegel interprété par Cousin [2]. Dans son *Introduction à l'histoire universelle*, publiée quatre ans plus tôt, il avait exposé une philosophie de l'histoire, où l'on retrouvait les idées de Hegel complétées par celles de Creutzer, de Gœrres, de Herder et de Quinet : l'évolution de l'humanité résultat d'une lutte incessante de l'esprit contre la nature, de la liberté contre la fatalité; les civilisations diverses

1. *Journal de l'Instruction publique*, 25 janvier 1835; G. Monod, *Renan, Taine, Michelet*, p. 201-202, en note.

2. Des passages de son Journal, cités par Monod (*Jules Michelet*, p. 94 et suiv.), montrent Michelet, vers 1828-1832, tout plein de Hegel, et même de sa terminologie. « Chaque système, dit-il par exemple, contient un antagonisme qui fait sa vie et prépare sa maturité, son fruit, sa mort. Chaque système ne parvient à dégager son fruit qu'en mourant,... Pour qu'il y ait véritable dialectique d'une génération à l'autre, il faut que la conséquence n'oublie pas, ne méconnaisse pas les prémisses, sous prétexte qu'elle est prémisse à son tour..... » Il est douteux cependant que Michelet ait lu Hegel.

du monde ancien, Inde, Perse, Égypte, Grèce, Rome, phases successives de cette émancipation de l'esprit, dont le christianisme marquait la première grande victoire; la France, dans la société moderne, champion par excellence de la liberté, verbe de l'Europe.... Ces conceptions restèrent toujours les siennes. Il les reprit, en les élargissant et en les pénétrant d'un souffle plus mystique encore, dans sa *Bible de l'humanité* de 1864, qui nous montre toutes les nations venant à leur tour inscrire dans le grand Livre de l'histoire ces versets distincts dont l'ensemble formera la révélation de Dieu dans l'univers. C'est donc à l'Allemagne bien plus qu'à Vico, qui n'a été pour lui qu'un point de départ, que Michelet doit sa philosophie de l'histoire.

Il lui doit encore nombre d'idées plus particulières, qui caractérisent sa façon de présenter et de comprendre les événements. Un de ses premiers maîtres dans la pratique de l'histoire proprement dite fut Niebuhr, qu'il suivit dans son *Histoire romaine* de 1831. On sait que Niebuhr expliquait les faits, légendaires selon lui, des premiers siècles de Rome par des poèmes aujourd'hui perdus. C'était une application typique — et fausse — de la fameuse théorie romantique des créations épiques spontanées. Il devait retrouver ce point de vue, poussé jusqu'à ses conséquences extrêmes, chez Jacob Grimm, dont il subit l'influence immédiatement après celle de Niebuhr. C'est en 1828, à Heidelberg, que Michelet lut pour la première fois du Grimm. Au mois de novembre de la même année, Quinet lui signalait les *Rechtsaltertümer* de ce savant, qui développaient la conception de Savigny de l'origine collective, populaire et poétique, du droit. Michelet adopta ces vues avec enthousiasme, et composa, en quelque sorte sous la dictée de Grimm son livre sur les *Origines du droit français* (1837), où il reconnaissait d'ailleurs ouvertement sa dette envers le professeur de Gœttingue. Il l'avait déjà célébré un an auparavant, en 1836, dans l'*Introduction à l'histoire universelle*, à l'occasion de ses *Altdeutsche Wälder* et de son étude sur le *Meistergesang*. Les deux hommes eurent même des relations personnelles. En mai 1836 Michelet adressait à Grimm les deux premiers volumes de son *Histoire de France* « comme un faible hommage de l'admiration » qu'il ressentait pour lui, et en annonçant qu'il se proposait de « faire un pèlerinage à Gœttingue », qui n'eut d'ailleurs pas lieu. Grimm

ayant répondu par des félicitations qui transportèrent Michelet de joie, celui-ci lui envoya dix-neuf bonnes feuilles de ses *Origines du droit français*, en le priant d'y apporter ses corrections. Grimm en proposa en effet quelques-unes, mais se déclara enchanté de l'ouvrage de son disciple français. « Je ne connais personne parmi mes compatriotes, lui déclara-t-il, qui soit entré si profondément dans mes idées et dans mes sentiments. » Cette correspondance se poursuivit durant plusieurs années encore, puis se relâcha et cessa. Mais Michelet garda une éternelle reconnaissance à Grimm, dont il se proclame encore l'obligé en 1869, dans la préface de son *Histoire de France*[1]. C'est en grande partie à travers lui qu'il a vu l'Allemange, telle qu'il la décrivait en 1835 à ses auditeurs de l'École Normale, patiente, bonne, paisible, s'intéressant à tout, sympathisant avec tout « pays des voyageurs, des savants, des panthéistes »; ou dans son *Introduction à l'Histoire Universelle*, où elle lui apparaît, avec son génie immense et réceptif, comme l' « Inde » de l'Europe.

L'œuvre capitale de Michelet historien est son *Histoire de France*. On vient de voir qu'il l'entreprit à un moment où sa pensée était toute dominée par des conceptions germaniques. L'influence de l'Allemagne s'y manifeste, en effet, à bien des égards. Elle apparaît dans le souci de l'auteur d'expliquer les individus et les collectivités par le milieu géographique, dans un sens des masses, du labeur anonyme des générations, tout nouveau chez nos historiens. Son expression peut-être la plus visible est cette figure du Peuple que Michelet emprunte à la science romantique allemande, à Niebuhr, à Gœrres, à Jacob Grimm, et qu'il transporte du domaine de l'histoire religieuse, mythologique ou littéraire, dans celui de l'histoire politique. Ce Peuple anonyme, inconscient et fort comme un élément, dont les colères sont terribles mais dont le jugement est toujours droit et le cœur inlassablement généreux, ce Peuple qui s'incarne tour à tour en Jeanne d'Arc et en Luther, est le véritable héros de l'épopée qu'il a écrite sous le titre d'*Histoire de France*, et par là son œuvre va rejoindre les *Deutsche Rechtsalterthümer* ou la *Deutsche Mythologie* de Grimm. Michelet est un de

1. Sur ces rapports voir G. Monod, *Michelet et l'Allemagne*, *Revue germanique*, t. I, 1905, p. 129 et suiv.

ceux qui l'ont légué à notre littérature politique — on sait le rôle qu'il jouera dans toutes les histoires de la Révolution jusqu'à nos jours — et à notre poésie, où V. Hugo, surtout dans la *Légende des siècles*, sera son aède inspiré. C'est un concept mystique, de provenance toute germanique, dont l'origine première remonte à Herder.

La carrière vraiment scientifique de Michelet dure jusque vers 1840. A partir de ce moment-là l'équilibre de son âme est rompu. De concert avec Quinet, qui est probablement ici encore le *spiritus agens*, il se jette, lui, l'ancien admirateur du catholicisme [1], dans une furieuse campagne anticatholique. De même les influences allemandes qu'il subissait semblent brusquement s'exagérer. Dans son *Histoire de la Révolution* et la seconde partie de son *Histoire de France*, le Peuple prend toute la place, réduisant les individualités à l'état de symboles; et le milieu, la matière expliquent tout. Danton n'est qu'un nom pour la foule. François Ier est étudié « avant l'abcès » et « après l'abcès », Louis XIV « avant la fistule » et « après la fistule ». Le sens de la personnalité semble s'oblitérer en Michelet. Il est ivre de la Vie et de la Nature, qu'il chante dans l'*Oiseau*, l'*Insecte*, la *Mer*, la *Montagne*. Sa pédagogie (*Nos fils*) est celle de Rousseau, de Pestalozzi, de Frœbel. Elle repose sur la croyance à la bonté de l'instinct. Une hantise spéciale le saisit, qui mêle le mysticisme le plus éperdu à la sensualité la plus frémissante : celle de la Femme, à laquelle il consacre un livre entier après en avoir écrit un sur l'Amour. Dans l'*Amour* il y a un hymne sur le désir de l'homme pour la femme mûre. Dans la *Femme* Michelet recherche quelles races peuvent fournir les femmes les plus ardentes, et il célèbre à ce propos les vertus amoureuses de la femme noire; il y décrit aussi comment l'on doit procéder à l'accomplissement du mariage charnel. L'infirmité particulière à la femme le poursuit. Il la compare au flux et au reflux de la mer; il y patauge. Même dans la *Bible de l'humanité* il y a de ces sortes de passages.

1. Voir la préface de ses *Mémoires de Luther*, en août 1835 : « Cette dette payée à Luther, nous ne craindrons pas d'avouer que nos sympathies les plus fortes ne sont pas de ce côté.... Nous ne montrerons pas, après tant d'autres, les plaies d'une Église où nous sommes nés et qui nous est chère.... Nous aurons l'occasion de dire ailleurs combien la doctrine catholique nous semble, sinon plus logique, au moins plus judicieuse, plus féconde et plus complète que celle d'aucune des sectes qui se sont élevées contre elle. »

On y trouve des chapitres comme le *Monde femme*, des descriptions de cultes mystiques et voluptueux. Le Christianisme est une religion femelle, « une longue incubation de femme en femme... ». Le naturalisme allemand se décompose ici en hystérie.

Et cependant Michelet se croit et se proclame un défenseur du spiritualisme. « J'ai passé toute ma vie, lit-on en tête de l'*Amour*, à réclamer les droits de l'âme contre le matérialisme nauséabond de mon temps. » Il écrit : « Une âme pèse infiniment plus qu'un royaume, un empire, parfois plus que le genre humain [1] », et il recommande la sienne à Dieu à la fin de son testament : « Dieu me donne de revoir les miens et ceux que j'ai aimés. Qu'il reçoive mon âme reconnaissante de tant de biens, de tant d'années laborieuses, de tant d'œuvres, de tant d'amitiés. » Le darwinisme l'épouvante. De même Quinet s'insurge contre les théories de Wolff qui suppriment la personnalité d'Homère [2], et contre celles de Strauss qui nient l'individu Jésus [3]. Dans sa dernière leçon du Collège de France il condamne le matérialisme des doctrines socialistes, et fait une profession de foi ardemment spiritualiste. Enveloppés, pénétrés par le panthéisme allemand, auquel parfois ils semblent s'abandonner, les hommes de cette génération prétendent cependant le vaincre et le dépasser. Mais leur situation est critique, et l'on sent que l'esprit français est à la merci d'une nouvelle offensive des systèmes naturalistes d'outre-Rhin.

III

Cette nouvelle offensive se produisit après 1850. C'est à partir de ce moment en effet que Hegel, effleuré seulement par la génération précédente, devient l'objet d'études et d'efforts de vulgarisation qui se prolongeront pendant toute la période impériale. Gœthe et Heine secondent son influence. L'Angleterre, qui ne manque jamais au rendez-vous lorsqu'il est besoin de soutenir la pénétration allemande, envoie fort à propos son Darwin, dont

1. *Histoire de France*, t. IX, préface.
2. Dans *Allemagne et Italie*.
3. Voir au t. III des *Œuvres*, éd. Germer Baillière, la *Vie de Jésus*.

les théories semblent merveilleusement s'accorder avec le panthéisme, puis son Spencer et ses nouveaux sensualistes, Stuart Mill, Bain, etc. Une telle vague de naturalisme et de matérialisme déferle sur la pensée française que les représentants de la tradition catholique et spiritualiste s'émeuvent et essaient de résister. Ils avaient d'abord, comme au XVIIIe siècle, favorisé de tout leur pouvoir la diffusion des idées philosophiques allemandes, persuadés qu'elles aideraient à la restauration des saines croyances. Barchou de Penhoën, par exemple, avait écrit son *Histoire de la philosophie allemande* dans cette conviction, que partageaient aussi des protestants comme Matter et Willm. En 1864 encore, un Cousinien pur comme Janet ne peut admettre que le système de Hegel soit un réservoir de conceptions matérialistes, et il le compare à celui de Platon! Cependant d'autres se montrent plus clairvoyants. Dès 1840 un prêtre de l'école libérale, l'abbé Maret, avait signalé dans la poésie de Gœthe un élément dangereux de panthéisme [1]. « Le clergé français, écrit Saisset en 1845, s'inquiète beaucoup de l'invasion récente des spéculations allemandes dans notre pays. Derrière le panthéisme de Schelling et de Hegel, il voit l'exégèse de Strauss, et en présence de tels adversaires, on ne peut, il est vrai, lui conseiller de rester désarmé. » Mgr Dupanloup, dans un *Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille* de 1863, s'en prend à la philosophie de l' « universel devenir ». L'année suivante, le P. Gratry lance contre les disciples français de Hegel, avec lesquels il bataille depuis quelque temps, son livre retentissant sur les *Sophistes et la Critique*. Les spiritualistes non plus ne restent pas inactifs. Nourrisson, dans un *Spinoza et le naturalisme contemporain* de 1866, attaque les philosophes allemands et Gœthe. C'est aussi contre Gœthe, considéré comme un propagateur du panthéisme, qu'est dirigé l'ouvrage, d'ailleurs remarquable, de Caro sur la *Philosophie de Gœthe* [2]. Dans l'*Idée de Dieu et ses nouveaux critiques*, de 1864, il tente une réfutation directe de l'hégélianisme, qu'il analyse et discute avec une compétence rare à son époque, chez les partisans comme chez les adversaires. Saisset, Planche, Janet, Saint-René Taillandier combattent

1. Sur ce qui concerne Gœthe dans ces discussions, voir Baldensperger, *loc. cit.*, IIIe part., chap. III.

2. Il parut en 1865-1866 dans la *Revue des Deux Mondes*, et en 1866 en librairie.

auprès de lui [1]. Du camp germanophile, qui est en même temps le camp des « libéraux », Délerot, Montégut, Schérer, Dollfus, Vacherot, Taine et Renan répliquent [2], les uns défendant Gœthe, les autres Hegel. Mais le résultat du conflit ne saurait être douteux. Ayant fait le premier pas, la France doit faire le second. Tout ce qui présage le succès d'une cause : savoir, talent, ardeur combative, est dans les rangs des champions de la philosophie allemande. Caro, le seul défenseur redoutable du spiritualisme, n'a que peu de prise sur l'opinion. Disert, mesuré, homme de salon jusque dans ses livres, il manque de flamme et de verve, et se sert d'un style châtié, fin, mais un peu terne, dont la limpidité même semble exclure la profondeur. De tels hommes sont incapables de rien empêcher. Comme un flot qui déborde, l'invasion des idées germaniques emportera tous les obstacles qu'on prétend lui opposer, et pénétrera jusque dans les replis les plus intimes de la conscience française.

Un des « nouveaux critiques » contre lesquels Caro dirigeait son argumentation était le jeune Hippolyte Taine qui, dans ses *Philosophes français au XIXe siècle*, publiés en 1857 [3], faisait en termes assez vifs, qui furent alors jugés irrespectueux, le procès du spiritualisme officiel, et préconisait ouvertement une solution qu'il présentait comme étant celle du panthéisme allemand [4]. De bonne heure, en effet, la métaphysique allemande l'avait intéressé. Son professeur de philosophie du Collège Bourbon était ce Ch. Ber-

1. Voir, pour Saisset, la *Revue des Deux Mondes*, du 1er mai 1844 et du 15 mars 1845; pour Planche, le même organe du 1er avril 1857; pour Janet les n^os du 15 août et du 1er décembre 1863, du 15 juillet et du 1er août 1864; pour Taillandier le n° du 1er avril 1867, etc.

2. Vacherot écrivit en juin, juillet, octobre 1868 dans la *Revue des Deux Mondes* sur la « situation philosophique ». Dollfus et Nefftzer combattaient dans la *Revue germanique* (*Revue moderne*). Delerot se servait de la *Revue de l'Instruction Publique*. Le produit le plus fameux de cette campagne, fut l'article de Schérer dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1861 sur *Hegel et l'hégélianisme*. Schérer, usant d'une logique semblable à celle de Quinet, appelle le système de Hegel un système spiritualiste et en célèbre en même temps toutes les innovations matérialistes.

3. L'ouvrage fut intitulé par la suite *Les Philosophes classiques du XIXe siècle en France*.

4. Les rapports de Taine avec l'esprit allemand n'ont été nulle part étudiés d'une manière satisfaisante. Sur Taine en général voir Monod, *Renan, Taine, Michelet*, 4e éd., Calmann-Lévy, s. d.; Barzellotti, *La Philosophie de H. Taine*, trad. Dietrich, Alcan, 1900; Boutmy, *Taine, Schérer, Labordage*, Paris, Colin; 1901; V. Giraud, *Essai sur Taine*, 1901.

nard qui avait donné en 1847 des *Écrits* de Schelling. A l'École Normale, où il était entré en 1848, premier de la fameuse promotion qui comptait About, Prévost-Paradol, Weiss, Sarcey etc., il avait eu pour directeur d'études Étienne Vacherot, le futur auteur de *La Métaphysique et la Science* (1858), ouvrage tout hégélien. Le normalien Taine, d'abord spinoziste, avait donc été entraîné assez vite, par l'influence de son milieu et par la pente naturelle de son intelligence, éprise de vastes et rigoureuses synthèses, vers le panthéisme à la mode. Dès cette époque il avait abordé Gœthe, qui semble lui avoir ouvert le chemin de Hegel. A Nevers, où il enseigna quelque temps, il se plongea dans la *Logique*, à laquelle s'ajouta, à Poitiers, la *Philosophie de l'Histoire*. Au fond de cet « exil » provincial, qui représentait pour lui comme pour tous ses camarades la mort intellectuelle, le contact direct avec la pensée hégélienne l'éblouit, le subjugua. « J'essaie de me consoler du présent, écrit-il le 24 mars 1852, de Nevers, à son ancien professeur Havet, en lisant les Allemands. Ils sont par rapport à nous, ce qu'était l'Angleterre par rapport à la France au temps de Voltaire. J'y trouve des idées à défrayer tout un siècle. » Il dira plus tard : « J'ai lu Hegel tous les jours pendant une année entière en province; il est probable que je ne retrouverai jamais des impressions égales à celles qu'il m'a données. De tous les philosophes, il n'en est aucun qui soit monté à des hauteurs pareilles, ou dont le génie approche de cette prodigieuse immensité. C'est Spinoza agrandi par Aristote et debout sur cette pyramide de sciences que l'expérience moderne construit depuis trois cents ans... [1]. » Il en conserva toujours un grand respect pour la philosophie allemande. « Ainsi s'éleva à la fin du siècle dernier, déclare-t-il dans son *Histoire de la littérature anglaise* [2], le génie philosophique allemand qui, ayant engendré une métaphysique, une théologie, une poésie, une littérature, une linguistique, une exégèse, une érudition nouvelles, descend en ce moment dans les sciences et continue son évolution. Nul esprit plus original, plus universel, plus fécond en conséquences de toute portée et de toute sorte, plus capable de tout tranformer et de tout refaire, ne s'est

1. *Philosophes classiques*, 6e éd., 1888, p. 132 et suiv.
2. *Histoire de la littérature anglaise*, t. V. p. 269-270, à propos de Carlyle.

montré depuis trois cents ans. » Un peu plus haut il avait écrit : « De 1780 à 1830 l'Allemagne a produit toutes les idées de notre âge historique, et pendant un demi-siècle encore, pendant un siècle peut-être, notre grande affaire sera de les repenser. » A l'ère allemande de la civilisation il assignait « une durée et une destinée semblables » à celles de la Renaissance et de « l'âge classique ».

Hegel, soutenu et interprété par Gœthe, est un des maîtres qui ont aidé Taine à édifier son système de philosophie scientifique, qui s'ébauche dès 1853-1854, au moment où il travaille à son *La Fontaine* et à son *Essai sur Tite-Live*. Dans la rédaction première du *La Fontaine* il y a des considérations générales qui viennent tout droit de l'*Esthétique* de Hegel, et l'*Essai sur Tite-Live* se ressent fortement de sa *Philosophie de l'Histoire*. Ce que Taine emprunte principalement à la philosophie allemande, c'est l'idée de la solidarité des phénomènes par groupes distincts, et de la dépendance de ces groupes envers un phénomène plus général qui les entraîne toujours avec lui, le dit phénomène étant avec d'autres, dans le même rapport vis-à-vis d'un phénomène plus général encore, et ainsi de suite. Taine appelle cette idée l'idée de « développement » et y voit la conquête la plus précieuse et la plus caractéristique de la pensée allemande. Dans ses *Philosophes français* il l'oppose au spiritualisme aussi bien qu'au positivisme, et croît qu'elle peut conduire à une métaphysique dégagée par abstraction du réel. Il la développe plus nettement encore dans l'Introduction de son *Histoire de la littérature anglaise* et dans son chapitre sur Carlyle. Il en déduit que tout dans l'univers est rigoureusement déterminé, les manifestations intellectuelles comme les faits sensibles, « les religions, les philosophies, les littératures, toutes les conceptions et toutes les émotions humaines ». « Que les faits soient physiques ou moraux, déclare-t-il, il n'importe, ils ont toujours des causes. Il y en a pour le courage, pour la véracité comme pour la digestion, pour le mouvement musculaire, pour la chaleur animale. Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et comme le sucre [1]. » De même l'œuvre d'art se ramène à la matière brute, à l'air, au sol, au climat, par une série ininter-

1. *Histoire de la littérature anglaise*, 2e éd., 1866, Introd., p. xv.

rompue d'intermédiaires qui ne laissent aucune place à l'imprévu. Connaissant la Hollande et la Grèce, on peut en inférer quelle peinture naîtra dans l'une, quelle sculpture dans l'autre. La littérature anglaise devait être ce qu'elle est, étant donnés le « milieu » et la « race », auxquels il faut ajouter, pour chaque écrivain, le « moment ». Ainsi, dans l'homme lui-même, pas plus de liberté que dans le règne de la nature. Il est lui aussi un mécanisme de causes et d'effets, réglé en dernière analyse par des causes extérieures. Les caractères particuliers d'un individu, ceux qui expliquent sa conduite et le jeu de ses facultés intellectuelles, ont leurs racines dans quelques dispositions plus générales, lesquelles à leur tour procèdent d'une tendance unique et fondamentale, qui entraîne nécessairement toute la série à sa suite. Les sciences de l'esprit n'ont pas d'autre tâche que de démêler cet enchaînement des phénomènes moraux, comme les sciences de la nature démêlent l'enchaînement des phénomènes physiques. Chaque science arrive ainsi à des phénomènes de plus en plus simples, de plus en plus larges, et finit par aboutir à une loi générale qui la contient implicitement. Les lois générales des diverses sciences servent alors de matériaux à la philosophie, qui essaie de pousser encore plus haut l'édifice. « C'est pourquoi au delà de toutes ces analyses inférieures qu'on appelle sciences et qui ramènent les faits à quelques types et lois particulières, expose la préface des *Philosophes classiques*, il peut y avoir une analyse supérieure nommée métaphysique, qui ramènerait ces lois et ces types à quelque formule universelle. » Cette métaphysique constaterait partout qu'il ne pouvait se produire d'autres combinaisons que celles qui existent et qui sont conformes à celles que la logique abstraite déduirait en partant des mêmes principes, la loi du développement des choses étant la même que celle du développement de nos concepts. D'où sécurité et valeur absolues tant de la science que de la métaphysique. On est en droit d'attendre d'elles qu'elles expliquent tout, puisqu'il n'y a nulle part de spontanéité, de mystère, d'effets non réductibles pleinement à des causes.... La pensée française n'avait point encore enfanté de système aussi matérialiste, aussi négateur de la liberté et de la spiritualité dans l'univers.

Ce système, Taine l'a mis sous l'autorité de la philosophie de

Hegel. Cependant on ne peut pas ne pas observer que, tout en s'inspirant de l'esprit matérialiste du panthéisme hégélien, il considère ce panthéisme sous un jour très particulier. Son hégélianisme est un hégélianisme vu à travers Spinoza. Bien qu'il prétende que l'idée essentielle apportée par les Allemands soit celle de « développement », chez lui on ne retrouve plus rien de pareil, à moins de jouer sur les mots [1], mais bien plutôt un simple enchaînement logique, mathématique, d'interprétation, non de création, comme dans l'*Éthique*. Le sens profond de la doctrine allemande, le sens du dynamisme, lui a manqué. Il ne comprend pas que l'hégélianisme, produit d'un siècle historique, est une histoire métaphysique de l'univers, non une simple exposition. Aussi l'applique-t-il pour son propre compte à rebours, comme une chose figée. Les Allemands faisaient peu à peu sortir de l'absolu la multitude des phénomènes particuliers; il remonte, lui, de préférence, du particulier à l'absolu. La méthode germanique ne lui plaît pas. Il la trouve « trop hypothétique et pas assez précise [2] » : autant dire qu'il n'en saisit pas l'âme. Il blâme Hegel à plusieurs reprises, dans sa correspondance, de planer trop au-dessus des faits. Selon lui, il vaut mieux s'élever de bas en haut que de descendre de haut en bas [3]. C'est pourquoi, au lieu d'édifier « un grand modèle de cathédrale en bois, qu'on tâchera plus tard de construire en pierres » comme Hegel [4], il préfère employer tout de suite la pierre solide des faits et créer du définitif. Il a, en effet, de son propre aveu, une forme d'esprit « française et latine », et on l'a défini assez heureusement « une imagination germanique administrée et exploitée par une raison latine [5] ». Il termine un panégyrique de Hegel en montrant « sur un coin de la table... un volume de Voltaire posé sur un volume de Condillac », qui offrent peut-être une perspective plus sûre, pour considérer les choses,

1. C'est la raison pour laquelle Taine évite d'employer le mot « devenir », « développement » se prêtant mieux à son interprétation purement logique.

2. Lettre à Prevost-Paradol du 20 juin 1852.

3. *Philosophie classique*, p. 363; *Histoire de la littérature anglaise*, t. V, p. 412-413.

4. « On peut comparer son œuvre à un grand modèle de cathédrale en bois, qu'on tâchera plus tard de construire en pierre. » Manifeste de Taine et de Renan en faveur d'une souscription pour élever une statue à Hegel, dans les *Débats* du 23 janvier 1870. La phrase sent son Taine.

5. Boutmy, *loc. cit.*, p. 35.

que la formidable pyramide entassée par le métaphysicien allemand [1]. Taine n'a donc pas complètement appartenu à la philosophie germanique. Il l'a plutôt pliée à ses propres besoins que fidèlement suivie, ayant avant tout le sentiment du réel, le goût des formes nettes, des distinctions arrêtées. Quoi qu'il en ait pu penser, le positivisme l'avait touché, et par le positivisme il avait repris contact avec les « philosophes » de notre XVIIIe siècle, dont il était heureux de saluer les successeurs dans les psychologues anglais de son temps. Au fond Taine n'était pas métaphysicien. La métaphysique qu'il propose dans ses *Philosophes français* n'est qu'un positivisme agrandi. C'est encore de la science. La fréquentation des Anglais avait fortifié en lui ces dispositions. On ne doit pas oublier que Taine fut surtout un anglomane. De l'Angleterre il admirait tout : mœurs politiques, vie de société, éducation, religion, littérature. L'Allemagne lui plaisait beaucoup moins, comme en témoignent déjà les notes de son voyage de 1858 et plus encore celles de son voyage de 1870. A cette dernière date il ne reconnaissait plus aux Allemands que deux supériorités : celle de la science et celle de la philosophie. Encore reprochait-il à leur science de trop négliger l'art de l'exposition, et à leur philosophie, plus que jamais, de trop planer dans le vague, dans l'absolu. « A notre sens, écrit-il en 1869, la seule philosophie originale et vivante en Europe se trouve aujourd'hui en Angleterre [2]. » De la littérature de l'Allemagne il ne pense pas grand bien. Les écrivains de là-bas manquent de « poigne »; ils ne savent pas mettre en valeur un personnage, une situation; ils n'ont pas de style. Tout ce qu'il lit d'eux le déçoit. Dans la nation elle-même il voit poindre un mysticisme nationaliste inquiétant et, d'autre part, se réveiller « un fond anglais, américain, hollandais, hambourgeois, enseveli longtemps sous la rêverie, la curiosité abstraite, et qui enfin perce [3] ». D'une façon générale, on a l'impression que, plus il va, plus il échappe à l'Allemagne, et la guerre de 1870 le trouve déjà à demi affranchi.

1. *Philosophes classiques*, 6e éd. 1888, p. 132 et suiv.
2. *Journal des Débats*, 12 octobre 1869.
3. Voir ses notes sur l'Allemagne du 28 décembre 1869, du 12 avril 1870, du 21 avril, du 24 avril. *Vie et Correspondance*, t. II, p. 357 et suiv. Le voyage de 1870 a été publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1920.

Tel ne paraît pas être le cas de Renan [1]. De tous les esprits que l'Allemagne a conquis en France, c'est lui qui a été le plus complètement possédé par elle, et d'année en année on dirait qu'il s'enfonce dans le germanisme. La guerre de 1870 le surprend en pleine ferveur d'admiration et de reconnaissance. « ... Moi... qui dois à l'Allemagne, s'écrie-t-il en septembre, ce à quoi je tiens le plus, ma philosophie, je dirai presque ma religion. » Évidemment il y avait entre cette âme molle et imprécise, toute pleine de mysticisme, de troubles divinations, et le génie de l'Allemagne, une parenté naturelle qui n'attendait que l'occasion de se manifester. Aussi lorsque Renan découvre l'Allemagne, éprouve-t-il comme un frémissement d'extase qui rappelle celui de Mme de Staël : « J'ai cru entrer dans un temple quand j'ai pu contempler cette littérature si pure, si élevée, si morale dans son sens le plus élevé. » C'est un « trésor », c'est la « continuation de Jésus-Christ ». Aucun terme ne lui semble assez fort pour exprimer son ravissement. Il ne sent pas seulement l'Allemagne, il la devine à demi-mot, parce qu'il est d'avance en plein accord avec elle : « Je n'ai lu, confie-t-il à ses cahiers de jeunesse, que quelques lignes des Allemands, et je sais leurs théories comme si j'avais lu vingt volumes, car je me mets à leur point de vue. » « Moi pour les Allemands, continue-t-il, que je ne connaissais presque que par Mme de Staël... j'induisais toutes leurs théories. Quelqu'un qui m'eût entendu parler eût cru que j'avais lu cinquante volumes de critiques allemands. » Il lut cependant plus ou moins, dès sa période d'études, bon nombre d'auteurs germaniques, Herder, Gœthe, Kant, Creutzer [2] sans compter les exégètes et les commentateurs des Livres saints.

En tout cas, c'est l'Allemagne, la science exégétique allemande, fille de la philosophie hégélienne, qui l'a conduit au pas décisif de sa carrière, l'abandon de la prêtrise et même du catholicisme. Il commence à l'étudier dès 1843, s'en pénètre en 1844, et c'est en 1845, sous son influence directe, qu'il accomplit cet acte si

1. Sur Renan, voir G. Monod, *Renan, Taine, Michelet*, 4e éd., Calmann-Lévy, s. d.; Scailles, *Ernest Renan*, 1895. R. Allier, *La Philosophie d'Ernest Renan*, 1895, la notice remarquable de Darmesteter dans la *Revue bleue* de 1893, t. II, p. 481 et suiv., 517 et suiv. Sur la question particulière de ses rapports avec l'esprit allemand, il n'existe rien de tout cet peu pénétré.

2. Ils sont tous cités dans les *Cahiers de jeunesse*. De Herder il a lu en particulier la *Poésie des Hébreux*, dans la traduction de Mme de Carlowitz.

grave, par lequel s'ouvre son existence de penseur et d'écrivain [1]. Désormais il appartient entièrement à la culture qui l'a « libéré », et en quelques années il s'assimile l'essentiel de son contenu philosophique et « scientifique ». Le gros et confus ouvrage qu'il veut publier en 1849, après l'avoir rédigé presque d'un trait en sept à huit mois, l'*Avenir de la Science*, contient déjà tout le fonds d'idées sur lequel il vivra, et ce fonds est entièrement allemand, parfois « plus allemand que l'Allemagne [2] ».

Les circonstances ont placé Renan dès l'abord en face du problème capital de la philosophie et de la science germaniques, le problème religieux, et ce problème il va le résoudre dans le sens allemand, dans le sens hégélien, bien qu'il prétende n'être pas un disciple de Hegel, sans doute parce qu'il ne se rend pas compte de l'origine de ses idées essentielles, et attache plus d'importance qu'il ne conviendrait à une divergence de méthode après tout secondaire. Sur un point, en effet, il s'écarte de Hegel. Il a gardé de sa fréquentation prolongée de Kant, dont il suivra d'ailleurs la morale pendant une bonne partie de sa vie [3], une défiance invincible pour la métaphysique *a priori*. Non qu'il croie nos facultés incapables de déchiffrer l'énigme du monde, mais il estime qu'on ne saurait y parvenir par le raisonnement pur. La métaphysique ne peut se concevoir que comme une interprétation transcendante du réel observable. En d'autres termes, Renan, de même que Taine, n'admet qu'une métaphysique *a posteriori* basée sur les faits. « Dans la nature et dans l'histoire, écrit-il, je vois mieux le divin que dans les formules abstraites d'une théodicée artificielle et d'une ontologie sans rapports avec les faits [4]. » Comme Taine encore, il estime que la métaphysique de l'avenir — l'autre étant définitivement abolie — se composera des formules générales auxquelles se seront élevées les diverses sciences. « Sur toute la

1. On a retrouvé de lui un *Essai psychologique sur Jésus-Christ* (publié dans la *Revue de Paris* du 15 septembre 1920), qui date de 1845. Jésus y est déjà conçu comme un homme. L'auteur montre une connaissance étendue de l'exégèse allemande, cite Hegel, Gœthe, J.-P. Richter, Herder, Strauss, Baur, et donne du problème de Jésus une explication plus germanique que dans sa *Vie de Jésus*. Quelques mois plus tard Renan quittait Saint-Sulpice.

2. *L'Avenir de la Science* ne parut qu'en 1890.

3. Voyez notamment ses *Essais de morale et de critique* (1860).

4. *La Métaphysique et son avenir*; *Fragments philosophiques*, p. 310.

ligne les sciences, soit historiques, soit naturelles, me paraissent destinées à recueillir l'héritage de la philosophie. Chaque branche des connaissances humaines a ses résultats spéciaux qu'elle apporte en tribut à la science universelle [1]. » Ces résultats généraux n'auront pas une valeur seulement scientifique, comme le veulent les positivistes, ils auront la valeur d'une métaphysique [2].

Jusqu'ici Renan a paru s'éloigner de Hegel, mais il va revenir à lui par un détour et entrer bien plus profondément que Taine dans le sens de sa doctrine. Quelle est, se demande-t-il, la science qui, plus que toutes les autres, servira de point d'appui à la philosophie? Il n'hésite pas à répondre à cette question : l'histoire, plus particulièrement l'histoire des choses de l'esprit, la philologie, l'érudition : « C'est la philologie ou l'érudition qui fournira au penseur cette forêt de choses (*silva rerum ac sentendiarum*, comme dit Cicéron), sans laquelle la philosophie ne sera jamais qu'une toile de Pénélope, éternellement à recommencer [3]. » Mais pourquoi l'histoire plutôt que les autres sciences? Parce que l'histoire nous raconte le « devenir » de l'esprit humain, et que c'est dans l'esprit humain que l'Univers prend conscience peu à peu de lui-même, que Dieu, cette pensée suprême du Monde, s'élabore et se fait. Le divin est un besoin de l'être humain en tant qu'être moral, son besoin le plus élevé, celui dans lequel il dépose les meilleures de ses aspirations. C'est la « catégorie de l'idéal ». L'homme le crée en le pensant, et il le crée de plus en plus parfait, au fur et à mesure que s'affine sa propre nature [4]. Les manifestations successives du divin s'expriment dans les religions qui, les unes après les autres, nous apportent l'idée que l'humanité s'est formée de ce qui la dépasse. Comme les mythes, qui les représentent tout d'abord, les religions sont un produit spontané de l'intelligence humaine, travaillée par le désir du mieux. Elles sont toutes vraies dans ce sens et toutes respectables. Les étudier, c'est étudier le phénomène le plus noble de l'évolution de l'Univers [5]. Or c'est

1. *Essais de morale et de critique*, p. 81.
2. *La Métaphysique et son avenir*, *Fragments philosophiques*, p. 282.
3. *Mélanges d'histoire et de voyages*, p. 416. Cf. *Avenir de la science*, p. 132; *La Métaphysique et son avenir*, *Fragments philosophiques*, p. 292.
4. *Études d'histoire religieuse*, Préface, p. 18, *La Métaphysique et son avenir*, p. 310-322 et suiv.
5. *Averroès*, préface; *Études d'histoire religieuse*, préface.

par l'histoire et par la philologie qu'on les aborde. C'est pourquoi l'histoire et la philologie sont les sciences philosophiques par excellence. On le voit, c'est là le fond même de la conception hégélienne, complétée par l'enseignement de Herder et de Creutzer. Renan ne prend pas seulement chez Hegel, comme Taine, une méthode d'interprétation des faits, il adopte son dynamisme, et l'idée-mère de ce dynamisme, le « devenir » de Dieu.

Étroitement dépendant des Allemands dans ce qu'on pourrait appeler sa philosophie générale, Renan l'est peut-être plus encore dans l'application particulière qu'il a faite de cette philosophie à l'étude du christianisme, application qui est sa part propre dans l'histoire des idées en France. Nous avons dit déjà que les nouvelles théories de l'Allemagne panthéiste sur l'origine « populaire » et « spontanée » des « mythes » et de la « poésie primitive », après s'être attaquées à Homère et aux *Nibelungen*, avaient porté leur effort sur les Livres saints. Il y avait là un passage inévitable, et Renan lui-même notait que Wolff devait conduire nécessairement à Strauss [1]. Donc, pour l'école « théologique » de Tubingue, représentée surtout par Baur et David Strauss, les textes historiques qui sont à la base du christianisme, notamment les Évangiles, étaient eux aussi des œuvres apocryphes, composées après coup, pour mettre certains événements en harmonie avec les aspirations du peuple juif, ivre de l'idée messianique. La *Vie de Jésus* de Strauss essayait même de réduire le Christ des Évangiles à une sorte de fantôme « mythique », produit de l'imagination collective surexcitée. Signalé en 1838 par Quinet dans la *Revue des Deux Mondes*, cet ouvrage avait été traduit l'année suivante par Littré. D'autre part, à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg, un professeur, Édouard Reuss, fils d'Allemand et tout imbu de l'enseignement des Universités d'outre-Rhin, s'était fait le champion ardent de cette exégèse hégélienne, tant dans son cours que dans ses ouvrages et dans la *Revue de théologie et de philosophie chrétienne* (1850-1869), dirigée par ses disciples Colani et Schérer. Mais ces conceptions, spécifiquement allemandes, heurtaient trop en face les habitudes de l'esprit français pour s'imposer facilement chez nous, et un Quinet lui-même résistait. Il leur fallait un

1. *Études d'histoire religieuse*, p. 149 et suiv.

intermédiaire habile, insinuant. Cet intermédiaire fut Renan.

Nourri de Wolff, de Creutzer, de Niebuhr, d'Otfried Muller, de Herder et de Hegel, Renan devait trouver une pareille représentation des faits on ne peut plus plausible. Elle le séduisit en effet dès qu'il la connut, et elle l'entraîna même, nous l'avons vu, hors de sa religion. Mais Renan ne s'en tint pas là. Il résolut de la répandre dans le grand public et écrivit, après Strauss, une *Vie de Jésus*, à l'usage de ses compatriotes. La thèse qu'il reprenait était au fond, quoi qu'il ait pu prétendre, celle de l'exégète allemand : la thèse de la complète déformation de l'histoire par le travail des imaginations, mais il l'exposait avec beaucoup plus de tact et d'adresse. Distinguant entre le « mythe », produit de l'hallucination, qui crée les événements de toutes pièces, et la « légende », qui mêle naïvement l'idéal au réel, il conservait à Jésus, figure « légendaire », non « mythique », beaucoup plus de personnalité que ne lui en avait accordé Strauss, assez de personnalité même pour le transformer en héros d'une délicieuse idylle orientale finissant en sombre tragédie, dans le cadre tour à tour charmant des collines de Galilée, et sinistre des rochers de Judée. La *Vie de Jésus*, publiée en juin 1863, eut un succès prodigieux et se vendit comme un roman, dont l'enveloppe poétique cachait ce qu'il y avait d'arbitraire dans l'utilisation des sources. A la suite de cet ouvrage, qui fit de lui d'emblée un homme illustre, bien plus une puissance intellectuelle, Renan donna, de 1866 à 1881, en se basant toujours sur les travaux de l'école de Tubingue et de l'école de Strasbourg, les sept autres volumes de ses *Origines du Christianisme*, dont la *Vie de Jésus* formait l'introduction. Au milieu d'un tableau attrayant de la société antique aux premiers siècles de notre ère, on y voyait se dérouler, ironiquement et respectueusement dépeintes, les erreurs, les suggestions et autoduperies qui avaient, suivant l'auteur, présidé à l'établissement de la religion du Christ. Partout l'action sourde des instincts et des masses, les individus expliqués par leur milieu et leurs attaches, les événements par des « idées » qui se réalisaient, le merveilleux ramené au besoin qu'on en avait : une fermentation mystique comme une autre, grande seulement par ses conséquences. L'*Histoire du Peuple d'Israël* (1883-1893) compléta la démonstration en racontant de la même manière,

quoique moins heureusement, la période préchrétienne du judaïsme.

Rien donc, dans la pensée de Renan, qu'on la prenne où l'on voudra, qui ne soit entièrement germanique dans le fond comme à la surface. Théories générales et applications, il a tout reçu d'outre-Rhin [1]. Il n'y a ajouté que la mesure et la grâce de son esprit, le charme de sa nature, ce qui est beaucoup si l'on considère en lui l'écrivain, peu de chose si on le prend comme philosophe et savant. Renan, il faut le répéter, était imprégné de germanisme jusqu'aux moelles. Il s'était même assimilé ce qui fait l'essence du génie allemand, le vague poétique des idées, le goût pour les synthèses troubles et les situations intermédiaires, l'art d'insinuer dans les mots des choses nouvelles qui les contredisent secrètement. Un des procédés constants de la théologie allemande libérée était d'interpréter symboliquement les termes consacrés de la religion : « miracle », « révélation », « rédemption », etc. On se donnait ainsi l'air de rester dans les anciens dogmes tout en les niant à part soi. Strauss lui-même, qui contestait la divinité, presque l'existence du Christ, se proclamait chrétien, c'est-à-dire disciple du Christ. Renan se délecta littéralement à ce jeu, qu'il pratiqua avec une incomparable virtuosité, par exemple dans ses *Études d'histoire religieuse*. Rien n'est moins français : chez nous, on croit ou on ne croit pas, et, quand on ne croit pas, on laisse de côté le langage de la croyance. Mais c'est très allemand, et Renan voyait même dans cette équivoque, qui permettait de conserver à la société le bénéfice d'une religion abandonnée par l'élite, une supériorité de la culture germanique sur la nôtre. On sait aussi quel usage, pour ne pas dire quel abus, il a fait du principe hégélien de l' « identité des contradictoires ». Toute l' « ironie renanienne » en sort.

1. Il ne nous appartient pas d'étudier ici Renan linguiste. Notons cependant que, dans son traité de l'*Origine du langage*, il se montre encore plus herdérien que Herder dont il s'inspire, en insistant davantage sur le rôle du « spontané » dans l'humanité primitive, de même qu'il est plus creutzérien que Creutzer dans sa conception du mythe, dont il écarte tout élément conscient. Dans ses études sur les langues sémitiques il procède à l'allemande, par définitions *a priori* du génie des Sémites et du génie des Aryens, l'un et l'autre explicables par la nature où les deux races ont vécu. Selon M. Darmesteter, la plupart de ces affirmations de Renan ont été démenties par les faits.

IV

L'époque de la pleine productivité de Taine et de Renan marque une date décisive dans l'histoire intellectuelle de notre peuple. C'est celle où s'est définitivement achevée l'œuvre commencée depuis un siècle par la pensée des races du Nord : le renversement de notre système d'idées traditionnel. La vieille France avait d'instinct placé l'esprit au premier rang, la matière et la « nature » au second, et tout chez elle : littérature, art, morale, philosophie, s'expliquait par cette hiérarchie. Dans son spiritualisme intransigeant elle était même allée jusqu'à fermer presque les yeux sur le monde extérieur et à condamner au silence tout ce qui, dans l'âme, n'était pas intelligence et volonté conscientes. Les littératures germaniques ont d'abord libéré dans notre peuple les facultés par lesquelles nous communiquons avec le monde extérieur : la sensibilité et l'imagination. Elles lui ont appris à voir la nature et à sympathiser avec elle. C'est alors qu'est intervenue la science et la métaphysique de l'Allemagne, soutenue encore par la science et la psychologie de l'Angleterre. Une première étape a été de nous montrer le lien qui unit dans l'univers l'esprit aux choses, de supprimer l'indépendance absolue de cet esprit : c'est l'étape Herder, Schelling, Creutzer. La seconde, que domine le génie de Hegel, a consisté à nous faire admettre partout, après un préambule négligeable et bientôt négligé sur la priorité de l'esprit, le règne souverain de la matière-vie dégageant peu à peu d'elle-même cet esprit et ses manifestations, que nous considérions autrefois comme quelque chose d'irréductible aux corps, et jusqu'à l'Esprit par excellence, Dieu.

Répandues par Cousin, par les Saint-Simoniens et par la plupart des théoriciens socialistes, par Vacherot, Littré, Schérer et Reuss, mais surtout par Quinet, Michelet, Taine et Renan, dont l'influence fut immense, et qu'on peut appeler les véritables éducateurs de notre peuple au XIXe siècle, ces idées fondamentales amenèrent une sorte de révolution dans la vie intellectuelle tout entière de la France moderne, dont elles firent quelque chose d'entièrement différent de l'ancienne, presque sa négation. La littérature et la « science », voire la poésie, au lieu d'insister comme jadis sur l'émi-

nente dignité de l'homme, redressé, en face de l'univers aveugle, par sa pensée, libre, responsable, créateur de beauté et de vertu héroïque, s'habituèrent à ne le plus concevoir que lié à l'organisation générale du monde et dépendant d'elle. L'humanité fut — comme dans la *Légende des Siècles* par exemple — une succession d'époques conditionnées par le milieu extérieur, caractérisées par le costume, le langage, les préjugés des individus, soumises à une loi obscure de développement. L'individu lui-même fut replongé dans sa famille, sa race, son temps, et traité comme si rien, dans le mécanisme de ses fonctions les plus secrètes, ne lui appartenait. Un Balzac et un Stendhal le ramenèrent à un ou deux besoins dont ils établissaient la généalogie matérielle, en attendant qu'un Zola le réduisît à l'automatisme complet de l'instinct héréditaire, et écrivît l' « histoire naturelle » d'une famille. Il n'en allait pas autrement dans la critique, où l'œuvre d'art, réintégrée dans le tempérament qui l'avait engendrée, donnait lieu, avec un Sainte-Beuve, à de véritables études d' « analyse botanique [1] », et, avec un Taine, à une sorte de darwinisme moral. On parlait désormais d'une « science » de l'être intelligent, comportant des lois aussi rigides que les sciences biologiques. Étant donnés la race, le milieu, le moment, enseignait Taine, on pouvait prévoir le caractère de l'œuvre de poésie ou d'art. Ce fut une griserie de matérialisme naïf et dogmatique à la fois. Renan annonçait une époque où l'on cultiverait des savants, des inventeurs, et les divers produits du génie, à volonté. A ces théories l'Angleterre, il est vrai, fournissait son expérimentalisme biologique et sa psychologie sensualiste, mais c'était d'Allemagne que venait la métaphysique du système, le point de vue unificateur, l'ivresse mystique, l'équivoque d'un matérialisme paraissant s'achever en spiritualisme.

Même spectacle, même bouleversement dans la morale traditionnelle. Si l'intelligence créatrice d'ordre et de beauté pouvait être ramenée à des lois matérielles, expliquée entièrement par le

1. « Cette sorte d'analyse botanique pratiquée sur les individus humains, est le seul moyen de rapprocher les sciences morales des sciences positives.... Si un jour l'histoire approfondie et précisée, prend sur nos opinions et nos affaires l'autorité que la physiologie possède aujourd'hui en matière médicale, on placera son nom à côté de ceux des critiques spéciaux et des philologues érudits qui, en Allemagne, ont travaillé sur d'autres terrains à la même œuvre.... » Taine sur Sainte-Beuve, *Débats*, 17 octobre 1869.

dehors, pourquoi pas aussi la conscience? Plus rien donc, désormais, du mystère auguste qui avait enveloppé jusque-là ce sanctuaire du devoir, où la religion et la philosophie avaient à l'envi placé le reflet du divin dans l'homme. Comment distinguer deux domaines dans l'âme humaine? Les idées morales devaient avoir leur genèse comme les autres. C'était la conclusion à laquelle menait directement le sensualisme et que suggérait avec une force nouvelle le système de Darwin. Le point de vue historique et extérieur que le siècle adoptait en tout ne permettait pas d'autre conclusion. L' « acte moral » fut à son tour expliqué de la sorte. Il devint la résultante d'un état cérébral donné, comme la digestion était celle d'un état physiologique et chimique. Le Romantisme, déjà, en réduisant l'individu à l'instinct et à la passion, ou peu s'en faut, avait éliminé de lui la liberté. On allait maintenant démonter cet instinct, cette « passion », en mettre à jour les antécédents, comme on le faisait pour n'importe quelle fonction animale de l'organisme. Les forces internes étaient cataloguées, délimitées, croyait-on. Il n'y avait qu'à en observer le jeu compliqué mais régulier, et à en mesurer les effets. De cette découverte, philosophes et savants triomphaient. Ils tenaient l'âme sous leur microscope, presque sous leur scalpel. Ils avaient leurs réactifs tout prêts, pour y produire, au choix, des crimes ou des actions admirables, phénomènes que Taine comparait, on s'en souvient, au vitriol et au sucre. Dans une doctrine pareille, il n'y avait plus de place, bien entendu, pour la responsabilité. Assimilé à un mécanisme, l'homme n'était comptable ni du bien ni du mal qu'il produisait. D'ailleurs ces notions de « bien » et de « mal » n'étaient-elles pas relatives? Le « bien » n'était-ce pas ce que la société considérait comme lui étant avantageux, le « mal » ce qui la gênait? Les temps n'étaient pas loin où un député, s'autorisant précisément des idées de Taine, allait demander à l'Assemblée Nationale d'adoucir les mesures de répression, l'irresponsabilité des criminels étant un fait établi. Mais le panthéisme mystique d'un Renan, quoique moins brutal dans ses formules, aboutissait à des conclusions semblables, et ne trouvant plus de signe certain pour distinguer le bien du mal dans un univers où tout était nécessaire et divin d'intention, proclamait comme terme ultime de la sagesse et de la science, le scepticisme aussi bien moral qu'intel-

lectuel. Quel chemin d'un Corneille, d'un Racine, d'un Bossuet, même d'un Voltaire et d'un Rousseau, à ces conceptions!

Dans un autre domaine plus secret encore, plus vital, de la vieille tradition nationale, l'influence des idées allemandes, s'ajoutant à celle des idées anglaises, avait détaché la France de son passé. Nous voulons parler de la religion, tout particulièrement du catholicisme. Aujourd'hui que l'histoire de notre Moyen âge est mieux connue, qu'on a pu le rattacher à la période moderne et retrouver les liens profonds et subtils qui unissent ces deux époques de notre vie nationale, on se rend compte à quel point l'idée catholique a fait partie du génie de la France de tous les temps. Qu'on l'admire ou non, il y a là une force qui apparaît inséparable de l'activité passée de notre peuple, qui est peut-être même la plus puissante de celles qui l'ont conduit sur sa route, des siècles de Cluny, de la croisade, de l'architecture gothique, de la chanson de geste et de la chevalerie, à celui de Louis XIV, de Pascal, de Bossuet, de Fénelon. Le passé de la France tout entier est comme imprégné d'idéalisme chrétien, et nul autre peuple moderne, sans en excepter l'Espagne, n'a livré aussi complètement son âme à cet idéalisme, n'a autant fait pour le manifester au dehors que le peuple français. Or, là aussi, c'est l'influence allemande qui a consommé le divorce préparé depuis lontemps par l'influence anglaise. Les premières attaques de fond contre le catholicisme, au début du XVIIIe siècle, ont eu lieu en France sous la pression de l'exemple anglais. C'est d'Angleterre que Voltaire rapporte son scepticisme, qui deviendra si vite agressif. Diderot est athée à la façon anglaise, et le sensualisme importé chez nous d'outre-Manche a fourni, comme l'a vu Mme de Staël elle-même, la base du matérialisme de la fin du XVIIIe siècle. A cette date l'influence allemande ne semble pas encore seconder dans ce sens celle de l'Angleterre; au contraire, elle paraît plutôt la combattre. Mais ce n'est qu'une équivoque qui se dissipera vite. En réalité l'Allemagne, dès Herder, met le sensualisme anglais et l'évolutionnisme français, comme nous l'avons montré, en formules métaphysiques. La France, avec Rousseau et surtout avec Chateaubriand, s'était détournée du sec et court matérialisme des disciples de Diderot. Elle avait retrouvé, sinon sa religion d'autrefois, du moins un besoin de religiosité qui s'accordait avec le réveil de sa

sensibilité et de son imagination. Jusque vers 1860 l'élite intellectuelle française, quelques « voltairiens » attardés mis à part, a gardé le respect du phénomène religieux, et les hommes qui firent la révolution de 1848 par exemple, avaient sans cesse le nom de Dieu sur les lèvres [1]. Le matérialisme ancien était mort. Seul un matérialisme enveloppé de formules religieuses avait chance de séduire désormais les esprits chez nous. Ce fut ce matérialisme « idéalisant » que l'Allemagne nous envoya sous le nom de panthéisme, et le savant qui s'en fit l'interprète éloquent au milieu de nous, après s'en être servi pour ruiner le christianisme traditionnel, fut Renan. Le rôle de Renan a été immense. L'irréligion totale, tranquille, en France, date de lui, et si un jour le chritianisme doit y succomber définitivement, c'est Renan qui lui aura donné le coup de grâce. L'arme germanique dont il l'a frappé, d'une main presque caressante, visait au cœur. Doctrine rigide et nette, impliquant l'adhésion de la raison, le catholicisme français ne pouvait s'accommoder des équivoques dont le luthéranisme allemand, dépourvu de dogmes, et le christianisme anglais, formé uniquement d'habitudes, se chargeaient impunément. La conscience française ne sait pas dire oui et non en même temps, appeler le Christ un homme et se proclamer chrétienne. Or Renan apportait une négation bien plus redoutable que les précédentes, sous ses voiles respectueux. Il ne « prouvait » pas que le christianisme fût absurde ou malfaisant; il montrait comment le christianisme, fait historique, était né et s'était développé. Il le replaçait dans le rang des créations de l'Histoire, conditionnées par le milieu. Il l'expliquait jusqu'au fond humainement, et lui arrachait son auréole divine. Mais, comme il procédait avec d'infinis ménagements, qu'il semblait réserver derrière cette interprétation périmée du mystère universel, une interprétation plus compréhensive et plus haute, l'instinct philosophique et religieux de la France nouvelle, excédé de déclamations stériles et de railleries, pouvait le suivre sur cette voie, et il l'y suivit en effet dans une large mesure, rompant doucement, sans secousse, avec une tradition de dix siècles... [2].

1. G. Weil, *Histoire du parti républicain en France*, 1900, p. 252 et suiv.

2. Il est superflu sans doute de rappeler que c'est cette conception purement historique et relative du phénomène religieux, introduite déjà d'Allemagne par B. Constant

Les quelques années qui s'étendent de la publication de la *Vie de Jésus* à 1870, marquent le sommet de la courbe dessinée par l'influence allemande en France. Il n'est guère de question, à ce moment-là, où le point de vue traditionnel de notre race n'ait été en quelque sorte retourné. Cheminant sur les traces de la littérature allemande, la science et la philosophie allemandes ont parachevé son œuvre et converti notre peuple aux notions qui lui étaient autrefois le plus étrangères. Révolution formidable qui, féconde ou funeste, ne pouvait aller sans un moment de déséquilibre, d'incertitude morale et intellectuelle. C'est l'instant où se produisit la catastrophe.

et Quinet et développée jusqu'à ses conséquences extrêmes par Renan, qui est à la base de la *Tentation de saint Antoine* de Flaubert, comme déjà auparavant au fond des *Poèmes antiques* et des *Poèmes barbares* de Leconte de Lisle et même de la *Légende des siècles* de V. Hugo.

CHAPITRE IV

LENDEMAINS DE DÉFAITE

I

Au mois de juillet 1870 l'idylle intellectuelle franco-allemande — idylle unilatérale il est vrai — se terminait brusquement par cette chose que l'on ne croyait plus possible chez nous entre les deux peuples : la guerre, et une guerre voulue, préparée par le pays de Kant, de Gœthe et de Hegel. En quelques mois la France était abattue, terrassée, par la plus humiliante série de défaites qu'elle eût connue depuis la grande invasion anglaise du Moyen âge. Tout chez elle s'était révélé insuffisant ou troublé : diplomatie, organisation politique et militaire, patriotisme, énergie morale, sens du réel. On eût dit la chute soudaine d'un édifice, encore imposant à l'extérieur, mais miné intérieurement depuis des années.

C'est un phénomène fréquent dans l'histoire, que la domination intellectuelle d'un peuple sur un autre prépare sa domination politique. Quand l'âme est conquise, le corps ne saurait résister, et il est logique que l'humanité essaie de faire l'économie de nations qui ne représentent plus un génie particulier. Les idées allemandes avaient travaillé en France pour l'Allemagne : telle était la rançon des services qu'elles avaient pu rendre à d'autres égards. Et il ne faut entendre par là rien de mystique ni de transcendant. Leur besogne, sur le terrain politique, était des plus tangibles. C'était d'Allemagne qu'était venue la fameuse doctrine des « nationalités », qui avait conduit la France officielle et la

France pensante à l'abîme, les yeux bandés, doctrine fondée sur une conception essentiellement antifrançaise et antilatine de la « nation », que notre Romantisme avait empruntée à la science germanique des Herder, des Grimm et des Hegel [1]. C'était de l'admiration exclusive pour tout ce qui était allemand qu'était sortie cette indifférence ou même cette désaffection à l'égard de la France, dont les témoignages se multiplient si étrangement à la veille de la guerre [2]. C'était le culte idolâtrique de l'Allemagne — culte sans exemple, nous le répétons, dans l'histoire de l'Europe — qui avait produit cet aveuglement si stupéfiant sur les ambitions et les intrigues de la Prusse, que la France intellectuelle, à de rares exceptions près, avait partagé avec la France politique, et qui devait faire de nos écrivains aussi bien que de nos hommes d'État, jusqu'à la dernière minute, des dupes de Bismarck. Et que représentait en définitive Napoléon III lui-même, sinon le Romantisme germanisant sur le trône?

Du reste, il suffit, pour se rendre compte du trouble apporté dans la conscience de notre peuple par un demi-siècle de domination intellectuelle de l'Allemagne, d'observer l'attitude des représentants de l'opinion française pendant l'épreuve. La plupart des hommes politiques en furent réduits, pour se mettre à l'unisson des événements, à dire exactement le contraire de ce qu'ils affirmaient la veille [3]. Parmi les littérateurs, certains, surtout ceux de l'espèce bruyante et éphémère, se tirèrent d'affaire en reprochant véhémentement, comme nous l'avons vu, à la poésie alle-

1. C'est la théorie qui définit un peuple par ses caractères extérieurs : langue, race, etc. et fait de ces caractères le fondement de la « nation ». Elle a servi à la Prusse à réaliser l'unité de l'Allemagne à son profit et à nous prendre l'Alsace et la Lorraine. C'est une doctrine matérialiste, romantique. La doctrine française est celle qui fonde la « nation » sur le consentement des volontés en dehors de toute préoccupation de race et de langue. Du reste, l'esprit classique, qui définissait l'homme par le dedans, par la raison, ignorait la « race » et la « nationalité ». Il tend aux grandes agglomérations internationales par-dessus ces barrières fictives. C'est l'esprit de Rome.

2. Nous rappellerons que les théories de Renan, par exemple, sur le rôle glorieux de l'élément germanique en France et sur la décadence amenée par la prédominance de l'élément gaulois, étaient exactement celles de Bismarck.

3. Cf. Andrillon, *L'Expansion de l'Allemagne*, 1914, p. 260 et suiv.; Goyau, *Patriotisme et Humanitarisme*, *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1900, 15 octobre 1900. — Le 30 juin 1870, Garnier-Pagès, au Corps législatif, montrait l'Europe et l'Allemagne elle-même s'occupant de réaliser le désarmement, et invitait la France à les suivre.

mande, de leur avoir caché l'Allemagne [1]. V. Hugo, qui avait été un des hérauts les plus sonores du culte de l'Allemagne, écrivit son *Année terrible*, dont la pièce la plus remarquable porte ce titre révélateur de l'état d'esprit de toute une époque : *Choix entre deux nations*. Des « conversions », quelque peu humiliantes pour l'intelligence française, eurent lieu. Du côté des penseurs et des historiens, plus profondément atteints par l'influence germanique, la première génération seule, encore nourrie dans l'esprit de la Révolution, trouva exactement le langage qui convenait. Quinet accourut de l'exil, dès que les circonstances le permirent, et mit toute son activité, toute son éloquence, au service de la défense nationale. Michelet, fatigué, quitta, il est vrai, la France pour se réfugier en Italie, mais de Florence il adressa à l'Europe un suprême appel qui fait honneur à sa franchise et à son cœur [2], et l'on sent, en lisant ses derniers écrits, qu'il se meurt du mal de la France. La seconde génération, par contre, ne sut pas se dégager complètement des ambiguïtés et des équivoques. Taine qui, quelques mois auparavant, quêtait avec Renan pour l'érection d'un monument à Hegel, apparaît visiblement embarrassé. Dans son article du 9 octobre 1870 sur l'*Allemagne et les conditions de la paix*, il défend la France contre l'accusation d'avoir voulu la guerre, par des arguments où se trahit malgré lui l'espèce de mépris ingenu dans lequel les « intellectuels » de la récente école tenaient leur pays. Comment la France aurait-elle songé à attaquer l'Allemagne? Elle était bourgeoise, pacifique, bornée dans son horizon, éprise avant tout de bien-être. C'était son gouvernement qui était cause de tout. Elle oublierait vite la défaite et ses hontes si l'Allemagne renonçait à la démembrer... [3]. Quant à Renan, le sentiment qui domine chez lui est très nettement le dépit, le dépit d'avoir à enregistrer un démenti catégorique de la part des événements, et d'être vis-à-vis de l'opinion dans une situation fausse. Il se place à un point de vue tout personnel pour déplorer la catastrophe : « L'Allemagne avait été *ma* maîtresse;

1. Banville, *Idylles prussiennes*, 1871; de Laprade, *Poèmes civiques*, 1871 (*Bois Allemands*); Paul de Saint-Victor, *Barbares et bandits*, 1871.

2. *La France devant l'Europe*, 1871.

3. Rappelons qu'une année seulement Taine Guizot-Taine ne traduisait déjà pas une admiration excessive pour le caractère français.

*j'*avais conscience de lui devoir ce qu'il y a de meilleur en *moi*. Qu'on juge de ce que *j'*ai souffert quand *j'*ai vu... [1]. » Ce n'est pas un Français qui parle, c'est M. Ernest Renan, collaborateur de la *Revue des Deux Mondes* et membre de l'Institut ; c'est l'auteur imprudent des *Questions contemporaines*, où la victoire de Sadowa était saluée comme un triomphe de la philosophie et de la religion supérieures de l'Allemagne. La souffrance, ici, est principalement celle de l'amour-propre blessé, un peu comme chez cet excellent Taillandier, auquel Nisard rappelait, en le recevant à l'Académie, que, lorsque après avoir si longtemps vanté « la nature rêveuse, le tour d'esprit idéaliste, le fond de simplicité de nos voisins d'outre-Rhin », il avait dû en rabattre, il l'avait fait « du ton irrité d'un garant dont la bonne foi aurait été surprise ». Rien non plus, dans les deux lettres à Strauss, qui trahisse le déchirement patriotique : de l'esprit, de la finesse, trop d'esprit, trop de finesse en un pareil moment [2]. Renan songe plus à ses lecteurs qu'à la France. Il soigne sa réputation. L'article du 15 septembre 1870, dans la *Revue des Deux Mondes*, est plus significatif encore : compliments à l'Allemagne, qui a fait « la plus belle chose des temps modernes, la réforme luthérienne, chose, selon nous, supérieure à la philosophie et à la Révolution, œuvres de la France » ; charge à fond contre la Royauté française, qui a profité de la faiblesse de l'Allemagne dans le passé pour s'emparer de l'Alsace, contre la Révolution, qui la foula « aux pieds des chevaux », contre Napoléon, qui montra vis-à-vis d'elle, comme dans toute sa politique extérieure, qu'il était « dépourvu des principes les plus élémentaires » ; éloges pour la belle « réaction de la Prusse contre l'empire français » ; reproche à Napoléon III d'avoir annexé la Savoie et Nice et d'avoir ainsi donné le signal des rapts de territoire.... [3] On se demande ce qu'un Sybel ou un Treitschke auraient pu écrire de plus dur sur la France pour justifier la politique de proie des Hohenzollern.

1. *Réforme intellectuelle et morale*, p. VI (1871).

2. La première fut écrite le 13 septembre 1870, la seconde le 15 septembre 1871. Elles sont reproduites dans la *Réforme intellectuelle et morale*.

3. Il n'y a, pourtant, aucune assimilation à établir entre des annexions voulues par les habitants, consenties librement par les deux parties intéressées, et le rapt par la force de deux provinces. En outre, Renan ignorait — à tort — que la conquête de l'Alsace et de la Lorraine figurait au programme des nationalistes d'outre-Rhin depuis 1815, ce qui ruine totalement son argumentation.

Ce morceau extraordinaire, où il est question de la « grave responsabilité que la France portera au tribunal de l'histoire », et pas du tout de celle de la Prusse, se terminait par la prédiction consolante que ladite Prusse allait être absorbée par l'Allemagne, et le « parti militaire » par « l'esprit allemand, si sage, si libre ».

Ces sentiments étaient plus répandus qu'on ne serait tenté de le croire, surtout dans le monde intellectuel. En 1871, dans un petit volume intitulé *Allemands et Français*, qui résumait ses impressions de guerre, Gabriel Monod [1] vantait la conduite des armées germaniques en France, et s'indignait des « calomnies » et des « mensonges » lancés chez nous contre les envahisseurs, par des gens qui auraient trouvé tout naturel de ravager les provinces du Rhin. A l'entendre, c'était la « mesquine jalousie » de certains milieux français à l'égard de la Prusse qui avait amené le conflit. Après comme avant, l'Allemagne restait « la seconde patrie de tous les hommes qui étudient et qui pensent ». Les rancunes laissées par la défaite dans certains esprits en France étaient donc bien faibles. Quelques années plus tard ceux même des germanophiles qui avaient cru devoir céder à l'entraînement des circonstances, comme Renan, se ressaisissaient et avouaient de nouveau hautement leur culte pour le génie germanique [2]. Le prestige de l'Allemagne chez nous, vieux déjà d'un siècle, avait triomphé de cette épreuve comme de celles de 1814-1815 et de 1840. L'Allemagne resta donc à l'ordre du jour. « L'attention et l'étude chez nous se portent en ce moment vers l'Allemagne, notait Schérer en mai 1872. C'est un bon signe et, à dire vrai, une manifestation de l'esprit public à laquelle je ne m'étais point attendu. » Les études sur la littérature allemande, les traductions d'auteurs allemands reprirent, comme si de rien n'était. En 1871 Soury

1. Il avait fait la campagne comme ambulancier.

2. Voir *Lettre à un ami d'Allemagne*, *Débats*, 16 avril 1879 : « Tous tant que nous sommes, nous devons beaucoup à cette puissante, intelligente et profonde Allemagne, qui nous a enseigné l'idéalisme avec Fichte, la foi dans l'humanité avec Herder, la poésie de la moralité avec Schiller, le pur sentiment du devoir avec Kant »; et la réponse au discours de réception de Cherbuliez à l'Académie, le 25 mai 1882 : « Nous n'avons rien à dédire de ce que nous avons dit; nos éloges sont sans repentance. Ce que nous avions aimé était vraiment aimable, ce que nous avions admiré était admirable. Nous n'avons pas changé nos jugements sur Goethe, Herder. » Dans les *Dialogues philosophiques* (p. 120), Renan voit de nouveau dans l'Allemagne la nation de l'avenir, contrairement à ses pronostics de 1870-1871.

s'occupait de Luther dans la *Revue des Deux Mondes*, et Coquerel y parlait de Varnhagen. En 1873 Réville y présentait Paul Heyse. Blaze de Bury, aussi enthousiaste, aussi romantique qu'aux environs de 1840, jugeait le moment opportun, en 1872, d'entretenir la France des « maîtresses » de Gœthe, écrivain sur lequel, dès 1870, Mézières avait publié un gros livre très élogieux, *Gœthe; les œuvres expliquées par la vie*. Les travaux de Bossert (*Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains*; *Gœthe et Schiller*) vinrent s'y adjoindre en 1872-1873. Heine continuait d'être traduit et imité dans les milieux parnassiens. En dépit de la mauvaise humeur de quelques-uns, le mouvement d'information sympathique, voire admirative, sur l'Allemagne se poursuivait [1]. Bien plus, il allait s'intensifier, dans certains domaines, du fait même de la victoire germanique [2].

II

L'idée ne tarda pas à se faire jour, en effet, que le verdict de 1870-1871 avait été équitable, et que, si l'Allemagne avait vaincu, c'est qu'elle méritait de vaincre. De là à conclure que l'on devait plus que jamais se mettre à son école, il n'y avait qu'un pas, et ce pas on le franchit très vite. C'était encore Renan qui avait apporté cette interprétation tout hégélienne des événements, et donné ce conseil, dans sa *Réforme intellectuelle et morale* de 1871, en insistant particulièrement sur le problème de l'enseignement. Bien qu'il n'y ménageât pas les critiques à la démocratie, la démocratie adopta ses vues. En même temps qu'elle instituait le service militaire obligatoire sur le modèle prussien, elle réorganisait dans

1. Cf. G. Renard, *L'influence de l'Allemagne sur la France depuis* 1870, *Nouvelle Revue*, 1884, t. IV, p. 673 et suiv.

2. Parmi les travaux qui nous orientèrent ultérieurement sur l'Allemagne, trois surtout méritent d'être cités : le livre de P. Didon sur *Les Allemands* (1883), qui s'occupe surtout des Universités d'un point de vue sympathique qui n'exclut pas la perspicacité; *L'Allemagne depuis Leibniz* (1890) de M. Lévy-Bruhl, étude pénétrante sur la transformation morale de l'Allemagne au XVIIIe et au XIXe siècle, qui n'a pas été assez lue et aurait pu nous épargner bien des désillusions; enfin *L'Allemagne moderne, son évolution* de M. H. Lichtenberger, belle et profonde synthèse des efforts accomplis par l'Allemagne du XIXe siècle dans tous les domaines.

le même esprit les trois ordres d'enseignement. L'enseignement primaire laïque, obligatoire pour tous, naquit vers 1779-1780. On y ajouta bientôt l'enseignement secondaire pour les jeunes filles. L'enseignement secondaire des garçons fut remanié dans un sens de plus en plus réaliste et germanique jusqu'aux programmes de 1902, qui marquent le point culminant de cette tendance. L'enseignement supérieur fut réorganisé à partir de 1879, et l'on finit par relever en 1896 les Universités, en les rapprochant autant que possible de celles d'outre-Rhin. Toutes ces réformes avaient été réalisées par des hommes — les Buisson, les Pécaut, les Sée, les Gréard, les Liard, les Monod — très au fait des choses d'Allemagne et formés aux disciplines de nos voisins. Le principe en était le plus souvent excellent, et d'ailleurs, sur bien des points, nous ne faisions que reprendre notre bien : une initiative incontestable de notre Moyen âge en relevant les Universités, un idéal de notre XVIIIe siècle et de notre Révolution, en créant l'instruction populaire obligatoire. Mais ces institutions nous revenaient d'Allemagne, et elles s'accompagnèrent, du moins au début, d'un redoublement d'influences germaniques plus ou moins opportunes, particulièrement dans le domaine pédagogique et scientifique. La « science allemande » avait déjà, nous le savons, fait son apparition chez nous. Mais, tandis que la tâche de la période précédente avait surtout consisté à s'en approprier les hypothèses générales, celle de l'ère nouvelle allait être plutôt d'en acclimater en France les méthodes. Un premier effort dans ce sens avait été fait sous l'Empire par des hommes comme Burnouf, Littré, Alexandre Weil, et la fondation de la *Revue Critique* d'une part, celle de l'École des Hautes Études de l'autre, rappelaient ces tentatives. L'œuvre fut reprise en grand après 1870, et l'on vit naître une foule d'organes « scientifiques » rédigés selon les principes les plus sévères de la philologie d'outre-Rhin, ainsi la *Revue celtique* de Gaidoz, la *Romania* de G. Paris et P. Meyer, la *Revue historique* de Monod, la *Revue de philologie* ; en même temps que des ouvrages d'érudition comme le *Virgile* de Benoist (1867-1872), les thèses de L. Havet sur le *Vers saturnien* et le *Querulus* de Plaute, le *Dictionnaire* de Darmesteter et Hatzfeld (1871 et suiv.) s'ajoutant à celui de Littré (1863-1871), le *Manuel de Philologie* de S. Reinach s'imposaient comme des modèles à suivre. Du haut enseignement,

où elle était à sa place — à condition de ne rien exagérer — la « science allemande » descendit même dans les classes de nos lycées et collèges, où elle n'avait que faire, et il fut un temps où l'on confrontait les variantes des manuscrits devant les élèves de troisième ou de seconde, initiés également aux mystères de la grammaire comparée. Réaliste et matérialiste au fond comme la philosophie dont elle procédait, soumettant l'esprit aux choses, ou, comme on dit là-bas, le sujet à l'objet, respectueuse du fait au point de s'interdire de le dominer par la critique qui classe et apprécie, absorbée dans le détail et soucieuse uniquement d'explication historique, elle réveilla chez nous le besoin de la sévère et consciencieuse documentation qui s'était un peu assoupi, et rendit à l'érudition française les bases solides qu'elle avait perdues. Mais ce progrès n'alla pas sans quelques inconvénients. Outre le danger d'étouffer les qualités les plus précieuses de l'esprit français sous le poids du labeur purement mécanique, l'envahissement des méthodes germaniques en apporta un autre. A force de pratiquer les savants allemands, les nôtres s'habituèrent peu à peu à adopter leurs points de vue. Fustel de Coulanges, au lendemain de la guerre, avait dénoncé avec vigueur le parti pris nationaliste et gallophobe de la plupart des érudits d'outre-Rhin, dociles serviteurs des intérêts et des préjugés de leur peuple jusque dans leurs ouvrages les plus abstrus [1]. On ne prit pas garde à cet avertissement chez nous, et devant la « science allemande », la science française abdiqua trop souvent son indépendance et sa liberté de jugement, au point que les théories germaniques purent à leur aise venir travailler en France même contre toutes nos traditions nationales, et, ce qui est plus grave encore, contre la vérité des faits. De l'enseignement supérieur cette nouvelle contagion se propagea dans le secondaire — où d'autre part l'étude de la langue allemande tendait à prendre la première place — et jusque dans le primaire, si bien que toute l'Université française « germanisa » plus ou moins aux divers sens du mot, entre 1870 et 1914, oralement et par écrit [2].

1. A propos de l'*Histoire d'Allemagne* de Zeller dans la *Revue des Deux Mondes*, t. CI, p. 241 et suiv.

2. Nous pourrions en citer des exemples caractéristiques, mais le moment n'est peut-être pas encore venu de le faire. Disons seulement que le grand public ne soupçon-

Une autre importation d'origine universitaire et inspirée par le désir d'emprunter à l'Allemagne le secret de sa force, fut celle du kantisme. Kant, on s'en souvient, avait été interprété par nos Romantiques, sous l'influence des écrits de Heine, comme un pur destructeur, et ils l'avaient peu à peu laissé de côté au profit de Schelling et de Hegel. Cette défaveur et ce malentendu durèrent jusque sous l'Empire et, en 1865 encore, Saissait rangeait le philosophe de Kœnigsberg parmi les sceptiques [1]. Cependant une plus juste compréhension de son système commençait dès lors à se faire jour, grâce notamment aux efforts de Renouvier et de Barni, qui montraient toute la place que tenait la morale la plus austère du devoir chez ce prétendu négateur. On pouvait aussi, maintenant, lire la plupart de ses œuvres dans la traduction de Barni, en particulier sa *Critique de la raison pratique*, trop négligée jusque-là. [2] Renouvier et Barni avaient d'ailleurs mieux fait que d'expliquer ou de traduire Kant : ils avaient proposé son éthique comme idéal à la démocratie naissante, et le premier avait même essayé de concilier le criticisme avec le spiritualisme dans un « néo-criticisme [3]. » Cette propagande se continua après la guerre. Elle venait à propos. La France vaincue cherchait un nouveau principe d'action, autant que possible de marque laïque. Car la génération, très anticléricale, des anciens adversaires de l'Empire qui arrivait maintenant au pouvoir, rejetait *a priori* toute morale qui eût rappelé de près ou de loin le catholicisme, et sentait pourtant le besoin d'en avoir une. Or Kant offrait cet avantage d'enseigner une éthique très élevée, qui ne supposait aucune croyance proprement chrétienne. On racontait, d'autre part, que, dans les

nera jamais jusqu'à quel point la manie germanisante et germanomane fut poussée chez nous dans certains milieux.

1. *Le Scepticisme, Œnésidème, Pascal, Kant*, Paris, 1865.

2. Remusat avait étudié Kant dans ses *Essais de philosophie* en 1842, et Tissot avait traduit en 1835-1836 la *Critique de la raison pure* après les *Principes métaphysiques de la morale* (1842). En 1844, Saintes donna une *Histoire de la vie et de la philosophie de Kant*. Barni traduisit la *Critique du jugement* en 1846, la *Critique de la raison pratique* et les *Fondements de la métaphysique des mœurs* en 1848, la *Critique de la raison pure* en 1869. Il écrivit un *Examen des Fondements de la métaphysique des mœurs et de la Critique de la raison pratique* en 1851.

3. Barni, *La Morale dans la Démocratie* (1868), *Manuel républicain* (1872); Renouvier, *Manuel républicain de l'homme et du citoyen* (1848), *Essais de critique générale* (1854), *Science de la morale* (1869).

années difficiles qui avaient suivi Iéna, la Prusse s'était ressaisie en s'appliquant au kantisme. C'en était assez pour recommander Kant à une génération meurtrie et toujours asservie intellectuellement à l'Allemagne. Les chaires de philosophie retentirent donc, pendant une dizaine d'années, des âpres commandements de l' « impératif catégorique [1] », et le kantisme fut vraiment la religion d'une élite universitaire dans laquelle il faut compter le noble Burdeau. Mais cette doctrine, contrairement à l'attente de ses promoteurs, ne franchit guère les murs des lycées et des Facultés. Le gros de l'opinion, chez nous, n'était pas préparé à l'accueillir. La morale kantienne, issue du système de Rousseau, est une morale protestante, subjective, quelques précautions qu'ait prises son auteur pour lui conférer un caractère de généralité et d'objectivité. Or l'esprit français, très latin en cela, s'est toujours défié de l'appel à la conscience individuelle, et lui a préféré pour son compte des devoirs d'origine sociale, clairement définis, soustraits à l'interprétation personnelle. C'est là, sans doute, la raison principale de l'échec du kantisme chez nous. La masse des croyants resta fidèle à sa conception catholique de la morale, qui lui suffisait, et, parmi les émancipés du dogme eux-mêmes, en dehors de l'Université, il y eut peu d'adhésions, l'état d'esprit créé par la défaite inclinant les consciences bien moins vers le devoir rigide que vers un scepticisme égoïste et désillusionné.

L'Allemagne, d'ailleurs, par un autre de ses philosophes, vint à point favoriser ces dispositions, comme si son rôle en France eût été alors exclusivement de détruire et non d'édifier. Elle nous envoya Schopenhauer et son pessimisme. Longtemps ignoré dans sa propre patrie, ce penseur original, doublé d'un écrivain remarquable, dont l'œuvre principale *Le Monde comme volonté et représentation* remontait à 1818, y avait enfin obtenu, peu avant sa mort, survenue en 1860, une célébrité brusque, aussi bizarre que le long oubli dont il avait été victime. Son système, assez voisin par son point de départ de ceux de Schelling et de Hegel, en ce sens qu'il envisageait aussi l'Univers comme une force vivante développant ses possibilités, en différait profondément par ses

1. V. Basch, *Le centenaire de Kant*, *Renaissance latine*, février 1904. — Voir aussi dans les *Déracinés* de Maurice Barrès le type du professeur kantien au lendemain de la guerre, M. Bouteiller.

conclusions. Schelling et Hegel étaient des optimistes, qui faisaient confiance à la Nature et apercevaient partout la loi du progrès. Pour Schopenhauer, au contraire, le monde était le théâtre d'une immense et perpétuelle duperie, dont la principale victime était l'homme. Constitué avant tout par la volonté et le désir, le monde n'avait qu'un but : se perpétuer, et à ce but il sacrifiait les créatures particulières, en les amenant par l'illusion et l'instinct à réaliser ses fins propres : la prolongation de la vie et la propagation de l'espèce. Mais la vie, pour elles, qu'était-ce, sinon une lutte de tous les instants pour arriver seulement à satisfaire des besoins et des appétits qui renaissaient sans cesse? Exister c'était donc peiner, souffrir, et mieux vaudrait n'être pas que de se voir ainsi exploité par une nature impitoyable. Mais comment se libérer? On pouvait songer à s'étourdir, par l'art notamment. Ce n'était là, cependant, qu'un palliatif. Le véritable remède était de tuer en nous le désir, le vouloir-vivre, de pratiquer le renoncement à la façon des bouddhistes, de regarder le spectacle des choses sans nous y mêler, en conservant pour nos semblables une pitié désabusée. A cette doctrine essentielle un disciple de Schopenhauer, Hartmann, ajoutait un complément approprié, en analysant avec une verve cruelle, dans sa *Philosophie de l'Inconscience* (1869), les divers stratagèmes par lesquels la force obscure de l'univers nous employait à produire une vaine agitation, qui n'avait que les apparences du progrès et ne changeait rien à l'essentiel des choses.

Schopenhauer avait été signalé à la France dès 1862 par Foucher de Careil dans son *Hegel et Schopenhauer*, puis par Dollfus dans ses *Études sur l'Allemagne* en 1864. Mais son véritable introducteur fut Challemel-Lacour, par un article remarqué, qui parut le 15 mars 1870 dans la *Revue des Deux Mondes* sous ce titre : *Un bouddhiste contemporain en Allemagne*; *Arthur Schopenhauer*[1]. Tout dans cette esquisse de l'homme et de l'œuvre était fait pour frapper l'attention. Le ton anecdotique d'abord. L'auteur nous montre le vieux philosophe à la table d'hôte d'un restaurant de Francfort, ayant à côté de lui un louis d'or qu'il se propose de donner aux pauvres le jour où il entendra ses voisins, les officiers,

1. Le bouddhisme avait été mis à la mode dans les dernières années de l'Empire par l'étude du sanscrit. — Nous insistons sur cet article parce qu'il est caractéristique du tour donné à l'information sur l'Allemagne par les habitudes du journalisme.

parler d'autre chose que de chevaux et de femmes — histoire inventée de toutes pièces, mais qui a l'avantage de situer l'homme, et offre un arrière-goût d'antimilitarisme qu'on ne détestait pas à l'époque; — il nous fait assister aux diatribes de l'original dîneur contre les femmes et l'amour, entrecoupées de fortes bouffées de pipe, et complète ce portrait hoffmanesque de son personnage en présentant en lui le premier philosophe de notre temps, sans doute, qui soit resté célibataire « par principe métaphysique ». On ne saurait donc rien souhaiter de plus « allemand ». Ce n'est qu'après avoir ainsi changé Schopenhauer en un de ces fantoches littéraires germaniques, chers à l'imagination française, que Challemel-Lacour passe à sa doctrine. Glissant sur la métaphysique pure, qui n'intéresserait pas les lecteurs, il arrive tout de suite à ce pessimisme qui cadre si bien avec la physionomie de son héros. « Le pessimisme, déduit non pas des souffrances accidentelles attachées à la condition humaine, mais des lois de toute existence intelligente, est le fond de la philosophie de Schopenhauer. » Rien de commun, là-dedans, avec ces accès passagers de mauvaise humeur que tout homme a connus. « Ce mépris versé à pleines mains sur la civilisation et sur ses œuvres, cette théorie de la souffrance et du néant, exposée non par un prêtre, mais par un philosophe qui prétend en donner les raisons spéculatives et la preuve expérimentale, ont quelque chose de piquant. »

Cela pouvait être « piquant », en effet, pour des Parisiens blasés, en mars 1870. Quelques mois plus tard, on eut autre chose à faire que de s'occuper du « bouddhiste » de l'Allemagne. Mais, après le désastre, il se produisit une sorte d'attirance morbide vers cette doctrine de découragement. A partir de 1874, où Théodule Ribot ouvre la marche avec sa *Philosophie de Schopenhauer*, c'est une véritable avalanche d'articles de revues et de livres sur le pessimiste de Francfort et son disciple Hartmann, jusqu'à ce que Cantacuzène traduise, en 1886, le *Monde comme volonté et représentation*, que l'on n'avait d'ailleurs plus besoin de lire [1]. Le pes-

1. Réville, *Hartmann et Schopenhauer*, *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1874; P. Janet, *Schopenhauer et la physiologie française*, *Revue contemporaine*, décembre 1880; Th. de Renesse, *Arthur Schopenhauer*, *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1881; *La Philosophie de Schopenhauer* par Brunetière, *ibid.*, 15 août 1884; Bridel, *Le Pessimisme de M. Hartmann et l'Évangile*, *Revue chrétienne*, mai-juin 1881; Wyrouboff, *Les modernes*

simisme s'installa même dans les chaires de philosophies des lycées. Mais c'est surtout parmi les « intellectuels » et les gens du monde qu'il se porta, contrairement au kantisme. Passant la revue des « femmes élégantes » et des « hommes indécis et inquiets » qui se réclamaient des deux penseurs allemands, Joseph Reinach s'écriait en 1878 : « Nous avons aujourd'hui des Werther de la philosophie, comme nous avons eu naguère des Werther de l'amour [1]. » C'était, en effet, la même maladie qui reparaissait. Jean Lahor, au nom bouddhique, Léon Valade, Dierx, Sully-Prudhomme — ce dernier déjà fortement imbu de panthéisme germanique — schopenhauerisèrent à qui mieux mieux, versant goutte à goutte la désespérance dans les âmes fatiguées de leurs contemporains. Le schopenhauerisme reçut même un secours inattendu qui doubla sa nocivité. Renan, incapable de résister à un souffle venu d'Allemagne, avait aspiré aussi cette doctrine de désenchantement. En 1876, il la traduisait à sa façon dans ses *Dialogues philosophiques*. Comme si la défaite eût brisé aussi quelque chose en lui, il y apparaissait méconnaissable. Seule sa négation du surnaturel et sa religion de la science subsistaient encore, mais la haute morale de jadis s'était évanouie. A Schopenhauer notre philosophe désabusé empruntait son idée de l'homme éternellement dupé par la nature. Au lieu cependant d'en conclure comme lui à la nécessité du renoncement dédaigneux, il proclamait que le meilleur parti était encore de se soumettre et d'accepter la tyrannie du désir, les fins de l'Univers étant bonnes. Le ton détaché de l'auteur ajoutait encore au sens troublant de ces théories. Elles furent goûtées du public. Renan alors, cédant aux entraînements de la popularité, multiplia les concessions. Dans des drames philosophiques, plus accessibles encore que ses dialogues [2], des allocutions, des confidences, il descendit au niveau de ses lecteurs. On entendit l'ancien aristocrate

théories du néant, Schopenhauer, Léopardi, Hartmann, Paris, 1881; *Schopenhauer, les origines de sa métaphysique*, par Ducros, 1884; Barine, *Schopenhauer, Revue bleue*, 18 juillet 1885, etc. — A. Burdeau traduisit en 1879 les *Fondements de la morale*, et, en 1888-1890, le *Monde considéré comme volonté et comme représentation*, traduit déjà par Cantacuzène en 1886. J. Bourdeau et Cantacuzène donnèrent d'autres œuvres de Schopenhauer en 1880-1881. Nolen traduisit la *Philosophie de l'Inconscient* de Hartmann.

1. *Revue bleue*, 1878, t. I, p. 1040.

2. *Caliban* (1878), *L'Eau de Jouvence* (1880), *Le Prêtre de Némi* (1880), *L'Abbesse de Jouarre* (1886).

flatter la démagogie, l'ex-séminariste prêter à l'Église de basses turpitudes, le savant proclamer la vanité de la science, le moraliste excuser, conseiller le plaisir sous sa forme la plus matérielle avec des arguments mi-badins, mi-métaphysiques. Le panthéisme naturaliste de Renan, comme celui de Michelet, finissait dans une sorte de déliquescence érotique, mais sans le correctif des larges envolées lyriques qui traversaient les pages de la *Femme* et de l'*Amour*.

III

Il y eut alors un moment unique dans l'histoire morale de notre peuple. Depuis près d'un siècle et demi des littératures et des philosophies venues du Nord éteignaient en lui la croyance à l'esprit, à la liberté, et l'inclinaient devant la nature, devant la matière. Considérablement renforcée dans les dernières années, cette prédication atteignait maintenant son maximum d'intensité, le subjuguait, l'écrasait. Le déterminisme de Taine, le panthéisme de Renan possédaient toutes les intelligences. D'Angleterre, après Darwin, arrivaient Bain et Spencer; d'Allemagne après Hegel, Wundt et Moleschott. Le règne des fameuses théories sur l'hérédité, proclamées par Th. Ribot, un disciple des Anglais et des Allemands, commençait. Le christianisme semblait mort sous les coups de Renan, et l'on ne concevait plus qu'une tête sérieuse pût s'en occuper. L'histoire nationale, dépouillée de son auréole par Michelet pour le passé, par Taine pour la période récente, repoussait les sympathies. On avait été vaincu; on avait vu la Commune. Plus de foi, plus de fierté patriotique, plus de croyance en la dignité de l'homme. Rien de ce qui avait soutenu la France jusque-là n'existait plus.... Ainsi désemparée, la France s'abandonna. Dans la société, à tous les degrés, ce fut un débordement de matérialisme à faire frémir, de sensualité indiciblement vulgaire ou perverse. L'anticléricalisme, non plus l'anticléricalisme philosophique des Quinet et des Michelet qui avait sa noblesse, mais un anticléricalisme grossier de carabins en goguette, de fin de banquets du vendredi saint, fêta ses saturnales. La presse se vautra dans les histoires malpropres, dans les « scandales ». Les théâtres devinrent comme des antichambres de mauvais lieux. La politique, livrée

aux aigrefins et aux aventuriers cosmopolites, prit un aspect de gabegie indécente. Des idées troubles, malsaines, passèrent à travers les cerveaux. L'anarchisme, l'« amoralisme » — un mot de l'époque — s'étalèrent sous des plumes célèbres, amenant un bouleversement total des principes fondamentaux de la vie en commun, éclatant en attentats brutaux, engendrant des productions à la fois prétentieuses et morbides, chargées de venin antisocial. On eût dit que le seul moyen de conquérir alors de la réputation en France était de détraquer et d'avilir encore plus notre espèce humaine, et les sujets préférés du roman furent la fille, le goujat, ou le révolté malfaisant [1]. Et cela se passait dans le pays de la chevalerie, de l'« idéalisme courtois », de l'« honnêteté », dans cette France qui avait assuré à deux reprises le règne de la femme distinguée, pure, délicate, bonne, et exalté dans l'homme le respect de la faiblesse, la générosité, l'héroïsme, l'oubli de soi! Les étrangers furent excusables de croire notre peuple à jamais perdu, de ne plus vouloir le reconnaître dans les peintures qu'on lui en faisait. Ils ne pouvaient savoir que les ferments de cette pourriture nous avaient été apportés du dehors. Nous ne le savions pas alors nous-mêmes.

C'est du milieu de ce marasme que jaillit soudainement le triomphe de Wagner, un des plus bruyants qu'ait célébrés l'influence allemande en France, le premier qu'elle ait obtenu sur le terrain de l'art.

La musique allemande, certes, n'était pas chose inconnue chez nous, au moment où la gloire de Wagner y pénétra. Depuis l'époque où Grimm et Rousseau coalisés avaient dirigé contre nos maîtres français leurs fameuses attaques, elle n'avait cessé d'y élargir ses conquêtes. D'abord étaient venus les chefs d'orchestre et les exécu-

1. Schérer, dans un article intitulé *Décadence*, s'éleva avec énergie contre cet envahissement de l'ordure. Il y disait : « Laissons là les intérêts de l'art..... Laissons la morale hors du débat... mais il reste une question qu'on pourrait dire de socialité. Il s'agit de savoir si l'on continuera à faire une distinction entre l'honnête homme, comme on disait autrefois, l'homme bien élevé, comme on dit aujourd'hui, et l'homme qui ne l'est pas. Il s'agit de savoir si la démocratie implique nécessairement le niveau dans la grossièreté — Le jour viendra-t-il où l'ordure ne sera plus ordure, ni le goujat un goujat? Il est venu ce jour. On essaiera, on a essayé déjà de protester contre cette accusation d'immoralité —. Les ouvrages ordurier passent vite..... Mais ces livres, ces journaux oubliés ont existé ... et ils ont souillé des milliers d'âmes. Et dans les œuvres « supérieures » elles-mêmes du roman et du théâtre quelle bassesse de conceptions!... »

tants d'outre-Rhin, que l'on trouve en foule à Paris dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Gluck avait ensuite imposé sa musique, encore à demi française il est vrai, à notre Opéra. Haydn aussi avait été apprécié avant la Révolution [1]. Interrompue un moment par les événements politiques, l'invasion musicale allemande avait repris sous l'Empire et la Restauration. Habeneck, directeur du Conservatoire, puis de l'Opéra, avait révélé Beethoven à la France, et fait exécuter avec succès sa *Symphonie héroïque* le 9 mars 1828. Weber, avec son *Freichsütz* (*Robin des Bois*), si délicieusement romantique, avait pris pied chez nous à peu près à la même date. Après 1830 avait commencé la royauté scandaleuse de Meyerber [2], fondée sur l'exploitation d'un Romantisme de cabinets de lecture, digne pendant de celle d'Hoffmann, tandis que dans une élite on s'éprenait de Schubert, présenté par Liszt, l'ami de Musset, de G. Sand et de Daniel Stern [3]. Le second Empire avait été témoin de la vogue d'un Offenbach, ce chantre de la « blague » boulevardière, et d'un renouveau de popularité de Mozart et de Gluck. Mais, quoique sourdement envahi, Paris avait toujours conservé les apparences du pouvoir. Ses opéras se jouaient sur toutes les scènes du monde, et il restait le dispensateur véritable de la renommée musicale. Wagner lui-même y avait séjourné à deux reprises et y avait risqué, en mars 1861, une représentation de son *Tannhæuser* [4].

Cette fois il allait s'agir de tout autre chose, d'une prise de possession ouverte, d'une conquête éclatante [5]. Dès l'époque du second Empire, Wagner avait trouvé à Paris des admirateurs enthousiastes, et ce n'était pas de leur faute, si *Tannhæuser*, violemment combattu par les musiciens, avait échoué à l'Opéra. Sa conduite

1. Sur cette période voir Michel Brenet, *La Musique allemande en France*, *Correspondant*, 25 mai 1915, p. 659 et suiv. et R. Brancour, *Le Bicentenaire de Glück*, *ibid.*, 10 juin 1913, p. 905 et suiv. — Suard, *Encyclopédie méthodique*, *Musique*, t. I, art. « Allemagne », vante déjà le goût naturel des Allemands pour la musique, et constate que leur musique instrumentale s'est imposée à l'Europe.

2. Elle débuta par la représentation de *Robert le Diable*, le 22 novembre 1831, qui fut un triomphe.

3. Voir les *Souvenirs* de Dan. Stern, Paris, 1877, le *Journal de Piffoël* de G. Sand. E. Deschamps traduisit des mélodies de Schubert en 1839-1840.

4. Stewart Houston Chamberlain, *R. Wagner*, 2e éd. (1900), p. 26 et suiv., 67 et suiv.

5. Sur Wagner voir, outre l'ouvrage précédent, H. Lichtenberger, *R. Wagner poète et penseur*, 1898, et P. Lasserre, *L'Esprit de la musique française (de Rameau à l'invasion wagnérienne)*, 1917.

pendant la guerre, où il ne craignit pas de piétiner le peuple vaincu, éloigna de lui, pour un instant, les sympathies. Mais pour un instant seulement, car à partir de 1873, Pasdeloup, le directeur des Concerts populaires, commençait en sa faveur la plus tenace des propagandes. Sans se laisser rebuter par des incidents tumultueux, comme il s'en produisit en 1874 et en 1876, il finit par assurer à la musique de Wagner, en avril et en mai 1879, au moyen d'extraits de *Lohengrin*, un véritable succès. Aussitôt Colonne et Lamoureux, l'un dans ses concerts du Châtelet, l'autre dans ceux du Château d'Eau, se joignirent à lui. En 1885 Lamoureux réussissait à faire applaudir un programme tout entier wagnérien, et, le 3 mai 1887, on donnait à l'Eden-Théâtre, pour la première fois depuis l'échec de *Tahnnæuser*, un opéra complet de Wagner — *Lohengrin* encore. Cette représentation fut une apothéose, et, du jour au lendemain, Paris compta une idole de plus, Wagner. Son nom était sur toutes les lèvres. Le « snobisme » aidant, le culte de Wagner prit les allures d'une sorte d'initiation mystique [1]. En 1885 avait été fondée une *Revue wagnérienne* pour entretenir le zèle des dévots et faire fumer l'encens aux pieds du nouveau dieu. Toute une littérature wagnérienne, incroyablement fervente, naquit, s'ajoutant à l'ouvrage enthousiaste que Schuré avait publié en 1876 sous ce titre *Le Drame musical*. Blaze de Bury, Judith Gautier, Hippeau, Soubies et Malherbe, Ad. Jullien, Noufflard, Fuchs, Servières, Ernst, Lichtenberger, Lavignac, Kufferath et d'autres, écrivirent sur l'illustre Allemand [2]. Catulle Mendès, comme possédé d'un délire sacré, se multiplia en sa faveur. L'engouement monta jusqu'aux limites de la frénésie. De Paris on se rendait par troupes à Bayreuth, pour assister aux représentations des chefs-d'œuvre du Maître dans le cadre qu'il leur avait choisi, et l'on revenait de là-bas avec des mines transfigurées [3]. On se demanda gravement s'il était licite et convenable de jouer du Wagner sur une scène

1. Voir les souvenirs de P. Flat sur la période des concerts Lamoureux, *Revue bleue*, 2-9 février 1918, p. 74-75.

2. Dès 1860, Champfleury avait publié un *Richard Wagner*. En 1861, on eut le *Richard Wagner* de Ch. de Lorbac, que suivit en 1866 le livre de Gaspérini sur *La Nouvelle Allemagne musicale*; *Richard Wagner*. Vint ensuite l'ouvrage de Schuré qui « lança » véritablement Wagner chez nous.

3. Cf. Th. Ferneuil dans la *Revue de Paris* du 1er octobre 1890, p. 662 et suiv. et A. Ernst, *ibid.*, 15 mars 1895, p. 666-667.

française[1]. Finalement la question fut résolue par l'affirmative, et on donna les modernes mystères à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique, mués en « temples » pour la circonstance, parfois en allemand et avec le concours des étoiles de Bayreuth, Mmes Materna et Lili Lehman, dans une atmosphère de recueillement et d'exaltation difficile à décrire pour qui ne l'a pas respirée. Des phénomènes, jusque là réservés au fanatisme religieux, se produisaient. Il y avait des conversions soudaines, des déchaînements de fureur dyonisiaque contre les « incrédules »; les fidèles de la religion wagnérienne ne tolérant pas la plus légère marque de scepticisme. Les jours du gessnérisme semblaient revenus, encore aggravés. On ne prêtait l'oreille aux négations ou aux réserves d'un Max Nordau, d'un Fétis, d'un Saint-Saëns, que pour s'en indigner. Les musiciens eux-mêmes entrèrent dans le vertige général. Reyer, dans son *Sigurd* (1884); Chabrier, dans sa *Gwendoline* (1886), dont le livret était de Catulle Mendès; Lalo, dans son *Roi d' Ys* (1888); Massenet, dans son *Esclarmonde* (1889); Vincent d'Indy, dans son *Fervaal* (1897), wagnérisèrent plus ou moins.

Incontestablement, pour beaucoup d'âmes pures et ardentes, le culte de Wagner fut un moyen d'échapper à l'effroyable atmosphère de vulgarité et de bassesse qui régnait à ce moment-là dans notre littérature et notre politique. Ce qu'il y avait de grand, de religieux, en apparence au moins, dans le drame wagnérien, enivra délicieusement les imaginations excédées de la morne sécheresse du laïcisme officiel et de la provoquante laideur du roman « naturaliste ». Le wagnérisme fut à bien des égards, donc, une protestation de l'idéalisme incoercible de notre race contre le triste régime moral et intellectuel auquel les circonstances le condamnaient. Mais, comme à l'époque du gessnérisme, le philtre étranger n'était pas exactement ce qu'il paraissait être. Wagner, en réalité, ne faisait qu'exalter, avec une fougue de lyrisme et une magnificence poétique d'ailleurs indéniables, les instincts qui avaient conduit la civilisation française où elle se trouvait présentement, et, loin d'apporter un remède au mal dont elle souffrait, il allait l'exaspérer davantage. Nature profondément érotique, il a chanté, crié, d'un

1. Cat. Mendès, *L'Œuvre wagnérienne en France*, *Revue de Paris*, 1er avril 1894, p. 180 et suiv.

bout à l'autre de son œuvre, sa hantise de l'amour sensuel, son désir inassouvible. Par toutes ses racines son inspiration plonge dans le panthéisme naturaliste, qui est la vraie religion de son peuple. L'instinct, l'amour-désir, jamais satisfait ici-bas, c'est déjà le thème de *Tannhæuser*, et *Lohengrin* n'y ajoute guère que l'orgueilleuse théorie du « héros », du « surhomme ». Bientôt une philosophie hardiment matérialiste précisera ces conceptions. Wagner apprendra dans Feuerbach, hégélien de « gauche », que l'homme, produit des forces intérieures de l'Univers, est déterminé comme lui; qu'il n'y a point de Dieu au-dessus de sa tête; que Dieu est au contraire sa création; que, par suite, la destinée de l'être humain est d'obéir, à l'instinct, de développer son individualité dans tous les sens, comme le veut la force de la nature qui est en lui; le bien dont il est capable devant sortir de cet épanouissement.... Ces idées, qui vont au-devant de ses besoins, Wagner les consigne dans les ouvrages théoriques qu'il écrit de 1849 à 1851, au moment où il prend nettement conscience de sa mission et formule sa conception de l'œuvre d'art[1]; il les exprime poétiquement et musicalement dans son *Anneau des Nibelungen*, poème de la Nature épanchée dans l'Amour vainqueur, de l'Anarchisme élémentaire triomphant de toutes les lois et conventions de l'Intelligence. Même lorsque, sous l'influence de Schopenhauer, il en arrivera à maudire provisoirement le désir, c'est sur ce désir que restera concentrée toute sa puissance d'évocation, comme dans *Tristan et Yseult*, jusqu'à ce que, incapable de le condamner définitivement, il en fasse de nouveau, en le retournant en quelque sorte contre lui-même, le principe de la sainteté, de l'affranchissement qu'il célèbre dans son *Parzifal*. Et cette philosophie si germanique se traduit chez Wagner par des moyens qui ne sont pas moins germaniques, c'est-à-dire naturalistes, synthétiques, panthéistes. L'œuvre d'art qu'il préconise et cherche à réaliser doit revenir à l'unité primitive des genres, représentée, croit-il, par la tragédie grecque, grouper à nouveau la musique, la poésie, la danse, les arts plastiques, remonter le courant de la civilisation. Elle doit choisir ses sujets dans la poésie élaborée instinctivement par le « peuple », dans le mythe, la légende, qui seront avant tout pour Wagner le mythe et la

1. *Art et Révolution*; *L'Œuvre d'art de l'avenir*.

légende des Germains. La musique elle-même, se retrempant dans l'inconscient fécond, donnera le pas à l'harmonie confuse sur la mélodie distincte, noiera le chant dans l'orchestration.... En Wagner la France adorait donc bien les idées qui, depuis plus d'un siècle, s'insinuaient dans son âme, et y régnaient maintenant en souveraines. De là l'ardeur de son culte, de là aussi l'inefficacité de ce culte pour la guérir du mal dont elle souffrait.

IV

Le triomphe de Wagner, triomphe germanique, s'il en fut, eut pour conséquence non seulement un véritable envahissement de nos concerts et de nos scènes lyriques par la musique allemande, mais un redoublement d'influences septentrionales en général. Cette fois, le Nord tout entier semblait s'être donné rendez-vous sur la terre française [1]. L'Angleterre-Amérique nous envoya, après Egdar Poë et G. Eliot, ses Dante-Gabriel Rossetti, Ruskin, Swinburne, Oscar Wilde. Des pays scandinaves nous vinrent Ibsen, dont la prestigieuse fortune commença vers 1887 par une représentation des *Revenants* chez Antoine, et dont Lugné-Poë dans son théâtre de l'Œuvre, fondé en 1893, se fit l'annonciateur mystique et enthousiaste; Bjœrnstierne Bjœrnson, qui fut traduit surtout entre 1883 et 1897 et joué fréquemment au Théâtre-Libre d'Antoine; enfin Strindberg, dont on connut notamment *Mademoiselle Julie*, le *Père*, et les *Créanciers*. De l'Allemagne proprement dite on reçut Gérard Hauptmann, disciple d'Ibsen, dont les

1. Le théâtre d'Ibsen fut traduit à partir de 1889 par MM. Prozor, Darzens, Chenevière, Johansen, de Casanove, P. Bertrand de Colleville et de Zepelin. Voir sur Ibsen Ch. Sarolea, *H. Ibsen, étude sur sa vie et son œuvre*, 1891; Ehrhardt, *H. Ibsen et le théâtre contemporain*; Ossip Lourié, *La Philosophie sociale d'Ibsen*, 1900, et *Ibsen et son temps*, 1907. Bjœrnson fut traduit à partir de 1880 par Braetzmann et A. Pages, Bernard-Derosne, A. Monnier et Littman, Prozor, Lugné-Poë, etc. Schuré l'a étudié dans la *Revue des Deux Mondes*, dès 1870. Strindberg fut traduit à partir de 1888 par de Casanove, G. Loiseau, etc.; Hauptmann par J. Thorel et Herold; Sudermann par Rémon, Valentin, Devaussanvin, Laurent. Les Russes furent traduits surtout après 1884. Voir sur tout ce mouvement l'article célèbre de J. Lemaître du 15 décembre 1894 dans la *Revue des Deux Mondes* (*De l'influence récente des littératures du Nord*). Lemaître constate qu'ils nous ramènent G. Sand, Dumas fils, Hugo, Flaubert, etc. En effet la source, des deux côtés, est commune : c'est la source anglo-allemande.

Tisserands et *Hannele Mattern* furent donnés par le Théâtre-Libre, les *Ames solitaires* par l'Œuvre; Sudermann, dont on traduisit la *Femme en gris* en 1895; l'*Indestructible passé* en 1897, le *Chemin des Chats* en 1900, et dont on joua *Magda* en attendant l'*Honneur* et *Parmi les pierres*. Il avait manqué jusque-là à ces incursions nordiques un contingent slave. Cette fois il apparut, introduit en 1886 par Melchior de Vogüé, avec son fameux livre sur le *Roman russe*, qui mit à la mode chez nous Gogol, Tourguenieff, Dostoiewski et surtout Tolstoï. L'action de ces divers écrivains concordait en somme avec celle de Wagner. Tous démesurément individualistes, exaltant dans l'homme les forces incontrôlables et anarchiques de la personnalité déchaînée, soit sous prétexte d'idéalisme moral comme Ibsen, soit sous prétexte d'idéalisme social ou même chrétien comme Hauptmann et Tolstoï, ils continuaient, poussaient à son point extrême, parfois jusqu'aux limites de la démence, l'œuvre de la philosophie et de la littérature antirationalistes de l'Allemagne, dans un milieu plus disposé que jamais à la subir. C'est par là surtout qu'ils s'imposèrent, bien que leur exotisme et le talent réel de quelques-uns d'entre eux, en particulier de cet Ibsen, qui est bien le plus grand psychologue et auteur dramatique engendré par les races germaniques depuis Shakespeare, aient aidé dans une certaine mesure à leur succès. La France de 1880-1890 était si profondément individualiste et anarchique, que tout ce qu'on lui présentait d'approprié à ce besoin était assuré d'obtenir son adhésion tumultueuse, et qu'elle n'en retenait guère que ce qui le favorisait. L'aventure de Melchior de Vogüé en est une preuve frappante. Catholique et aristocrate, cet écrvain à l'âme d'ailleurs assez trouble, si l'on en juge par son *Jean d'Agrève*, avait cru travailler au refoulement du naturalisme et au réveil de l'idéalisme en nous révélant Tolstoï l' « évangélique ». Or Tolstoï devint chez nous immédiatement un fauteur de révolte et d'anarchisme, beaucoup plus dangereux que nos Zola, nos Mirbeau et nos Huysmans. A travers la superficielle enveloppe chrétienne, on avait découvert avec ivresse l'élémentaire et irréductible indiscipline du Slave.

C'est de toutes ces influences germaniques ou septentrionales réunies, mais surtout de celle de Wagner, que naquit chez nous l'école « symboliste », plus tard appelée aussi « décadente »,

de 1890 [1]. Sans doute les premiers symbolistes, comme Verlaine et Mallarmé, ont d'autres origines, assez complexes — où d'ailleurs l'Allemagne, avec Heine par exemple, ne fait pas défaut — qui semblent plutôt les rattacher à l'Angleterre et à l'Amérique. Mais Wagner exerça bientôt une singulière fascination sur ce groupe, qui reprenait, en les poussant à l'extrême, bien des théories des sous-cénacles romantiques, de ceux où trônaient les Petrus Borel et les Jules Vabre. Le « symbole » lui-même, mot d'ordre mystique de l'école, était incontestablement de provenance wagnérienne, rien chez le maître de Bayreuth, que ce soient les personnages ou les événements, ne se présentant sans un aspect symbolique. De même, l'incessant appel aux ressources musicales de la langue pour exprimer cet inexprimable du subconscient, du rêve à peine rêvé, de la simple vibration nerveuse, qui fut le domaine préféré de la poésie des Symbolistes [2], a bien l'air d'un emprunt au chant confus et élémentaire du *Gesamtkunstwerk*. Enfin l'érotisme, volontiers aiguisé de mysticisme, qui fait le fond de la plupart de leurs œuvres; leur prédilection pour certains aspects du Moyen age et des civilisations primitives, encore enveloppées dans le mythe et la légende; leur religion du « moi » de l'artiste, dédaigneux de la foule jusque dans son langage : tout cela offre un tel air de parenté avec le wagnérisme, qu'on ne peut vraiment pas l'en séparer, quelque soin qu'aient apporté certains des novateurs à se déclarer indépendants de la pensée allemande. Rappelons d'ailleurs que Mallarmé fut un fervent wagnérien; que Signoret fonda, en 1890, une revue qui s'appelait *Le Saint-Graal*; que Viélé-Griffin écrivit une *Svanhilde*, une *Légende ailée de Wieland le forgeron*; que René Ghil se réclamait de Wagner dans son *Traité du Verbe*; que Kahn, Régnier s'appuyaient aussi sur lui pour rompre avec la prosodie traditionnelle, etc. Il n'est pas jusqu'à Moréas lui-même qui n'use parfois d'un style tout germanique, et l'on sait qu'il donna, en

1. Cf. Ch. Morice, *La littérature de tout à l'heure*, 1889; Vigié-Lecocq, *La Poésie contemporaine*, 1897; Alf. Poizat, *Le Symbolisme ou la littérature franco-étrangère*, *Revue Bleue*, octobre 1917. André Barre, *Le Symbolisme*, 1912; Ad. van Bever et P. Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui* (extraits avec bibliographie très complète), 1900.

2. Il est inutile de dire que l' « impressionnisme » brutal, dans l'art, qui ne travaille que par et pour la sensation élémentaire, sans y mêler quoi que ce soit de conscient et de rationnel, procède du même état d'esprit et s'explique par les mêmes influences.

mars 1895, à la *Revue Indépendante*, des « notes » sur Schopenhauer. Dans la carrière d'un Romain Rolland, qu'il faut également nommer ici, le wagnérisme semble avoir produit des effets presque comparables à ceux qu'il eut sur l'Anglais Stewart Houston Chamberlain, et avoir opéré une sorte de dénationalisation intellectuelle. Dans ce *Jean-Christophe*, qui restera son œuvre maîtresse, et qui est un *Bildungsroman* du genre de *Wilhelm Meister* et de *Henri le Vert*, tout est germanique : procédés d'art, idées, style, et l'on sent que c'est lorsqu'il parle de l'Allemagne, même pour la critiquer, que l'auteur est véritablement chez lui par la compréhension, la sympathie; lorsqu'il parle de la France, qu'il est étranger.

Le symbolisme était déjà constitué quand le nom et les œuvres de Nietzsche parvinrent chez nous, mais il n'est pas douteux que la trace de son influence ne se retrouve dans le développement ultérieur de cette école [1]. On avait été conduit à Nietzsche tout naturellement par Wagner, dont il avait été le disciple enthousiaste avant de devenir son détracteur le plus acharné. C'est vers 1895 que commença la vogue de ce nouveau prophète d'outre-Rhin. Cette année-là un article de L. Bernardi le signalait dans la *Revue de Paris*, et on lisait l'essai que lui avait consacré le critique danois G. Brandès dans ses *Menschen und Werke*. Wyzewa, en 1896, s'arrêtait sur lui dans ses *Écrivains étrangers*. A partir de ce moment les études se multiplient. En 1898 M. Henri Lichtenberger donne son excellente *Philosophie de Nietzsche*, et M. Albert entreprend la traduction de ses œuvres. Dans toutes les revues on s'occupe de ce penseur original, qui a piqué une curiosité que l'on eût pu croire enfin blasée. Les philosophes purs, comme Fouillée, s'intéressent à lui aussi bien que les critiques comme Schuré, Faguet, M. Lasserre. Les gens du monde veulent le connaître, et bientôt après le pessimisme de Schopenhauer, le nietzschéisme fait fureur dans les salons. Mais c'est surtout dans les chapelles symbolistes et décadentes que Nietzsche recrute ses admirateurs. Par les exposés forcément incomplets qui ont été publiés de sa doctrine,

1. Sur Nietzsche voyez surtout H. Lichtenberger, *La Philosophie de Nietzsche*, Alcan 1898; P. Lasserre, *La Morale de Nietzsche*, 1902; Seillière, *Apollon ou Dionysos; étude critique sur Fr. Nietzsche*, etc., 1905. Ch. Andler, *Nietzsche, sa vie et sa pensée* (en cours de public.), Bossard.

il s'est révélé à ces individualistes comme un frère intellectuel d'Ibsen, de Strindberg, d'Oscar Wilde, plus fougueux, plus délibérément subversif encore. « Lorsque, il y a six ou sept ans, Nietzsche commença à être connu en France par des fragments détachés, notait M. Schuré en 1900 [1], les revues jeunes lui tressèrent des couronnes. Déliquescents et symbolistes, anarchistes et libertaires, il avait conquis du coup tous les mécontents de la littérature, tous les révoltés de la pensée. » Ce furent là, en effet, les premiers apôtres, et les plus bruyants, du nietzschéisme. Dans la France d'alors, seule la prédication anarchiste avait des chances d'être comprise. Or Nietzsche, indiscutablement, par certaines excroissances de sa philosophie, semblait se rapprocher des conceptions à la mode chez nous. Quelques-uns de ses meilleurs ouvrages : *Ainsi parla Zarathustra*, *Par delà le Bien et le Mal*, *La Généalogie de la Morale*, mais surtout ceux de la période douloureuse de 1876 à 1881 : *Choses humaines*, *Sentences et Opinions diverses*, *Le Voyageur et son Ombre*, *Aurore*, prêchaient parfois une doctrine sensiblement analogue à celle qui se dégage de quelques écrits de Renan, notamment de ses *Dialogues philosophiques* et de son *Caliban*, mais sur un ton âpre, énergique, en un style nerveux, éclatant d'images, qui forment un contraste absolu avec la manière molle et désossée de notre compatriote, et rappellent plutôt celle des Scandinaves. Audacieuse révision de toutes les « valeurs » morales et sociales; rejet superbe du christianisme, religion d'humilité et de faiblesse; nécessité pour l'individu de se dicter à lui-même sa loi, de taxer les choses suivant ses besoins; idéal d'un épanouissement complet de l'homme fort et résolu en « surhomme », qu'aucune limite ne comprime plus; la « volonté de puissance » prêchée à tous au lieu de la soumission débile; l'appel à la lutte joyeuse et rafraîchissante, à l'action et encore à l'action : tel était le message qu'apportaient ou paraissaient apporter les ouvrages aux titres sonores du jeune penseur de Germanie. On n'était que trop disposé, chez nous, à l'entendre. Sous ce nouveau coup de fouet cinglant, l'individualisme franchit les dernières barrières. Dans des œuvres comme le *Serpent noir* de P. Adam, alors dans toute sa fièvre symboliste, le nietzschéisme signifia rupture avec tous les

1. *Revue Bleue*, 8 septembre 1900, p. 289.

principes, outrecuidant étalage d'immortalité, d'égoïsme. Des femmes se crurent « nietzschéennes » en animalisant complètement leur sexe, en le représentant comme pétri uniquement de névrose perverse et d'appétit sensuel [1]. Des productions de ce genre, et d'une façon générale le mouvement décadent, marquent le terme ultime atteint par l'influence germanique en France dans le domaine littéraire. Au delà il n'y avait plus que le cri primitif, la physiologie, où l'Allemagne est d'ailleurs allée, par exemple avec Wedekind, comme elle devait retourner, dans sa guerre de 1914, à la lutte primordiale, dépouillée de toutes les conventions accumulées autour d'elle par des siècles et des siècles d'humanité.

V

Si le germanisme avait accompli toute sa mission dans certaines classes de notre société : les classes supérieures et moyennes, il lui restait cependant à descendre dans les couches profondes de la population française, pour y opérer une révolution analogue. Un événement capital allait lui permettre de le faire : la mainmise du collectivisme allemand sur le socialisme français [2]. Depuis près d'un siècle cette mainmise se préparait. Les Saint-Simoniens avaient déjà incliné vers le panthéisme hégélien. P. Leroux et Proud'hon, le premier sans le vouloir, le second consciemment, s'en étaient imprégnés. Cependant les diverses doctrines socialistes françaises gardaient encore certains traits communs qui les distinguaient nettement de celles que l'on professait ailleurs. Les Français tenaient de la Révolution un souci de dignité individuelle et un idéal de justice généreuse qui leur étaient propres. En Allemagne le socialisme, d'abord simple décalque du nôtre, n'avait pas tardé à perdre ces caractères. Sous l'influence principalement de Karl Marx, il s'était mis à l'école de Hegel et totalement matérialisé. Plus de rêves, plus d'idéal, dans la dure doctrine du Juif

1. Il est à peine besoin de dire que nous ne voulons point désigner par la *Nietzschéenne* de Mme Lesueur, qui ne répond pas du tout à cette définition.

2. G. Weill, *Histoire du mouvement social en France*, 2e éd., 1911 ; Laskine, *L'Internationale et le Pangermanisme*, 1916.

de Trèves [1]. La société marchait d'elle-même, nécessairement, vers le collectivisme, l'abolition de la propriété, presque de l'existence particulière. C'étaient les appétits et les besoins qui gouvernaient le monde; les idées elles-mêmes n'étant que la traduction de ces besoins, y compris la représentation que l'on se faisait de Dieu [2]. Or, de thèse en antithèse et en synthèse, l'histoire, qui n'était que la poursuite du bien-être, devait amener la dépossession du patronat par les salariés. Mais il importait de se préparer à cette échéance. Le mot d'ordre était : lutte des classes, union des prolétaires par dessus les frontières [3]. Un autre desideratum que Marx évitait de formuler, mais qu'il appliquait avec sa rudesse ordinaire, était l'anéantissement complet des individus dans le parti, le *perinde ac cadaver*. Le collectivisme allemand était une caserne prussienne.

Ces idées, qui répugnaient au socialisme français, mirent quelque temps à s'imposer à lui. Elles s'attaquèrent d'abord à ses conceptions dans les congrès extérieurs. Les socialistes d'Angleterre et de France avaient imaginé ces rencontres internationales, où les principes anglais et français dominèrent d'abord. Dès 1867 Marx y prend l'offensive. En 1869, à Bâle, le socialisme français perd déjà du terrain devant lui. Marx est si hostile à tout ce qui vient de chez nous qu'il voit sans déplaisir la défaite de la France en 1870, et y contribue peut-être pour sa part. Il s'empresse, en tout cas, d'en tirer profit. En 1875 il envoie chez nous des émissaires chargés de « travailler » les milieux socialistes. Un de ces émissaires convertit à Toulouse Deville et Darrieux, alors étudiants; un autre, dans le Nord, Jules Guesde. Désormais le marxisme a pris pied en France et ses progrès y seront rapides. L'année 1876 voit paraître, dans un arrondissement de Paris, le premier manifeste « collecti-

1. Les œuvres de Karl Marx furent traduites pour la plupart de 1895 à 1901 par L. Rémy et Ch. Longuet. Cependant le *Capital* parut en français dès 1873 dans la traduction de J. Roy. C'est ce dernier ouvrage qui compte surtout.

2. Il convient de dire que, si les racines du marxisme étaient hégéliennes, il s'inspirait en outre d'une foule de doctrines matérialistes, dont nous n'avons point parlé parce qu'elles furent peu connues en France, celles de Feuerbarch, de Büchner, de K. Vogt, etc., qui sortaient d'ailleurs toutes plus ou moins de la philosophie de Hegel. Il a aussi subi l'influence du darwinisme.

3. Voir le *Manifeste du parti communiste*, par K. Marx et Fr. Engels, traduit par Ch. Andler, 1901, 2 vol.

viste » français. En 1879, pour la première fois, le monde ouvrier de chez nous adhère au collectivisme et à la formule de la « lutte des classes ». L'année suivante il existe un parti marxiste français. En vain Brousse, B. Malon, Joffrin, Allemane, essaient de résister. Le marxisme du dehors, venant au secours de celui du dedans, les réduit au silence en 1891 à Bruxelles, en 1893 à Zurich, en 1896 à Londres. L' « Internationale » reconstituée en 1900, à Paris, est tout allemande, et le marxisme domine bientôt complètement en France. La fraction même qui admettait la participation au pouvoir est condamnée, en 1904, au congrès d'Amsterdam, et l'Unité socialiste qui se fonde chez nous, en 1905, sur les injonctions des Allemands, est une Unité collectiviste. La France est donc, sur ce terrain aussi, envahie par le germanisme, au moment où sa pensée subit par ailleurs le plus formidable des assauts. A peine convertie aux idées, elle ne tarde pas, avec sa fougue ordinaire, sur ce terrain comme sur tous les autres, à dépasser les Allemands dans l'application. Tandis que ceux-ci, opportunistes et pratiques avant tout, hésitent en face d'un gouvernement fort et d'une opinion publique gagnée au pangermanisme, à formuler la doctrine antipatriotique, qui se déduit pourtant logiquement de leurs principes et surtout des leurs, les Français la proclament sans hésiter et la traduisent dans des actes. Si la cause des travailleurs n'en retire pas grand avantage, on voit tout de suite ce que le gouvernement de Berlin, décidé à l'action, peut y gagner. Dans toutes les questions de politique étrangère, le parti socialiste français, conformément à la religion qu'il a adoptée, se met énergiquement en travers de ce qu'il appelle notre « impérialisme », tandis que le collectivisme allemand, malgré ses énormes ressources en hommes et en argent, se borne à une opposition timide et peu sincère, ressemblant parfois à de la complicité, qui finit par frapper les plus clairvoyants de nos socialistes, notamment M. Andler.

Ce n'est pas tout. Le socialisme d'importation allemande va trouver en France pour le représenter un interprète génial, qui lui assurera une influence dépassant de beaucoup les limites du monde ouvrier, et fera de lui un élement essentiel de la vie nationale, ce qu'il n'a jamais été au delà du Rhin. Cet interprète a été

Jean Jaurès [1]. Au triste et rébarbatif marxisme tudesque Jaurès a ajouté ce que Renan avait ajouté déjà à la science abstruse des Baur et des Strauss : la flamme, la poésie. Car une âme de poète, une âme chantante, ailée, se cachait dans le corps massif de ce tribun, issu d'une lignée de petits bourgeois de Castres. Ce don qu'il avait reçu de la nature, Jaurès l'élargit et l'affina par l'éducation. Élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie, docteur ès lettres, il embrassa un savoir immense et acquit une maîtrise de parole et de style qui lui vaudront toujours un rang distingué dans notre littérature du XIXe-XXe siècle. La culture philosophique de l'Université, au moment où il l'aborda, vers 1877-1878, était entièrement dominée par la pensée allemande. Jaurès étudia Kant, mais se livra surtout à Hegel, qui lui fournit la doctrine de toute sa vie : un panthéisme dont les dures racines matérialistes disparaissaient, à ses yeux, sous la luxuriante frondaison d'idéalisme humanitaire et social qu'il en faisait jaillir. Car de bonne heure le panthéisme l'avait conduit au socialisme, et sa thèse latine est déjà consacrée à la recherche des premiers linéaments de ce système politique chez Luther, Kant, Fichte et Hegel [2]. Persuadé que l'univers s'élève lentement de lui-même vers l'esprit, la beauté et la justice, il voyait dans l'ascension des masses laborieuses au bien-être, par la voie du collectivisme, une des formes les plus intéressantes de cet essor, et le socialisme, dont il voilait le plus possible la face autoritaire, prenait presque chez lui l'aspect d'une religion, voisine par bien des côtés de celle des hommes de 1848. Ces idées n'étaient sans doute pas complètement précisées dans son intelligence lorsqu'il se jeta dans la politique en 1885, mais elles ne devaient pas tarder à l'être. Élu comme socialiste à la Chambre en 1893, il conquit tout de suite dans son parti, grâce à sa remarquable éloquence, une situation prépondérante et, au bout de quelques années, il en était le chef reconnu. Après l'affaire

1. En attendant l'étude définitive qui manque encore, voyez Lévy-Bruhl, *Revue de Paris*, du 15 janvier 1915, p. 322 et suiv.; R. Roland, *Journal de Genève* du 2 août 1915; Ch. Rappoport, *Jean Jaurès, l'homme, le penseur, le socialiste*, 1915 (avec préface d'Anatole France).

2. Dans cette thèse latine le panthéisme latent de Luther est admirablement dégagé par quelqu'un qui en a véritablement le sens. La thèse française sur la *Réalité du monde sensible* est une profession de foi panthéiste. Voir notamment p. 29-30, 56 et suiv., 322 et suiv.

Dreyfus, à laquelle il prit part avec passion, Jaurès, devenu l'un des inspirateurs de la politique anticléricale et socialisante du « bloc des gauches », fut, sous les cabinets Waldeck-Rousseau et Combes, un véritable ministre sans portefeuille, l'Éminence grise du gouvernement. Rentré ensuite dans l'opposition, il continua d'exercer une action décisive sur la politique française, en particulier dans les questions extérieures, par la crainte qu'on avait de ses interventions. Socialiste avant tout sur ce terrain comme sur les autres, il ne cessait en effet de contrecarrer les efforts de notre diplomatie pour résister à l'Allemagne, convaincu qu'il servait ainsi les intérêts de la paix, dupe aussi dans une certaine mesure des socialistes d'outre-Rhin, dont les sentiments réels ne lui apparurent que très tard, égaré d'une manière plus générale par ses illusions romantiques sur le peuple allemand, dont il parlait encore avec le langage d'un Michelet et d'un Hugo. Par là il rendit, quoique sans le vouloir, des services très réels à la politique pangermaniste, notamment dans le conflit marocain. Il lui en rendit de plus grands encore en attirant au socialisme un contingent énorme d' « intellectuels » et d'universitaires, auxquels ses discours et ses écrits révélaient le lien secret qui existait entre toute leur culture philosophique et la conception collectiviste. Or, chaque recrue amenée au collectivisme était en même temps une recrue pour le germanisme, la foi nouvelle impliquant non seulement le pacifisme et l'internationalisme en matière politique, mais une attitude particulièrement déférente — on voit peut-être, maintenant, pourquoi — envers l'Allemagne. Le cas de M. Anatole France, conduit à la germanophilie militante par le socialisme, en dépit d'une organisation morale aussi peu germanique que possible, en est, ou en fut, un exemple frappant.

VI

Ramenée en France au lendemain de la guerre par Kant et Schopenhauer, qu'accompagnaient les fameuses « méthodes germaniques », puis par Wagner, par Nietzsche, par le marxisme, l'influence allemande semblait, vers le début du XXe siècle, plus solide et plus puissante que jamais chez nous. Dans les milieux

intellectuels, on ne prononçait le nom de l'Allemagne qu'avec respect, et il était de mode, chez les symbolistes par exemple, de se proclamer le disciple de quelque penseur ou écrivain d'outre-Rhin. L'Université française, dans son ensemble, paraissait n'avoir d'autre ambition que de travailler d'après les procédés et de reprendre les conclusions de la science allemande, et malheur à qui tentait de s'écarter de cette voie! La tyrannie des opinions consacrées, si redoutable chez nous par suite de l'organisation centralisée de la pensée, pesait ici de tout son poids, écrasant les moindres velléités d'indépendance, si bien que, sur certains points, on en arrivait, en France, à se monter plus servile envers le germanisme que l'Allemagne érudite elle-même. Dans la politique, un grand parti remuant et audacieux montait une garde vigilante autour des intérêts allemands, et rendait d'avance la lutte impossible contre les prétentions les plus injustifiées du cabinet de Berlin. A cette double domination intellectuelle et politique s'en ajoutait une troisième, qui se précisait tous les jours davantage. La France était envahie économiquement par l'Allemagne, et le temps n'était plus éloigné où, sur ce terrain aussi, elle se verrait condamnée à l'impuissance. Pour quiconque considérait superficiellement les rapports franco-allemands, l'avenir de notre pays s'offrait sous les perspectives les plus sombres. La France avait tout l'aspect d'une de ces nations agonisantes, qui tombent dans la vassalité d'une autre, avant d'être absorbées définitivement par elle.

Certes, à bien des égards, ce pessimisme était fondé. L'Allemagne, politiquement, économiquement, militairement, était à son apogée. Aucun pays en Europe n'était mieux gouverné. A côté de sa machine administrative, aux organes si fermes et si souples à la fois, merveilleusement entretenue, la nôtre paraissait vétuste et à demi détraquée. Nos mœurs politiques ne valaient pas non plus celles des Allemands. Dans l'industrie et le commerce, l'apathie française contrastait péniblement avec l'esprit de progrès et d'entreprise de nos voisins. Matériellement l'Allemagne était plus forte et plus dangereuse qu'à n'importe quel moment de son histoire, et pour tout ce qui constitue l'outillage pratique d'un peuple, on ne pouvait même lui refuser l'admiration. Cependant ces dehors brillants cachaient une tare profonde, incurable. L'Allemagne était en pleine

décadence intellectuelle [1]. Ses grands philosophes du début du XIXe siècle, ses littérateurs et ses savants encore passables de la génération suivante, n'avaient pas eu de successeurs, et la guerre de 1870, dont on avait attendu un renouvellement total de l'âme nationale, n'avait rien produit de semblable. La France elle-même, si elle avait été plus attentive, eût pu s'en apercevoir. Les grands noms allemands qu'elle fêtait depuis une trentaine d'années appartenaient tous plus ou moins au passé, et prolongeaient une lumière dont la source ne s'alimentait plus, comme ces astres dont l'éclat nous arrive longtemps après qu'ils se sont éteints. Et ce qui étouffait le génie spéculatif de l'Allemagne, c'était précisément, comme le constatait Treitschke dans les derniers temps de sa vie, le débordement des intérêts matériels, le matérialisme. Au contact des affaires et des plaisirs, il s'était déshabitué des hautes envolées, au moment même où le sens moral — chose non moins nécessaire que le génie pour les nobles créations de la pensée — s'oblitérait dans la race. Hegel avait eu raison de Gœthe et de Schiller. L'Allemagne était capable encore de nous vaincre; elle n'était plus en état de nous imposer son hégémonie intellectuelle.

Cela, la science officielle française, pliée à ses habitudes de vénération, ne l'apercevait pas, et elle ne l'eût peut-être jamais aperçu. Mais il se produisit alors un phénomène curieux, semblable à celui de Rousseau dénonçant à l'Europe la décrépitude de la civilisation française en plein XVIIIe siècle, et suscitant chez les peuples germaniques le désir de l'affranchissement. Un écrivain allemand considérable, un de ceux que la France admirait le plus, le seul grand écrivain de l'Allemagne contemporaine, éleva la voix pour annoncer à tous dans l'univers, et en particulier au monde latin, le crépuscule du génie de son peuple. Cet écrivain c'était Frédéric Nietzsche, un philosophe comme Rousseau, un styliste merveilleux comme lui encore. Dans ces ouvrages, où il paraissait à nos décadents exprimer l'essence même de la culture individualiste allemande, on ne fut pas peu étonné, chez nous, de trouver un per-

1. Pour qu'on ne nous accuse pas de prédire après coup, rappelons que nous disons les mêmes choses dans la conclusion de notre *Histoire générale de l'influence française*, qui parut en mai 1914, c'est-à-dire à un moment où le culte de l'Allemagne était plus absolu et plus intolérant que jamais dans l'Université française.

pétuel et implacable réquisitoire contre l'Allemagne [1]. Et ce n'était pas seulement l'Allemagne du présent, l'Allemagne militarisée, prussifiée, que Nietzsche accablait de son mépris, c'était l'Allemagne du passé, toute l'Allemagne, qu'il démolissait, à deux ou trois figures près, pierre par pierre. Rien de ce qui avait fait l'objet de nos successifs enthousiasmes ne trouvait grâce devant ses yeux. La « loyauté » allemande : simple artifice d'une race foncièrement perfide; la « science » allemande : un dressage inintelligent, propre à former tout au plus des « portefaix prétentieux » ; le « sens historique » allemand : l'absence de civilisation propre, l' « anarchie des goûts et des instincts qui permet de tout comprendre », la « basse curiosité plébéienne » d'une nation amorphe; le protestantisme : l'incompréhension du merveilleux édifice qu'était l'Église catholique, aristocatique, amie des arts, favorable à la domination de l'élite sur les foules, la révolte d'un moine ignorant et grossier « animé de tous les instincts rancuniers du moine manqué », un « soulèvement de paysans » qui avait privé l'Allemagne du bienfait irremplaçable de la Renaissance.... En tant que peuple, les Allemands étaient dépourvus de tout ce qu'il fallait pour créer une culture supérieure : la noblesse des sentiments, le sens de la beauté, le « style », le tact, l'art des nuances. Pour devenir un grand Allemand il avait été nécessaire à Gœthe de cesser d'être Allemand. « Sa parole et son exemple démontrent que l'Allemand doit être plus qu'un Allemand pour être utile ou seulement supportable aux autres nations. » A trois reprises différentes l'Allemagne avait été funeste à l'humanité, en faisant sa Réforme, en brisant la magnifique organisation napoléonienne, et récemment encore en créant son empire, qui était un désastre pour le monde et pour elle-même.

Et en face de sa Germania déboulonnée, qu'il brisait ainsi à grands coups furieux, quelle image dressait Nietzsche? Justement celle de cette France, qui depuis plus d'un siècle se faisait toute petite, s'humiliait jusqu'au mépris de soi devant sa superbe voisine. La France, pays du goût, de la finesse, de la « forme », de la distinction, était la patrie morale de ce Germain désabusé. Seule

1. Les jugements de Nietzsche sur l'Allemagne, qui ne prennent naturellement tout leur sens que par le contexte, ont été réunis par M. Lichtenberger, *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1900.

la civilisation française comptait à ses yeux. « Tout ce qu'il y a en Europe de noble en fait de sentiments, de goûts et de mœurs est l'œuvre et l'invention de la France », disait-il, ou encore : « Je ne crois qu'à la culture française et tiens pour un malentendu tout ce qui, en dehors d'elle, se décore en Europe du nom de culture. » Avec quelle chaleur de sympathie il parlait de ce qu'il y a de plus français dans la France, de nos « classiques » du XVIe, du XVIIe et du XVIIIe siècle : Montaigne, La Rochefoucauld, Corneille, Racine, La Bruyère, Montesquieu, Voltaire, ces maîtres de l'analyse psychologique, ces grands seigneurs de la pensée et du style! Au XIXe siècle encore, tout ce qui se rattachait à la tradition nationale par la netteté et la pénétration, par la belle tenue de la forme, un Stendhal, un Mérimée, un Flaubert, un Baudelaire, l'enchantait. Il n'hésitait et ne reculait, avec une méfiance instinctive, que devant les génies chez lesquels il découvrait la contamination anglaise ou allemande : Michelet, Hugo, G. Sand, Renan. Pour lui, c'étaient en effet l'Angleterre et l'Allemagne qui avaient introduit en France le désordre des idées, la phraséologie prétentieuse et vide, la vulgarité. Malgré tout, notre littérature restait ce qu'il y avait de plus humain et de plus délicat en Europe, avec ses Paul Bourget, ses Loti, ses Jules Lemaître, ses Anatole France, ses Guy de Maupassant et autres écrivains en qui subsistait l'instinct profond de la race sous les alluvions étrangères, et il souhaitait que la guerre de 1870 marquât pour elle le début de l'affranchissement.

Boutades d'un esprit chagrin? Paradoxes destinés à attirer l'attention? Non, car il suffisait de replacer ces déclarations dans la pensée générale de l'auteur pour voir tout de suite qu'elles en découlaient impérieusement. L'épanouissement total de la personnalité, qui était le fond de sa doctrine, Nietzsche ne le concevait, en effet, que par la beauté et dans la beauté, sain, harmonieux, complet. Son idéal était celui de la Renaissance et, en dernière analyse, de l'antiquité grecque, qu'il avait étudiée en philologue érudit et comprise, admirée, en poète. Et c'était par la Grèce, par la Renaissance, que, très logiquement, refaisant le chemin parcouru par la civilisation elle-même, il était arrivé à la France classique. Cette France ne la saluait-il pas — donnant ainsi aux Lessing et aux Schlegel, à un siècle de distance, la réponse méritée — comme l'héritière par

excellence du génie antique, fait d'humanité, de mesure, de simplicité et d'universalité? Les ouvrages des grands Français du XVIIe siècle, affirmait-il, « rédigés en grec, auraient été compris par des Grecs », qui y auraient retrouvé la lumineuse clarté, la pureté de lignes, la délicatesse qu'ils aimaient par dessus tout. Voltaire, selon lui, était « le dernier grand écrivain dont la prose témoigne d'une finesse d'oreille, d'une conscience artistique, d'une simplicité et d'une grâce vraiment grecques ». Et, si ces jugements parfois nous surprennent, disons-nous qu'ils viennent d'un Allemand excédé de confusion, de naturalisme trouble, de panthéisme indéfini, et qui est sensible à des qualités de notre esprit que nous ne percevons pas aussi intensément. En Nietzsche, ce n'est donc pas seulement le caprice d'un individu qui s'insurge contre la domination du génie germanique, c'est tout un idéal, toute une conception de vie et de pensée, que l'on croyait abolie, qui relève la tête. La civilisation méditerranéenne, longtemps reléguée au second plan, revendique ici de nouveau ses droits, sentant que son heure approche, et, pour les proclamer, elle a choisi la bouche d'un Allemand converti par elle, afin sans doute que l'appel soit plus significatif. Ces choses-là n'arrivent que lorsqu'une grande domination s'écroule. C'était le glas de l'hégémonie intellectuelle de l'Allemagne que sonnait cet Allemand.

Il y a entre les phénomènes historiques de mystérieuses connexions. Tandis que cette voix tragique retentit en Allemagne, lentement, instinctivement, en France, le vieux génie national se soulève pour rejeter de ses épaules la chape de plomb qui l'écrase. Derrière l'admiration figée de la science officielle on constate en effet, chez nous, à partir des dernières années du XIXe siècle, un mouvement antigermanique qui va sans cesse s'accentuant, et qui n'est que l'une des faces d'un réveil général de la conscience nationale. Dès 1897, au lendemain des débauches individualistes et mystiques de l'ibsénisme, du tolstoïsme, du symbolisme, et en pleine fièvre de marxisme, un drame où chantent quelques aimables et héroïques vertus de notre race, *Cyrano de Bergerac*, secoue la France entière d'un frisson de joie, et donne à l'Europe surprise l'illusion d'être reportée bien loin en arrière, en ces temps bénis où la grâce, la générosité et le sourire de chez nous régnaient partout, embellissaient partout l'existence. De divers côtés dans

la littérature la même réaction nationale s'observe, accompagnée le plus souvent d'une hostilité déclarée contre l'esprit allemand et tout ce qui le représente [1]. Dans la musique, plus particulièrement atteinte, Vincent d'Indy, Gabriel Fauré, Chausson, Debussy, Dukas, s'insurgent contre le wagnérisme et remettent en honneur les anciens maîtres français. La philosophie, avec Boutroux et Bergson, se dégage du matérialisme déterministe, combattu déjà par Lachelier. Les méthodes allemandes, plus que jamais en honneur à la Sorbonne, sont attaquées avec talent et impétuosité, vers 1908-1909 [2], au nom des besoins de l'intelligence française. Dans l'histoire littéraire, l'histoire de l'art, l'histoire de la civilisation, on revendique plus énergiquement la part de la France [3], systématiquement masquée par cette « science allemande », dont un jeune érudit suisse, M. Guilland, vient de montrer, documents en mains, toute la partialité sournoise. Bref, un incontestable effort de libération s'accomplit, dont il sera un jour intéressant de retracer les phases. Eût-il abouti à l'affranchissement définitif? C'est probable. En tout cas, les événements ne lui en laissèrent pas le temps, et précipitèrent la solution par d'autres voies. L'Allemagne, ivre de mégalomanie, courut au devant de son destin. En août 1914, à la stupeur et à l'indignation générales, elle déchaînait de nouveau la guerre sur l'Europe, par les mêmes moyens tortueux qu'en 1870. Dans les circonstances présentes, c'était un véritable acte de folie. La suite de l'aventure devait montrer que cette nation, en effet, au milieu de sa formidable organisation matérielle, n'avait plus le cerveau sain. Des procédés d'une barbarie inouïe, appliqués avec un amoralisme complet, le plus souvent sans aucune nécessité militaire ou politique; des provocations gratuites à l'adresse du plus puissant des États neutres attestèrent un déséquilibre mental, qui ne pouvait finalement que conduire l'Allemagne à la ruine et qui l'y a conduite, en dépit de sa redoutable organisation guer-

1. L'exemple le plus caractéristique à citer ici est celui de Ch. Péguy, directeur des *Cahiers de la Quinzaine*, mort depuis glorieusement, qui parti du pur socialisme, en était arrivé, vers 1910, à un nationalisme mystique, qui ne voyait de salut que dans le retour à la tradition.

2. Cf. Agathon, *L'Esprit de la nouvelle Sorbonne*, 1911. P. Lasserre, *La Doctrine officielle de l'Université*, 1912.

3. Cette tendance s'exprime notamment dans les *Légendes épiques* de M. Bédier, 1908 et suiv.

rière et économique. Mais, en même temps qu'elle succombait devant les armes de la plupart des nations civilisées, unies contre cette démence, l'Allemagne perdait leur estime et anéantissait en quelques mois les résultats d'un siècle et demi de labeur intellectuel. Quant à la France, elle retrouvait avec l'honneur de ses armes, acheté au pris d'un idéalisme digne de ses plus grands jours, l'indépendance de sa civilisation. Une période de son histoire, la période d'influence germanique, riche en ébranlements de toutes sortes, venait de s'achever. Essayons d'en dresser le bilan.

CHAPITRE V

L'INFLUENCE ALLEMANDE ET LE GÉNIE FRANÇAIS

I

Aux deux époques de son libre et plein épanouissement, qui sont le XIIe et le XIIIe siècle d'une part, le XVIIe et le XVIIIe siècle de l'autre [1], le génie français a exprimé une conception de l'homme et de la société sensiblement analogue sous des divergences extérieures. L'homme, tel qu'il aime à le représenter, est l'être pleinement développé, dans lequel dominent la raison et la volonté conscientes, l'homme maître de lui, qui impose silence à ses instincts matériels et égoïstes, pour se plier à une règle supérieure d'ordre et d'harmonie : la « courtoisie » là-bas, l' « honnêteté » ici. Dans la société, de même, il s'efforce d'établir le règne de la grâce et de la délicatesse, de la « retenue », des conventions altruistes, sur la fougue individuelle. Et, ces besoins, il les transporte du mieux qu'il peut dans son art et sa littérature. Le gothique est aussi bien que l'architecture de Versailles le triomphe de la logique, de l'idée abstraite, sur la matière. Dans la statuaire de Reims, comme dans les belles divinités qui ornent le jardin du Grand Roi, c'est la noblesse des sentiments, l'idéale tenue de l'âme que le

1. Quand on parle dans ce sens du XVIIIe siècle, il est à peine besoin de faire remarquer que l'on veut désigner exclusivement ce qui, à cette époque, continue en l'allumant encore, la tradition du XVIIe. Mme de Staël savait déjà que le matérialisme qui s'apparaît venait d'Angleterre, et nous avons appris depuis que la « sensibilité » et la religion de la « nature » avaient la même origine.

sculpteur vise à traduire, plutôt que la réalité mouvante et variée avec ses singularités. A leur tour, le roman de chevalerie entre les mains d'un Chrétien de Troyes, la tragédie, telle que la comprennent un Corneille et un Racine, ont pour loi suprême le « style », la généralisation des cas particuliers ramenés à leur signification humaine, l'étude de l'âme dans ses traits universels et immuables, soustraite au caprice des temps et des lieux, élevée par l'éducation aristocratique jusqu'à ce niveau où chacun de ses mouvements s'accompagne de mesure et de distinction. Qu'une pareille conception de l'homme et de la société, de la littérature et de l'art, suppose une croyance profonde à la dignité éminente de l'esprit et de la raison, à une organisation de l'Univers fondée sur le rôle primordial de l'intelligence et de la volonté, on pourrait l'admettre *a priori*, même si l'on ne savait déjà combien la France du temps de saint Louis et de Louis XIV a été ardemment spiritualiste.

Incontestablement le génie français a mis sur cette conception sa marque ineffaçable, quelque chose de fin et d'élégant comme la grâce de ses ogives, et l'a ainsi faite sienne à tout jamais. Cependant ce n'est pas lui qui l'a introduite pour la première fois dans le monde. Il l'a reçue lui-même de ses deux grandes initiatrices à la haute civilisation : Rome et la Grèce. La littérature grecque, l'art grec, qu'était-ce déjà, sinon le triomphe des belles lignes rationnelles sur la réalité vulgaire et irrégulière, de l'idéal simple et logique sur la variété discordante de l'individuel? Et Rome avait-elle fait autre chose que de transposer dans le domaine politique les principes que la Grèce appliquait aux créations de l'esprit? L'âme du droit romain, de l'organisation romaine de l'État, n'était-ce pas la raison universelle, établissant par dessus les cas particuliers, par dessus la diversité des races et des frontières, les règles immuables et indestructibles qui ont partout fondé l'ordre, la discipline où s'étalaient auparavant le chaos et l'arbitraire? Et comment ne pas apercevoir, derrière ces manifestations, la même foi que chez nous, sans doute sous d'autres symboles et apparences, en l'esprit souverain, la même défiance instinctive à l'égard de la réalité, de la nature? Le mot même que nous a légué l'Antiquité pour désigner l'instrument par excellence du progrès, le mot de « culture », implique ce double sentiment. On n'amende que ce

que l'on juge mauvais ou inférieur. C'est cette confiance en la raison réfléchie, et pleinement consciente, cette religion de la « culture », que la Gaule a reçue en héritage de Rome et qu'elle n'a plus laissé perdre.

Dans ses rapports avec les peuples voisins, la France a donc essentiellement continué la tâche de la civilisation antique. Partout où son génie a pénétré, elle a très visiblement apporté la notion de l'ordre et de la discipline, aussi bien dans la vie pratique et dans les manières que dans la littérature et dans l'art. Élever l'homme au-dessus des appétits quotidiens, lui inculquer le goût des plaisirs de l'esprit, éveiller son sens de la beauté, telle est la première partie de son œuvre en Espagne et en Italie, en Angleterre, en Allemagne, et même dans les lointaines contrées scandinaves, au Moyen âge; la seconde a été d'y hausser ces sentiments jusqu'à la compréhension de la règle, des conventions qui font la société polie et la littérature élégante, qui donnent à l'art un cachet aristocratique. Cet apostolat, elle l'a renouvelé au XVIIe et au XVIIIe siècle avec le même succès, et jamais le monde moderne n'a été plus près de la civilisation antique, par le dedans, qu'aux périodes où a dominé le clair et humain génie de la France, avec son sens du général, du rationnel, son perpétuel besoin d'idéalisation, son éloignement pour la réalité brute, pour l' « individuel », le particulier, pour la « nature ».

Si ce sont là les caractères distinctifs du génie français, tels qu'ils se révèlent à nous aux époques de son apogée et de son expansion au dehors, tout autres sont ceux des civilisations germaniques. A peine les peuples germaniques, en effet, ont-ils pris conscience de leurs besoins propres, qu'on les voit s'orienter dans un sens très différent. Les derniers siècles du Moyen âge, qui leur appartiennent, montrent l'avènement du réalisme, de l'individualisme et du mysticisme conjugués, c'est-à-dire de la partie antirationnelle de l'âme. La société qu'ils organisent n'est plus aristocratique mais bourgeoise, et ce ne sont plus les conventions qui y tiennent la première place, mais les intérêts, les affaires. La personnalité, chez eux, ne se laisse plus brider par des règles extérieures et abstraites. Dans l'art et la littérature des Pays-Bas, de l'Allemagne, de l'Angleterre, c'est le réel non plus l'idéal qui est au premier plan. Le drame de Shakespeare et de ses con-

temporains, qui vient ensuite, est tout plein du débordement d'individualités effrénées, transcrites dans toute leur crudité native. A la fin du XVIIe siècle, un Anglais encore, Locke, formule un système suivant lequel l'esprit humain se ramène à un agrégat de sensations, ce qui équivaut à lui retirer sa dignité avec son indépendance et à le subordonner aux choses. Un peu plus tard, la sensibilité, la partie de l'âme par laquelle nous subissons ces choses, entre victorieusement dans la littérature avec les romans de Richardson, au moment où naissent, en Angleterre derechef, ces sciences de la nature, qui peu à peu feront descendre l'homme, avec Darwin et Spencer, de sa situation privilégiée, le replongeront dans la série des êtres vivants privés de raison, et expliqueront son développement par l'action du milieu sur ses organes. L'Allemagne, en transposant ces conceptions dans le domaine de la métaphysique et en créant le panthéisme évolutif, c'est-à-dire la doctrine qui dégage ou semble dégager de la matière toute réalité, y compris l'esprit et Dieu, n'a fait en somme que donner à la tendance naturaliste des peuples germaniques son complément philosophique indispensable.

A son tour, le génie de ces peuples s'est caractérisé, dans son expansion au dehors, par des traits analogues à ceux que l'on observe dans ses mouvements spontanés au dedans. Sa fonction propre a été de répandre le naturalisme, comme celle du génie français de propager l'idéalisme. On le voit intervenir chez nous, dès que l'esprit qui a soulevé nos grands siècles commence à se fatiguer, et que les notions qu'il a fait prévaloir se dessèchent et s'épuisent. Le réalisme et le mysticisme des Pays-Bas remplacent en France la civilisation aristocratique du XIIe et du XIIIe siècle. Après le XVIIe, c'est l'Angleterre qui intervient, déchaîne chez nous la « sensibilité » et inaugure la religion de la « nature », deux tendances qui se continueront pendant tout le XIXe siècle. Si la France a été pour les nations du Nord la grande initiatrice de « culture », au sens propre du mot, c'est-à-dire d'affinement, de discipline intellectuelle, de spiritualité, le monde germanique a rempli à son égard le rôle inverse d'un réservoir de sève, de vie matérielle, de réalité, toutes les fois que les cadres de son génie organisateur menaçaient de se vider de substance, au risque d'ailleurs, bien souvent, de les rompre sous cette brutale poussée.

II

C'est dans les limites générales de cette influence des races germaniques sur notre pays, que l'influence proprement allemande trouve sa place et son sens particulier. Sa caractéristique a été de viser perpétuellement et d'instinct aux racines mêmes de notre culture latine, tandis que l'influence des autres peuples du Nord n'en atteignait pour ainsi dire que les pousses extérieures. A toutes les époques où elle a pénétré chez nous, l'Allemagne, de par la nature même de son génie, est entrée en conflit avec l'âme profonde de la nation gauloise puis française et, d'intervention en intervention, cette menace est allée s'aggravant. Car ce n'est pas seulement de 1750 à 1914 que l'influence allemande s'est exercée sur notre développement. On la trouve aux origines mêmes de notre existence nationale. C'est en effet l'invasion des peuples germaniques qui met fin à la Gaule et commence la France proprement dite. L'œuvre des Germains a consisté, à ce moment-là, à détruire chez nous ce qui avait été jusqu'alors la source même de notre culture supérieure : l'État romain. Une semblable révolution eût pu avoir les conséquences les plus funestes. La Gaule, civilisée depuis plusieurs siècles, était exposée, sous ce choc brutal, à retomber dans la barbarie. Il y eut bien une « rebarbarisation » partielle, si l'on peut dire, de la race, qui fut ramenée, comme le vocabulaire en témoigne, à un stade de vie plus rudimentaire, où les occupations des champs, la chasse, la pêche, la guerre, remplacèrent les exercices de l'esprit et les plaisirs plus raffinés de la ville, mais les fondements même de la culture gallo-romaine ne furent pas ébranlés. La plus grande puissance morale du temps, celle à laquelle les nouveaux arrivants finirent par se soumettre eux-mêmes, l'Église, les préserva, en les couvrant de son autorité sacrée. La langue, les idées, les chefs-d'œuvre mêmes de Rome furent sauvés et purent continuer leur action sur l'âme de notre peuple. Bien plus, les vainqueurs, avec le temps, entrèrent dans l'esprit de notre culture et mirent à son service leur force débordante. Bien avant Charlemagne, l'État gallo-franc a repris dans le monde la tâche civilisatrice de Rome, et c'est lui qui rattachera finalement la Germanie, jusque-là rebelle, au monde latin et occidental

Une seconde grande offensive du germanisme se produit au XVIe siècle par la Réforme, offensive dirigée cette fois nettement contre la puissance morale que nous avons vue prendre en mains les intérêts suprêmes de la latinité en face des Barbares. Depuis un certain temps déjà la France, épuisée par son effort du XIIe et du XIIIe siècle, s'ouvrait à des influences venues du Nord. Les armées anglaises avaient occupé son sol pendant un siècle. Le réalisme flamand avait envahi son art, et du même côté lui était arrivé un mysticisme, qui peu à peu dissolvait chez elle la rigide armature de la foi catholique. L'Allemagne elle-même nous avait envoyé des artisans, des commerçants, des marchandises, et finalement le grand moyen de démocratisation de la pensée, l'imprimerie. De sa littérature, foncièrement bourgeoise et naturaliste, deux œuvres satiriques, la *Nef des Fous* de Sébastien Brant, traduite en 1497 par Pierre Rivière, et le *Till Eulenspiegel*, mis en français pour la première fois en 1532 et souvent réédité depuis, avaient pénétré chez nous. Les Universités françaises, notamment celles d'Orléans et de Bourges, regorgeaient d'étudiants allemands, et comptaient parfois dans leur personnel enseignant des savants originaires d'outre-Rhin [1]. Par ce canal bien des idées de là-bas nous parvenaient. La Réforme luthérienne fut une de celles-là, et elle se répandit d'abord dans les milieux universitaires, où elle trouva tout de suite un accueil des plus favorables. L'instant était critique. Si le protestantisme, sous sa forme luthérienne, eût triomphé chez nous, c'en était fait probablement de la tradition latine en France, et notre pays, au lieu de continuer à adhérer au bloc roman, se fût désormais rattaché au monde germanique. Un moment on put croire qu'il en allait être ainsi, tant était grand l'empressement de notre élite intellectuelle vers les doctrines allemandes. Mais dans cette élite intellectuelle même qui avait adopté le protestantisme, une réaction inattendue du génie français eut lieu. Calvin nationalisa l'idée de la Réforme. Ce fut la fin du luthéranisme français, qui se perdit rapidement dans le calvinisme. Or le calvinisme était aussi roman et latin que le luthéranisme était germanique. Si l'enseignement du moine de

1. Voir Mathorez, *La Pénétration des Allemands en France sous l'ancien régime*, *Revue des questions historiques*, janvier et août 1916.

Wittenberg, qui noyait le dogme dans la sentimentalité « fidéiste », absorbait le croyant en Dieu, et réduisait la morale à une disposition subjective, rappelait fidèlement le mysticisme à demi panthéiste des Eckart, des Suso et des Tauler dont il était sorti [1]; celui de notre compatriote, par la netteté toute rationaliste de sa théologie, sa défiance de la « nature », sa discipline rigoureuse et son éthique agissante, gardait tous les traits du tempérament religieux de notre peuple sous sa forme radicale, telle qu'on l'avait observée par exemple chez les Cisterciens et qu'on devait la revoir chez les Jansénistes. Une France calviniste ne se serait donc pas écartée, très probablement, de la direction générale de notre culture, et l'on peut noter en effet que, partout où il a pénétré, le calvinisme a été un propagateur actif de notre langue et de nos mœurs. Cependant la réaction ne s'arrêta pas là, et l'immense majorité de la nation resta fidèle ou revint bientôt au catholicisme. Et ce qui l'y retint ou l'y ramena, ce furent les vieux instincts de la race, comme nous le montrent les témoignages contemporains : le besoin d'unité, l'horreur du désordre mental encore plus que du désordre politique. Détail caractéristique : la Renaissance, qui avait d'abord paru favoriser les idées nouvelles, se tourna contre elles dès que le sens réel de l'Antiquité y prévalut sur l'aveugle tendance à l'affranchissement. Rome, la Rome antique, se tint derrière notre peuple dans ces jours décisifs. Et ce fut encore en tant que nation latine que la France édifia sa brillante civilisation du XVIIe et du XVIIIe siècle.

C'est au lendemain de ce nouvel effort que devait s'ouvrir la troisième phase de l'influence germanique, celle que nous avons étudiée et dont le sens nous apparaîtra plus net, maintenant que nous l'avons replacée dans le cours général de nos rapports intellectuels avec l'Allemagne. L'attaque contre les idées fondamentales de notre culture, qui avait échoué par la voie de la religion,

1. C'est ce que Michelet, avec son sens profond de tout ce qui était allemand, a bien vu : « C'était, dit-il du luthéranisme, la propre et originale *théologie allemande*, comme elle existait déjà dans le petit manuel qui porte ce nom, comme on la trouvait en remontant, dans Tauler, Henri Suso, jusque dans Gottesschalk, condamné sous Charlemagne, au temps même où le christianisme entra en Allemagne. Dès qu'il y eut un christianisme allemand, il fut tout d'abord luthérien. » *Histoire de France*, t. VIII, p. 85. Michelet ajoute : « L'Allemagne enseigna toujours : « Dieu seul est grand, Dieu seul est tout, toute la force de l'homme est en lui. »

allait emprunter désormais la voie de la littérature, de la science et de la philosophie. L'influence anglaise, qui se montre chez nous dès le début du XVIIIe siècle, a préparé le terrain et déchaîné la crise de la « sensibilité ». L'âme française a perdu son équilibre et cherche une nouvelle assiette. C'est alors que se présente l'Allemagne. En 1750 les « Lettres » de Grimm au *Mercure de France* l'introduisent chez nous, où elle était restée jusqu'alors ignorée. Patiemment, pendant dix ans, les Allemands établis en France font campagne pour leur littérature, sans grand succès. Mais, en 1759, l'un d'entre eux, Huber, découvre Gessner, l'auteur qui convient à la sentimentalité du temps. Gessner est fêté à Paris comme un écrivain de génie, et il entraîne avec lui quelques descriptifs, conteurs ou idylliques de son pays. A eux tous ils dessinent aux regards ravis de notre XVIIIe siècle le portrait d'une Allemagne rustique, simple, innocente, qui ne s'effacera plus des imaginations. Peu après se répand chez nous *Werther*, œuvre cette fois franchement morbide. Dans les âmes ravagées par les émotions de la période révolutionnaire, le petit roman de Gœthe verse sa désespérance et sa lassitude de vivre. De *Werther* sortent le *Peintre de Salzbourg* de Nodier, *Delphine*, *Obermann*. L'esprit français offre des symptômes alarmants de désarroi, qui se traduisent même par une véritable épidémie de suicides. Chateaubriand essaie d'arrêter le courant par son *René*, qui en augmente, au contraire, sensiblement la force. C'est alors que Napoléon intervient. Persuadé que l'influence germanique est mauvaise, il la fait combattre par ses journalistes, ses critiques. Elle est soutenue en cachette par les « idéologues » et ouvertement par quelques émigrés, dont le plus convaincu et le plus remuant est Villers. Villers, le premier, montre dans le luthéranisme l'âme profonde de la culture allemande. Après lui, Mme de Staël, une Genevoise, qui vient à l'Allemagne par la culture anglaise, s'érige en apôtre de la cause allemande par besoin individualiste et en haine de Napoléon, qu'elle déteste. Son livre de l'*Allemagne*, qui est une apologie voulue de la civilisation germanique, conquiert tous les esprits au moment où succombe Napoléon, qui a brutalement tenté de l'anéantir. La France, désormais, rend à la nation voisine un véritable culte. Les Romantiques la visitent et en tracent une représentation enthousiaste. C'est la patrie de la poésie, de la

science, de la philosophie, de la vertu. En vain des voix s'élèvent pour dénoncer le mirage, signaler l'existence et le lent travail de la Prusse, oubliée de parti pris par Mme de Staël et ses disciples : la France ne veut rien entendre et persiste dans son adoration, qui va jusqu'aux limites du fétichisme. Pendant ce temps, un nouvel afflux de littérature allemande se produit. On lit les œuvres dramatiques de Gœthe et de Schiller, qui aident à la révolution de notre théâtre, leurs ballades et celles d'Uhland, la *Lenore* de Burger, mais surtout *Faust* et les *Contes fantastiques* d'Hoffmann, qui vont au devant du besoin d'émotions macabres du temps. Plus tard viendront les *lieder* de Heine et de quelques autres poètes, les *Histoires villageoises* d'Auerbach, la suite de *Faust*, *Hermann et Dorothée*, sous le second Empire. Mais, à cette époque, c'est moins la littérature de l'Allemagne qui compte, que sa philosophie et sa science. Déjà, en plein romantisme, Quinet a traduit les *Idées* de Herder, et Michelet s'est inspiré de Grimm. Maintenant c'est Hegel surtout que l'on étudie. Taine et Renan s'abreuvent à cette source et en tirent leur philosophie déterministe, panthéiste. Par Renan la science allemande s'en prend au principe même du christianisme. A la veille de 1870, l'esprit français, dans ses principaux représentants, se révèle à demi germanisé. Après la guerre, l'influence allemande persiste. Kant, Schopenhauer, Nietzsche trouvent successivement chez nous des admirateurs et des disciples. Wagner est vénéré comme le génie même de la poésie et de la musique.... C'est aux approches seulement de 1914 que la France pensante commence à se ressaisir. Mais l'enchantement a duré plus d'un siècle et les conséquences en sont incalculables.

III

L'influence allemande offre ceci de particulier, en effet, dans cette troisième phase comme dans les deux précédentes, qu'elle a atteint des régions de notre civilisation où aucune autre influence étrangère n'avait pénétré. Il suffit de l'observer en comparaison avec l'influence anglaise pour s'en rendre compte. Partout cette influence anglaise lui fraie, pour ainsi dire, le chemin, et sans elle il n'y aurait probablement pas eu d'influence allemande. Mais,

introduite en quelque sorte par elle, l'influence allemande creuse un sillon infiniment plus profond dans l'âme française. Au début du XVIIIe siècle, des ouvrages anglais ont réveillé la sensibilité de notre peuple. Avec Gessner, l'Allemagne donne à cette sensibilité quelque chose de plus intime, de plus tendre, de presque religieux. Young, et surtout Ossian, nous apprennent la tristesse, la mélancolie poétique, qui jette un voile de deuil sur la nature. Dans *Werther* cette mélancolie s'attaque aux fondements mêmes de la société et de la religion, et tend à rendre l'existence impossible. Ce n'est plus de la mélancolie, c'est le mal de vivre. Byron dresse superbement l'individu contre le monde entier, et l'engage dans d'héroïques aventures, où son énergie, son orgueil altier se griseront de défis hautains et d'action impétueuse. Dans *Faust*, c'est contre Dieu que l'homme entre en révolte et, de psychologique qu'il était, le conflit devient métaphysique. Walter Scott avait répandu l'imagination de nos Romantiques sur les scènes pittoresques de l'histoire, et Byron, derechef, sur les paysages éclatants de l'Orient, sur le revêtement somptueux de la nature. C'est dans l'âme même de la nature que nous fait descendre le *lied* allemand, dans la mystérieuse et trouble pénombre où notre instinct communique avec les choses, cependant que la ballade allemande évoque le génie intérieur des âges disparus, et que les grands poèmes scientifiques d'un Herder, d'un Niebuhr, d'un Creutzer, cherchent à reconnaître la marche de ce génie de l'histoire à travers les civilisations successives. Tandis qu'un Darwin nous montre la loi d'évolution dans les créatures, un Hegel la poursuit dans la substance elle-même. De là vient que les enseignements de l'Allemagne ont une portée autrement considérable que ceux de l'Angleterre. Rien de ce que nous révélait cette dernière ne menaçait directement nos idées traditionnelles. C'était un renouvellement par la surface en quelque sorte. L'influence allemande ne s'est pas contentée de modifier l'esprit français par l'extérieur; elle a tenté d'en changer les assises mêmes, de l'installer sur d'autres bases. De même qu'au Ve siècle elle nous apportait une organisation politique nouvelle, au XVIe une religion nouvelle, elle a voulu, au XVIIIe et au XIXe, nous transformer par le dedans à tous égards, jusque dans nos conceptions premières, nous amener à une poésie, à une science,

à une philosophie, aussi étrangères que possible, jusque-là, à notre nature.

C'est là évidemment un moment considérable de notre histoire, et dont il importe de comprendre toute la gravité. Jamais notre civilisation n'avait été soumise à pareille épreuve, même pas au temps de la Réforme, car une religion nouvelle se présente dans des conditions qui permettent, le cas échéant, la résistance, tandis qu'on ne se défend pas contre une poésie, une science et une philosophie, qui peuvent pourtant provoquer une révolution tout aussi profonde. D'ailleurs, à bien des égards, ce génie germanique qui nous envahissait méritait l'admiration, et parmi ses apports beaucoup constituaient pour notre culture un véritable enrichissement. Nous l'avons déjà dit : l'influence des nations germaniques ne s'est présentée chez nous qu'à des époques d'affaiblissement de notre civilisation, lorsque les principes en étaient en quelque sorte surmenés et épuisés. De même donc que les Invasions ont rajeuni notre peuple, de même que la Réforme a approfondi son sentiment religieux, cette troisième intervention de l'Allemagne a eu incontestablement son rôle bienfaisant. Rappelons-nous où nous en étions vers 1750, au moment où l'Allemagne a frappé à notre porte : des « petits vers », de l'esprit, de la malice, de la grâce dans la littérature, plus de véritable poésie; plus de philosophie non plus, malgré tant de « philosophes »; un goût juste mais étroit dans la critique; dans la « science », surtout de la déclamation et de la prédication humanitaire. L'artificiel, le conventionnel, ces excès inévitables des civilisations purement rationalistes et intellectuelles, régnaient en souverains. L'influence allemande nous a donné ou rendu le sens du simple et du familier, et nous a remis en contact avec la nature. Elle a favorisé en nous l'éveil du sentiment lyrique. Plus tard, elle a refait notre éducation philosophique, et nous a habitués à regarder derrière les phénomènes observables, à embrasser l'universel, l'infini. Elle est nécessaire pour expliquer un Chateaubriand et un Lamartine, bien qu'ils ne lui doivent pas tout; et un Musset lui-même, un Gautier, un Flaubert en relèvent dans une certaine mesure. L'âme française a donc été considérablement élargie par la poésie, la sentimentalité et la spéculation germaniques. Par ses sciences morales l'Allemagne n'a pas accompli chez nous une besogne moindre. Elle nous a appris à

considérer les ensembles, à suivre le sourd travail des masses dans l'histoire, et à tenir compte, dans les individus, des instincts à peine conscients, à côté de l'intelligence proprement dite. La compréhension de tout ce qui est populaire, primitif, involontaire, est un de ses présents les plus authentiques et les plus précieux [1]. Elle nous a apporté de même une notion plus exacte du déterminé, du nécessaire, dans l'évolution historique, et de la solidarité des phénomènes humains, de leur dépendance du milieu physique et moral. Un Michelet, un Taine, un Renan, seraient impensables dans une France qui n'eût pas été fécondée par l'Allemagne; peut-être aussi un Victor Hugo et un Leconte de Lisle, et ce sont là de grands noms. Plus près de nous, l'influence allemande a remis en honneur, dans la philologie et l'histoire, les sévères méthodes que nous avions possédées autrefois mais que nous avions laissé perdre, et c'est elle qui a formé ces G. Paris, ces P. Meyer, ces d'Arbois de Jubainville, ces Monod, etc., qui ont ressuscité tout notre passé. Dans l'archéologie et l'histoire de l'art, dans la géographie, l'économie politique, elle a été pour nous également une maîtresse des plus utiles. Partout où il s'agissait de sentir, de comprendre, d'interpréter le réel sous ses diverses formes, nous lui devons énormément. Elle a complété, achevé l'œuvre de rééducation commencée par l'Angleterre.

Mais justement parce qu'elle est allée ainsi dans les profondeurs, l'influence allemande a comporté de graves dangers pour la persistance même de notre génie national. La France, aux jours de sa grandeur, avait, nous l'avons vu, une conception générale des choses où s'affirmait la royauté de l'esprit, de la raison, et qui, correspondant parfaitement aux besoins de son âme, assurait son rayonnement dans le monde. Ce système, sans doute, pouvait gagner à être élargi et complété sur certains points, et c'est probablement

1. Si l'on veut se rendre compte de ce que représente pour l'intelligence française cet enrichissement, on n'a qu'à comparer par exemple la méthode critique d'un Lemaître, esprit tout français au sens traditionnel du mot, à peine effleuré par la science et la philosophie allemandes, avec celle d'un Taine par exemple. D'un côté du goût, de l'esprit, de la finesse, du style, mais peu ou point de sens historique, de vision des ensembles, de divination; de l'autre, moins d'art et d'agrément sans doute, mais un point de vue plus large, plus compréhensif. Faguet était aussi un de ces esprits que l'influence anglaise et allemande avait peu touchés, et il est incontestable qu'il manque à ses analyses individuelles, si aiguës, un arrière-fond historique et philosophique; il n'en esquisse même pas les lignes les plus indispensables.

le service que lui eût rendu l'influence anglaise, si elle avait été seule. L'influence allemande à bien des égards le submergea, et risqua de l'anéantir à tout jamais sous son trouble déversement de panthéisme naturaliste. Le goût français, cette chose exquise et unique, qui avait fondé notre royauté intellectuelle sur l'Europe, dut céder devant le sens historique et l'indifférence esthétique d'une race qui croyait que la critique a accompli toute sa tâche lorsqu'elle a « expliqué » les caractères d'un produit de l'esprit humain. La merveilleuse politesse française, cette poésie de la vie, peut-être à la fin un peu trop mignarde et raffinée, mais qui avait fait de Paris et de Versailles les centres de la bonne éducation du monde entier, sombra dans le concept de « nature », qui brouillait tout, et dans le débordement de cet individualisme auquel *Werther* et *Faust* donnaient un fondement philosophique. Dans la littérature et dans l'art, l'invasion du subconscient, de l'à demi pensé, déchaînée sur nous par la poésie et la musique allemandes, anéantit toutes les lignes précises par où se marquait la domination de l'esprit constructeur, et asservit totalement le sujet à l'objet, si bien que nous en étions revenus, peu avant 1914, au balbutiement et au chaos des sensations élémentaires, nous qui avions été les maîtres de la forme pure, noble, humaine au sens le plus large du mot. Dans les champs de l'histoire, plus de personnalités non plus, plus d'intelligences et de volontés conscientes; rien qu'une obscure fermentation d'idées, de « mythes », dont la foule instinctive, le « peuple » étaient les instruments; partout la nécessité, la force instinctive de la matière [1] : telle était désormais la nébuleuse croyance de la nation qui jadis, les yeux fixés sur un idéal précis, avait été la créatrice réfléchie de la civilisation moderne. Le sens de l'ordonnance, de l'autorité de l'esprit sur

1. Un des exemples les plus fameux qu'en donnaient les Allemands, était celui de leur « mythologie ». Or il est prouvé aujourd'hui que cette prétendue « mythologie populaire » fut inventée du peuple, et vit le jour dans des cabinets d'érudits et d'écrivains, qui la composèrent en exploitant les légendes celtiques, la mythologie antique et le christianisme. On insistait aussi sur le travail inconscient qui crée les langues et les littératures. Une étude plus attentive des faits a montré que la langue allemande en particulier doit au moins autant aux moines qui l'ont systématiquement développée et enrichie au moyen du latin, tant dans sa syntaxe que dans son vocabulaire, qu'au prétendu « peuple ». Le « chant populaire » lui-même, autour duquel Herder menait si grand bruit, est, en Allemagne, un bâtard du *Minnesang* littéraire, calqué à son tour sur notre lyrisme de cour provençal et français. Et ainsi de suite.

les choses, s'était perdu à ce point que la proverbiale clarté française elle-même s'évanouissait tous les jours, et que l'on voyait approcher le moment où l'on ne saurait plus, chez nous, ni penser ni écrire. Or, un peuple n'échange pas impunément ses qualités héréditaires contre celles d'une nation étrangère. Poussée à ce degré, l'abdication de soi engendre l'anarchie, le désarroi, l'impuissance. Esclave de la culture germanique, la France en était arrivée à se détester et à se mépriser elle-même, à ne plus comprendre son passé, à renier tout sentiment national. De là à la perte de l'indépendance politique, il n'y a qu'un pas. Foulée aux pieds en 1814-1815 par les nations du Nord, la France se vit écrasée en 1870 par cette Allemagne dont elle n'avait ni connu les intentions réelles, ni aperçu les préparatifs; et en 1914 encore, l'impérialisme d'une race, dont la confiance en l'avenir augmentait à mesure que diminuait la nôtre, la surprit dans un demi-renoncement, qui faillit lui être fatal.

L'influence allemande appartient désormais à l'histoire, non point tant parce que l'Allemagne a été abattue en 1918, que parce que sa civilisation montrait déjà, avant cette catastrophe, des symptômes non équivoques de décadence [1]. La France n'a plus à redouter d'être dominée intellectuellement par ses voisins d'outre-Rhin. Elle n'en sera que mieux à son aise pour suivre d'un œil attentif et impartial l'évolution du peuple germanique, et pour conserver à ce qu'il y a de véritablement grand et fécond dans son passé, tout l'intérêt respectueux qu'une nation cultivée et libérale se doit de porter aux manifestations incontestables du génie. Pour le reste, elle a surtout besoin présentement de se chercher et de se retrouver elle-même, sous la masse confuse d'apports étrangers, de sentiments nouveaux, dont cent cinquante ans d'hégémonie intellectuelle des races du Nord l'ont comme submergée; de faire prévaloir les lois essentielles de son intelligence

1. L'Allemagne, répétons-le, restait en avance sur nous, à la veille de la guerre, dans l'organisation scientifique, industrielle, administrative, dans tout le matériel de l'existence, et nous aurons sans doute encore beaucoup à apprendre d'elle à cet égard. Cependant ce n'est pas là l'essentiel de la civilisation, comme on est trop porté à le croire dans les contrées de race germanique; ce n'en est que l'outillage. La civilisation, c'est l'affinement moral et intellectuel des âmes; c'est aussi l'affinement extérieur des individus par le sens du convenable, le tact, la politesse des mœurs et des manières. On l'oublie un peu trop, parfois, chez nous aussi.

sur cet amas énorme de bonnes et de mauvaises acquisitions, qui ne deviendront siennes et ne se transformeront en richesses qu'à cette seule condition; de restaurer son admirable langage, si précis, si droit, si noble jadis, et aujourd'hui tout embroussaillé, tout enchevêtré d'inutiles et laides complications; de diriger sa pensée vers le fort et le simple, comme autrefois aux jours de sa royauté universelle; de relever sur leur socle les idées d'ordre, de discipline, de tact, de goût, qui gisent dispersées et abattues parmi les ronces, comme les blanches statues d'un parc abandonné; de repousser un peu la « nature » envahissante au profit de l'art, le réel au profit de l'idéal. Son rôle dans le monde est à ce prix. Car, après comme avant, la civilisation, si elle doit subsister, ne subsistera que par le règne des purs et sévères principes que nous a transmis l'Antiquité, et qui impliquent la foi en la Culture, la religion de l'Esprit souverain. Ce n'est pas, ce ne sera jamais par le souci exclusif de la « nature », par la superstition de l'instinct anarchique et inconscient de l'être laissé à lui-même, que l'on créera le progrès, qui s'effectue au contraire par la canalisation attentive de ces forces, puissantes mais grossières, dans les conventions de dignité morale, de « style » et d'harmonie. Le retour à la « nature » et l'affirmation de l'individualisme absolu, chers aux peuples germaniques, ne sauraient avoir qu'un rôle momentané, d'ailleurs utile, celui de rafraîchir et de raviver la civilisation, lorsqu'elle s'est engagée dans des voies trop abstraites et a exagéré la part du conventionnel et du général. Or, depuis bientôt deux siècles, c'est à une réaction naturaliste et individualiste de ce genre que nous assistons, et il semble bien que maintenant la limite extrême soit atteinte — s'il ne s'agit que d'une réaction —; puisque de toutes parts nous entendons craquer sous la poussée des instincts rudimentaires, des égoïsmes particuliers et nationaux, du « réalisme » dans la vie et l'art, les conventions les plus indispensables pour l'ordre humain et la beauté. Aller au delà serait s'exposer à rentrer dans la barbarie, qui n'est après tout qu'un retour à la « nature » conséquent et complet. L'heure de la ferme et sévère Raison latine, initiatrice et gardienne suprême de notre culture, a donc sonné, semble-t-il, de nouveau. La France, sa fille aînée, voudra-t-elle une fois de plus entendre son appel, se ressaisir la première, aider au redressement de l'Europe, en particulier à celui

de son ennemie d'hier, malade de tous les excès d'un germanisme intempérant, et qui pourrait redevenir, comme au temps des Gottfried et des Wolfram, des Gœthe, des Schiller et des Kant, son alliée dans la défense des biens les plus précieux de l'humanité? De la réponse que demain fera à cette question, dépend sans doute tout l'avenir de notre civilisation occidentale.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos. 7

PREMIÈRE PARTIE

LA BRÈCHE (1750-1814)

Chapitre premier

PROPAGANDE GERMANIQUE

Apparition de l'influence des peuples du Nord en France au début du XVIIIe siècle. Causes intérieures et extérieures de ce phénomène. — Difficultés de la pénétration des influences germaniques, en particulier de l'influence allemande. — Opinion défavorable de l'ancienne France sur les capacités littéraires des Allemands. — Raisons de cette opinion. — Indignation des Allemands à ce sujet. — Commencements de leur propagande en France. — Les lettres de Grimm au *Mercure de France*. — Les grammaires de M. Gottsched. — Entrée en scène de la colonie allemande de Paris. — Types d'apôtres allemands du germanisme : Junker et son *Essai sur la Poésie allemande*; Michel Huber et son *Choix de poésies allemandes*. — Adresse de ce dernier. — Huber et le lancement de Gessner. — Campagnes des Allemands dans les journaux et revues. — Accaparement du *Journal Étranger* par eux. — Une gazette germanique dans le Paris de Louis XV. — Traductions exécutées par les Allemands. — Les collaborateurs français des propagandistes teutons. — Succès de toute cette campagne. — Vogue de la littérature allemande vers 1769-1770 à Paris. 9

Chapitre II

L'ALLEMAGNE DE NOTRE XVIIIe SIÈCLE

Les divers groupes de l'opinion et la propagande allemande. — Attitude des dévots : Fréron, Duvat, etc. — Attitude des « philosophes » : Raynal, La Harpe. — Rôle capital de l'école « sensible », Diderot, Mercier et l'Allemagne.

— Genres littéraires allemands que l'opinion repousse, genres qu'elle accueille. — Succès tout particulier de l'idylle moralisatrice. — Haller et ses *Poésies suisses*. — Gessner. — Contenu et esprit de ses œuvres. — Leur triomphe. — Pourquoi on l'admire chez nous. — Autres écrivains allemands goûtés en France. — Klopstock et sa *Mort d'Adam*. — Kleist et son *Printemps*. — Les fabulistes : Gellert, Hagedorn, Lessing. — Zachariae et ses poèmes héroïcomiques. — Échec du théâtre allemand. — Les écrivains du *Choix de poésies allemandes* de Huber. — La critique de Huber et sa façon de traduire. — Idée que l'on se fait en France de la littérature allemande. — Idéalisation de la nation allemande elle-même d'après la littérature. — Influence de la littérature allemande sur la nôtre. — Influence des idées convoyées par cette littérature. — Le naturalisme mystique en France au XVIIIe siècle. 35

Chapitre III

LES RAVAGES DE *WERTHER* ET LA RÉACTION DE L'ESPRIT FRANÇAIS

Avènement en Allemagne du *Sturm und Drang* individualiste et gallophobe. — Échec du théâtre du *Sturm und Drang* en France, notamment des pièces du jeune Gœthe et du jeune Schiller. — L'influence allemande sauvée par *Werther*. — Contenu et signification de cette œuvre. — Werther et Saint-Preux. — Accueil d'abord peu favorable fait chez nous au roman de Gœthe. — Changement d'attitude de l'opinion après la Révolution. — Vogue de *Werther*. — Les imitations. — *Le Peintre de Salzbourg*, *Delphine*, *Obermann*, *Adolphe*. — Effets du werthérisme. — Épidémie de suicides. — Réaction d'une partie de l'opinion française. — Chateaubriand et son évolution morale. — *René* contre *Werther*. — Comment Chateaubriand réfute l'œuvre allemande. — Effet momentané de son opposition. — Sourde persistance de la vogue de *Werther*. — René atteint lui-même de werthérisme. — Chateaubriand et l'Allemagne en général. — Intervention de la critique officielle contre *Werther*. — Bonaparte et l'esprit allemand. Raisons de son hostilité. — Menace pour l'influence allemande. 65

Chapitre IV

LA CAMPAGNE GERMANOPHILE DES IDÉOLOGUES ET DES ÉMIGRÉS. CHARLES VILLERS

Les Idéologues. — Leur attitude favorable envers la littérature allemande. — Motifs de cette attitude. — Insuffisance de leur appui. — Les Émigrés et l'Allemagne. — Efforts de certains d'entre eux pour s'initier à la culture germanique. — Vanderbourg, Lezay-Marnésia, C. Jordan, Degérando. — Admiration d'un groupe d'émigrés pour Klopstock. — Les gazettes de l'Émigration et la littérature allemande. — Le *Spectateur du Nord* et Baudus. — Intervention de Ch. Villers. — Ses origines et son éducation. — Son caractère. — Villers à Gœttingue et sa conversion au germanisme. — L'Égérie allemande de Villers, Dorothée Schlœzer. — Idées qu'elle lui inculque. — Villers teutomane. — Sa collaboration au *Spectateur*. — Différends avec Baudus. — Campagne personnelle de Villers. — Sa *Philosophie de Kant*. — Esprit de ce livre.

— Brouille avec les Idéologues. — L'*Essai sur la Réformation*. — Origines de cet ouvrage. — Une intrigue des Idéologues contre Bonaparte. — Villers fêté par les Idéologues et couronné par l'Institut. — Esprit de l'*Essai*. — Propos journalistiques de Villers à Paris. — Leur échec. — Autres ouvrages de Villers sur l'Allemagne. — Villers gallophobe. — Ingratitude des Allemands envers lui. Sa fin. Son œuvre. 89

Chapitre V

LA VICTOIRE DU GERMANISME. MADAME DE STAËL

Progrès du germanisme en Europe et particulièrement en Suisse. — Ph.-A. Stapfer, B. Constant et la culture allemande. — Hostilité des germanophobes étrangers contre Napoléon. — Les Allemands à Paris : G. de Humboldt, F. Jacobs. — Leur opposition à l'esprit du régime napoléonien. — Mme de Staël. — Sa formation intellectuelle et son tour d'esprit. — Son aversion croissante pour Napoléon et ses causes. — Le problème social et moral vu par lui et par elle. — Acheminement de Mme de Staël vers le germanisme. — De l'anglomanie à la germanomanie. — Les convertisseurs : Constant, Meister, Humboldt, Degérando, C. Jordan, Villers. — Rôle capital de celui-ci. — Sa prédication. — Projets idylliques. — Le rendez-vous de Metz. — Dorothée Schlözer entre Villers et Mme de Staël. — Brouille de Mme de Staël avec Villers. — Son départ pour l'Allemagne. — Premières impressions de la voyageuse. — Weimar. — La cour. — Attitude de Gœthe et de Schiller. — Leur jugement sur Mme de Staël. — Le jugement de Mme de Staël sur eux. — Berlin. — Mme de Staël et les milieux officiels. — Les aveux des lettres à Necker. — Le monde littéraire de Berlin. — G. Schlegel. — Jugement final de Mme de Staël sur l'Allemagne. — Son départ. — Le second voyage de 1807-1808. — Transformation à Coppet des impressions rapportées d'Allemagne. — Causes de cette transformation. — Le livre de l'*Allemagne*. — Son contenu. — Le caractère et les mœurs, la littérature, la religion des Allemands. — Comment Mme de Staël procède et utilise ses souvenirs et impressions premières. — Esprit de l'ouvrage. — Révélation qu'il apporte. — Interdiction de publier l'*Allemagne* en 1810. — La publication de 1814. — Son succès. Raisons de ce succès. — Rôle formidable que va jouer ce livre. 113

DEUXIÈME PARTIE

L'INVASION (1814-1914)

Chapitre I

LE CULTE DE L'ALLEMAGNE

Recrudescence des influences germaniques après la chute de l'Empire. — L'exemple de Mme de Staël. — Voyages en Allemagne. — Cours au delà du Rhin. — Autres voyageurs entre 1815 et 1870. — Les livres sur l'Allemagne. — La révélation de l'Allemagne par les journaux. — Le *Globe*, la *Revue des*

Deux Mondes, la *Revue germanique* et leur rôle à cet égard. — Les idées préconçues des informateurs. — Michelet en Allemagne. — Influence de la littérature sur la vision des choses. — V. Hugo et son *Rhin*. — Hallucinations. — Même attitude en face de la littérature et de la philosophie. — La première génération de vulgarisateurs : J.-J. Ampère, Marmier, Lerminier, Blaze de Bury, Philarète Chasles, Quinet jeune. — La seconde génération : Saint-Marc Girardin, Saint-René Taillandier, Schérer, Challemel-Lacour, Dollfus et Nefftzer. — Représentation que l'on se fait de l'Allemagne. — L'Allemagne des romantiques; l'Allemagne des libéraux de la Monarchie de juillet et du second Empire. — L'hymne de V. Hugo. — Amour exalté pour l'Allemagne : Michelet, Saint-Marc Girardin, Hugo, Renan. — Tentatives pour ouvrir les yeux à la France : Quinet et sa campagne antiprussienne. — Révélations de Bœrne et de Heine. — Confirmation de ces renseignements par les événements de 1840. — Colère des germanophiles contre les auteurs de cette campagne. — Inutilité des avertissements. — Singulière méprise de l'opinion française à ce sujet. — Effets du culte de l'Allemagne. — Affaiblissement progressif du sens national. — Les théories sur la supériorité des Germains : Gobineau, Renan. — La germanophilie en France à la veille de la guerre de 1870. 145

Chapitre II

FANTÔMES POÉTIQUES D'OUTRE-RHIN

Werther et la nouvelle génération. — Le théâtre allemand au temps de la révolution romantique. — Schiller, Gœthe; leur popularité. — Autres auteurs allemands admirés. — L'individualisme nouveau et *Faust*. — Le diabolique. — La figure de Marguerite. — Faust le désabusé. — Compréhension superficielle de l'œuvre de Gœthe. — Insuccès de *Wilhelm Meister*, la figure de Mignon exceptée. — La « ballade » allemande. — Le *Roi des Aulnes*. — *Lenore* et les chevauchées fantastiques. — La *Revue nocturne* de Zedlitz. — Hoffmann et ses *Contes fantastiques*. — Le montreur d'Hoffmann : Loève-Veimars. — Le lancement. — Prodigieux succès de cette littérature macabre et extravagante. — Imitateurs. — La réaction. — La littérature allemande après 1848. — Le *lied*. — Vogue de Heine. — Le récit idyllique. — Auerbach et ses *Récits villageois*. — *Hermann et Dorothée*. — L'hellénomanie et la découverte du second *Faust*. — Le panthéisme. — Le sens du populaire et du primitif : *Nibelungen*, *Edda*. — Influence de la littérature allemande au théâtre, dans la poésie et dans le roman. — Influence plus générale sur les idées et les tempéraments. — L'Allemagne et l'imagination romantique. — Esprit de la littérature allemande. 183

Chapitre III

LA FRANCE A L'ÉCOLE DE LA PENSÉE ALLEMANDE

Les origines et les caractères de la philosophie et de la science allemandes du XIXe siècle. — Rôle capital de Herder. — Kant, Fichte, Schelling, Hegel et leurs idées directrices. — Un naturalisme métaphysique. — La science avec Wolff, Creutzer, Gœrres, les Grimm, Baur et Strauss. — Propagation des théories allemandes en France. — Insuccès de Kant à l'époque romantique. — Faveur

que rencontrent Schelling et Hegel. — Échos de la pensée allemande en France. — Cousin, A. Comte, les socialistes français et la philosophie allemande. — Les vrais interprètes de la pensée allemande. — Quinet. — Sa formation intellectuelle. — Sa traduction des *Idées* de Herder. — Son interprétation du problème posé par Herder. — Solution antique. — Quinet disciple de Görres et de Creutzer. — Sa philosophie de l'histoire. — Michelet et son initiation à la pensée allemande. — Son *Introduction à l'histoire universelle*. — Sa dette envers Niebuhr et Jacob Grimm. — Le panthéisme de Michelet. — Recrudescence de l'influence hégélienne après 1850. — Le combat pour et contre les idées allemandes. — Taine hégélien. — Comment il comprend Hegel. — Limites de son germanisme. — Renan. Son germanisme intégral. — Ivresse du premier contact avec l'Allemagne. — La philosophie générale de Renan et l'hégélianisme. — Renan intimement panthéiste à l'allemande. — Renan disciple de l'exégèse allemande. — Les *Origines du Christianisme*. — La philosophie et la science, terrain par excellence de l'influence allemande en France au XIXe siècle. — Résultats de cette influence dans la littérature, dans la conception de la morale, dans l'attitude vis-à-vis du problème religieux. 219

CHAPITRE IV

LENDEMAINS DE DÉFAITE

La guerre de 1870. — Responsabilité de la germanomanie dans la catastrophe. — Attitude des germanophiles français en face des événements. — Michelet, Quinet, Taine, Renan et la défaite. — Persistance de l'admiration pour l'Allemagne. — Les institutions et les méthodes allemandes en France. — La « science allemande » dans l'Université. — Retour au kantisme. — La découverte de Schopenhauer. — Influence de ses doctrines. — Effet produit sur Renan. — Du dilettantisme au matérialisme. — L'« amoralisme » vers 1880-1890. — Wagner et le wagnérisme en France. — Causes de l'engouement pour Wagner. — Le sens profond de l'œuvre wagnérienne. — Invasion de littérature septentrionale. — Ibsen, Bjœrnson, Hauptmann, Tolstoï. — Pourquoi on admire ces écrivains. — Le symbolisme et ses racines germaniques. — Avènement de Nietzsche. — Raisons de son succès initial en France. — La doctrine de Nietzsche. — L'influence allemande dans le socialisme français : le marxisme. — J. Jaurès et la philosophie allemande. — Son action. — Force apparente de l'influence allemande vers 1900. — Puissance matérielle de l'Allemagne. — Affaissement de sa culture. — Le réquisitoire de Nietzsche. — Son éloge de la France du passé. — Raisons et signification de son attitude. — Commencements de la protestation de l'esprit français contre le germanisme. — La guerre de 1914. 259

CHAPITRE V

L'INFLUENCE ALLEMANDE ET LE GÉNIE FRANÇAIS

La conception française de l'homme et du monde aux grands siècles de notre civilisation. — Son origine antique, grecque, romaine. — La France gardienne de la civilisation de l'Antiquité. — Caractère opposé des civilisations

germaniques. — Influence des nations germaniques en France et en particulier de l'Allemagne. — Phases de l'influence allemande : les Invasions, la Réforme, la troisième période d'envahissement de 1750 à 1914. — Œuvre de chacune de ces phases. — Importance spéciale de la dernière. — Caractères qui distinguent l'influence allemande de l'influence anglaise. — Sa pénétration plus profonde. — Bienfaits de l'influence allemande. — Ses dangers. — L'idéal français en péril. — Devoirs de la France de demain. 295

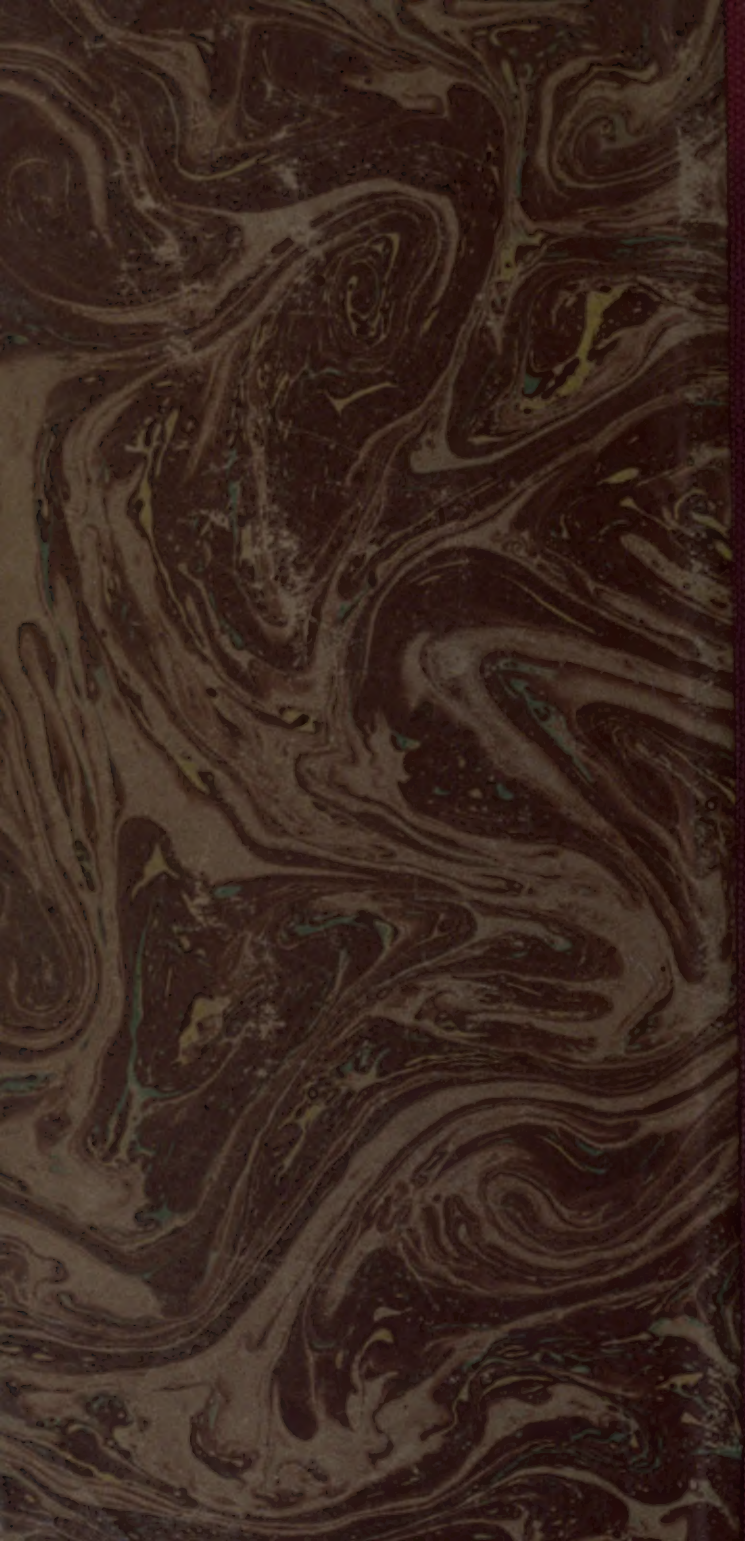
Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 307-5-22.

HF
R45941

Reynaud, Louis
L'influence allemande en France au xviii^e
et au xixe siècle.

375112

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED